

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 3

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Un ouvrage sur la croisade au XIV^e siècle

Contacts culturels

Métiers traditionnels et vie urbaine

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à «ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
3 bis, rue Gutenberg, Bucarest, Roumanie

www.dacoromanica.ro

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES**

TOME XI—1973

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU— *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

SOMMAIRE

Contributions à l'étude de la romanité orientale

- D. TUDOR, Nouvelles données épigraphiques relatives à C. Arrius Antoninus, consularis Daciae et Dalmatiae et à P. Helvius Pertinax, consularis Daciae 415
 — H. MIHĂESCU, La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe 423

Un ouvrage sur la croisade au XIV^e siècle

- M. BERZA, Petite histoire d'un grand livre : « Philippe de Mézières (1327—1405) » par N. Iorga 443

Contacts culturels

- TITO FERIOZZI (Roma), Gli inizi del cirillico a stampa 461
 EKKEHARD VÖLKL (Regensburg), Die Moldau und der « zweite Südslavische Einfluss » 475

Métiers traditionnels et vie urbaine

- VASIL MARINOV (Sofia), Contributions à l'étude de la viticulture traditionnelle et de la vinification dans la ville d'Assenovgrad (Stanimaka) 487
 LIVIU P. MARCU, Soziologische Aspekte des Verstädterungsprozesses im zeitgenössischen Südosteuropa 513

Discussions

- Localisations de sites d'époque romaine et byzantine dans la zone du Bas-Danube (*A. Bolşacov-Ghîmpu*); Rigas Velestinlis et les recherches contemporaines (*C. Papacostea-Danielopolu*) 553

Chronique

- H. DJ. SIRUNI (1890—1973) (*Andrei Pippidi*) 569

Comptes rendus

Советы и рассказы Кекавмена (<i>H. Mihăescu</i>); A. KOSTALLARI, Mbi disa vecori strukturore e funksionale të gjuhës utrare shqipe të kohës sonë (<i>Cătălina Vătăşescu</i>); ALEXANDRU DUȚU, Cărțile de înțelepciune în cultura română (<i>Andrei Pippidi</i>); VLAD GEORGESCU, Ideile politice și iluminismul în Principatele române (<i>C. Papacostea-Danielopolu</i>); ELIZA CAMPUS, Înțelegerea balcanică (<i>Con- stantin Jordan-Sima</i>)	571
<i>Notices bibliographiques</i>	599
<i>Livres reçus</i>	603

NOUVELLES DONNÉES ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES À
C. ARRIUS ANTONINUS, CONSULARIS DACIAE
ET DALMATIAE ET À P. HELVIUS PERTINAX, CONSULARIS
DACIAE

D. TUDOR

Grâce aux découvertes archéologiques de ces dernières années, aussi variées qu'abondantes, la colonie de Romula Malva de la Dacie méridionale est entrée dans le circuit international des préoccupations scientifiques. Tous ceux qui connaissent la topographie de Romula peuvent se rendre compte de l'importance de cette ville — la première parmi celles de *Dacia Malvensis*. La zone archéologique urbaine, avec ses quartiers *extra muros* et ses quatre nécropoles, couvre une superficie dépassant 200 ha. Deux *castra*, deux enceintes en maçonnerie (l'une quadrilatère, l'autre polygonale) protégeant la ville, un aqueduc de 5 km., un égout central avec les proportions d'une *cloaca maxima*, des thermes monumentaux, une *curia* grandiose, une grande *villa suburbana*, des ateliers spécialisés dans la gravure des gemmes, tout un secteur de briqueteries et quantité d'autres constructions ont été mis au jour. Le total du matériel épigraphique fourni par la ville de Romula Malva monte à 168 inscriptions latines, 16 grecques et une en palmyrien. Mentionnons dans ce lot, à titre d'exemple, deux importants documents littéraires : la brique gravée d'un vers homérique et l'épithaphe rédigée en hexamètres sur le sarcophage d'Ael. Iulius Iulianus¹.

D'une égale richesse s'avèrent les pièces de sculpture trouvées à Romula Malva, dont certaines sont une rareté pour le panthéon de l'Empire. Mentionnons à cet égard les deux bas-reliefs en marbre — décou-

¹ Sur la topographie et l'histoire de Romula Malva, voir en général : D. Tudor, *Oltenia romană*, 3^e éd., Bucarest, 1968, passim ; idem, *Romula*, Bucarest, 1968 (Ed. Meridiane) ; idem, *Orașe, trguri și sate în Dacia romană*, Bucarest, 1968, p. 342—356 ; Gh. Popilian, « Revista muzeelor », 1969, 2, p. 167—169 ; M. Babeș, « Dacia », NS, XIV, 1970, p. 167—206.

vertes récentes que nous avons présentées au dernier Congrès international d'épigraphie grecque et latine (Munich, septembre 1972) et qui nous révèlent une divinité provinciale encore ignorée : *Dza Dardanica*. Ces deux pièces constituent aussi un premier témoignage de la présence d'éléments dardaniens en Dacie méridionale, colonisés à Romula Malva et dans le territoire afférent ².

Le même congrès munichois a apporté quelques données nouvelles concernant le problème si controversé de l'identification de Romula avec Malva. Il s'agit de la contribution du prof. Michael P. Speidel, de l'Université de Honolulu. En procédant à la révision d'une épitaphe trouvée près de la Césarée (Maurétanie), publiée depuis longtemps ³, Speidel a constaté que le défunt *Sex. Iul. Iulianus* était un *tribunus n(umeri) Syrorum M(a)lvensium*. C'est un fait généralement connu que les *numeri* indiquent par cette sorte d'appellatifs leur garnison et que le *numerus Syrorum sagittariorum* stationna un temps en Dacie, à Romula. Nécessairement, Speidel aboutit donc à la conclusion évidente que l'inscription mise au jour en Maurétanie parle de la ville de Malva et non pas de la province *Dacia Malvensis*. Un troisième document catégorique relatif à l'identité topographique des deux localités en question : Romula et Malva, nous est fourni de cette manière. Ceci n'empêche pas néanmoins la persistance de quelques autres opinions, erronées, qui interprètent le génitif pluriel *Malvensium* comme indiquant le nom de la province (*Dacia Malvensis*) et non un toponyme ⁴. Quant à l'importance archéologique de ce site si disputé, il convient de noter que cinq grandes institutions scientifiques roumaines sont engagées à l'heure actuelle dans les fouilles de Romula Malva, à savoir : l'Institut d'Archéologie de Bucarest, le Centre de Recherches de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Craiova, le Musée d'Histoire Nationale (Bucarest), le Musée Central Militaire (Bucarest) et le Musée de Caracal — toutes ces institutions bénéficiant du concours d'importantes équipes d'archéologues.

La brique que nous nous proposons de décrire ci-après s'avère d'une grande portée historique pour la Dacie romaine. Conservée presque intacte (seul son angle de droite, en bas, s'était détaché mais il a été recollé), elle est longue de 44 cm, large de 27 cm et épaisse de 7 cm. Un habitant de l'endroit l'a découverte il y a quatre ans, jetée depuis

² D. Tudor și Cristian Vlădescu, « Apulum » X, 1972, et D. Tudor, *Homenaje al Prof. A. García y Bellido*, Madrid, 1973, sous presse.

³ *CIL*. VIII, 9381; cf. 20945 = *ILS*. 2763 et l'addenda. Cf. M. P. Speidel, « Dacia », *NS*, XVII, 1973, sous presse.

⁴ Concernant les débats autour de l'identité de Romula avec Malva, voir notamment : D. Tudor, *Omăgiu lui C. Giurescu*, Bucarest, 1944, p. 523—531; idem, *Oltenia romană*, p. 211—214; H. Nesselhauf, « *Madrider Mitteilungen* », 5, 1964, p. 180—184; C. Daicoviciu, « *Acta Mus. Napocensis* », 4, 1967, p. 73—83 et 7, 1970, p. 124—129; F. Vittinghoff, « *Acta Mus. Napocensis* », 6, 1969, p. 130—147 et Speidel, *art. cit.*

longtemps dans le lit du ruisseau Teslui qui traverse les ruines de la cité romaine (fig. 1 et 2). Nous avons acheté, avec Gh. Popilian, cette pièce qui à présent se trouve au Musée de la ville de Caracal (no. 5912).

Sur un côté, la brique porte — suivant un tracé qui dessine presque un angle droit — l’empreinte des trois doigts médians d’une main : trois sillons parallèles. C’est un type de brique qui s’est maintenu (comme forme et dimensions) dans la plaine qui s’étend en Olténie du sud-est (Sucidava, Slăveni, Romula, Acidava, etc.) même au cours des III^e — IV^e siècles de n.è. L’unique changement que l’on peut relever réside dans la disposition des empreintes, qui s’entrecroisent sur l’une des faces de la brique, au centre, en dirigeant leurs extrémités vers les quatre coins de l’objet. Leur rôle était de mieux fixer la brique dans le mortier. On pourrait utiliser cette sorte de détails techniques comme une espèce d’indices chronologiques.

Le principal élément de la brique livrée par les eaux du Teslui consiste dans son inscription. Elle a été gravée avec un clou, juste après le coulage, lorsque l’objet se trouvait encore sur l’établi du briquetier, avant la cuisson. Nous avons affaire à une écriture grecque, mixte, avec des capitales-monumentales (*A, P, I, O, N, C*, etc.), mêlées à des caractères italiques (tel *A* de Δακῶν) dont la hauteur va de 1 à 4 cm. Le déchiffrement, a été assez facile, sauf pour la cinquième ligne, qui a été mise en lumière grâce au précieux concours de notre collègue I.I. Russu de Cluj :

* Ἀρριος Ἀντωνῖνος
 ὑπατικὸς Δακῶν
 καὶ ὑπατικὸς Δαλμα-
 τῶν
 Ἑλουίω Περτένακι τῶ(ι) ὑπ(ατικῶ ?)

C’est-à-dire : « Arrius Antoninus, consulaire (gouverneur) des Daces et consulaire (gouverneur) des Dalmates, à Helvius Pertinax le consulaire (?) (gouverneur ?) . . . »

Pour le nom de Pertinax, la forme Περτένακι ne constitue pas une exception. Elle est fréquente dans les papyrus et dans certains textes épigraphiques (données bibliographiques que notre collègue I. I. Russu a eu la grande obligeance de nous fournir)⁵.

⁵ Pour *Helvius*, écrit en grec avec un simple *E* — initial, même dans le nom de notre empereur, cf. Bernard Meinersmann, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927 (Studien zu Epigraphik und Papyruskunde, I), p. 74 : « Ε[λου]ίου neben Α[ελου]ίου ; *Berliner Griechische Urkunden*, 46, 646, 784 ; Helvius (Pertinax, Kaiser). Ist es Ελβιος, *Sammelbuch*, nr. 5886, sec. I, Preisigke) ? »

La forme Περτένακι n’est pas rare elle non plus. Tout d’abord elle apparaît Περτέναξ -ακος, *Berl. Griech. Urk.*, 15, II^e siècle ; *Sammelbuch*, 4298, III^e siècle init. ; *Pap. Florent.*, 38 ; Meinersmann, *op. cit.*, p. 92 et 109. Pour l’écriture des mots ou noms latins en grec avec



Fig. 1

Les noms des deux personnages figurant sur la brique de Romula Malva sont souvent mentionnés dans les divers textes littéraires et épigraphiques de la seconde moitié du II^e siècle. C. Arrius Antoninus, connu grâce aux lettres de Frontin, de l'Histoire Auguste, de Tertullien, etc., était un sénateur arrivé au rang de *consul suffectus* (approximativement vers l'an 170); il a joué un important rôle politique sous Marc-Aurèle et son fils Commode, qui l'a condamné à mort en 185–187 de n.è.⁶

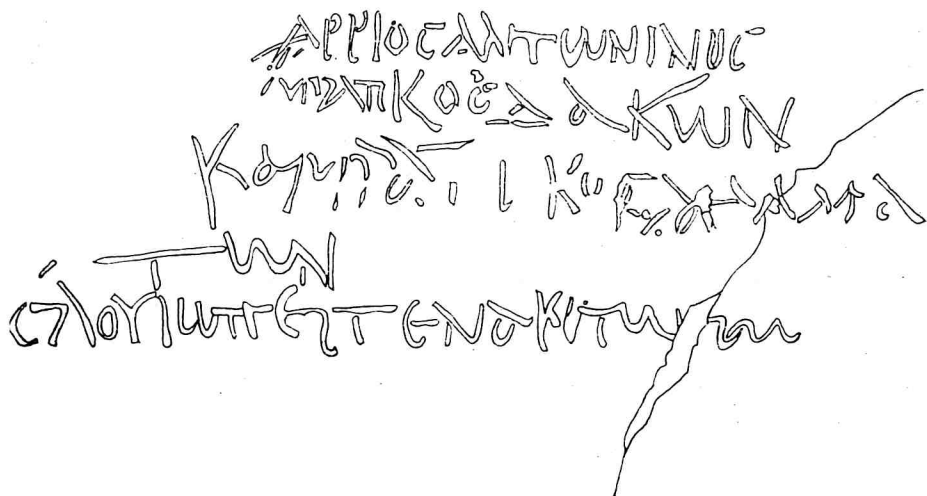


Fig. 2

Parmi les nombreuses provinces qu'il a gouvernées il y a également la Dacie, où on le trouve mentionné jusqu'à présent dans quatre textes épigraphiques tous trouvés à Sarmizegetusa et dans le territoire afférent⁷.

Du point de vue chronologique, son mandat de *consularis* en Dacie doit se placer vers les années 175–177 de n.è., sans toutefois que A. Stein qui propose cette date puisse préciser si un tel mandat a été exercé

un e à la place de l'i, voir en général H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, Bucarest, 1960, p. 63–66 et Sorin Stati, *Limba latină în inscripțiile din Dacia și Scythia Minor*, Bucarest, 1961, 37. Pour la zone de l'Illyricum, cf. surtout *CIL.* III, p. 2571 : *e pro i*. Dans le nom de Septime Sévère la forme Pertenax est fréquente : *CIL.* III, 1685, 3733 bis, 4650 et 13747 = *ILS.* 3755.

⁶ Une information d'ordre général dans *PIR*², A, 1088; *RE*, II, col. 15; A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien*, Budapest, 1944, p. 46–48 (Diss. Pann. I, 12) et A. Degrossi, *I fasti consolari dell'Impero Romano*, Rome, 1952, p. 48.

⁷ *CIL.* III, 12574 = *AnÉp.*, 1912, 304 = *Sargetia*, V, 1968, p. 97 (inscription votive à Orăștioara de Jos, d'un centurion de la légion V Macedonica); *AnÉp.*, 1931, 122 (inscription honorifique dédiée par la col. Sarmiz.); *AnÉp.*, 1931, 123 (idem) et *AnÉp.*, 1931, 124 (autel honorifique pour sa famille).

avant ou après Pertinax⁸. Or notre brique apporte justement la preuve que la venue de Pertinax en Dacie a été précédée par la présence de C. Arrius Antoninus.

Un autre détail *ignoré jusqu'à présent* se fait jour grâce au même document épigraphique, à savoir que C. Arrius Antoninus a été transféré de son poste de *consularis trium Daciarum* dans le poste équivalent en Dalmatie. Notons cependant qu'il ne figure pas encore dans la liste des gouverneurs de Dalmatie établie par Jagenteufel⁹. Il a sans doute dû prendre soit la succession de Pollenius Auspex, dont le mandat a été approximativement daté vers les années 174—175, soit celle de M. Didius Iulianus, qui a rempli le même mandat fort probablement vers les années 176—177¹⁰.

Le second personnage mis en jeu par le texte de la brique est le futur empereur P. Helvius Pertinax, qui a eu une carrière brillante, exerçant aussi les fonctions de gouverneur dans plusieurs provinces romaines¹¹. A. Stein a précisé que Pertinax exerça en Mésie supérieure les fonctions de gouverneur environ entre les années 176—177 et ensuite, durant les années 177—179, en Mésie inférieure¹². Mais à la suite d'une analyse très stricte, Jenő Fitz rectifie, à juste titre, cette date, établissant la présence de Pertinax en tant que *legatus Moesiae inferioris* au cours des années 175—176¹³. Il n'y a pas de doute qu'ensuite Pertinax a été nommé *consularis trium Daciarum*, fonction dans laquelle il n'a été attesté jusqu'à présent que par un seul et modeste texte épigraphique¹⁴.

⁸ A. Stein, *Reichsb. Dazien*, p. 47—48. La même incertitude chez M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, Bucarest, 1969, p. 74.

⁹ Adolf Jagenteufel, *Die Statthalter der römischen Provinz Dalmatia von Augustus bis Diokletian*, Wien, 1958, passim (Schrift. Balkankomm. Antiq. Abt. XII).

¹⁰ A. Jagenteufel, *op. cit.*, p. 44—47, no 22 et no 23. Cf. aussi R. Syme, *Danubian Papers*, Bucarest, 1971, p. 197.

¹¹ Sur la riche carrière administrative et militaire de Pertinax il y a une abondante bibliographie, dont nous citons : *RE*, Suppl. III, col. 895—904 (Fluss); *PIR*², H. 73; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 49—50 et 80—81 (Diss. Pann. I, 11); idem, *Reichsb. Dazien*, p. 90; E. Birley, « *Caruntum Jahrb.* », 3, 1957, p. 18; idem, *Epigr. Studien*, 4, 1967, p. 7 (Köln-Graz); H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire Romain*, Paris, 1960/1, p. 451, no. 179; J. Fitz, « *Acta Antiqua Acad. Scient. Hungaricae* », IX, 1961, p. 165—166; idem, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia inferior*, Weimar, 1966; p. 22, 48, 58 et 72; idem, « *Historia* », 15, 1966, p. 342; idem, « *Bayerische Vorgeschichtsblätter* », XXXII, 1967, p. 40—51; S. Lambrino, *Mél. à Alb. Grenier*, Bruxelles, 1962, II, p. 935 (« *Latomus* », LXVIII); H. G. Kolbe, « *Bonner Jahrbücher* », 162, 1962, p. 407; N. Gostar, « *Apulum* », VII, 1, 1968, p. 355—387, L. Balla, « *Acta class. Univ. Scient. Debrecen* », VII, 1971, p. 73—76 et « *Debreceni Déri Múzeum Évkönyve* », 1968 (1970), p. 137—139 : *leg. Augg. pr. pr. trium Daciarum*, ? 178—? 180.

¹² A. Stein, *Legaten Moesien*, p. 49—50 et 80—81.

¹³ J. Fitz, *Acta Antiq.*, *loc. cit.*; idem, *Laufbahn*, *loc. cit.*

¹⁴ *CIL*. III, 7751 = *ILS*. 7139 : [H]erculi Aug... Reginus s[ac]erdos [i]n[st]itu[t]us ab Hel. Pertinace [c]o[n]s[ul]ari; donc ce Reginus a été nommé *sacerdos* de la province par le consulaire (gouverneur) Pertinax. Voir aussi les commentaires de M. Macrea, *op. cit.*, p. 73—75.

Par conséquent, *grosso modo*, on peut supposer que C. Arrius Antoninus aura transmis son mandat en Dacie à Pertinax, vers les années 176—177.

Après l'examen attentif d'une information fournie par *Vita Pertinacis* (2, 10) et de toutes les sources épigraphiques concernant la carrière de Pertinax au cours des années 174—180, N. Gostar¹⁵ aboutit à la conclusion qu'on peut admettre qu'à un moment donné (176/177) il ait gouverné à la fois trois provinces : Mésie supérieure, Mésie inférieure, et Dacie, réunissant une grande armée sous ses ordres (6 légions et de nombreuses troupes auxiliaires). Ce commandement exceptionnel était imposé par la gravité de la situation : les guerres marcomaniques et sarmatiques de Marc-Aurèle qui menaçaient la sécurité des provinces danubiennes. Bien qu'on ne puisse se prévaloir jusqu'à présent d'un témoignage épigraphique attestant pleinement ce cumul, il faut compter toutefois avec le fait que dans un intervalle aussi bref que celui compris entre le mois d'avril 175 et le mois de juin 177 il est assez difficile de concevoir que Pertinax soit tour à tour passé au gouvernement de trois grandes provinces. Leur gouvernement cumulé s'imposait de soi, du moins à l'époque d'un péril imminent. Il y a une similitude de situation avec celle de M. Cl. Fronto, *legatus Augusti pro praetore trium Daciae et Moesiae superioris* en 170 — quand celui-ci perdit même sa vie en combattant les Barbares sur le Danube (*CIL.* III, 1457 = *ILS.* 1097 et VI, 1377 = *ILS.* 1098).

La question qui se pose à présent est de savoir à quelle fin répondait la notice genre chronique faite sur une brique par le scribe grecophone anonyme de Romula Malva ? Pour notre part, nous pensons qu'il enregistrait un événement du jour : le changement du gouverneur de la province de Dacie. C. Arrius Antoninus est mentionné au moment où il dépose son mandat en partant vers le nouveau poste qui lui a été assigné en Dalmatie, c'est ce qui explique la mention *ὑπατικός Δακῶν καὶ ὑπατικός Δαλματῶν*. Nous retrouvons mentionné un moment analogue dans le texte de l'inscription honorifique dédiée à Q. Pompeius Falco de Tomis, où celui-ci est appelé — au moment de son départ de Mésie pour la Bretagne, en 117/118 : *legatus Augusti pro praetore provinciae Moesiae inferioris et legatus Augusti pro praetore provinciae Britanniae*¹⁶.

Dans l'inscription de Malva, le nom de Pertinax est reproduit au datif et le texte s'arrête brusquement, sans que le verbe d'usage soit

¹⁵ N. Gostar, *loc. cit.*

¹⁶ *AnÉp.*, 1957, 336 ; cf. D. Tudor, « S C I V » II, 2, 1961, p. 159—164 et le même, « *Listy Filologické* », VI (LXXXI), 1958, 2, p. 60—64.

gravé. Notons aussi que son rédacteur avait ménagé des champs libres de dimensions égales au-dessus comme au-dessous du texte : ceci nous incite à penser que la notice continuait sur une autre brique, qui se serait perdue. Peut-être était-il noté là que le premier, partant pour la Dalmatie, passait à son successeur le gouvernement de la province (*Arrius Antoninus consularis Daciae et consularis Dalmatiae, Helvio Pertinaci potestatem? regimen? tradidit?*, etc.).

Ce n'est pas non plus le fait d'un simple hasard que l'événement fût consigné à Romula Malva par un briquetier. Il nous semble assez vraisemblable que les deux *consulares* se fussent rencontrés justement dans cette localité, afin que le nouveau gouverneur puisse se renseigner sur les affaires de la province de Dacie auprès de celui qui était arrivé au terme de son mandat. La mise au courant du nouveau venu sur les affaires militaires et administratives de Dacie s'imposait de soi durant une période aussi trouble que celle des guerres du Moyen-Danube menées par Marc-Aurèle, bien que Pertinax ait déjà été vers les années 169—170 *proc. Augusti ad ducena III Daciarum*, connaissant donc en partie la situation de la province¹⁷. Une telle hypothèse s'appuie aussi sur la situation géographique de la ville où cette rencontre a pu avoir eu lieu. C. Arrius Antoninus partait d'Apulum par la voie la plus directe, c'est-à-dire la vallée de l'Olt, pour gagner le Danube d'où il s'embarquerait pour voyager sur les eaux jusqu'en Dalmatie. C'est cette même voie, en sens inverse, que devait suivre Pertinax pour venir de Mésie inférieure en Dacie où l'attendait sa nouvelle charge. Tous les historiens sont d'accord que Pertinax était venu en Dacie de Mésie inférieure¹⁸. A l'époque, Romula Malva était la capitale d'une province — la *Dacia Malvensis* — autrement dit une ville importante susceptible d'héberger la suite des deux gouverneurs.

Leur présence dans la ville a dû sans doute produire beaucoup d'effervescence parmi ses habitants. Cet événement du jour détermina le modeste briquetier d'en prendre note, malgré son peu de science grecque et sur un matériel qu'il avait sous la main pendant son travail à la briquetterie. Seule une rencontre dans sa propre ville entre les deux gouverneurs aura pu stimuler le modeste artisan à se transformer en « reporter ». Comme le texte nous le montre, il connaissait fort bien les changements intervenus et les nouvelles nominations de gouverneurs, or une si parfaite connaissance des choses aurait été bien improbable au cas où ladite rencontre aurait eu lieu dans une autre ville.

¹⁷ H. G. Kolbe, *op. cit.*, p. 416—420 et L. Balla, *op. cit.*, p. 74—75.

¹⁸ J. Fitz, *Laufbahn*, p. 58.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

VI

La Mésie Supérieure était située dans les bassins des rivières AXIUS (Vardar) et MARGUS (Morava). La route la plus importante de la province était celle qui menait de THESSALONICAE à SINGIDUNUM (Belgrade), par les villes de SCUPI et NAISSUS. Sur la rive gauche de l'AXIUS (Vardar), au sud-est de SCUPI, 2 inscriptions latines ont été découvertes à Dračevo¹; au sud de la ville, 7 inscriptions ont été découvertes à Dobri Dol², 2 à Kamnik³ et 3 à Sopište⁴. La ville de SCUPI (Skopje) est devenue colonie romaine sous le règne de l'empereur Domitien (81—96) et, plus tard, la capitale de la province de Dardanie. Dans la ville et dans ses alentours, dans un rayon de 20 km, 145 inscriptions sont apparues, parmi lesquelles les inscriptions funéraires, c'est-à-dire mises

* Abréviations : AAW = «Anzeiger der Wiener Akademie der Wissenschaften»; Arh Spom = «Arheološki Spomenici i nalazišta u Srbiji»; Bš = Beševliev, *Epigrafski prinosi*; BšIBulg = Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*; BCH = «Bulletin de Correspondence Hellénique»; C = *Corpus Inscriptionum Latinarum III*; FA = «Folia archaeologica»; GBMP = «Godišnik na Biblioteka i Muzej v Plovdiv»; GMKosovo = «Godišen Muzej Kosovo»; Gn = Garašanin, *Arheološka nalazišta v Jugoslavii*; GNM = «Godišnik na Narodnija Muzej»; SSND = «Glasnik Skopskog Nanenog Društva»; GSVFF = «Godišnik na Sofijskija Universitet, Filološki fakultet»; GZSkopje = «Godišen Sbornik Skopje»; IBAD = «Izvestija na bälgarski Archeologiceskija Družestvo»; IBAI = «Izvestija na bälgarski Archeologiskija Institut»; Kalinka = Kalinka, *Antike Inschriften aus Bulgarien*; Kazarow = Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes*; OeJ = «Jahreshefte des Oesterreichischen archäologischen Instituts»; RA = «Revue archéologique»; RVM = «Rad Vojvodjanskih Muzeja»; SNUNK = «Zbornik za narodni umotvorenija»; Sp = «Spomenik»; St = «Starinar»; VHAD = «Vjesnik Hrvatskoga Archeološkova Društva»; WMBH = «Wissenschaftliche Mitteilungen Bosniens und der Herzegowina»; ZMS Skopje = «Zbornik Arheološkiot Muzej Skopje»; ZA = «Ziva Antika».

¹ ŽA IV, 1954, p. 194—196; VI, 1956, p. 277—292.

² C 14501¹; St VII—VIII, 1956/1957, p. 290—295.

³ ŽA, XXI, 1971, p. 232.

⁴ ŽA IV, 1954, p. 196—199; GZ Skopje; XVI, 1964, p. 142.

par des personnes particulières, ne sont qu'en petit nombre. La plus ancienne date de l'année 68, donc de la fin du règne de Néron; elle commémore un vétéran de la IV^e légion Macedonica⁵. Sur le territoire de la ville, on a 1 inscription à Usje⁶ et 2 autres à Elles Han⁷. A l'est de la ville, sur un affluent du Vardar, la Pčinja, 2 inscriptions sont apparues à Sredno Konjari⁸ et, un peu plus loin, 2 autres sont signalées à Vlae⁹. Vers l'ouest, en remontant le cours du Vardar, on rencontre par 1 inscription à Polog¹⁰, Saraj¹¹ et Tearce¹², près de Tetovo. Au nord et au nord-est de SCUPI, 2 inscriptions ont été découvertes à Aračinovo¹³, par 1 à Brazda¹⁴, Pobužie¹⁵ et Čreševo¹⁶, 4 à Blače¹⁷, 2 à Ljuboten¹⁸, 4 à Lopate¹⁹ et 1 à Biljanovac²⁰, près de Kumanovo. Cette dernière localité a livré 15 inscriptions latines²¹. A l'est de Kumanovo, on a trouvé par 1 inscription à Klečevci²² et Vojnik (Petrskovo)²³, dans la vallée de la Pčinja, et 1 inscription à Konjuh²⁴, dans la vallée de son affluent la Kriva. Plus loin vers le sud-est, non loin de Probištip et de Zlatovo, dans une région minière, on trouve une inscription à Petršino²⁵. Au nord de Kumanovo, nous avons 1 inscription à Sopot²⁶ et 2 à Lojane²⁷. Dans la vallée du Lepenac, affluent du Vardar, on a découvert par 1 inscription à Dimci²⁸ et à Davina²⁹, 3 à Runjevo³⁰ et 6 à Kačanik³¹. Dans la

⁵ C 1696, 1697, 6323, 8186—8192, 8194—8236, 8272—8274; OeJ VI, 1903, B. 36—37; XIII, 1910, B. 217; XV, 1912, B. 226; Sp. XLVII, 1909, p. 146—148; LXXXI, 1931, p. 201—216, 243; LXXV, 1933, p. 73—75; LXXVIII, 1934, p. 58—60; XCVIII, 1941/1948, p. 212—215; GSND VII—VIII, 1929/1930, p. 81—82; ŽA III, 1953, p. 243; IV, 1954, p. 196 366—368; V, 1955, p. 402; XIII—XIV, 1963/1964, p. 149—155; ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 63—64; XXII, 1970, p. 319—321.

⁶ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 450.

⁷ C 8271 a — b.

⁸ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 448—449.

⁹ ŽA IV, 1954, p. 366—368; ZMSkopje I, 1955/1956, p. 79.

¹⁰ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 471.

¹¹ ŽA III, 1953, p. 252—243.

¹² Sp XCVIII, 1941/1948, p. 471.

¹³ Sp LXXI, 1931, p. 528; ŽA III, 1953, p. 241—242.

¹⁴ ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 61.

¹⁵ ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 148.

¹⁶ ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 63.

¹⁷ C 8237, 8238; OeJ VI, 1903, B. 38, 52.

¹⁸ Sp LXXI, 1931, p. 562; ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 158.

¹⁹ C 8243; Sp LXXV, 1933, p. 155; LXXVII, 1934, p. 28—30, 64—65.

²⁰ GSND XII, 1933, p. 1—9.

²¹ C 1697, 14549, 14550; OeJ VI, 1903, B. 38—40; VII, 1904, B. 2—4; Sp. LXXV. 1933, p. 47—49; LXXVII, 1934, p. 44; XCVIII, 1941/1948, p. 97—98.

²² Sp LXXI, 1931, p. 100.

²³ ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 104.

²⁴ ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 167.

²⁵ ŽA XV, 1965/1966, p. 109.

²⁶ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 33.

²⁷ ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 102—103.

²⁸ Sp LXXV, 1933, p. 212.

²⁹ C 8193.

³⁰ C 8184, 8185; OeJ VI, 1903, B. 35.

³¹ C 8270; Sp LXXI, 1931, p. 77—78; XCVIII, 1941/1948, p. 78.

vallée supérieure de la Morava du Sud, on trouve 2 inscriptions à Buljesovce ³² et à Vranje ³³, 1 à Vranjska Banja ³⁴ et à Crna Trava ³⁵, dans la vallée supérieure de son affluent la Vlasina.

Poursuivant notre itinéraire dans le bassin de la Morava occidentale, par la vallée de son affluent la Sitnica, on rencontre une zone d'inscriptions concentrées autour de la ville de ULPIANUM, localisée à Laplije Selo, près de Gračanica. 19 inscriptions ont été trouvées à Lipljan ³⁶, 1 à Gornja Gušterica ³⁷, 2 à Janjevo ³⁸, 6 à ULPIANUM ³⁹, 7 à Priština ⁴⁰, 1 à Mala Mitrovica ⁴¹, 1 à Donje Ljupče ⁴², 1 à Podujevo ⁴³ et 1 à Prepolac ⁴⁴.

Dans le bassin du Drin Blanc, 11 inscriptions sont apparues à Prizren ⁴⁵, 1 à Dobrušte-Žur ⁴⁶ (au sud-ouest de Prizren), 2 à Djakovica ⁴⁷, 25 à Peć (Ipek) ⁴⁸, 3 à Klina ⁴⁹ et 1 à Lausa ⁵⁰ (à l'ouest de Srbica).

Dans le bassin de la rivière Ibar, 3 inscriptions ont été découvertes à Vučitrn ⁵¹ et 24 à Kosovska Mitrovica ⁵². Dans la vallée de la Binačka Morava, 1 inscription est apparue à Podgradje ⁵³ et 3 à Vrbovac ⁵⁴. Plus au nord, dans la vallée de l'Ibar, se trouvait MUNICIPIUM DARDANORUM, localisé à Sočanica, où 29 inscriptions ont été découvertes ⁵⁵. 6 inscriptions ont été découvertes à Novi Pazar ⁵⁶, 1 à Novopazarska Banja ⁵⁷ et par 1 plus à l'ouest, à Cvijina Gradina ⁵⁸ et à Brodarevo ⁵⁹.

³² St IV, 1909, p. 11; «Vranjski Glasnik», IV, 1969, p. 364.

³³ «Athenische Mitteilungen» XXVII, 1902, p. 320; «Vranjski Glasnik» V, 1969, p. 361.

³⁴ C 14548.

³⁵ C 14568.

³⁶ OeJ 8169—8182, 12664; OeJ VI, 1903, B. 26—35.

³⁷ Gn 215.

³⁸ C 1691; Sp LXXI, 1931, p. 59.

³⁹ C 1692—1695; Sp LXXI, 1931, p. 182; LXXV, 1933, p. 212.

⁴⁰ Sp LXXI, 1931, p. 192—195; XCVIII, 1941/1948, p. 198—199.

⁴¹ VHAD XII, 1912, p. 198—200; LXXI, 1931, p. 89—94.

⁴² GMKosova VI, 1969, p. 130.

⁴³ Sp LXXXVII, 1934, p. 53—54.

⁴⁴ Gn 214.

⁴⁵ C 8239—8242; Sp LXXI, 1931, p. 133—135.

⁴⁶ Sp LXXI, 1931, p. 133.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁸ C 8292—8297; «Dolgozatok-Cluj» IX, 1918, p. 19—25; Sp LXXI, 1931, p. 112—115; LXXV, 1933, p. 61; LXXVII, 1934, p. 52; XCVIII, 1941/1948, p. 124—126.

⁴⁹ Sp LXXI, 1931, p. 89; LXXVII, 1934, p. 52—53.

⁵⁰ Sp LXXI, 1931, p. 89.

⁵¹ *Ibid.*, p. 42.

⁵² *Ibid.*, p. 89—94.

⁵³ Sp LXXV, 1933, p. 51.

⁵⁴ OeJ VI, 1903, B. 40—46; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 83.

⁵⁵ C 8296, 8297, 14606; Sp LXXI, 1931, p. 216—221; LXXVII, 1934, p. 35; XCVIII, 1940, p. 223; GMKosova II, 1957, p. 80; IX, 1964, p. 617—622; E. Čerškov, *Municipium D. D. kod Sočanice*. Beograd 1965.

⁵⁶ VHAD XV, 1928, p. 37—38; Sp LXXI, 1931, p. 105; LXXV, 1933, p. 56; ŽA XXI, 1971, p. 263—264.

⁵⁷ St V—VI, 1954/1955, p. 357—358.

⁵⁸ OeJ XVIII, 1915, B. 188.

⁵⁹ Gn 164.

Sur la rive droite de l'Ibar, non loin de sa confluence avec la Raška, 2 inscriptions sont apparues à Rudnica ⁶⁰. Plus au nord-ouest, dans la vallée de la Studenica, 2 inscriptions ont été trouvées au monastère du même nom ⁶¹.

Sur la rive gauche de la rivière Toplica, à sa confluence avec Banjska Reka, sur la route de LISSUS à NAISSUS, à la frontière entre la Dardanie et Dacia Mediterranea, on rencontre 2 inscriptions à la localité AD FINES (Kuršumlja) ⁶². Vers le nord-ouest, on trouve 1 inscription à Brus ⁶³ et une autre à Jankova Klisura ⁶⁴. Sur le cours inférieur de la Toplica, 1 inscription a été découverte à Prokuplje ⁶⁵.

Au sud de NAISSUS, dans la vallée de la Morava, 4 inscriptions sont apparues à Leskovac ⁶⁶, 1 à la station AD HERCULEM (Kurvinograd) ⁶⁷, une autre à Malošište ⁶⁸. Sur la Kutinska Reka, au sud-est de Niš et à l'est de Donji Dršnik, on a trouvé 2 inscriptions à Ovsinjinac ⁶⁹. Située à un carrefour de routes dans la vallée de la Nišava, affluent de la Morava, la localité NAISSUS (Niš) a été occupée par les légions en l'an 5 de n.è. et a obtenu le rang de *municipium* vers la fin du II^e siècle, puis de *colonia* vers la fin du III^e. Parmi les nombreux vestiges de culture romaine qu'elle a livrés se trouvent aussi 73 inscriptions, dont la plupart datant du III^e siècle ⁷⁰. En remontant la vallée de la Nišava, on rencontre 1 inscription à Brzi Brod ⁷¹, 1 à Jelašnica ⁷², 4 à Drsnik-Dolac ⁷³, 1 à Blato ⁷⁴ et 1 à Gornica ⁷⁵. REMESIANA (Bela Palanka), siège d'un évêché, nous a transmis 13 inscriptions ⁷⁶, outre 3 autres qui sont arrivées à Oreovac ⁷⁷, à quelques kilomètres vers le sud-est. Au nord-est de Bela Palanka, on rencontre 1 inscription à Osmakovo ⁷⁸ et 2 à Kalna ⁷⁹. Au

⁶⁰ C 14606, 14607.

⁶¹ Sp LXXV, 1934, p. 51.

⁶² C 14595; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 101.

⁶³ Gn 150.

⁶⁴ OeJ XV, 1912, B. 235.

⁶⁵ C 14564.

⁶⁶ Sp LXXV, 1933, p. 50; St XV—XVI, 1964/1965, p. 245—247.

⁶⁷ C 1684.

⁶⁸ Gn 175.

⁶⁹ Sp LXXV, 1935, p. 55; XCVIII, 1941/1948, p. 118.

⁷⁰ C 1673—1683, 8244, 8245, 8247—8255, 8269, 12671, 12672, 14565—14571; Sp XXXIX, 1903, p. 72—75; XLVII, 1909, p. 148—151; LXXI, 1931, p. 102—103, 243; LXXV, 1933, p. 53—55; LXXVII, 1934, p. 46—50; XCVIII, 1941/1948, p. 108—109; OeJ XIII, 1910, B. 220; Ajug II, 1956, p. 85—100; ŽA XII, 1963, p. 365—377; St XV—XVI, 1964/1965, p. 248; XIX, 1968, p. 227—229.

⁷¹ Gn 172.

⁷² *Moravski Arheološki Glasnik — Niš *, I, 1936, p. 3—45.

⁷³ Gn 215.

⁷⁴ Gn 169.

⁷⁵ FA XV, 1963, p. 69—70.

⁷⁶ C 1685—1690, 8257—8259, 12673; Sp XLVII, 1909, p. 152—153; LXXI, 1931, p. 5; XCVIII, 1941/1948, p. 3.

⁷⁷ Sp LXXI, 1931, p. 106; XCVIII, 1941/1948, p. 121.

⁷⁸ Gn 170.

⁷⁹ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 251; St XIII—XIV, 1962/1963, p. 70.

nord de Niš, on trouve 1 inscription à Niševci⁸⁰, 1 à Slatina⁸¹ et 1 à Vrtište⁸². Dans la vallée de la rivière Trgoviški Timok, on trouve par 1 inscription à Žukovac⁸³ et à Donja Kamenica⁸⁴.

Dans la vallée de la Morava, au nord de NAISSUS, on trouve par 1 inscription à Neričev Han⁸⁵, à Nozrina⁸⁶ et à Žitkovac⁸⁷. Près de Aleksinac se trouvait la station PRAESIDIUM POMPEI, où 4 inscriptions se sont conservées⁸⁸. Plus au nord, on trouve 1 inscription à Rutevac⁸⁹ et 2 à Vukašinovac⁹⁰.

Dans la vallée supérieure de la Moravica, affluent de la Morava occidentale, 1 inscription a été découverte à Ivanjica⁹¹ et une autre au sud de Čačak, à la frontière de la Mésie Supérieure et de la Dalmatie, à Pakorsaća-Parmenac⁹². Plus bas, sur la rive droite de la Zapadna Morava, dans le bourg actuel de Kraljevo, où l'on a localisé MUNICIPIUM CELEGERORUM, 1 inscription est apparue⁹³. Deux inscriptions sont attestées plus au nord, l'une à Jezdina⁹⁴, la seconde à Zabojnica⁹⁵, à l'ouest de Kragujevac.

Dans la vallée de la Morava, au nord de la confluence de la Morava occidentale et de la Morava méridionale, on a trouvé par 1 inscription à Čičevac⁹⁶ et à Paraćin⁹⁷. Sur l'emplacement de l'actuelle Čuprija se trouvait le municpe de HORREUM MARGI, qui nous a légué 10 inscriptions⁹⁸. Au sud-ouest, dans la vallée supérieure d'un affluent secondaire de la Morava nommé Dulenska Reka, à Kavadar, sont apparues 5 inscriptions⁹⁹, cependant qu'une inscription est apparue à Takovo¹⁰⁰, localité située dans la vallée supérieure de la petite rivière Dicina, affluent de la Morava occidentale. 2 autres inscriptions ont été découvertes à Kragujevac¹⁰¹, dans la vallée de la Lepenica, affluent de la même rivière. Plus

⁸⁰ Sp XLV, 1907, p. 207.

⁸¹ C 12675.

⁸² St XVIII, 1967, p. 56–57.

⁸³ C 14572.

⁸⁴ C 8246.

⁸⁵ C 14557.

⁸⁶ Gn 168.

⁸⁷ Gn 167.

⁸⁸ C 14559; OeJ XV, 1912, B. 227.

⁸⁹ C 14558.

⁹⁰ OeJ XV, 1912, p. 28–29.

⁹¹ C 14610 = Sp XCVIII, 1941/1948, p. 103.

⁹² Gn 163.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ Gn 162.

⁹⁵ Gn 137.

⁹⁶ C 14556.

⁹⁷ C 14555.

⁹⁸ C 6224 = 7591, 12666–12670, 12674, 12676; St IV, 1926/1927, p. 101; Sp LXXI, 1931, p. 224–225.

⁹⁹ Sp LXXI, 1931, p. 68–73; LXXV, 1933, p. 80–89.

¹⁰⁰ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 236.

¹⁰¹ C 6322 = 8166; OeJ VIII, 1905, p. 18, 55.

à l'ouest, 1 inscription est apparue à Bare¹⁰². Une autre inscription a été découverte à Kamenac¹⁰³ et 3 autres à Banja¹⁰⁴, près de Kragujevac.

Dans la vallée de la Morava occidentale, près de la confluence de la Rešava, une inscription est mentionnée à Svilajnac¹⁰⁵ et une autre à Prčlovica, sur la rive gauche de la Morava¹⁰⁶.

Dans la région minière située au nord-ouest de Kragujevac, on a découvert 2 inscriptions à Rudnik¹⁰⁷ et 2 autres à Nemenikuće¹⁰⁸. Plus au nord, 7 inscriptions ont été découvertes à Stojnik¹⁰⁹, à la frontière de la Dalmatie et de la Mésie Supérieure, dans la région de Kosmaj. A une certaine distance vers le nord-ouest sont apparues 41 inscriptions à Guberevac¹¹⁰. Un peu plus loin à l'est se trouvent 10 inscriptions à Babe¹¹¹, 4 à Sopot¹¹² et 1 à Ropočevo¹¹³. Au sud-ouest de Belgrade, on rencontre 2 inscriptions à Meljak¹¹⁴, 1 à Ostružnica¹¹⁵ et 2 à Železnik¹¹⁶. Au sud-est de Belgrade, on trouve 2 inscriptions à Avala¹¹⁷ et 1 à Kumodraž¹¹⁸. Ancien établissement celtique, de même que A QVINCIUM et CORNACUM, la citadelle de SINGIDUNUM (Belgrade) a abrité une légion, est devenue *municipium* en 169 et *colonia* en 239. Elle occupait une excellente position stratégique à la confluence de la Drave et du Danube et disposait d'une flottille sur le fleuve. On y a découvert 55 inscriptions latines¹¹⁹, dont la plus ancienne date de l'an 45. Une inscription est apparue au nord de la ville, sur la rive d'en face, à Pančevo¹²⁰. Sur la rive droite du Danube, à l'est de Belgrade, 3 inscriptions sont apparues à Lisović¹²¹. Plus à l'est, à TRICORNIUM (Ritopek), où avait

¹⁰² Gn 45.

¹⁰³ Sp XLII, 1905, p. 94 = OeJ VIII, 1905, B. 18.

¹⁰⁴ C 8167, 8168, 14548.

¹⁰⁵ Sp XLII, 1905, p. 95 = OeJ VIII, 1905, B. 18.

¹⁰⁶ Gn 168.

¹⁰⁷ C 6313 = 8333, 6314 = 8334.

¹⁰⁸ Sp XLVII, 1909, p. 166; Gn 113.

¹⁰⁹ Sp XLVI, 1905, p. 96; XLVII, 1909, p. 169-173.

¹¹⁰ C 8163, 14217⁶⁻⁷, 14536-14547; OeJ VI, 1903, B. 59-60; XII, 1909, B. 188; XIII, 1910, B. 222; XV, 1912, B. 235-236; St V-VI, 1954/1955, p. 358-360.

¹¹¹ OeJ VII, 1904, B. 7-8; Sp. XLVII, 1909, p. 167-169; St V-VI, 1954/1955, p. 358.

¹¹² Sp LXXI, 1931, p. 218-219; *Saopštenja Zav. Zašt. spomen. NRS-Beograd*, I, 1956, p. 139.

¹¹³ Gn 153.

¹¹⁴ OeJ VI, 1903, B. 60; XII, 1909, B. 193.

¹¹⁵ Sp LXXI, 1931, p. 236.

¹¹⁶ *Godišnjak Filozofskog Fakulteta u Novom Sadu*, I, 1956, p. 6; ŽA, X, 1960, p. 193; Šašel 24.

¹¹⁷ C 1660 = Šašel 23; 1661.

¹¹⁸ Gn 130.

¹¹⁹ C 1662 = 1668, 6302-6312, 8147-8160, 12663, 14534-14535¹; Sp XXXIX, 1903, p. 68-69; XLVII, 1909, p. 142-143; LXXI, 1931, p. 6-9; LXXV, 1933, p. 3-8; LXXVII, 1934, p. 61; XCVIII, 1941/1948, p. 4; VHAD, XV, 1928, p. 149-150; St V-VI, 1954/1955, p. 361; ŽA X, 1960, p. 193-195; M. Mirković, *Rimski Singidunum u svetlosti epigrafskih izvora*. *Zbornik Filozofskog Fakulteta-Beograd*, V, 1960, p. 323-353; Mócsy, *Moesia*, p. 126-134.

¹²⁰ RVM IV, 1955, p. 167.

¹²¹ OeJ VI, 1903, B. 59; XV, 1912, B. 237; Gn 130.

garnison une unité de cavalerie, on a trouvé 7 inscriptions ¹²². Plus loin, sur la route qui longe le Danube, à la halte dite AD SEXTUM MILIARUM (Grocka), 17 inscriptions sont apparues ¹²³. Entre ce point et Smederevo, se trouvait le municpe de MONS AUREUS, localisé à Seona, où l'on a trouvé 2 inscriptions ¹²⁴. A VINCEIA (Smederevo) on a découvert 1 inscription ¹²⁵ et plus à l'est, à Suvodol, 3 inscriptions ¹²⁶.

Dans la vallée de la Jasenica, nous rencontrons 1 inscription tardive à Jagnjilo ¹²⁷, 2 à Ratari ¹²⁸ et 1 à Veliko Orašje, à la confluence avec la Morava ¹²⁹. En remontant la Rešava, on trouve une inscription à Oreovica ¹³⁰ et dans la vallée supérieure de la Mlava une autre, à BAO (Veliko Laole) ¹³¹. Toutes ces localités gravitaient autour du municpe d'AELIANUM, localisé à Kalište, où 17 inscriptions ont été découvertes ¹³². 3 inscriptions sont apparues à Veliko Crniče ¹³³, au sud-est de Požarevac, d'où proviennent 8 inscriptions ¹³⁴. A l'est de Požarevac, 1 inscription est apparue à Beranje ¹³⁵. Au nord, à gauche de la rivière Mlava, 2 inscriptions ont été découvertes à Klenovnik ¹³⁶ et 2 autres à Dubravica ¹³⁷. Sur la rive gauche de la V. Morava, près de sa confluence avec le Danube, se trouvait CASTRA MARGENSIA (Kulič), avec 1 inscription ¹³⁸, ainsi que la ville de MARGUM (Orašje), qui parvint au rang de municpe au II^e siècle, avec 5 inscriptions ¹³⁹. Au nord du Danube, à Kovin, on a découvert 1 inscription, probablement apportée de MARGUM ¹⁴⁰. A droite de la rivière Mlava, près de sa confluence avec le Danube, s'élevait la ville de VIMINACIUM (Kostolac), *municipium* au II^e siècle, puis *colonia* en 238, important centre militaire, qui nous a transmis 201 inscriptions latines ¹⁴¹. Plus loin vers le nord-est, on a découvert 10 inscriptions à LEDE-

¹²² St III, 1908, p. 146—147; OeJ XV, 1912, B. 224; Sp LXXV, 1933, p. 29—30; Gn 41.

¹²³ Sp LXXI, 1931, p. 49; LXXV, 1933, p. 1—89; Gn 130.

¹²⁴ C 8279; OeJ XIII, 1910, B. 43.

¹²⁵ Sp LXXI, 1931, p. 242.

¹²⁶ OeJ III, 1900, p. 161—163.

¹²⁷ Sp XCVIII, 1941/1948, p. 229.

¹²⁸ ArhSpom II, 42.

¹²⁹ Gn 191.

¹³⁰ Gn 187.

¹³¹ C 13810.

¹³² C 8141—8142, 8253; OeJ VI, 1903, B. 23; St V—VI, 1954/1955, p. 356—357.

¹³³ C 8144—8146.

¹³⁴ C 1656, 13806; Sp LXXI, 1931, p. 127—128; XCVIII, 1941/1948, p. 146—149.

¹³⁵ Sp LXXVII, 1934, p. 31.

¹³⁶ Gn 185.

¹³⁷ ŽA XV, 1965/1966, p. 385—387.

¹³⁸ C 14598.

¹³⁹ C 8144, 8145, 8253; OeJ VI, 1903, B. 23.

¹⁴⁰ Gn 221.

¹⁴¹ C 1524, 1547—1655, 1657—1659, 6300, 6301, 8102—8139, 10250, 12657—12662, 13803—13805, 13807—13810, 13813, 14217²⁻⁵, 14506—14533, 14597; Sp XXXIX, 1903, p. 54—64; XLII, 1905, p. 81—88; XLVII, 1909, p. 115—142; OeJ VIII, 1905, B. 3—16; XII, 1909, B. 149; XIII, 1910, B. 201—208; XV, 1912, B. 213; St. III, 1924/1925, p. 161; VIII—IX, 1933/1934, p. 75; ŽA XV, 1965, p. 381—383; RE, 2, Reihe, VIII, 1958, col. 2172—2181.

RATA (Ram)¹⁴² et 1 inscription à Zatonje¹⁴³. Près de la confluence du Pek et du Danube, 8 inscriptions sont apparues à PINCUM (Veliko Gradište)¹⁴⁴. Plus à l'est, sur la rive droite du Danube, on rencontre 1 inscription à Vince¹⁴⁵. A CÛPPAE (Golubac) se trouvait une unité de cavalerie et une place forte, d'où 8 inscriptions nous sont parvenues¹⁴⁶. En longeant toujours le Danube, on rencontre par 1 inscription à NOVAE (Česavska Reka)¹⁴⁷ et à AD SCROFULAS (Bosmanska Reka)¹⁴⁸. Dans la région de Gospodjin Vir on a trouvé 5 inscriptions¹⁴⁹, ainsi que par 1 inscription à Greben¹⁵⁰ et à Donji Milanovac¹⁵¹. Près de la confluence de la Porečka et du Danube se trouvait la citadelle de TALIATA (Veliki Gradac) avec 9 inscriptions¹⁵², GERULATIS (Miroč) avec 1 inscription¹⁵³ et Golubinje avec 2 inscriptions¹⁵⁴. Dans le défilé des Kazane (les Portes de Fer du Danube) on a découvert 1 inscription¹⁵⁵, outre celle qui se trouve au lieu-dit Trajanova Tabla¹⁵⁶.

A TRANSDIERNA (Tekija) on passait le Danube vers DIERNA (Orșova) et la Dacie. Là, sur la rive droite du Danube, se trouvent 5 inscriptions¹⁵⁷. Plus loin, vis-à-vis de la ville de DROBETA (Turnu-Severin) 1 inscription a été trouvée à ZANES (Kladovo)¹⁵⁸ et une autre à PONTES (Kostol)¹⁵⁹. A EGETA (Brza Palanka) se trouvent 4 inscriptions¹⁶⁰, AQUAE (Prahovo) était un important centre de surveillance du Danube, qui nous a laissé 29 inscriptions¹⁶¹. On trouve 1 inscription un peu plus au sud, à Negotin¹⁶² et 1 autre à l'est du Timok, sur la rive du Danube, à DORTICUM (Vrāv-Rakovica)¹⁶³.

¹⁴² C 1613-1645, 5324d, 6325,1 = 8275, 6299, 8099, 8100; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 205-210.

¹⁴³ C 6324 c.

¹⁴⁴ C 1700, 6298, 6324, 8089, 14301¹; Sp XXXIX, 1903, p. 45; LXXV, 1933, p. 21.

¹⁴⁵ St IV, 1909, p. 121-125; Gn 198.

¹⁴⁶ C 6297, 13815 a; Sp XLII, 1905, p. 81; XLVII, 1909, p. 115; XCVIII, 1941/1948, p. 36; «Klio», XXXV, 1942, p. 178-179.

¹⁴⁷ C 13814.

¹⁴⁸ C 13815.

¹⁴⁹ C 1698, 13813 a-d; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 37-40.

¹⁵⁰ Šašel 61.

¹⁵¹ Gn 194.

¹⁵² C 13814, 13816; St XVIII, 1967, p. 21-28; XIX, 1968, p. 225-233; XX, 1969, p. 299-307.

¹⁵³ Gn 194.

¹⁵⁴ C 8277, 2a-3.

¹⁵⁵ Šašel 62.

¹⁵⁶ C 1699 = 8267 = Šašel 63.

¹⁵⁷ C 6327, Sp XCVIII, 1941/1948, p. 237; Šašel 7-10.

¹⁵⁸ VHAD XIII, 1913/1914, p. 220-221.

¹⁵⁹ C 1703.

¹⁶⁰ C 12676; Sp XLVII, 1909, p. 114; RA 1966, nr. 335-336.

¹⁶¹ C 1612, 8095-8097, 8277, 14215⁷⁻¹³, 14503, 14599; Sp XXXIX, 1903, p. 78; XLVII, 1909, p. 110-113; OeJ VIII, 1905, B. 1-2; XIII, 1910, B. 197-200; ŽA XV, 1965/1966, p. 387-388.

¹⁶² Sp XLVII, 1909, p. 163.

¹⁶³ F. Kanitz, *Donau-Bulgarien*, Leipzig, 1882, p. 67.

Remontant la vallée du Timok, on arrive à Koprivnica, avec 1 inscription¹⁶⁴, et à ARGENTARES (Rgotina) avec 1 inscription¹⁶⁵. A l'ouest de cette dernière localité se trouve Bor, également avec 1 inscription¹⁶⁶. A la confluence du Beli Timok et de la Crna Reka, 5 inscriptions sont apparues à Zaječar¹⁶⁷. Un peu plus loin vers l'ouest, on rencontre 1 inscription à Gamzigrad¹⁶⁸. Dans la vallée du petit cours d'eau Lasovačka Reka, affluent du Beli Timok, 4 inscriptions sont apparues à Leskovac¹⁶⁹. Dans la vallée du Beli Timok, on a trouvé 1 inscription à Vratarnica¹⁷⁰, 2 à Vrbica¹⁷¹, 1 à Koželj¹⁷² et 1 à Debelica¹⁷³. Un peu plus loin, à droite de la rivière, près de sa confluence avec la Jelašnica, se trouvait TIMACUM MINVS (Ravna) d'où proviennent 75 inscriptions¹⁷⁴. Au sud de cette localité, on a trouvé par 1 inscription à Sv. Trojica¹⁷⁵ et à Slatina¹⁷⁶. A Knjaževac, à la confluence du Svrlijski et du Trgoviški Timok, 27 inscriptions sont apparues¹⁷⁷. En ce lieu, ou peut-être à Gurgušovac, se trouvait TIMACUM MAIUS, où une inscription est attestée¹⁷⁸. Dans la vallée supérieure du Svrlijski Timok, 2 inscriptions ont été découvertes à Svrlijig¹⁷⁹. Le bassin du Timok constituait le territoire dénommé AURELIANUM et, au temps de Justinien, REGIO AQUENSIS, dont la capitale se trouvait probablement à Kostol, au nord de Zaječar, ou à AQUAE (Prahovo), sur le Danube.

Revenons à la vallée du Danube, à l'est du Timok, où 1 inscription a été découverte à Novo Selo¹⁸⁰. Un peu plus loin vers l'est, on a découvert 4 inscriptions à ROMULIANUM (Jasen)¹⁸¹. Non loin de là, vers le sud, un diplôme militaire a été découvert dans le village de Negovanci¹⁸². Plus à l'est, sur la rive du Danube, 2 inscriptions sont apparues dans le

¹⁶⁴ Gn 141.

¹⁶⁵ Gn 205.

¹⁶⁶ OeJ XII, 1909, B. 187.

¹⁶⁷ C 14592, 14593 ; Sp LXXI, 1931, p. 57 ; ŽA XV, 1965–1966, p. 391–392.

¹⁶⁸ St XIX, 1968, p. 229–231.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 225–227.

¹⁷⁰ C 14594.

¹⁷¹ C 8266, 14574.

¹⁷² Gn 205.

¹⁷³ WMBH VIII, 1902, p. 123.

¹⁷⁴ C 8260–8263, 12674, 14575–14593 ; Sp XXXIX, 1903, p. 75–77 ; XLII, 1905, p. 95 ; XLVII, 1909, p. 152–162 ; LXXV, 1933, p. 42–44 ; XCVIII, 1941/1948, p. 81–82 ; OeJ VI, 1903, B. 41–51 ; VII, 1904, B. 4–6 ; VIII, 1905, B. 19–20 ; XII, 1909, B. 175–186 ; XIII, 1910, B. 221 ; XV, 1912, B. 229 ; ŽA XII, 1963, p. 372–380.

¹⁷⁵ OeJ XII, 1909, B. 185.

¹⁷⁶ Sp LXXI, 1931, p. 4.

¹⁷⁷ OeJ VII, 1904, B. 6 ; Sp LXXI, 1931, p. 81–82 ; XCVIII, 1941/1948, p. 81–94.

¹⁷⁸ C 8264.

¹⁷⁹ Sp LXXV, 1933, p. 72 ; XCVIII, 1941/1948, p. 211.

¹⁸⁰ IBAD III, 1912–1913, p. 6–7.

¹⁸¹ OeJ XXVII, 1932, p. 171–172 ; XXXI, 1939, B. 101.

¹⁸² CIL XVI, 39.

village de Košava¹⁸³. 1 inscription est apparue à Ružica¹⁸⁴. BONONIA (Vidin) était un point stratégique, doublé d'un établissement civil d'où proviennent 14 inscriptions¹⁸⁵. Au sud-est de cette localité, on a trouvé par 1 inscription à Kula¹⁸⁶, Major Usumovo¹⁸⁷ et Sinagovci¹⁸⁸, ainsi qu'un diplôme militaire à Guselija¹⁸⁹. Dans la vallée d'un petit affluent du Danube, dont le cours est presque parallèle à celui de l'Arčar, 7 inscriptions sont apparues dans le village de Makreš¹⁹⁰. Dans le bassin supérieur de l'Arčar se trouvait la localité de COMBUSTICA (Kladorup), qui a fourni 5 inscriptions¹⁹¹. Un peu plus loin à l'ouest, 3 inscriptions sont apparues à Rabiša¹⁹². 4 inscriptions sont apparues à Bela, au sud de Dimovo¹⁹³, et encore 1 un peu plus au sud, à Belogradčik¹⁹⁴. Sur le cours inférieur de l'Arčar, on trouve 1 inscription à Držanica¹⁹⁵. Près du point où l'Arčar se jette dans le Danube s'élevait la ville de RATIARIA (Arčar), une des stations les plus importantes pour la flotte du Danube, parvenue au rang de *colonia* dans les premières années du règne de Trajan (98—117), siège d'un évêché aux IV^e—VI^e siècles. RATIARIA était située à l'extrémité de la route qui, de LISSUS (Lesh) se dirigeait en diagonale vers NAISSUS (Niš) et le Danube, faisant la liaison avec la Dacie. Ce centre, qui a abrité un certain temps la IV^e légion Flavia, nous a légué 71 inscriptions latines¹⁹⁶. Non loin de là, on trouve par 1 inscription à Karlovo¹⁹⁷ et à Dobri Dol¹⁹⁸. Aux inscriptions mentionnées jusqu'ici pour la province de Mésie Supérieure il faut en ajouter 162 de provenance inconnue¹⁹⁹. Le total des inscriptions de cette province se chiffre à 1448, découvertes dans 197 localités, chiffre inférieur à celui des inscriptions tant de la Mésie Inférieure que de la Dacie.

¹⁸³ RA 1938, nr. 78; OeJ XXXI, 1939, B. 104.

¹⁸⁴ C 784.

¹⁸⁵ C 6292, 6294, 6295 = 8089, 14499, 14502, 14596; IBAD III, 1912/1913, p. 180—181; OeJ XXXI, 1939, B. 106—118.

¹⁸⁶ OeJ XXX, 1937, p. 101 = Gerov n° 210.

¹⁸⁷ OeJ XXXI, 1939, B. 105.

¹⁸⁸ IBAI XIV, 1940/1942, p. 271—272.

¹⁸⁹ IBAI VIII, 1934, p. 62—65 = CIL XVI, 3.

¹⁹⁰ C 7421; IBAI V, 1928/1929, p. 331—332; OeJ XXXI, 1939, B. 101; Dm 40—44.

¹⁹¹ C 6289, 6296, 12655; Oe XXXI, 1939, B. 105, 113.

¹⁹² IBAI V, 1928/1929, p. 333; OeJ XXXI, 1939, B. 114—116.

¹⁹³ C 14502¹; SNUNK XX, 1904, p. 33; OeJ XXXI, 1939, B. 101.

¹⁹⁴ OeJ XXXI, 1939, B. 113.

¹⁹⁵ C 12649 = KALINKA 372.

¹⁹⁶ C 1587a, 1641, 6289—6291, 6293, 7429, 8081—8096, 8263, 12647, 12648, 12650—12655, 14217, 14500—14502; PS LXXI, 1910, p. 857, 860, 861; IBAD II, 1911, p. 179; III, 1912/1913, p. 6—8, 181—183; IBAI I, 1921/1922, p. 245; IV, 1926/1927, p. 313; XIV, 1940/1942, p. 272—273; XXIV, 1961, p. 261—263; XXX, 1967, p. 144—155; GNM 1922/1925, p. 138—139; 1932/1934, p. 54; OeJ XXXI, 1939, B. 102—118, 126—128; AAW LXXXIV, 1947, p. 300—305; Bš 56, 64; Dm 37; V. Velkov, *Ratiaria. Eine römische Stadt in Bulgarien*. Eirene, V, 1966, p. 155—175.

¹⁹⁷ IBAD II, 1911, p. 179.

¹⁹⁸ IBAI I, 1921/1922, p. 245.

¹⁹⁹ C 1698—1703a; 6324—6337, 8268—8279, 12675—12677a, 13814—13816; Sp LXXI, 1931, p. 234; St V—VI, 1954/1955, p. 361.

Dans la province de Mésie Supérieure il a existé 12 *municipia*, avec leurs territoires respectifs ; ce sont, du sud au nord et de l'ouest à l'est, les suivants : 1. SCUPI (Skopje), 2. ULPIANUM (Gračanica), 3. MUNICIPIUM DARDANORUM (Sočanica), 4. NAISSUS (Niš), 5. MUNICIPIUM CELEGERORUM (Kraljevo), 6. HORREUM MARGI (Ćuprija), 7. SINGIDUNUM (Belgrade), 8. AUREUS MONS (Seona), 9. MUNICIPIUM AELIANUM (Kalište), 10. VIMINACIUM (Kostolac), 11. MARGUM (Orašje) et 12. RATIARIA (Arčar). Quatre d'entre eux ont accédé au rang de *colonia*, à savoir : SCUPI (en 81—96), RATIARIA (début du II^e siècle), SINGIDUNUM (239) et NAISSUS (vers la fin du III^e siècle). On remarque ainsi que les Romains ont avancé progressivement, venant de la Macédoine, puis vers l'est, le long du *limes* danubien. La romanisation de la partie centrale de la province ne s'est produite que plus tard et à un plus faible degré, à l'exception des grandes voies de communication.



Le voyageur qui, se dirigeant vers l'est par la *via Egnatia*, dépassait la ville de PHILIPPI, arrivait au rivage de la Mer Egée et entrait dans la province de Thrace, où 2 inscriptions se sont conservées à ABDERA²⁰⁰. Une autre inscription a été découverte plus loin sur la route, à la halte de PORSULIS²⁰¹. Dans l'île de Thasos, qui dépendait de la Thrace, on a trouvé 2 inscriptions²⁰² et dans la ville de Xanthe on en a trouvé une²⁰³. 35 inscriptions ont été fournies par l'île de Samothrace, qui se trouvait sur le trajet des navigateurs et des marchands²⁰⁴. Plus loin, sur la route de Byzance, on trouve par 1 inscription à COELIA (Kilia)²⁰⁵, LYSIMACHIA²⁰⁶ et MADITOS (Maydos)²⁰⁷. 7 inscriptions sont apparues à CALLIPOLIS (Gelibolu), près du lieu de passage en Asie²⁰⁸. Sur l'autre embranchement de la route, 3 inscriptions ont été découvertes à Panidos²⁰⁹, 9 à RHAEDSTUS (Rodosto)²¹⁰ et 1 à CHORA (Heraklitsa)²¹¹. Un nombre relativement grand d'inscriptions, 21, se sont conservées à PERIN-

²⁰⁰ C 7278, 7379.

²⁰¹ OeJ XVII, 1914. B. 151—152.

²⁰² C 7366, 12317.

²⁰³ C 14207¹⁰.

²⁰⁴ C 713—723, 7367—7377, 12318—12323 ; RA 1926, n° 34 ; 1939, n° 2—4.

²⁰⁵ C 7380.

²⁰⁶ C 726.

²⁰⁷ C 724.

²⁰⁸ C 725, 7381—7386.

²⁰⁹ OeJ XXIII, 1926, B. 151—159.

²¹⁰ C 728, 729, 7387—7390, 14207^{3—4}.

²¹¹ C 727.

THUS-HERACLEA (Eregli)²¹². Au moins 23 ont été découvertes à BYZANTIUM (Istanbul)²¹³.

Dans la Thracie du sud-ouest, dans la vallée de la rivière STRYMON (Struma), 1 inscription est apparue à Kovačevica^{213a} et une autre à Belica (Sandanski)²¹⁴. Plus haut, sur un affluent de la Struma, 1 inscription bilingue a été découverte à SCAPTOPARA (Gramada-Blagoevgrad)²¹⁵. Plus haut, dans la vallée d'un autre affluent, 1 inscription est apparue à SPORTELA (Rila)²¹⁶. Dans la vallée supérieure d'un autre affluent, se trouvait GERMANIA (Sapareva Banja), où 2 inscriptions se sont conservées²¹⁷. A Palatovo (Tuhlište) 1 diplôme militaire est apparu²¹⁸. 1 inscription est apparue au sud de Kjustendil, à Smolično²¹⁹. Plus haut, dans la vallée supérieure de la Struma, s'est développée la ville de PAUTALIA (Kjustendil), centre administratif pourvu d'importants monuments où à côté des inscriptions grecques on rencontre aussi 4 inscriptions latines²²⁰. Non loin de là, vers le nord-est, sur la rive de la Struma, à CARISTORUM (Kopilovci), on note 2 inscriptions²²¹. Dans le village de Perivol, sis sur le territoire de PAUTALIA, est apparue 1 inscription latine chrétienne du V^e ou du VI^e siècle²²². Plus au nord-ouest, au-delà de l'actuelle frontière bulgare-yougoslave, 1 inscription a été découverte à Bosilegrad²²³. Dans la vallée supérieure d'un affluent de la rive droite de la Struma, on rencontre 1 inscription à Breznički Izvor²²⁴ et 1 diplôme militaire à Gos²²⁵. 1 inscription est apparue un peu plus au nord, à Businci²²⁶; de même à Zelenigrad²²⁷, Lomnica au nord de Trăn²²⁸ et Čoklovskoto Blato²²⁹. 1 inscription votive a été découverte au sud-est de Radomir, dans le village de Debeli Lak²³⁰.

Sur la grande artère de communication qui menait de SINGIDUNUM (Belgrade) à SERDICA (Sofia), on trouve 5 inscriptions à TURES

²¹² C 730, 731, 7391—7400, 12326, 14207⁵⁻⁸, 14406 g; OeJ XXIII, 1926, B. 164—208.

²¹³ C 732—745, 7401—7419, 14207¹¹; RA 1955, nr. 102.

^{213a} BCH XXIV, 1900, p. 547—552 = BšIBulg 232.

²¹⁴ GPM II, 1950, p. 54.

²¹⁵ C 12336.

²¹⁶ IBAD II, 1911, p. 185.

²¹⁷ C 7418, 12337.

²¹⁸ CIL XVI, 185 = «Klio», XXX, 1937, p. 187—189.

²¹⁹ B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 295; BšIBulg 41.

²²⁰ C 14407; IBAI VIII, 1934, p. 466; B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 256—291; Chr. M. Danoff, RESuppl. IX, 1962, col. 800—824; BšIBulg 34, 38.

²²¹ IBAD IV, 1914, p. 80—112.

²²² IBAI VIII, 1934, p. 215—219 = BšIBulg 42.

²²³ «Vranjski Glasnik», V, 1969, p. 363.

²²⁴ Bš 33.

²²⁵ IBAI VI, 1930/1931, p. 142—152.

²²⁶ Bš 10.

²²⁷ B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 336.

²²⁸ C 8256 = B. Gerov, «Izvestija na narodnija Muzej Burgas», II, 1965, p. 63—74.

²²⁹ Bš 104.

²³⁰ C 14207³¹.

(Pirov) ²³¹. A proximité, on trouve par 1 inscription à la halte de TRANS-LITIS ²³², au village de Planinica ²³³ et dans la ville de Dimitrovgrad (Caribrod) ²³⁴. 2 inscriptions sont apparues à MELDIA (Slivnica) ²³⁵. A l'ouest de Sofia, on trouve par 1 inscription à Bretuskovo ²³⁶, Krapec (Dimitrovo) ²³⁷ et Balač-Bučino ²³⁸. SERDICA (Sofia) était au début du II^e siècle un important centre administratif, nommé ULPIA SERDICA, qui sous le règne de Dioclétien (285—307) est devenu la capitale de la province de Dacia Mediterranea. Située dans une plaine fertile, sur une route très fréquentée, cette ville nous a légué de nombreux vestiges archéologiques, parmi lesquels 32 inscriptions latines ²³⁹. Plus au nord, on trouve par 1 inscription dans les villages de Kumanica ²⁴⁰ et de Bov ²⁴¹. A l'est de SERDICA, on trouve toujours par 1 inscription à Čekalevo ²⁴², Čekančevo ²⁴³ et Gorna Malina ²⁴⁴, ainsi que vers le sud à Orlandovci ²⁴⁵, Pančarevo ²⁴⁶, Golema Rakovica ²⁴⁷ et à Samokov ^{247a}.

De l'autre côté de la ligne de partage des eaux, 1 inscription est apparue à Sikija, près d'Ihtiman, sur un affluent secondaire de la Maričica ²⁴⁸. Au sud de cette localité, on rencontre 1 inscription à Bodrovo ^{248a} et une autre à Pčelni (Kovanlyk) ²⁴⁹ et 1 diplôme militaire à Muchovo ²⁵⁰. A peu près à mi chemin entre Ihtiman et Vetren se trouve le défilé de SUCCI (*Succorum claustra sive augustiae*), où 1 inscription est apparue ²⁵¹. 1 inscription a été découverte à Kalugerovo ^{251a}, une autre dans la station

²³¹ Sp LXXV, 1933, p. 62—63; XCVIII, 1941/1948, p. 127—128.

²³² C 13747.

²³³ ŽA XII, 1963, p. 380—385.

²³⁴ C 13717.

²³⁵ C 13715, 13716.

²³⁶ C 12335.

²³⁷ C 14407.

²³⁸ IBAD III, 1912/1913, p. 17.

²³⁹ C 748, 7415, 7416, 12333, 12334, 14207^{17—20}, 14407a; Kalinka 425; SNUNK III, 1906—1907, p. 2; IBAD III, 1912/1913, p. 14—17; 328—330; MaterSofia V, 1921, p. 42—49; IBAI I, 1921—1922, p. 244; XII, 1938, p. 121—122; Izsled. Dečev 322—331; RP IV, 1950, p. 115—122; BšIBulg 1—3, 5—7, 9—15, 17—19, 21—23; B. Gerov, GSUFF LXI, 1967, p. 1—102; LXII, 1968, p. 121—223.

²⁴⁰ Bš 103.

²⁴¹ «Klio», XII, 1912, p. 235.

²⁴² Kalinka 384.

²⁴³ R. Egger, *Der Grabstein von Čekančevo*, Wien 1950; B. Gerov, *Zur Lesung und Deutung des Epigramms von Čekančevo (Bez. Sofia)*. «Izvestija na Instituta za bălgarski ezik», XVI, 1968, p. 97—106.

²⁴⁴ IBAI VII, 1932—1933, p. 378.

²⁴⁵ IBAI XII, 1938, p. 409—414.

²⁴⁶ IBAD III, 1912/1913, p. 12.

²⁴⁷ IBAI VI, 1930/1931, p. 302 = BšIBulg 29.

^{247a} IBAD III, 1912/1913, 331 = BšIBulg 43.

²⁴⁸ C 14207⁷ = BšIBulg 30.

^{248a} IBAD II, 1911, p. 287 = BšIBulg 33.

²⁴⁹ RA XXX, 1929, ° 117.

²⁵⁰ IBAI IV, 1926/1927, p. 69—80.

²⁵¹ C 747 = BšIBulg 31.

^{251a} C 7413 = BšIBulg 228.

de BONA MANSIO (Vetren)²⁵² et une autre à l'est de Vetren, dans la vallée de la Topolnica, à Pamidovo²⁵³. A l'est de Pazardjik, à BESAPARA (Sinitovo) on a découvert 3 inscriptions, dont 2 bilingues²⁵⁴. L'inscription de Glavinica, considérée par certains auteurs comme latine, n'a pas bénéficié jusqu'à ce jour d'une lecture satisfaisante²⁵⁵. A l'ouest de Plovdiv, on a trouvé par une inscription dans les localités de Novo Selo²⁵⁶, Gerec²⁵⁷ et Brestovica (un diplôme militaire)²⁵⁸.

Sur la rive droite de la rivière HEBRUS (Marica), dans un site admirable, abrité par trois montagnes, se trouve la ville fondée par Philippe II, connue à l'époque romaine sous le nom de PHILIPPOPOLIS (Plovdiv) ou TRIMONTIUM; on y a trouvé 17 inscriptions latines, dont 4 bilingues, et 3 diplômes militaires²⁵⁹. 4 inscriptions ont été découvertes au nord de Plovdiv, dans la vallée supérieure d'un affluent de la rivière Strjama, où se trouve la citadelle de Hisar-Momina Banja²⁶⁰. 1 inscription est apparue à Levskigrad (Karlovo)²⁶¹. Non loin de là, on trouve 4 inscriptions à Michilci (parmi lesquelles un diplôme militaire)²⁶² et 1 diplôme militaire à Suhozem²⁶³. 1 inscription est apparue à Golemo-Selo (Kalofer), sur la route entre PHILIPPOPOLIS et NICOPOLIS AD ISTRUM²⁶⁴. Au sud-est de Plovdiv, 1 inscription se trouve à Hagia-Trapeza, près d'Asenovgrad²⁶⁵; à l'est de la ville, on rencontre 1 inscription à Ezerovo²⁶⁶ et 1 diplôme militaire à Haskovo²⁶⁷. Un peu plus loin, 1 inscription a été découverte dans le village de Svirkovo²⁶⁸.

Dans les alentours de la ville de Čirpan, 1 inscription a été découverte à Čiltikčîn²⁶⁹ et 1 autre à CARASURA (Rupkite)²⁷⁰. 1 diplôme

²⁵² C 12332.

²⁵³ GBMP 1937/1939, p. 114.

²⁵⁴ C 7412—7414.

²⁵⁵ V. Georgiev, *L'inscription sur la tuile de Glavinica et son importance pour l'histoire du latin vulgaire*, RP III, 1949, p. 131—147; V. Beševliev, *Edin zagagačen nadpis ot 6 v.* (Une inscription énigmatique du 6-e siècle), RP IV, 1949, p. 123—130; I. Petkanov, *À propos de l'inscription sur la tuile de Glavinica*, IBAI XIX, 1955, p. 271—288.

²⁵⁶ IBAD III, 1912/1913, p. 18.

²⁵⁷ Bš 63.

²⁵⁸ GBMP 1923, p. 210.

²⁵⁹ C 746, 747, 6120—6121, 7409, 7410, 14207¹⁴; CIL III, p. 863, 1970, 1997; RA 1902, n° 134—135, 245; 1924, n° 65; 1939, n° 115, 116; Kalinka 409; IBAD II, 1911, p. 104; OeJ XXX, 1936/1937, B. 81; BšIBulg 206, 217; Arheologija X, 2, 1968, p. 44.

²⁶⁰ C 6122; IBAD II, 1911, p. 91—146; IBAI V, 1928/1929, p. 379—380; XXXII, 1970, p. 297; GBMP, 1935/1936, p. 183.

²⁶¹ IBAD II, 1911, p. 179—180.

²⁶² C 6123, 14207²⁴; OeJ XXXI, 1939, B. 145—147; Izsled. Dečev p. 175—176.

²⁶³ Izsled. Dečev p. 317—322.

²⁶⁴ C 7411.

²⁶⁵ C 14408.

²⁶⁶ Kalinka 210.

²⁶⁷ OeJ XXXI, 1939, B. 150.

²⁶⁸ Arheologija III, 1, 1961, p. 47—50.

²⁶⁹ IBAD I, 1910, p. 227.

²⁷⁰ IBAI VIII, 1934, p. 73 = BšIBulg 202.

militaire a été découvert à Kazanlyk ²⁷¹ et 1 inscription à Sv. Kirilovo ²⁷². Vers le sud-est, au-delà des hauteurs qui séparent la vallée de la Tundza du bassin de la Marica, dans une position stratégique au carrefour de plusieurs routes importantes, s'est développée la ville AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora), nommée auparavant BEROE, qui nous a transmis 7 inscriptions latines ²⁷³. Plus à l'est, 2 inscriptions ont été découvertes à Kortén ²⁷⁴, 1 à Novoselec ^{274a} et 1 diplôme militaire à Nova Zagora ²⁷⁵. Au sud-est de la ville de Sliven, on a découvert 1 inscription à Lozenec ²⁷⁶. Dans la plaine de la rivière Tundza, on a trouvé 1 inscription bilingue à CABYLE ²⁷⁷, localité située sur une boucle de la Tundza, 1 autre à DIAMPOLIS (Iambol) ²⁷⁸ et 2 à Izvor, dont une bilingue ²⁷⁹.

Dans la plaine qui entoure le golfe de Burgas, on a découvert 2 inscriptions à AETOS (Ajtos) ²⁸⁰ et 1 autre à mi-chemin entre cette localité et Burgas, à Bălgarevo ²⁸¹. A près de 20 km ouest de Burgas, 2 inscriptions sont apparues à DEULTUM (Debelt), la capitale du territoire, parvenue au rang de *colonia Flavia* avant 77 de notre ère ²⁸². A 5 km nord-ouest de Burgas il existait une station thermale nommée AQUAE CALIDAE (Miroljubovo), où se sont conservés 1 inscription et 1 fragment de diplôme militaire ²⁸³. La ville de Burgas a livré 3 inscriptions, dont l'une bilingue ²⁸⁴. Au nord de Burgas, dans le port d'ANCHIALUS (Pomorie), 2 inscriptions latines ont été découvertes ²⁸⁵. La ville de MESEMBRIA (Nesăbăr), située sur un promontoire relié à la terre ferme par une étroite langue de terre, nous a transmis 7 inscriptions latines ²⁸⁶. On a découvert par 1 inscription dans les villages de Sveti

²⁷¹ CIL I I. p. 2328 ⁷¹.

²⁷² IBAD I, 1910, p. 227.

²⁷³ C 12330, 14207¹⁵; RA 1903, n° 246; IBAI VII, 1932/1933, p. 292; VIII, 1934, p. 438–439; Izsled. Dečev, p. 271; Bš 116; BšIBulg 192.

²⁷⁴ Bš 65; BšIBulg 200–201.

^{274a} C 12330 = BšIBulg 191.

²⁷⁵ OeJ XXIX, 1935, B. 54–56.

²⁷⁶ Izsled. Dečev, p. 271.

²⁷⁷ IBAI VIII, 1934, p. 462–463.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 73.

²⁷⁹ IBAD I, 1910, p. 227; Bš 33.

²⁸⁰ C 13328, 14207¹²; BšIBulg 184.

²⁸¹ Kazarow, n° 971.

²⁸² C 12329 = 14207, 14207¹⁴.

²⁸³ C 7408; IBAI XXVII, 1964, p. 187–188.

²⁸⁴ IBAI IV, 1926/1927, p. 107; V, 1928/1929, p. 325–328; IGBulg, nr. 384.

²⁸⁵ C 14190; 14207, 35.

²⁸⁶ C 14207³³; Kalinka 227, 258, 259, 276, 299; GNM 1920, nr. 63; Bš 74, 121; IBAI XXII, 1959, p. 342–345.

Vlas²⁸⁷, Poroj²⁸⁸ et Kaporan²⁸⁹. Enfin le lieu de provenance est inconnu pour 6 autres inscriptions²⁹⁰.

Au total, la province de Thrace a livré 286 inscriptions latines, dans 93 localités. Elles sont apparues le long des principales artères de communication ou sur le territoire de quelques centres importants, comme SERDICA (Sofia), PHILIPPOLIS (Plovdiv), AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora) et BYZANTIUM (Istanbul). La plupart de ces inscriptions ont été mises par les autorités. Certaines d'entre elles ont dû être rédigées dans deux langues, à savoir en latin et en grec, ce qui prouve qu'une partie de la population ne savait pas le latin. En échange, les inscriptions grecques sont bien plus nombreuses.

MOESIA SUPERIOR

990. Dračevo	2	1018. Davina (Lepenac)	1
991. Dobri Dol (Skopje)	7	1019. Runjevo	3
992. Kamrik	2	1020. Kačanik	6
993. Sopište	3	1021. Buljesovce	2
994. SCUPI (Skopje)	145	1022. Vranje	2
995. Usje	1	1023. Vranjska Banja	1
996. Elles Han	2	1024. Crna Trava	1
997. Sredno Konjari	2	1025. Lipljan	19
998. Vlae	2	1026. Gornja Gušterica	1
999. Polog	1	1027. Janjevo	2
1000. Saraž	1	1028. ULPIANUM (Gračanica)	6
1001. Tearce (Tetovo)	1	1029. Priština	7
1002. Aračinovo	2	1030. Mala Mitrovica	1
1003. Brazda	1	1031. Donje Ljupče	1
1004. Pobužie	1	1032. Podujevo	1
1005. Čreševo	1	1033. Prepolac	1
1006. Blače	4	1034. Prizren	11
1007. Ljuboten	2	1035. Dobrušte-Žur	1
1008. Lopate	4	1036. Djakovica	2
1009. Biljanovac	1	1037. Peć (Ipek)	25
1010. Kumanovo	15	1038. Klina	3
1011. Klečevci	1	1039. Lauša (Srbica)	1
1012. Vojnik (Petrskovo)	1	1040. Vučtrn	3
1013. Koažuh	1	1041. Kosovska Mitrovica	24
1014. Petršno	1	1042. Podgradje (Kosovo)	1
1015. Sopot (Kumanovo)	1	1043. Vrbovac (Binačka Morava)	3
1016. Lojane	2	1044. MUNICIPIUM D. D. (Sočanica)	29
1017. Dimci	1		

²⁸⁷ BšIBulg 169.

²⁸⁸ IBAI XXII, 1959, p. 342–345.

²⁸⁹ BšIBulg 170.

²⁹⁰ C 6123, 14207^{35–37}; Bš 67, 73.

1045. Novi Pazar	4	1090. Kragujevac	2
1046. Novopazarska Banja	1	1091. Bare	1
1047. Cvijina Gradina (Kruševo)	1	1092. Kamenac	1
1048. Brodarevo (Mileševo)	1	1093. Banja (Kragujevac)	3
1049. Rudnica	2	1094. Svilajnac	1
1050. Studenica	2	1095. Prčlovica	1
1051. AD FINES (Kuršumlja)	2	1096. Rudnik	2
1052. Brus	1	1097. Nemeniknće	2
1053. Jankova Klisura	1	1098. Stojnik	7
1054. Prokuplje	1	1099. Guberevac	41
1055. Leskovac	4	1100. Babe	10
1056. AD HERCULEM (Kurvingrad)	1	1101. Sopot	4
1057. Malošište	1	1102. Ropočevo	1
1058. Ovsinjinac	2	1103. Meljak	2
1059. NAISSUS (Niš)	73	1104. Ostružnica	1
1060. Brzi Brod	1	1105. Želesnik	2
1061. Jelašnica	1	1106. Avala	1
1062. Drsnik-Dolac	4	1107. Kumodraž	1
1063. Blato	1	1108. SINGIDUNUM (Beograd)	55
1064. Gornica	1	1109. Pančevo	1
1065. REMESIANA (Bela Pa- lanka)	13	1110. Lisovic	3
1066. Oreovac	3	1111. TRICORNIUM (Ritopek)	7
1067. Osmakovo	1	1112. AD SEXTUM MILIAREM (Grocka)	15
1068. Kalna	2	1113. AUREUS MONS (Seona)	2
1069. Niševci	1	1114. VINCEIA (Smederevo)	1
1070. Slatina (Niš)	1	1115. Suvodol	3
1071. Vrtište	1	1116. Jagnjilo	1
1072. Žukovac	1	1117. Ratari	2
1073. Donja Kamenica	1	1118. Veliko Orašje	1
1074. Neriće v Han	1	1119. Oreovica	1
1075. Nozrina	1	1120. BAO (Veliko Laole)	1
1076. Žitkovac	1	1121. MUNICIPIUM AELIANUM (Kalište)	17
1077. PRAESIDIUM POMPEI (Aleksinac)	4	1122. Veliko Crniče	3
1078. Rutevac	1	1123. Požarevac	8
1079. Vukašinovac	2	1124. Beranje	3
1080. Ivanjica	1	1125. Klenovnik	2
1081. Pakorsača-Parmenac	1	1126. Dubravica	2
1082. MUNICIPIUM CELEGERO- RUM (Kraljevo)	1	1127. CASTRA MARGENSIA (Kulič)	1
1083. Jezdina	1	1128. MARGUM (Orašje)	5
1084. Jabojnica	1	1129. Kovin (Vojvodina)	1
1085. Čičevac	1	1130. VIMINACIUM (Kostolac)	201
1086. Paraćin	1	1131. LEDERATA (Ram)	10
1087. HORREUM MARGI (Čuprija)	10	1132. Zatonje	1
1088. Kavadar	5	1133. PINCUS (Veliko Gradište)	8
1089. Takovo	1	1134. Vince	1
		1135. CUPPAE (Golubac)	8
		1136. NOVAE (Česavska reka)	1

1137. AD SCROFULAS (Bosmanska reka)	1	1185. RATIARIA (Arčar)	71
1138. Gospodjin vir	5	1186. Karlovo	1
1139. Greben	1	1187. Dobri Dol	1
1140. Donji Milanovac	1	1187a <i>Incertae</i>	162
1141. TALIATA (Veliki Gradac)	9		
1142. GERULATIS (Miroč)	1		
1143. Golubinja	2		
1144. Djerdap (Kazane)	1		
1145. Trajanova tabla	1		
1146. TRANSDIARNA (Tekija)	5	1188. ABDERA	2
1147. ZANES (Kladovo)	1	1189. PORSULIS	1
1148. PONTES (Kostol)	1	1190. Thasos	2
1149. EGETA (Prza Palanka)	4	1191. Xanthe	1
1150. AQUAE (Prahovo)	29	1192. Samothrace	35
1151. Negotin	1	1193. COELIA (Kilia)	1
1152. DORTICUM (Vrāv-Rakovica)	1	1194. LYSIMACHIA	1
1153. Koprivnica	1	1195. MADYTOS (Maydos)	1
1154. ARGENTARES (Rgotina)	1	1196. CALLIPOLIS (Gelibolu)	7
1155. Bor	1	1197. Panidos	3
1156. Zaječar	5	1198. RHADESTUS (Rodoste)	9
1157. Gamzigrad	1	1199. CHORA (Heraklitsa)	1
1158. Leskovac	4	1200. PERINTHUS HERARCLEA (Eregli)	21
1159. Vratarnica	1	1201. BYZANTIUM (Istanbul)	23
1160. Vrbica	2	1202. Kovačevica	1
1161. Koželj	1	1203. Belica (Sendanski)	1
1162. Debelica	1	1204. SCAPTOPARA (Gramada- Blagoevgrad)	1
1163. TIMACUM MINUS (Ravna)	75	1205. SPORTELA (Rila)	1
1164. Sv. Trojica	1	1206. GERMANIA (Sapareva Banja)	2
1165. Slatina	1	1207. Palatovo (Tuhlište)	1
1166. Knjaževac	27	1208. Smolično	1
1167. TIMACUM MAIUS (Gurgušovac)	1	1209. PAUTALIA (Kjustendil)	4
1168. Svrljig	2	1210. CARISTORUM (Kopilovci)	2
1169. Novo Selo	1	1211. Perivol	1
1170. ROMULIANUM (Jasen)	4	1212. Bosilegrad	1
1171. Negovanci	1	1213. Breznički Izvor	1
1172. Košava	2	1214. Gos	1
1173. Ružica	1	1215. Businci	1
1174. BONONIA (Vidin)	14	1216. Zelenigrad	1
1175. Kula	1	1217. Lomnica	1
1176. Major Usumovo	1	1218. Čoklovskoto Blato	1
1177. Sinagovci	1	1219. Debeli Lak	1
1178. Guselja	1	1220. TURRES (Pirov)	5
1179. Makreš	7	1221. TRANSLITIS	1
1180. COMBUSTICA (Kladorup)	5	1222. Planinica	1
1181. Rabiša	3	1223. Dimitrovgrad (Caribrod)	1
1182. Bela	4	1224. MELDIA (Slivnica)	2
1183. Belogradčik	1	1225. Bretuskovo	1
1184. Držanica	1		

1226. Krapec (Dimitrovo)	1	1256. Golemo Selo (Kalofer)	1
1227. Balač-Bučino	1	1257. Hagia Trapeza (Asenovgrad)	1
1228. SERDICA (Sofia)	32	1258. Ezerovo	1
1229. Kumanica	1	1259. Haskovo	1
1230. Bov	1	1260. Svirkovo	1
1231. Čekalevo	1	1261. Čiltikčîn	1
1232. Čekančevo	1	1262. CARASURA (Rupki)	1
1233. Gorna Malina	1	1263. Kazanlyk	1
1234. Orlandovci	1	1264. Sv. Kirilovo	1
1235. Pančarevo	1	1265. AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora)	7
1236. Golema Rakovica	1	1266. Korten	1
1237. Samokov	1	1267. Novoselec	1
1238. Sikija (Ihtiman)	1	1268. Nova Zagora	1
1239. Bodrovo	1	1269. CABYLE	1
1240. Pčelni (Kovanlyk)	1	1270. DIAMPOLIS (Iambol)	1
1241. Muchovo	1	1271. Izvor	2
1242. SUCCI	1	1272. AETOS (Ajtos)	1
1243. Kalugerovo	1	1273. Bălgarevo	1
1244. BONA MANSIO (Vetren)	1	1274. DEULTUM (Debelt)	2
1245. Pamıdovo	1	1275. A QUAE CALIDAE (Miroljubovo)	2
1246. BESAPARA (Sinitovo)	3	1276. Burgas	3
1247. Glavinica	1	1277. ANCHIALUS (Pomorie)	2
1248. Novo Selo	1	1278. MESEMBRIA (Nesăbăr)	10
1249. Gerec	1	1279. Sveti Vlas	1
1250. Brestovica	1	1279a Poroj	1
1251. PHILIPPOLIS (Plovdiv)	17	1279b Kaporan	1
1252. Hisar-Momina Banja	4	1279c <i>Incertae</i>	6
1253. Levskigrad (Karlovo)	1		
1254. Michilci	4		
1255. Suhozen	1		

PETITE HISTOIRE D'UN GRAND LIVRE : « PHILIPPE DE MÉZIÈRES
(1327—1405) » PAR N. IORGA

A l'occasion d'une nouvelle édition *

M. BERZA

Depuis quelques années, les rééditions d'ouvrages de Nicolas Iorga se succèdent à une allure très vive. Cette fois-ci, c'est *Philippe de Mézières (1327—1405) et la croisade au XIV^e siècle* que la maison anglaise des « Variorum Reprints » a choisi pour l'inscrire dans ses séries si justement appréciées par le monde savant. Ce choix est dû sans doute à la belle vitalité du livre, qui continue, après les trois quarts de siècle passés depuis sa parution, à rendre de précieux services à la recherche. Mais, pour qui s'intéresse à l'ensemble de l'œuvre du savant roumain, dont la place se révèle toujours plus importante dans l'historiographie du XX^e siècle, ce travail de début reste significatif à de nombreux égards. Car bien qu'il ne s'inscrive pas dans son étonnante bibliographie comme la première de ses publications, *Philippe de Mézières* fut pour Iorga la grande école d'apprentissage du métier d'historien et, à la fois, l'ouvrage qui lui assura la notoriété dans les milieux scientifiques de l'époque. Il ouvrit en même temps de larges perspectives à ses recherches ultérieures, l'initiant à des domaines d'études capables de retenir longuement son attention, tout en lui fournissant la matière de certaines d'entre ses plus importantes con-

* Dans une forme abrégée, le présent article a paru comme préface à : Nicolas Iorga, *Philippe de Mézières (1327—1405)*. Variorum Reprints, London, 1973, XIII—XXXV — 557 p. (réimpression de *Philippe de Mézières (1327—1405) et la croisade du XIV^e siècle*, Paris, 1896, « Bibliothèque de l'École des Hautes Études », cent-dixième fascicule).

tributions¹. Ce sont, il me semble, des raisons suffisantes pour insister un peu en ce moment sur la genèse du livre qui paraissait en 1896 en tant que cent-dixième fascicule de la « Bibliothèque de l'École des Hautes Études » de Paris.

Né le 5/17 juin 1871 à Botochani, en Moldavie, Iorga quittait en décembre 1889 la Faculté des Lettres de Jassy, où il avait enlevé, après une année d'études, le diplôme de licence en « sciences historico-littéraires ». Parmi les maîtres de ce premier enseignement universitaire se trouvait A. D. Xenopol, auteur d'une grande synthèse de l'histoire des Roumains et philosophe de l'histoire très connu de son temps.

En 1890 déjà, N. Iorga commençait à signer dans des revues roumaines des articles d'histoire et de théorie littéraire, domaine vers lequel se dirigeait principalement son intérêt. À côté de ceux-ci, on peut pourtant signaler déjà un article sur le dernier chroniqueur de la Moldavie, Manolaki Drăghici, qui était aussi un de ses grands-oncles. Des vers complétaient cette activité déjà exubérante, qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'obtenir par concours une chaire de latin au lycée de Ploiești ou de faire, au printemps, un bref voyage en Italie. Mais, essentiel pour la formation scientifique de N. Iorga fut son départ dans le courant de la même année pour la France, muni d'une bourse d'études que le Gouvernement roumain lui assurait pour quatre ans.

De ces années de jeunesse studieuse, une ample évocation nous laissa Iorga lui-même, dans son récit auto-biographique *Une vie humaine — telle qu'elle fut*, dont le I^{er} volume, qui nous intéresse ici, est un des chefs-d'œuvres de la littérature roumaine². Débarqué à Paris en octobre 1890, il devait y séjourner — hormis deux courtes visites en Angleterre et à Rome et des vacances passées en Roumanie — jusqu'en janvier 1893, lorsqu'il quittait la France pour se rendre en Allemagne.

Dès le début de son stage parisien, Iorga prit ses inscriptions à la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.

¹ Pour une rapide vue d'ensemble sur les étapes de la carrière de N. Iorga et sur son rôle dans la culture et dans l'histoire contemporaine de la Roumanie, v. mon article *Nicolae Iorga (1871—1940)*, in « East European Quarterly », II (1968), n° 3, pp. 241—257; les dates essentielles de son activité et ses principaux ouvrages d'histoire et d'histoire de la culture se trouvent dans N. Iorga, *Choix de textes*, publié avec un avant-propos, un tableau chronologique et une bibliographie sommaire par M. Berza, Bucarest, Commission nationale de la R. S. de Roumanie pour l'UNESCO, 1972; pour plus de détails, voir surtout les études réunies dans *Nicolas Iorga. L'homme et l'œuvre*, recueil édité par D. M. Pippidi, Bucarest, 1972 (Bibliotheca Historica Romaniae, IX), Editions de l'Académie de la R. S. de Roumanie.

² *O viață de om — așa cum a fost* (3 volumes, Bucarest, 1934), I, pp. 200—249; à compléter et parfois à vérifier pour certaines dates par l'article de E. Stănescu, qui met à contribution la correspondance du savant et les archives de l'Université de Leipzig: *Les débuts d'un grand historien. Nicolas Iorga (les années 1890—1894)*, in « Revue roumaine d'histoire », IV (1965), n° 6, pp. 1115—1137; version roumaine plus complète in « Studii », 18 (1965), n° 6, pp. 1275—1312.

Mais, comme il était envoyé de Bucarest pour des études de grec, il lui fallut obtenir d'abord un changement dans la destination initiale de sa bourse, qui ne lui arrivera qu'en décembre. Si le jeune apprenti, attiré plutôt par « la philosophie et l'histoire littéraire » n'avait rien fait pour se conformer aux intentions de ceux qui l'avaient envoyé à l'étranger, Iorga nous laissera entendre qu'en passant à l'histoire il était encore très peu convaincu de sa vraie vocation³. D'ailleurs, comme il envisageait de soutenir aussi une thèse de doctorat en Sorbonne, c'est justement un sujet d'histoire littéraire qu'il lui réserva longtemps : La poésie latine dans l'Italie moderne de Sannazzaro et de Vida⁴. Mais, les recherches d'histoire le gagnèrent bientôt et, sans jamais lui faire perdre son profond attachement à la littérature, elles le retinrent pour la vie.

Lorsque Iorga faisait son entrée aux Hautes Etudes, cette grande école encore si jeune, créée dans l'émulation des prestigieux séminaires allemands, pratiquait une érudition très sûre, mais souvent assez austère. Parmi les maîtres qui y enseignaient, il fréquenta surtout trois : Gabriel Monod, auquel on devait en bonne mesure l'introduction en France des nouvelles méthodes dans la recherche historique, son collaborateur le plus proche, Charles Bémont et, à côté d'eux, l'historien des origines chrétiennes, l'abbé Louis Duchesne. Malgré tout ce qui le séparera plus tard, dans la manière dont il arrivera à concevoir l'histoire, de l'enseignement reçu à Paris, Iorga n'oubliera jamais sa dette de reconnaissance envers ses anciens professeurs. Leurs figures se dressent vivantes dans l'ouvrage déjà cité et des pages empreintes d'une profonde piété leurs seront dédiées, tour à tour, lors de leur sortie de la vie⁵.

Ce sont les Hautes Etudes que Iorga considérera toujours comme la vraie école où il s'est formé en tant qu'historien. Mais il n'oubliera non plus l'effort qu'il dut faire pour se plier aux rigueurs de la méthode qu'on y enseignait : « Mon esprit, habitué à une liberté absolue et qui tendait vers d'autres horizons, cet esprit impatient, dut se soumettre, avec beaucoup de difficulté, à cette dure discipline des recherches méthodiques sur des points de détail, très indiquées pour les intelligences plus lentes mais torturantes pour celles plus vives et que pourtant un Carducci considérait

³ « ... C'est ainsi qu'Odobescu [un des maîtres de l'Université de Bucarest, qui suivait avec beaucoup d'intérêt les débuts de la carrière de Iorga] me fit transférer en bonne forme, officiellement, à l'histoire, à laquelle je ne me rendais pas encore suffisamment compte combien me rattachait toute la tradition, et politique et de culture, des deux familles dont je descendais, aussi bien que mon infinie curiosité et mon amour de l'âme humaine, n'importe où et n'importe comment, ce qui, en définitive, est la seule chose digne d'intérêt et de sympathie qui soit au ciel et sur la terre » ; *O viață de om*, I, p. 208.

⁴ *Ibidem*, p. 212.

⁵ Louis Duchesne, in *Oameni cari au fost*, III, Bucarest, 1936, pp. 112—113 ; Gabriel Monod, *ibid.*, IV, Bucarest, 1939, pp. 30—31 ; *Un profesor frances : Charles Bémont* (conférence), Bucarest, 1940.

nécessaires même pour une formation littéraire, par la manière dont elles imposent des frontières et tracent des voies sûres »⁶.

Le sujet de son futur travail ne lui fut toutefois pas indiqué par ses professeurs des Hautes Etudes. C'est un des rares parmi ceux de la Sorbonne dont il suivit les cours, Charles-Victor Langlois, qui le lui suggéra. « Avez-vous jamais lu d'anciens documents ?, me demanda — raconte Iorga — le professeur de paléographie, qui avait vite fait d'observer que je connaissais le latin, le grec et même l'allemand. Je lui avouai que je ne l'avais jamais fait. Et, aussitôt, il me demanda d'examiner à la Bibliothèque de l'Arsenal — non pas pour un exercice qu'on présente, qui est analysé devant les collègues, que l'on peut louer ou critiquer, et que l'on restitue, mais, immense honneur, en vue d'un article destiné à la Revue Historique — le manuscrit, depuis longtemps négligé, mais qui se révéla immédiatement si plein d'intérêt, des lettres de Philippe de Mézières, chancelier de l'île de Chypre et infatigable prédicateur de croisade dans la seconde moitié du XIV^e siècle »⁷.

C'est en partant de cette recherche que Ch.-V. Langlois eut l'heureuse idée de le lui confier et dont le premier résultat fut en effet l'article publié par la Revue Historique dès 1892⁸, que Iorga, élargissant continuellement le cercle de ses investigations, est arrivé à bâtir la grande thèse qui fait l'objet de l'actuelle réédition. Découvrir Philippe de Mézières, suivre ses itinéraires en Europe et en Orient, c'était au fond, pour Iorga, se découvrir lui-même. Il y mit sa passion pour toute trace de vie humaine, cultivée d'ailleurs par l'Ecole qui prêchait la religion du document et qui fera de lui un des grands éditeurs de sources de l'histoire de l'érudition. Il sera conquis par sa propre capacité de vibration, par ce don inné de se transporter dans le passé et d'y vivre comme parmi des vivants. Ainsi qu'il nous le dira lui-même mieux que personne, Iorga « n'a pas pris cette étude d'initiation comme un exercice formel en vue d'un avancement scolaire, mais il y mit tout son cœur comme s'il se fût agi d'un homme qu'il aurait connu, auprès duquel il aurait vécu, en épousant ses aspirations douloureuses vers un idéal à atteindre, en le servant durant ses longues pérégrinations et en veillant à son chevet dans la cellule du couvent des Célestins à Paris, où il enferma sa suprême désillusion et son attente d'être délivré par la mort »⁹.

⁶ *Allocution à l'ouverture de l'Institut d'histoire Universelle (créé par Iorga en 1937), in Generalități cu privire la studiile istorice, III^e éd., Bucarest, 1944, p. 215.*

⁷ *O viață de om, I, p. 217.*

⁸ *Une collection de lettres de Philippe de Maizières. Notice sur le ms. 499 de la Bibliothèque de l'Arsenal, in «Revue Historique», XLIX, 1892, pp. 1—36.*

⁹ *O viață de om, I, pp. 217—218; il reviendra encore sur Philippe de Mézières, avec le même sentiment de participation à la vie de son héros, à la p. 221.*

Certes, ce vaincu de la grande politique du XIV^e siècle n'était pas un personnage inconnu des historiens alors qu'il commença à retenir l'intérêt de N. Iorga. Outre les vieux mémoires de l'abbé Lebeuf, des articles de P. Paris et d'A. Molinier ou l'*Histoire de Chypre* de Mas-Latrie s'étaient occupés de sa vie, de son activité ou de ses œuvres. Quelques années auparavant, en 1886, J. Delaville Le Roulx lui avait spécialement dédié un bref chapitre de sa *France en Orient au XIV^e siècle*, ouvrage important dont celui de Iorga sera, sous beaucoup de rapports, un heureux complément. Il y avait, néanmoins, encore beaucoup à reprendre, à corriger ou à approfondir dans la connaissance de l'effort et de la pensée de croisade au XIV^e siècle, desquels le nom de Philippe de Mézières reste inséparable. L'œil sûr de Ch.-V. Langlois sut diriger Iorga vers ce beau sujet ; son élève eut le mérite de l'envisager dans toute son ampleur aussi bien que dans ses nombreuses implications.

Nous ignorons la date exacte à laquelle Iorga commença ses recherches concernant Philippe de Mézières, date qui se place sans doute au cours de l'hiver 1890/1891. Il les mena surtout, durant son séjour en France, dans les dépôts de manuscrits et les archives de Paris, avec ce qu'il put leur ajouter comme information pendant ses courtes visites à Londres, à Oxford et à Rome, ou bien par l'appel à des archivistes ou à des bibliothécaires d'autres pays, dont sa correspondance, conservée à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, garde encore les traces. Si dans le courant de l'année 1891 l'article écrit pour la Revue Historique se trouvait prêt, la première rédaction de la thèse était terminée en août 1892¹⁰. Cette date mérite d'être soulignée, car nous avons affaire, pour l'essentiel de l'ouvrage, à un très jeune auteur : Iorga venait en effet d'accomplir ses vingt et un ans ! Il continuera pourtant à enrichir son ouvrage de tous les résultats des enquêtes entreprises dans les années qui suivirent, de même que, parti de Paris il ne manquera pas de recourir aux services de spécialistes français pour des compléments d'information ou le contrôle de certaines pièces. Jusqu'au dernier moment de la longue impression du livre, Iorga lui apportera des additions, des retouches ou des corrections, ainsi que le témoigne sa correspondance de l'époque¹¹ et les copieuses pages d'Errata et Addenda introduites après la bibliographie.

Bien que n'oubliant jamais son *Philippe de Mézières* et tâchant de mettre à profit pour cet ouvrage ses nouveaux voyages — importantes seront dans ce sens ses recherches en Allemagne et en Italie —, d'autres

¹⁰ *Philippe de Mézières*, p. 8, note 4.

¹¹ Ainsi, par exemple, le 6 février 1895, l'imprimeur Durand lui annonçait l'impossibilité où il se trouvait d'introduire de nouvelles corrections dans des feuilles déjà tirées. Il lui conseillait de les laisser pour les errata (Bibl. de l'Académie, Bucarest, *Correspondance N. Iorga*, VI, 1895).

tâches s'étaient imposées encore à l'attention de N. Iorga. Outre sa collaboration à l'*Encyclopédie française*, avec des articles d'histoire et de littérature roumaines, commencée dès 1891¹², et ce qu'il continuait à publier en Roumanie, il avait avant tout à préparer sa thèse de doctorat, qui entraînait dans les conditions d'obtention de sa bourse d'études. Devant le manque d'empressement témoigné par les autorités universitaires françaises de faire subir cette épreuve à un licencié d'une lointaine université de province, Iorga s'était décidé d'aller tenter sa chance en Allemagne, où les conditions étaient moins difficiles.

Le sujet choisi concernait un contemporain plus jeune d'une trentaine d'années de Philippe de Mézières, auteur, comme lui, d'un roman allégorique : Thomas de Saluces, petit prince italien et écrivain français. Pendant les derniers mois de 1892 cette nouvelle thèse, à laquelle Iorga accordait une moindre importance, était déjà entreprise¹³. Après une tentative à Berlin, où Iorga séjourna quelques mois, elle lui servira pour passer son doctorat à Leipzig, ayant dans son jury Karl Lamprecht, et paraîtra à Paris, chez H. Champion, à la fin de 1893, sous le titre *Thomas III, marquis de Saluces. Etude historique et littéraire* (En appendice — pp. 173—200 — des fragments inédits du « Chevalier Errant »¹⁴. Nous y retrouvons l'intérêt de Iorga pour la littérature, conçue depuis lors surtout comme témoin d'une société ; le chapitre sur « Le chevalier errant » est le plus long du livre.

Les nouvelles préoccupations de Iorga, ainsi que je le disais déjà, ne lui firent aucunement perdre de vue son Philippe de Mézières. Avant de quitter Paris, il avait déposé le manuscrit entre les mains de Ch. Bémont, qui le présentait, le 8 janvier 1893, devant le Conseil de l'Ecole. La charge de commissaires responsables de la thèse échut à A. Longnon et à Jules Roy. La lecture fut longue et, certes, l'écriture de Iorga, dont J. Roy

¹² Pour sa collaboration à l'*Encyclopédie française*, v. l'article cité de E. Stănescu, in « Studii », p. 1285, n. 75 et annexe II, 3.

¹³ Les phases d'élaboration de ce livre sont difficiles à établir. En tout cas, il fut commencé à Paris, ainsi que Iorga l'affirme à la p. VII, n. 1 de l'ouvrage. Une première rédaction à Paris — en français ou en allemand ? — durant les derniers mois de son séjour, n'est pas à exclure. Le 12 janvier 1893, juste avant son départ pour Berlin, un collègue lui écrivait en se référant à un ami commun : « Dianu aussi m'écrivait que tu pars pour Leipzig, étant donné que tu as déjà fini ta thèse » (Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, IV). Dans ses mémoires, Iorga parle des difficultés rencontrées lorsqu'il la rédigeait, directement en allemand, à Berlin, et du mois qu'il a passé, toujours là, pour la traduire ensuite en français, vu qu'à Leipzig on l'acceptait dans cette langue (*Une vie humaine...*, 1, pp. 232—233). Et avec tout ceci — et avec son travail d'archives assidu en vue de ses *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, dont le I^{er} volume paraîtra en 1895 — la thèse était enregistrée à Leipzig le 6 juin.

¹⁴ Envoyé à Paris, pour être imprimé, en août, le livre paraissait en décembre (Lettres de F. Bournon, qui s'était chargé de surveiller l'impression et de revoir le style, du 20 août, lorsqu'il venait de recevoir le manuscrit, et du 6 décembre, quand le livre était en cours de brochage ; Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, IV), non sans avoir été retardé par les nombreux ajoutés que l'auteur expédiait d'Allemagne. Pour le doctorat de Iorga à Leipzig, le dossier publié par E. Stănescu, annexe I de l'article cité, et Iorga, *Une vie humaine...*, pp. 235—240.

ne manquait pas de se plaindre, était peu faite pour l'écourter. Le 25 juin, la thèse était acceptée et son auteur obtenait le titre d'élève diplômé. Mais les difficultés n'allaient que commencer.

Trois jours plus tard, le 28 juin, Ch. Bémont, directeur de la conférence, donnait à son élève des nouvelles qui devaient lui provoquer une joie assez mélangée. S'il lui communiquait que la thèse était acceptée, il lui faisait connaître en même temps les conditions sous lesquelles elle pouvait être publiée. Il fallait faire des réductions sensibles, pour des raisons aussi bien d'ordre financier que méthodologique. Le manuscrit présenté, dont J. Roy avait « fait un grand éloge », aurait donné plus de 700 pages, dont les frais d'impression dépassaient les moyens de l'Ecole. Et, avec une franchise un peu brutale, mais sans doute justifiée, la lettre ajoutait : « Enfin, vous devez aussi, cela dans votre intérêt bien-entendu, revoir de près votre travail et le réduire autant que possible. Le temps vous a manqué évidemment pour faire plus court ; vous avez mis tout ce que vous savez dans ce texte et dans les notes. Il faut craindre qu'une érudition massive ne rebute le lecteur ». Mais, le sacrifice le plus dur se trouvait dans l'« arrangement » proposé par Gabriel Monod : « les derniers chapitres de votre thèse appartenant à l'histoire littéraire on pourrait les omettre, en les résumant seulement à quelques pages de la conclusion ». C'était probablement une vraie douche pour Iorga, cette demande de retrancher les analyses littéraires, au moment où il envisageait même « d'écrire l'histoire de la littérature française au XIV^e siècle, ambitieux projet que... j'ai nourri longuement et que d'ailleurs, selon ce qu'il arrive toujours à ces sujets longtemps repassés en son esprit et caressés, je n'ai jamais réalisé »¹⁵. Et c'était, évidemment, bien regrettable de priver le lecteur de ces chapitres que Iorga ne reprendra plus jamais, bien qu'il s'en référât encore longtemps après¹⁶ ; seuls les soucis d'économies pouvaient justifier une telle décision.

Ainsi, donc, le manuscrit était renvoyé à son auteur, « pour l'abréger dans la mesure du possible ». Bémont ne manquait pas de lui faire remarquer qu'évidemment « il vaut mieux que les suppressions soient faites par vous et non par votre commissaire responsable ». Et, convaincu de la valeur du livre, il ajoutait : « J'espère enfin que bientôt nous aurons un beau volume de plus dans notre collection »¹⁷.

Il paraît que Iorga se soit assez vite décidé aux sacrifices requis — sinon à tous, du moins à certains, dont les chapitres d'histoire litté-

¹⁵ *O viață de om...*, I, p. 231.

¹⁶ Les tentatives faites pour retrouver le manuscrit initial n'ont pas donné jusqu'à présent de résultat. Il est à remarquer que Iorga n'a pas dédié un chapitre à Philippe de Mézières ni dans son *Histoire des littératures romanes* (3 vol., en roum., Bucarest, 1920), ni dans ses *Livres représentatifs dans l'histoire de l'humanité* (1^{er} vol., 1^{ère} éd., Vălenii de Munte, 1916).

¹⁷ E. Stănescu, *art. cité*, annexe II, 21, pp. 1305—1306.

raire — car le 30 juillet E. Châtelain, secrétaire de l'Ecole, lui accusait réception du manuscrit¹⁸ et le 23 août Gabriel Monod acceptait que le livre lui fût dédié¹⁹. L'impression ne commencera pourtant pas de sitôt et des moments d'alerte interviendront encore.

Si le 20 janvier 1894 Ch. Bémont annonçait à Iorga que « l'impression de votre Mézières est commencée, je l'espère. On m'en avait donné la promesse formelle il y a trois semaines »²⁰, deux mois plus tard, le 26 mars, J. Roy expliquait le retard intervenu par le soin qu'il avait dû apporter à la révision du texte et les corrections demandées par la forme, mais, concluait-il, « ceci n'empêchera point l'impression de commencer la semaine prochaine ». Au Conseil de l'Ecole, il avait proposé comme commissaire surveillant de l'impression Charles Bémont. Enfin, il lui partageait son inquiétude sur le nombre trop grand des pièces justificatives²¹.

En fait, l'impression ne commença que quelques mois plus tard. Le 8 juin, l'éditeur E. Bouillon lui faisait savoir que « la mise en œuvre de votre livre va commencer bientôt et j'espère que vous allez recevoir très prochainement les premières épreuves ». Le 5 juillet, le même lui indiquait l'adresse de l'imprimeur, pour entrer directement en correspondance avec lui²². Cette fois-ci, effectivement, l'impression devenait une réalité. Déjà, le 30 juillet, Châtelain annonçait Iorga qu'on ne pouvait pas donner le bon à tirer pour les feuilles 1—2 avant qu'elles ne soient pas vues par Bémont, en sa qualité de commissaire²³.

L'état euphorique qu'on est en droit de supposer chez Iorga n'allait pourtant durer qu'assez peu. Car une vraie tempête surgira bientôt. Déjà, le 1^{er} août, l'imprimeur Durand lui annonçait les nouvelles difficultés : « ...les premières feuilles m'étant revenues avec d'énormes modifications, nécessitées par une annotation de M. G. Paris, je crois, qui n'admet pas une partie de vos renseignements généalogiques »²⁴. L'incident ne sera clos qu'au début de novembre, avec beaucoup de difficulté et non sans avoir longuement entravé la marche de l'impression.

Une lettre de 8 pages de Ch. Bémont, datée du 28 octobre — remarquable par la haute conscience professionnelle qui l'anime et par l'émouvant mélange de sévérité et d'affection basée sur une profonde estime dont elle témoigne — nous donne tous les détails de l'affaire.

Iorga se trouvant encore en voyage à ce moment de l'été, Bémont était intervenu sans attendre son avis : « ...j'ai acquis la conviction

¹⁸ *Ibid.*, annexe II, 24, p. 1307.

¹⁹ *Ibid.*, annexe II, 27, p. 1308.

²⁰ *Ibid.*, annexe II, 30, p. 1309.

²¹ *Ibid.*, annexe II, 31, p. 1309.

²² Les deux lettres à la Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, V.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

qu'il fallait supprimer les pages où vous parlez de gens appelés Mézières *mais qui n'étaient manifestement pas* de la famille de votre Philippe ». Ces changements intervenant tellement tard, le secrétaire de l'Ecole avait dû en avertir le président de la section. Gaston Paris marqua sur les épreuves les passages incriminés et donna des explications supplémentaires dans une lettre adressée à Bémont, qui dut en tenir compte. « Croyez-moi — concluait Bémont —, votre travail ne peut que gagner à être allégé par ces remaniements. J'ai pleine confiance que, réflexion faite, vous parlerez comme moi et que nous pourrons continuer l'impression d'un travail que les commissaires chargés de l'examiner ont jugé, à quelques corrections près, vraiment remarquable ». Avant de conclure, il l'avait encore averti qu'un nouveau sacrifice s'imposait : renoncer aux pièces justificatives, qui auraient dû être pourvues de toute une série d'indications et qui demandaient une collation avec les originaux effectuée par les commissaires ²⁵.

Quelques jours auparavant, le 23 octobre, une lettre similaire, mais beaucoup plus brève, lui avait adressé Gaston Paris, dont Iorga dira dans ses mémoires combien il regrettait de ne pas avoir suivi les cours, lui, qui préparait une thèse touchant aussi à la littérature, pour ajouter en passant, et sans rancune d'ailleurs, que justement ce savant devait « supprimer des pages entières de cette thèse, avec la mention pas trop flatteuse : „c'est insensé” »²⁶. Dans sa lettre, G. Paris le remerciait d'abord pour *Thomas III, marquis de Saluces* : « J'ai déjà lu la partie qui m'intéressait le plus, celle qui concerne le *Chevalier errant*, — et j'ai pu constater avec quelle exactitude et quelle intelligence vous aviez dépouillé cet ouvrage curieux et jusqu'ici mal connu » (c'était justement l'histoire littéraire, éliminée, ou peu s'en faut, de *Philippe de Mézières*). Puis, il passait au sujet brûlant : « J'ai bien regretté d'apprendre les difficultés qui se sont élevées au sujet de votre livre sur Philippe de Mézières. J'en suis un peu cause, ayant trouvé nécessaires les changements et les suppressions que vous avez de la peine à accepter. J'espère que vous ne persisterez pas dans votre refus, et que vous ne voudrez pas priver notre Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes d'un livre qui lui fera certainement honneur... Vous auriez tort à tenir à quelques hors-d'œuvres, qui sont étrangers au corps même du livre et que plus tard vous serez le premier de vous applaudir d'avoir sacrifiés » ²⁷.

Après ces deux lettres — et surtout, probablement, après celle de Ch. Bémont — la paix se fit et l'impression put reprendre. Pour marquer la reprise des bonnes relations avec l'Ecole, Iorga proposait même à

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *O viață de om...*, I, p. 209.

²⁷ E. Stănescu, *art. citée*, annexe II, 33, p. 1310.

Gaston Paris de donner pour la Société des anciens textes français une édition des œuvres françaises de Philippe de Mézières. Ce dernier avouait dans sa réponse du 9 novembre que l'idée lui « sourirait beaucoup », mais il lui faisait savoir que la Société ne délibérerait que sur proposition accompagnée du texte qu'on lui offrait à éditer : « Mais je pense bien qu'elle ferait bon accueil à votre projet »²⁸. La question en est restée là. *Le Songe du vieil Pelerin* attendra encore trois quarts de siècle son éditeur.

Un dernier écho de cet épisode se trouve dans la conférence que Iorga dédiait, quelques mois avant sa tragique fin, à Charles Bémont, décédé au début de l'automne 1939. Rappelant les années où il fut l'élève de Bémont et l'appui qu'il trouva toujours en lui, Iorga revenait encore une fois sur cette thèse restée si chère à son cœur : « ... travail passé lui-aussi par de nombreuses épreuves, ce qui me fit penser à un moment donné à retirer la thèse, et puis je l'ai laissée : vous ne pouvez pas vous imaginer combien utile est un tel traitement lorsqu'on est jeune, et tant de jeunes qui battent déjà des ailes dans leur nid, ici chez nous, auraient dû recevoir une telle leçon... »²⁹. A l'écouter, l'ombre du vieux maître a dû sourire doucement, satisfaite !

L'incident n'était pas encore clos lorsque Iorga, qui venait d'achever son long voyage d'études par de fructueuses recherches dans les bibliothèques et les archives d'Allemagne (après Berlin et Leipzig, Dresde, Munich et Nuremberg), d'Autriche (Innsbruck) et d'Italie (Venise, Milan, Florence et Gênes), se présentait en octobre 1894 au concours pour la chaire d'Histoire Universelle, vacante à l'Université de Bucarest. Parmi les annexes à sa demande d'inscription se trouvaient aussi les premières feuilles de *Philippe de Mézières*³⁰. Le résultat du concours fut indécis, quoique les contre-candidats de Iorga fussent destinés à se perdre dans l'anonymat scientifique. Toutefois, le Ministère lui confia la suppléance de la chaire. Un nouveau concours, en octobre 1895, auquel Iorga présentait, parmi d'autres publications, 25 feuilles de la thèse de Paris³¹, le rendait titulaire de cette chaire qu'il allait illustrer pendant presque un demi-siècle.

Nous touchons à la fin de l'histoire du premier grand livre de Nicolas Iorga. Vers la fin de l'année 1894, l'impression reprenait d'un pas alerte et déjà le 30 novembre l'imprimeur Durand avait envoyé « un très

²⁸ *Ibid.*, annexe II, 35, p. 1311.

²⁹ *Un profesor frances : Charles Bémont*, pp. 6-7.

³⁰ B. Theodorescu, *Un concurs universitar celebru (Nicolae Iorga)*, Bucarest, 1944 (dossier complet des deux concours auxquels se présenta Iorga), annexe, p. 129 : « une partie des feuilles imprimées de sa thèse, reçue à l'École pratique des Hautes Etudes de Paris... »

³¹ *Ibid.*, p. 138.

fort paquet » d'épreuves, suivi par un second quelques jours plus tard³². Si une bonne année passera encore jusqu'à la fin de la besogne, ce retard sera dû, d'abord, au système compliqué de correction des épreuves, qui les faisait passer successivement entre les mains de Iorga, à Bucarest (s'il n'était pas en voyage), de J. Roy et de Ch. Bémont à Paris, pour retourner à Chartres, où l'on imprimait le livre. Ensuite, les continuelles additions et corrections apportées par l'auteur, qui devaient à leur tour être revues par les commissaires — auxquels Iorga recourait aussi pour des contrôles de bibliothèque —, n'étaient pas faites pour faciliter les choses.

Le 8 septembre 1895, Bémont demandait à Iorga l'index des noms propres, la table des matières et l'introduction bibliographique, satisfait « que votre thèse soit enfin terminée »³³, ce qui n'empêchera pas que de nouvelles corrections et additions interviennent aux dernières feuilles. Le 4 décembre, le même savant lui annonçait l'envoi des épreuves de l'Introduction bibliographique et de l'Index³⁴ (où il était encore intervenu pour l'alléger³⁵). Enfin, le 15 février 1896, Bémont, qui demandait à Iorga sa collaboration au volume que l'on voulait offrir à Gabriel Monod, ajoutait en post-scriptum : « Je crois que votre Philippe de Mézières va être distribué à l'École et mis en vente ces jours-ci. Je vous félicite d'en avoir fini ; j'espère que la critique lui sera bienveillante »³⁶. La nouvelle était confirmée quelques jours plus tard par E. Châtelain, qui se montrait moins préoccupé par la critique que par un autre aspect de la question : les corrections avaient requis 1349 heures de travail ; elles représentaient, à 0,75 fr. l'heure, un total de 1011 frs. 75, somme qui était « difficile à régler » pour l'École : « C'est un beau volume sans doute, mais qui nous coûte cher »³⁷ !

Une dernière lettre de Bémont à Iorga dans la question de Philippe de Mézières — car leur amitié durera jusqu'au bout de leurs vies, destinées à finir si tôt l'une après l'autre — date du 11 mars 1896. Elle fut occasionnée par la réception de l'exemplaire dédicacé du livre. Précédant une longue série de conseils destinés à tempérer l'ardeur fébrile de Iorga et sa hâte de tout voir et de tout dire — conseils qu'il se promettait d'ailleurs de lui donner pour la dernière fois, en ce moment où ils venaient de finir leur tâche commune —, nous y trouvons exprimés les scrupules de l'érudit devant une œuvre qu'il admirait, certes, mais qui ne cessait de l'inquiéter : « Il faut maintenant attendre le jugement de la critique sur

³² Bibl. de l'Acad., *Corresp. N. Iorga*, V, lettre du 8 décembre.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, lettre du 2 octobre.

³⁶ *Ibid.*, VI.

³⁷ *Ibid.*, VI, lettre du 19 février.

votre livre. Tout le monde reconnaîtra, je l'espère, que vous y avez apporté une conscience digne de tous les éloges. Je crains qu'on n'y fasse des objections assez graves : on perd un peu trop souvent Mézières de vue, il disparaît derrière la Croisade, si bien qu'il y a pour ainsi dire deux sujets traités parallèlement dans l'ouvrage : un sujet de biographie bien limité et un sujet très vaste d'histoire générale. En condensant d'avantage, en prenant le temps de faire plus court, vous auriez sans doute pu atténuer ce défaut de composition »³⁸.

Avait-il raison le rigoureux savant ? A certain égard, sans nul doute, oui. On se prend parfois à sourire, en suivant, par exemple, Pierre de Lusignan dans sa folle randonnée à travers l'Europe, lorsqu'on se rappelle le pauvre Philippe, oublié dans un coin. Mais peut-on réellement en vouloir à Iorga d'avoir tâché de construire son œuvre à la fois sur les deux plans de la « biographie » et de l'« histoire générale » ? Qu'il ait esquissé un cadre trop vaste pour son personnage, peut-on vraiment le lui reprocher ? Assurément, depuis lors, les grands enchaînements exerçaient sur lui leur irrésistible attrait. Et puis, dans tout ce fracas de guerre, parmi tant de joutes et de tournois, le personnage lui-même prend autrement consistance, devient plus réel, dans tout ce qui le rattache et surtout dans ce qui l'oppose à la société dont il faisait partie. Et peut-être est-ce à ce « défaut de composition », réel sans doute, que nous devons la fraîcheur que conserve ce livre d'un auteur avide de se pencher sur ses personnages et de les voir s'agiter sur la scène immense d'un grand théâtre.

Passons aux choses sérieuses ! Ce n'est pas pour son charme, ni pour tout ce qu'il peut suggérer au lecteur dans tant de domaines, jusqu'à la si moderne « histoire des mentalités » — et Huizinga y puisait déjà —, qu'il est aujourd'hui réimprimé, mais pour ses solides qualités d'érudition. Pour en dire la valeur, je laisserai la parole au meilleur connaisseur du problème, le professeur G. W. Coopland, éditeur — enfin ! — du « Songe du vieil pelerin » :

« N. Jorga's *Philippe de Mézières, 1326—1405, et la croisade au XIV^e siècle*, published in 1896, is the essential work for all students of the life and time of Philippe de Mézières, embodying as it does the results of research both wide and deep. It has to be corrected on comparatively minor points, for example, the ascription of the *Somnium Viridarii* to Philippe, and, probably, the rather confusing statement (p. VII) on the three documents referred to above dealing with Philippe's Order of the Passion. These exceptions, however, take little from the value of Jorga's work. It has the further advantage of including adequate summaries of works by Philippe not yet published, for example, his *Oratio Tragedica*

³⁸ *Ibid.*

(Mazarine 1651) of date 1389—90 (?), as also of the famous *Letter to Richard II* of early 1395. Nineteen of Philippe's letters are analysed by N. Jorga in "Rev. Hist.", vol. XLIX »³⁹.



Dans sa vie d'historien, Iorga parcourra le long chemin qui sépare l'érudit de *Philippe de Mézières* du penseur de l'*Historiologie Humaine*. Sans jamais renoncer à l'érudition, malgré tout le mal qu'il a pu en dire, l'essentiel de son intérêt se dirigera cependant dans d'autres directions, où l'hypothèse hasardeuse jette son pont dans l'espace ou dans le temps, où les strictes règles de la méthode sont parfois bousculées, alors que l'esprit est pressé de surprendre, sous l'éclat d'une réalité continuellement changeante, les lignes profondes d'une secrète unité, le sens d'un mouvement. La manière d'écrire change à son tour — bien qu'il y ait plusieurs styles Iorga, selon la matière qu'il traitait et son état d'âme —, elle devient plus touffue, plus allusive aussi. L'architecture de l'ouvrage n'échappe non plus à cette suite de conséquences; obligée d'épouser les lignes sinueuses d'une pensée faite de nuances, de brefs éclairages successifs, elle reste moins apparente, plus enfouie, si l'on ose dire, dans la masse de sa propre matière.

Iorga mesurait son propre trajet lorsqu'il affirmait en 1937, à l'inauguration de l'Institut qui allait porter son nom: « Sans oublier mes penchants littéraires et tout en continuant à poursuivre des explications, dans les limites de mes propres connaissances d'alors, j'ai donné une série de travaux du type qui m'était imposé et hors duquel ne risquaient de se manifester que les représentants d'une école vieillie et démodée, taxée de littérature ». Parti de ces débuts orthodoxes, il était arrivé, au cours de son labeur, « à des explications toujours plus larges », pour se trouver à un moment donné « dans la nécessité absolue de ne plus penser que selon des lignes capables de traverser le développement humain en son entier ». Les effets se firent vite sentir: « On a vu (dans son *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*) des répétitions là où il n'y avait aucune, de l'obscurité là où se trouvait la lumière que j'avais voulu et que je pense avoir donnée, une manière défectueuse de composer, qui pour tel jeune français est „un peu moins qu'embryonnaire" et qui n'est que le résultat ultime d'une longue et parfois douloureuse réflexion sur les relations entre les actes et la pensée des hommes, en tous lieux et de tous temps »⁴⁰.

Les signes avant-coureurs de cette évolution future, avec tout ce qu'elle comportera de gains et de pertes, sont parfois décelables dans

³⁹ Philippe de Mézières, chancellor of Cyprus, *Le songe du vieil pèlerin*, edited by G. W. Coopland, vol. I, Cambridge, 1969, p. 18.

⁴⁰ *Allocution citée*, in *Generalități*, pp. 215 et 216.

Philippe de Mézières et, en ce sens, une lecture attentive du livre n'est jamais sans fruit. Mais plus pressant me semble d'examiner le champ d'investigation que ce travail de première jeunesse ouvrait à la curiosité de son auteur. On y aperçoit sans doute, ses premiers contacts avec le monde byzantin et ottoman, qu'il va rejoindre aussi en partant de l'histoire de son propre pays. Pour le moment, cependant, Byzance et les Osmanlis occupent encore une place secondaire, dans cet ouvrage orienté surtout vers d'autres contrées islamiques et hanté par la Jérusalem terrestre, afin d'assurer au vieil pèlerin les délices de la Jérusalem céleste. La continuation de la recherche entreprise autour de Philippe de Mézières et de la croisade au XIV^e siècle rapprochera néanmoins toujours plus l'historien de l'horizon byzantin, comme elle le rapprochera des problèmes essentiels que l'expansion ottomane posait en premier lieu à ce sud-est de l'Europe, qui, sous ses différentes étiquettes politiques, aura une part si large dans ses méditations.

Si, sur le personnage même de ses premières recherches il ne reviendra qu'assez tard et incidemment ⁴¹, Iorga avait commencé dès ses années d'études à l'étranger la quête acharnée des documents concernant ces « arrière-croisades », à l'entrée desquelles dans la conscience des historiens il devait tant contribuer, à la suite de la « Société de l'Orient latin » et de Delaville Le Roulx, par son *Philippe de Mézières*. Il pensait depuis lors à écrire une « histoire de l'idée de croisade après les dernières expéditions dirigées contre la Syrie ou l'Égypte du Soudan, c'est-à-dire des projets formés à partir du XV^e siècle et des combats au nom du même idéal qui avait inspiré jadis Godefroy de Bouillon, mais contre des ennemis nouveaux, les Turcs établis en Europe pour fonder et dominer une Byzance musulmane » ⁴². Avec l'Histoire de la littérature française au XIV^e siècle, cet autre vieux projet longtemps caressé revenait dans le passage de ses mémoires déjà cité. Si l'œuvre ne fut jamais écrite, les matériaux de la construction rêvée commencèrent tôt à faire masse. Certaines pièces iront à la « Revue de l'Orient latin », mais la grande publication, dont l'utilité se conserve encore, ne prendra corps qu'à partir de 1899. Ce seront — l'ancien projet perce dans le titre même — les six séries des *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, qui, avec les quelques 2.500 pages imprimées qu'elles finiront par totaliser, débordent largement sur les limites chronologiques indiquées. Les *Notes et extraits*, avec leur richesse exceptionnelle du point de vue de l'information, faisaient

⁴¹ *L'épître de Philippe de Mézières à son neveu*, in « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VIII (1921), pp. 27—40; *Le testament de Philippe de Mézières*, *ibid.*, pp. 119—140.

⁴² *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle* (Paris (I—III) — Bucarest (IV—VI), 1899—1916), vol. IV, p. III.

voir depuis lors l'ampleur des problèmes que Iorga rattachait à l'idée de croisade. C'est pour cela qu'il fut lui-même l'un des premiers à les utiliser à fond, pour y puiser la substance de nombreux chapitres de sa grande *Geschichte des osmanischen Reiches*⁴³.

Outre cet apport documentaire, nous devons à Iorga un nombre considérable d'ouvrages spéciaux, de chapitres dans des œuvres de synthèse, de mémoires et d'articles relatifs au grand chapitre de la croisade et à ses implications d'ordre politique, idéologique et culturel⁴⁴. Dans une conception de l'esprit et de l'action de croisade qui devait s'élargir sans cesse, il examinera sous cet angle des phénomènes fort divers, qui commencent à se manifester très tôt, pour se poursuivre, sous des formes souvent bien différentes, jusqu'à tard dans le courant du XVII^e siècle, sinon plus tard encore⁴⁵. Sans pouvoir y insister, je dirai seulement que de l'ensemble de l'œuvre de Iorga — car le savant roumain évitait généralement les définitions trop précises — l'on pourrait dégager une vue de la croisade qui dans son sens le plus large serait à même d'englober les éléments suivants : la croisade est une action dominée par la foi chrétienne, ayant pour but soit de délivrer des régions soumises à des adeptes d'une autre religion, soit de défendre contre les Infidèles certaines régions menacées ; mais elle peut aussi poursuivre l'accroissement de la domination chrétienne dans des contrées qui ne lui avaient pas appartenues originairement, poursuivant en même temps le salut des âmes conquises ; elle peut être dirigée contre des religions ennemies, comme elle peut aussi viser les schismatiques : sa fin dernière est toujours le triomphe de la vraie foi, d'une orthodoxie.

Il est facile de s'apercevoir que ce que l'on perd en précision dans ce contenu trop flou accordé à la notion, on le gagne dans les possibilités de rapprochements entre des situations qui apparaissent au premier abord très éloignées, ce qui correspondait d'ailleurs à l'une des tendances les plus marquées de l'esprit de Iorga et à sa conception de l'histoire. Nous y voyons entrer de cette manière la croisade byzantine, contestée par des spécialistes, à côté de l'activité guerrière d'un Charlemagne, pour ne plus parler de la lutte menée contre l'Islam en Italie et surtout en Espagne, et jusqu'à certains aspects de l'expansion portugaise (*Les décou-*

⁴³ 5 volumes, Gotha, 1908—1913.

⁴⁴ La bibliographie de la contribution de N. Iorga à l'histoire des croisades, avec celle des ouvrages sur l'histoire de Byzance (mais, pour la première, ne dépassant pas le XV^e siècle) a été dressée par Andrei Pippidi, qui donne aussi les nombreux comptes rendus du savant sur des publications concernant ces domaines : *Bibliografia lucrărilor lui N. Iorga referitoare la Bizanț și cruciade*, in *Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului*, recueil d'études p.p. par Eugen Stănescu, Bucarest, Editions de l'Académie (Institut d'études sud-est européennes), 1971, pp. 235—251.

⁴⁵ Une ample analyse de la contribution de Iorga à l'étude de la croisade aux XIV^e et XV^e siècles, chez T. Teoteoi, *Nicolae Iorga, istoric al ultimelor cruciade* (en roum.), dans le volume cité à la note précédente, pp. 87—128.

vertes portugaises et la croisade sera justement le titre d'un deses derniers articles). Dans cet ensemble, la croisade anti-ottomane a une place de choix et c'est par elle surtout que le mouvement a pu se survivre — ou, mieux, connaître de nouvelles flambées — jusqu'à une époque aussi avancée. La croisade peut, d'autre part, être, ainsi qu'on s'en est aperçu, aussi bien offensive que défensive, mue donc par des impulsions assez différentes.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que Iorga se laissait leurrer par cette composante de la croisade qui est une foi chrétienne poussée au paroxysme. Il voyait, au contraire, tout ce qui l'accompagnait ou se cachait derrière elle d'appétits brutaux ou d'intérêts bien ou mal calculés.

Les croisades classiques, que Pierre de Lusignan pensait continuer, devaient naturellement l'attirer d'une manière très spéciale ⁴⁶. Les contacts qu'elles permirent d'établir — par-dessus toutes les divisions et les haines — entre l'Occident et l'Orient, contacts que Iorga était enclin de considérer plus féconds qu'on ne l'admet souvent aujourd'hui; les grands mouvements de foules qu'elles suscitérent — surtout la première — et leur caractère spontané; les échanges de culture intervenus entre les chevaliers occidentaux et les populations soumises dans les formations politiques créées en Orient et les synthèses de civilisation qui en résultèrent — c'étaient autant de raisons pour que Iorga trouve dans les croisades classiques un de ses sujets préférés. La *Brève histoire des croisades et de leurs fondations en Terre Sainte* (1924) sera ainsi suivie des *Narrateurs de la première croisade* (1926), de *La France de Terre Sainte* (1934) et de *France de Constantinople et de Morée*, petits livres très denses, sortis toujours d'une nouvelle lecture des sources et d'une interprétation personnelle. Il retrouvera parfois de vieilles connaissances, du temps de son Philippe de Mézières, comme dans *France de Chypre* (1931) ⁴⁷ ou dans la *Brève histoire de la Petite Arménie. L'Arménie cilicienne* (1930).

Ajoutons, pour finir, que Venise même, cette Venise où Philippe et son roi ont fait de longues haltes dans leurs voyages d'appel à la croisade et qui avait de si grands intérêts en Orient, c'est toujours à cette époque que Iorga l'a connue, pour lui rester attaché à jamais et en devenir un de

⁴⁶ Sur N. Iorga, *historien de l'Orient latin*, l'excellente étude de Andrei Pippidi, dans le même volume et, en français, dans *Nicolas Iorga, l'homme et l'œuvre*, pp. 157—174.

⁴⁷ Coll. de l'Institut Néo-hellénique de l'Université de Paris, fasc. 10, réédité en 1966.

ses historiens. Après l'avoir longuement suivie dans ses rapports avec l'Empire byzantin et avec l'Empire ottoman, dans son expansion pontique et sud-est européenne, il donna de son passé une brève mais complète synthèse, qui reste parmi les plus originales ⁴⁸.

Dans une vie de recherches où tout s'enchaîne d'une manière exemplaire, le conseil averti de Ch.-V. Langlois s'était avéré particulièrement fécond.

⁴⁸ Publiée en français, elle reste encore enfouie dans des périodiques de Roumanie.

GLI INIZI DEL CIRILICO A STAMPA

TITO FERIOZZI
(Roma)

Le origini e le prime fasi della stampa con caratteri cirillici sono comprese — come è noto — nell'arco di un trentennio, che va dal 1491 al 1521; i suoi centri furono, in ordine cronologico: Cracovia, Cettigne, la Valacchia e Gorazde-Venezia¹.

Grazie alla vasta letteratura specialistica fin qui prodotta da oltre mezzo secolo, sono state acquisite talune certezze generali intorno alle esperienze tipografiche di questo primo periodo². In particolare, però, mentre siamo in grado di illuminare sufficientemente alcuni aspetti della produzione cracoviense di Fiol³, incontriamo notevoli difficoltà nell'inda-

¹ Se si vuole ricondurre la preparazione dei testi e dei tipi, usati nel 1491 a Cracovia e nel 1493 a Cettigne, al penultimo decennio del secolo XV^o, ci troviamo, quasi, a coincidere con le origini della stampa in paleocirillico, o glagolitico, della quale possediamo edizioni del 1484, 1491, 1493, 1494—1496, e poi del 1507 e 1508, cui si possono aggiungere il *Molitvenik* e i due *Officia* del 1512. Questi ultimi tre e il *Breviarium* del 1493 sono stati stampati con certezza a Venezia; tutti gli altri sono di produzione dalmata (Modruš, Kosinj, Senj): cfr. J. Badalić, *Jugoslavica usque ad annum MDC*, Aureliac Aquensis 1959, n. ri 1, 2, 3, 6, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

² Una letteratura specialistica essenziale è raccolta in: L. Demeny, *L'imprimerie cirillique de Macarios de Valachie*, "Revue Roumaine d'Histoire", n. 3, t. VIII, Bucarest 1969, nel modo seguente: per Cracovia alla p. 555, per Cettigne alle pp. 558—559.

Per le stampe macariane di Valacchia, vedi, oltre ai n. ri 1, 2, 3 del t. I e ai n. ri 2, 3 del t. IV della *Bibliografia Românească Veche* (București 1903, 1944), P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie (1508) și începuturile tipografiei în Țările Române*, București 1961 e Idem, *Octoiul lui Macarie și origînele tipografiei în Țara Românească*, București 1939.

Per la letteratura sulle stampe serbo-veneziane del Vuković, rinvio a J. Badalić, *op. cit.*, *passim*.

³ I tipi usati da S. Fiol a Cracovia furono incisi da Rudolf Bendorf di Braunschweig; pubblicò un *Octoih* e un *Časoslov*, datati 1491, che portano lo stemma della città di Cracovia, un *Triod postnij* e un *Triod cvetnij*, che hanno gli stessi caratteri dei precedenti, ma nessuna indicazione di data e di luogo; gli specialisti suppongono che Fiol abbia stampato anche un *Psaltir*, ma non se ne conosce alcun esemplare: cfr. L. Demeny, *art. cit.*, *loc. cit.*, pp. 554—555, il quale aggiunge: "I dati sull'attività di Fiol, scoperti negli archivi di Cracovia, sono a tal

gine sui successivi fenomeni tipografici registrati nel Montenegro e in Valacchia. Non tanto, cioè, permangono oscurità circa „la collocazione delle stamperie di Macario nel contesto della stampa in generale e di quella cirillica in particolare”⁴, quanto e soprattutto sulle origini di quelle tipografie, sulle loro finalità e sulla loro doppia cessazione.

A tutt’oggi non possediamo alcun documento nè alcuna cronaca che facciano riferimento all’una o all’altra stamperia di Macario: conosciamo soltanto il nome dello hjeromonaco dalle sottoscrizioni dei suoi libri, in uno dei quali egli aggiunge di essere montenegrino e di stampare a Cettigne⁵; in tutti gli altri, il solo suo nome. Si nutre certezza, ormai, che tanto i libri montenegrini dell’ultimo decennio del sec. XV^o, quanto quelli stampati in Valacchia durante i primi anni del successivo, siano opera del medesimo monaco⁶.

Circa l’iniziativa della sua attività tipografica, si accetta comunemente l’ipotesi che essa debba ricollegarsi alla volontà dei Principi Crnojević del Montenegro, del Principe Radu il Grande di Valacchia e dei suoi immediati successori: sembra, infatti, che non si possa attribuire un diverso significato alle parole dei Principi stessi, i quali, nelle prefazioni o negli epiloghi, si presentano in prima persona come ideatori, autori e patrocinatori dei libri; Macario vi appare semplicemente come esecutore⁷.

Quali, dunque, le finalità da cui i Crnojević e i Basarabi furono mossi ad istituire le rispettive tipografie? E quali le cause della cessazione di entrambe le attività?

Il quadro delle risposte più correnti, che emerge dalla bibliografia specialistica, è in sintesi il seguente:

a) in un insieme di iniziative, tendenti al rafforzamento delle istituzioni religiose e politiche, i Crnojević fondano la tipografia per venire

punto chiari, che nessuno pone più in dubbio l’esistenza di una tipografia cirillica a Cracovia, diretta dallo stesso Fiol.”

La tipografia fu chiusa e Fiol imprigionato per ordine delle autorità cattoliche di Cracovia: cfr. P. P. Panaitescu, *Octoihul...*, p. 16.

⁴ È il problema che si pone il Demeny (*art. cit.*, p. 550), seguito dall’altro relativo al luogo in cui furono stampati i tre libri macariani di Valacchia.

⁵ Nel *Psaltir*, pubblicato il 22.IX.1495 (J. Badalić, *op. cit.*, n. 8 = 1494), Macario si dichiara “*ot Cernije Gori*” e dice che stampa “*na Zetiniu*”. Nell’*Octoih* del 4.I.1494 dice: “...*at tempo in cui Sua Santità il Metropolita della Zeta era Vavila*”.

⁶ La questione della identità dei due “Macario” è riassunta, con bibliografia, in L. Demeny, *art. cit.*, pp. 550–551 e 561–562: l’autore considera chiusa positivamente tale questione, d’accordo, del resto, col Panaitescu, per il quale sarebbe “una rara coincidenza quella di due Macario nella stessa epoca, entrambi hjeromonaci e maestri-tipografi di libri cirillici” (*Octoihul...*, p. 5).

⁷ Specialmente gli epiloghi dell’*Octoih* (Panaitescu, *Octoihul...*, p. 10) e del *Tetraevangel* (BRV, I, n. 3) sono pressochè identici: i Principi, mossi dalla divina volontà a fornire “testi sacri” alla chiesa, li compilano e li fanno stampare.

Notevole, in tal senso, la coincidenza tra la prefazione all’*Octoih* di Cettigne e l’epilogo dell’*Octoih* di Valacchia (cfr. Panaitescu, *Octoihul...*, p. 14).

incontro alla disponibilità di testi liturgici, fortemente carenti. L'attività tipografica si dissolve, insieme alla stessa indipendenza del Montenegro, a causa dell'invasione otomana⁸;

b) Radu il Grande accoglie in Valacchia, tra la schiera degli emigrati serbi, lo hjeromonaco Macario e lo invita a dirigere una tipografia „regale” destinata a produrre libri liturgici, nel quadro di una attività di centralizzazione del potere politico e religioso, diretta a neutralizzare le spinte centrifughe dei bojari. La tipografia funziona, per circa cinque anni, fino ai primi mesi del principato di Neagoe Basarab (1512), e si estingue perchè Macario, forse elevato, per i suoi meriti, al rango di metropolita, non è più disponibile⁹.

Possiamo accogliere pienamente tale quadro? Per quanto validamente argomentate, tutte queste risposte non si sottraggono ad una osseivazione di fondo. Ci si chiede, cioè, come mai siano venute a cessare due attività tipografiche nate — secondo il parere dei più — non certamente alla insegna della precarietà, ma, al contrario, sostenute dalla volontà, dal potere e dalle finanze dei rispettivi regnanti. Se, per l'una, può essere accolta — in parte — la causa che insiste sull'invasione turca del Montenegro, rimane problematica la fine della tipografica “regale” valacca, avvenuta sotto un principato stabile ed “illuminato” come quello di Neagoe. Se le finalità della stampa di libri liturgici sono state quelle sopra ricordate, non si riesce a comprendere come la eventuale uscita di scena di Macario abbia potuto metterle in crisi, senza che al posto del monaco-tipografo comparisse un suo allievo¹⁰, o un maestro chiamato da fuori¹¹. Nel caso, pci, della elevazione di Macario al rango di metropolita, verrebbe a profilarsi una vera e propria contraddizione: quella attività tipografica, cioè, per la quale il monaco era stato chiamato in Valacchia, al fine di

⁸ Nel 1496 Gjura Crnojević è costretto dalla pressione turca ad esiliarsi a Venezia: era succeduto al padre Ivan nel 1490 o nel 1492. Successivamente egli e suo fratello Stanisa finiscono per sottomettersi ai Turchi e farsi musulmani.

⁹ L'ipotesi di Macario-Metropolita ha incontrato ed incontra notevole favore presso molti studiosi: ricordo, per tutti, D. Mioč, *Date noi cu privire la Macarie tipografal*, in „Studii”, XVI (1963), n. 2, pp. 429—440, il quale rafforza l'ipotesi di Macario-Metropolita dal 1512 al 1521, con l'altra di Macario-Igumeno del monastero Hilandar dell'Athos dal 1525 al 1533. Tra coloro che negano tale ipotesi cito: A. Grecu, *Contribuții la începuturile tipografiei slave în Țara Românească*, „Studii și Cercetări de Bibliologie”, I, 1955, pp. 233—235.

¹⁰ Nell'epilogo dell'*Octoih* del 1510 Macario dice: „...am săvârșit noi”, facendo in tal modo pensare che abbia avuto sotto la sua direzione qualche allievetipografo romeno o slavo (cfr. Panaitescu, *Octoihul...*, p. 26).

¹¹ Non mancavano, certo, tipografi esperti tra serbi e dalmatini, in quel momento: cfr. J. Badalić, *Le prime stamperie in terra jugoslava e Venezia*, “Ricerche slavistiche”, III, 1954, pp. 133—138, il quale formula interessanti ipotesi sulle cause della loro “diaspora”. Per la sorprendente coincidenza temporale con l'attività di Macario, non sono da dimenticare le edizioni glagolitiche di Senj dei periodi 1494—1496 e 1507—1508 (cfr. J. Badalić, *Jugoslavica...*, n. ri 6, 10, 14, 15, 16, 17).

farne scaturire gli effetti politico-religiosi che sappiamo, sarebbe stata scientemente paralizzata, per premiare ed onorare i meriti da Macario con essa conseguiti!



In assenza di ogni altra notizia chiarificatrice, ritengo non inutile — intanto — esaminare quelle poche che ci vengono dagli stessi libri s stampati da Macario. A Cettigne, lo hjeromonaco montenegrino produce, tra il 1493 e il 1495, le due parti di un *Octoih*, un *Psaltir* e un *Molitvenik*, forse anche un *Evangelje*¹²: nella coincidenza, comunemente accettata, tra la fine di questa attività e l'esilio a Venezia di Gjura Crnojević, dobbiamo rilevare che la tipografia dovette operare abbastanza celermente; assumendo, infatti, come media un periodo di 7/8 mesi per la stampa di ogni singola opera¹³, si viene a coprire completamente il tempo che va dal 1493 al 1495. A monte di tale periodo deve essere necessariamente situato un congruo spazio temporale, durante il quale siano stati scelti e preparati i testi manoscritti, siano stati acquisiti i tipi e l'attrezzatura, e Macario abbia completata la sua personale preparazione culturale e tecnica: non sarà, pertanto, un assurdo il supporre che tale periodo di preparazione dell'uomo, dei testi e dei mezzi tipografici abbia avuto inizio verso la fine degli anni '80, al tempo, cioè, del Principe Ivan Crnojević, padre di Gjura¹⁴.

Passiamo alla Valacchia: il primo libro ivi stampato da Macario, il *Liturghier*, vede la luce il 10.XI.1508¹⁵: di conseguenza, era stato iniziato verso la fine dell'anno, o alla fine del 1507. Anche in questo caso, visto che modelli e tipi sono completamente diversi da quelli montenegrini¹⁶, possiamo congetturare un congruo periodo di tempo — a partire, almeno, dal 1505, necessario alla strutturazione della tipografia¹⁷.

¹² Rispettivamente in J. Badalić, *Jugoslavica...*, n. ri 4-5, 8, 9, 11.

¹³ Tale media è chiara, ad esempio, per la stampa dello *Apostol* del Ljubavić: 18.VIII.1546 — 18.III.1547 (*BRV*, I, n. ri 7-8, pp. 29-31; Badalić n. 212): nel caso di stampe molto più antiche dell'*Apostol*, direi che tale media andrebbe considerata per difetto.

¹⁴ Secondo L. Febvre e H. J. Martin (*L'apparition du livre*, Paris 1958, p. 303), ad esempio, Fiol di Cracovia aveva acquistato fin dal 1483 il materiale tipografico che gli servì otto anni più tardi. Più o meno intorno allo stesso anno, Ivan Crnojević ritorna nel Montenegro dall'esilio e si accinge a riorganizzare la chiesa e lo stato (cfr. Panaitescu, *Ocloihul...*, pp. 16-17): forse da questo momento ha inizio il tirocinio di Macario.

¹⁵ *BRV*, I, n. 1, pp. 1-8; Badalić n. 207: l'epilogo del *Liturghier* porta la data seguente: anno 7016, ciclo solare 16, ciclo lunare 5, indizione II, mese di novembre, giorno 10: a parte il riferimento errato all'anno 1507, in cui evidentemente Mihnea non era ancora sul trono, il Panaitescu (*Liturghierul...*, p. XIV) ritiene sbagliato anche il ciclo lunare, che dovrebbe essere 6 e non 5; l'esattezza di tale cifra è, invece, confermata in: *Documente privind Istoria României*. Introducere, I, Bucureşti 1956, anexa XXII, p. 639.

¹⁶ L. Demeny, *art. cit.*, *loc. cit.*, pp. 560-561.

¹⁷ Per il quadro d'insieme dei rapporti valacco-serbi, tra i quali si dovrebbe inserire Macario, vedi: Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI siècle*, "Revue des Etudes sud-est européennes", t. I, 1963, n. 3-4, pp. 377-419, particolarmente alle pp. 399 e ss. circa l'attività culturale romeno-serba di questo periodo.

Il Liturghier porta la sottoscrizione del Vojvoda Mihnea, salito al trono alla morte di Radu nell'aprile del 1508: il Principe "Cattivo" regna fino all'ottobre del 1509, c'è poi un periodo di preminenza di suo figlio Mircea fino al gennaio del 1510 e, infine, nel febbraio sale al trono Vlad il Giovane (Vlăduț)¹⁸. Fino a questo momento, dalla pubblicazione del *Liturghier*, sono trascorsi oltre quindici mesi, ai quali se ne sommano altri sei per giungere all'edizione dell'*Octoih*, patrocinato da Vlăduț (26 agosto 1510)¹⁹. In totale, registriamo più di ventuno mesi tra il primo e il secondo libro.

Dalla stampa dell'*Octoih* alla morte di Vlad il Giovane — 23 gennaio 1512 — trascorrono diciassette mesi; sale al trono Neagoe Basarab e, cinque mesi dopo, vede la luce il *Tetraevanghel* (25 giugno 1512)²⁰. In totale, tra il secondo e il terzo libro trascorrono ventidue mesi. Dalla data di edizione del *Liturghier* a quella del *Tetraevanghel* corrono tre anni e sette mesi, ai quali deve essere sommato il periodo preparatorio del *Liturghier* medesimo: in complesso, la stampa delle tre opere ha richiesto un tempo globale che supera abbondantemente i quattro anni.

Da questa analisi è lecito desumere un'attività tipografica talmente lenta ed incerta, da non potersi armonizzare con l'idea di una stamperia „regale”; d'altra parte, non sembra che ritardi e difficoltà siano state fraposte dai Principi, dalla loro diversa personalità e sensibilità: stando agli epiloghi dei tre testi, nei quali sono eternate la loro competenza, la fede religiosa e l'intento dottrinario, tutti indistintamente i Principi — dal pio Radu al „Cattivo” Mihnea, allo sfortunato Vlăduț, al machiavellico restauratore Neagoe — hanno voluto legare il proprio prestigio alla nascita dei libri di Macario.

¹⁸ Per la cronologia della successione dei Principi romeni negli anni che ci interessano, ho seguito il citato *Documente...*, anexa I, p. 487.

¹⁹ BRV, IV, n. 2, pp. 165—167; Badalić, n. 208. La data dell'*Octoih* è sostanzialmente esatta, tranne che per l'indizione (12 anziché 13 dello stile bizantino decorrente dal 1° settembre). Dal momento che tale errore si ripete nella data del *Tetraevanghel* (14 anziché 15), potrebbe trattarsi di uno stile indizionale — seguito da Macario — diverso da quello bizantino, forse di quello cosiddetto „veneziano”, decorrente dal 1° marzo (cfr. *Documente...*, p. 415): se così fosse, le indizioni nei tre testi sarebbero tutte esatte e si riferirebbero non tanto alle rispettive date di edizione, ma a quelle dell'ascesa al trono dei rispettivi Principi patrocinatori.

²⁰ BRV, I, n. 3, pp. 9—21; Badalić n. 209. Il Greco (*art. cit., loc. cit.*, pp. 235 e ss.) ipotizza un precedente *Tetraevanghel*, apparso sotto Vlăduț, in base al noto Ms. n. 503 della Biblioteca dell'Accademia delle Scienze Romana, che è copia fedele dell'edizione a stampa del 1512, per il fatto che nel suo epilogo il Principe patrocinatore non è „Basarab... figlio di Basarab”, bensì „Vlad... figlio di Radu”, e questi sarebbe, secondo Greco, Vlad il Giovane, figlio di Radu il Grande. In effetti, Vlăduț era fratello minore, non figlio di Radu (cfr. A. Lăpădatu, *Politica lui Radul cel Mare (1495—1508)*, in *Lui Ion Bîanu amintire*, București, 1916, p. 220, testo e nota n. 2). Di conseguenza, a proposito del Vlad del Ms. 503, si può pensare soltanto a Vlad Vintilă, che effettivamente fu figlio di Radu (cfr. C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, II, parte a doua, București 1940, p. 130), sul trono di Valacchia dal 1532 al 1535. A questo periodo, pertanto, dovrebbe risalire un *Tetraevanghel* manoscritto, preso più tardi a modello dal „copista” del Ms. 503.

E allora, come spiegare i “tempi lunghi” di questa attività tipografica, che finisce per dissolversi completamente proprio nel momento del suo stesso trionfo? ; proprio quando è al potere un Principe “illuminato”, nasce un periodo di relativa stabilità politica, e si sviluppa, nei confronti della religione e delle comunità ortodosse, una cura più attenta e più intensa di quella esercitata dai precedenti Principi? ²¹. Come, in definitiva, spiegare il silenzio della tipografia valacca di Macario, e il fatto che dovrà trascorrere più di un trentennio, prima che si ritorni a produrre libri nel Principato romeno? ²².



Ritengo che, a questo punto, la formulazione di risposte nuove ai quesiti sopra espressi, non possa prescindere da una analisi delle esperienze tipografiche che chiudono, completano e caratterizzano tutto il periodo delle origini della stampa cirillica, quelle, cioè, dovute alla iniziativa del nobile serbo Božidar Vuković.

Con lui, si ha, intanto, una produzione editoriale considerevolmente ampia e realizzata in un tempo ristretto : sette opere pubblicate a Gorazde e a Venezia in meno di tre anni, tra il 1519 e il 1521 ²³. Si tratta, evidentemente, di due tipografie, che lavorano contemporaneamente in Serbia e a Venezia, un complesso tecnico, cioè, che, insieme alla preparazione dei testi, deve aver richiesto una ideazione e una cura non posteriori, grosso modo, al 1516 ²⁴.

In secondo luogo si rileva una continuità nell'editoria del Vuković, dal momento che essa si protrae, sia pure con intervalli, fin verso la fine del terzo decennio del secolo, si intreccia con iniziative locali serbe da essa ispirate, riprende sotto la direzione di Vicentijo Vuković — il figlio di Božidar —, sempre a Venezia, manifestandosi fino alla fine del quinto decennio del secolo, e chiude il suo attivo con la formazione degli ultimi

²¹ Cfr. Manole Neagoe, *Neagoe Basarab*, București 1971, con ampia bibliografia; in particolare, il paragrafo “Atteggiamento di Neagoe nei confronti della chiesa”, pp. 216—222.

²² Il 10.I.1545 appare un *Molitven*, stampato a Tirgoviste da D. Ljubavić (*BRV*, I, n. 5, pp. 23—29; Badalić 211).

²³ Le stampe di Gorazde sono :

Služebnik, 1.VII.1519 (=1520) (Badalić n. 22)

Psaltir + *Časoslov*, 1521 (Badalić n. 26)

Le stampe di Venezia sono :

Služebnik, 7.VII.1519 (Badalić n. 23)

Psaltir, 7.IV.1519 + *Časoslov*, 12.X.1520 (Badalić n. 21)

Molitvenik, 6.III.1520 (Badalić n. 24)

²⁴ La città di Gorazde merita qualche cenno : situata sulla Drina, è quasi al centro di un itinerario ideale tra Cettigne, Belgrado e le terre romene ; è anche il vertice di un triangolo, alla cui base è la fascia di monasteri serbi che registrarono — come più avanti si dice — qualche esperienza tipografica.

Il Demeny (*art. cit.*, p. 564, nota 26) fa notare come sia scarsa la bibliografia sulla stamperia di Gorazde, e rinvia al citato Badalić (*Jugoslavica...*) e a D. Medaković, *Grafika srpskih štampanich knjiga XV—XVII veka*, Beograd 1958, pp. 196—199.

tipografi slavi, operanti nel corso della seconda metà del sec. XVI° nella città lagunare²⁵. Siamo in presenza, molto probabilmente, di una impostazione e di finalità per molti aspetti diverse da quelle pensate e nutrite da Macario; voglio dire che la considerevole durata di questa “casa” serbo-veneziana, le sue influenze sugli occasionali esperimenti tipografici prodottisi in Serbia, e quelle ben più importanti sulla attività del Ljubavić²⁶, dalla quale, infine, deriva il grande e durevole fenomeno coresiano, a sua volta ispiratore e promotore delle più cospicue iniziative di stampa cirillica dalla metà del sec. XVI°²⁷, appaiono come chiare testimonianze di un diverso e più “moderno” modo di concepire la funzione del libro a stampa, in un più armonico incontro di esigenze religiose, di fervore culturale e di intraprendenza editorial-commerciale, inesistente nelle due precedenti esperienze di Macario.

Ritornando ancora agli inizi della tipografia del Vuković, non possiamo non rilevare due notizie di particolare interesse: il *Molitvenik* veneziano del 1520 è stampato da uno hjeromonaco Macario²⁸, e l'esecuzione dello *Služebnik* e del *Psaltir-Časoslov* del 1519—1520 è affidata da Vuković ad uno hjeromonaco Pahomio “montenegrino”²⁹. Questi due nomi non compaiono mai più nella tipografia serbo-veneziana: al loro posto troviamo i membri della famiglia Ljubavić (Gjura, Teodor, Dimitrj)³⁰, i nomi di Teodosje e Gennadje³¹, di un Radoja probabile romeno e di un Moisej moldavo³².

²⁵ Cinque libri, stampati a Venezia, segnano il secondo periodo dell'attività di B. Vuković (Badalić n. ri 40, 42, 43, 45, 47).

Tra il 1537 e il 1566 si stampano occasionalmente libri liturgici nei monasteri serbi di Rujan, Gračanica, Mileševa, Mrakšina (Badalić n. ri 44, 46, 49, 50, 69, 95, 122): tipi, tecnica e tipografi sono direttamente influenzati dalla “casa” Vuković.

Vicentijo Vuković ristampa a Venezia varie opere del padre tra il 1546 e il 1562 (Badalić n. ri 51, 52, 61, 74, 82, 85).

I libri veneziani dei Marinović, Zagurović e Kraikov (Badalić n. ri 104, 142, 41, 60, 139, 138, 135, 141, 146, 120, 167), discendono direttamente dall'attività vukovićiana.

²⁶ Dimitrj Ljubavić, tipografo a Tirgovište tra il 1545 e il 1547, è nipote di Božidar Vuković.

²⁷ Coresi, il più importante editore-tipografo romeno della seconda metà del sec. XVI°, si forma presso Ljubavić a Tirgovište. La sua editoria esercitò notevoli influenze tanto sulla produzione anonima di Mosca, quanto su quella di Ivan Fedorov.

²⁸ “. . . poveljenjem Božidara Vukovića jeromonaj Makarije” (Badalić n. 24, vedi nota 23).

²⁹ “. . . hjeromonah Pahomije crnogorac” (Badalić n. ri 21, 23, vedi nota 23).

³⁰ Teodor Ljubavić compare nel *Psaltir* di Goražde del 1521 (Badalić n. 26); insieme con Gjura nello *Služebnik* del 1527 (=1519?) (Badalić n. 32); con Radoja nel *Trebnik* del 1531 (Badalić n. 39). Circa Dimitrj Ljubavić aggiungo, a quanto si è detto sopra che, prima di recarsi a Tirgovište, stampò un *Octoih*, nel monastero serbo di Gračanica, nel 1539 (Badalić n. 46; Panaitescu, *Octoihul* . . . , p. 25, nota 1, ove si dà notizia anche di Moisej [più avanti, alla mia nota 32]).

³¹ Teodosje e Gennadje appaiono insieme nell'*Octoih* veneziano del 1537 (Badalić n. 43); il solo Teodosje, nel *Tetraevanghel* stampato nello stesso anno nel monastero Rujan (Badalić n. 44).

³² Lo hjerodiacono Moisej appare nel *Molitvenik-Trebnik* veneziano del 1536 (Badalić n. 40) e nello *S'bornik Minej* del 1538, dove è detto “iz Moldavii” (Badalić n. 45). Nel 1545 stampa a Tirgovište il *Molitvenik* di D. Ljubavić (*BRV*, I, n. 5, pp. 23—29; Badalić n. 211).

L'ipotesi più ovvia, che possiamo avanzare intorno alle figure dei due hjeromonaci, è che si tratti di esperti ed anziani tipografi, che Vuković trova disponibili per i suoi primi ed importanti esperimenti veneziani; dal momento che questa "fiducia" da parte dell'editore serbo nei loro confronti non viene successivamente a manifestarsi in nessuna altra stampa, mi sembra ragionevole supporre che essi si siano ritirati perchè molto avanti negli anni. Molto cautamente, poi, si può anche avanzare l'ipotesi che l'uno sia stato il Macario di Cettigne e di Valacchia, e l'altro un suo compatriota formatosi alla sua scuola. In ogni caso si tratta di indicazioni da non trascurare nella ricerca di quei legami, tra le fasi più antiche della stampa in cirillico, che probabilmente si intrecciarono tra il Montenegro, la Valacchia, la Serbia e Venezia. A tutto ciò c'è, inoltre, da aggiungere che, sebbene tra i libri valacchi e quelli di Vuković rimanga finora abbastanza infruttuosa un'analisi comparativa sotto il profilo poligrafico, si è oggi certi che il paragone è positivo per una serie di clichés³³, che dalla stamperia di Valacchia sarebbero passati a quella di Goražde.



Dal quadro generale della produzione libraria e dei tempi di stampa delle tre tipografie prese in esame, emergono senz'altro motivi di riflessione, utili per una riconsiderazione di tutto il fenomeno delle origini e delle prime manifestazioni del libro cirillico nel sud-est europeo. Credo, tuttavia, che tale riconsiderazione possa accrescere il suo peso, se condotta nella valutazione di alcuni fattori generali di ordine storico-ideologico.

Noi moderni studiamo attentamente ed apprezziamo i primi, lontani frutti dell'arte della stampa con caratteri mobili, perchè, a distanza, siamo perfettamente in grado di valutarne appieno tutta l'enorme importanza³⁴. Ci guardiamo bene, però, — in questo come in ogni altro feno-

³³ Il seguente passo del Demeny (*art. cit.*, p. 564), che riporto per intero, dimostra che sull'argomento si nutrono ormai delle certezze: "Il est possible que certains clichés aient été transportés en Serbie. Les livres parus a Goražde à partir de 1519 viennent à l'appui de cette supposition. La *Liturgia* qui y fut publiée, mais surtout le *Psaltir* de 1521 comportent un frontispice et plusieurs lettres initiales ornées, identiques à ceux figurant dans les textes imprimés par Macarios de Valachie. Ainsi, le frontispice de *Psaltir* de Goražde est identique à celui de *Liturgia* de 1508. La même identité est constatée quant aux lettres initiales E, Γ H, H, G, E, etc. . . elles nous conduisent à l'idée que certains clichés de Macarios, employés en Valachie entre 1508 et 1512, sont parvenus sept ans après à Goražde, ce qui nous permet d'aborder à l'avenir de manière plus précise le sort de l'imprimerie de Macarios".

³⁴ A parte un certo loro tono retorico, le parole che seguono sintetizzano egregiamente i valori scaturiti dalla nascita del libro a stampa: "Tutte le forme e le conquiste del progresso spirituale, civile e sociale ricevettero dalla stampa alimento, impulso e vigore. A differenza del manoscritto . . . il libro a stampa, appena nato, si afferma come il veicolo più rapido del pensiero e della parola, diffonde fra tutte le classi tesori di cultura e di sapere, crea intensi movimenti di spiriti nel campo religioso e in quello politico, divulga oltre le barriere dei singoli Stati nuove idee e principi, suscitando fra i popoli reciproci influssi, stringendo fra gli uomini più stretti vincoli di solidarietà e di fratellanza". (D. Fava, *Manuale degli incunabuli*, Milano 1963, introd. p. 11).

meno storico — dall'attribuire le nostre stesse valutazioni alla mente ed allo spirito di uomini ed istituzioni di oltre quattro secoli fa. Ora, quando ci occupiamo della introduzione della stampa nei paesi di religione ortodossa e di lingua ufficiale slava, non possiamo assumere come elementi di giudizio altri che quelli offerti dalla configurazione storica "reale" di quei paesi. In altri termini, possiamo e dobbiamo pervenire ad elaborare, nei confronti dei vari "quando?" e "perchè?", risposte che soltanto la civiltà di quei paesi ci può fornire; tenendo, beninteso, nel dovuto conto apporti ed influenze esterne (che, del resto, non mancano mai in ogni "cammino" storico) e dissociandoci da ogni giudizio ricavato, in termini di anticipi e di ritardi, da inutili paragoni con gli sviluppi che la stampa ebbe in una certa parte dell'Europa occidentale³⁵, dobbiamo rilevare che il libro a stampa incontra una serie di ostacoli, nel suo lento cammino nel mondo ortodosso-feudale, in minima parte di natura tecnica, ma essenzialmente di natura ideologica. In quel mondo, dove religione, cultura e potere politico coincidono, deve ancora nascere una borghesia, la cui esigenza culturale ed imprenditoriale faccia sorgere — come nell'Occidente — l'editoria; in quello stesso mondo i libri manoscritti — come nel medioevo occidentale — amministrano e rafforzano la tradizione, sono "sacri" non solo in virtù del loro contenuto, ma perchè ognuno di essi è un "unicum", nato dalla "pietas" del copista e del committente. Non vi è un "mercato" culturale, una "domanda" di libri, che giustifichi l'adozione di tecniche atte alla loro proliferazione. Se le opere stampate con caratteri cirillici dalle origini fino a buona parte del sec. XVIII ebbero quasi esclusivamente un carattere dottrinale e liturgico; se l'arte dei copisti continua, parallelamente, a svilupparsi, coesistendo e, talvolta, primeggiando sulla stampa stessa, fin quasi agli inizi del secolo scorso, questi fatti avranno pure delle motivazioni profonde, da ricercare nelle necessità reali, nelle idealità e negli ordinamenti politico-religiosi delle società storiche cui quei fatti si riferiscono.

Non è neppure da trascurare — a mio avviso — un altro aspetto di tutta la problematica: nel mondo ortodosso, il libro a stampa, con il suo contenuto di religione e di culto, non soltanto si inserisce con difficoltà perchè non trova dei "vuoti" culturali da colmare, ma incontra persino diffidenza per le sue potenziali caratteristiche di diffusore di verità

³⁵ Il Demeny (*art. cit.*, p. 550) così sintetizza — mostrandone il rovescio negativo — il giusto equilibrio che un metodo di ricerca deve osservare: "L'exagération de l'influence étrangère, le soulignement exclusif des facteurs d'ordre extérieur, ainsi que la négation des contacts avec la culture européenne et l'orientation des études dans la voie de l'exclusivisme national ne peuvent aboutir qu'à la diminution d'un phénomène en réalité extrêmement vaste et multi-latéral".

“nebulose”, di “mezze-verità” e di errori veri e propri, sia sotto il profilo della dottrina, che in quello della pratica del culto ³⁶.

Da tutti questi motivi credo, in sostanza, che si possa affermare che, fino a quando non si crearono in questa o quella parte del mondo ortodosso condizioni nuove sociali e culturali in virtù delle quali il libro a stampa, da occasionale surrogato del manoscritto, divenne — ad un tempo — strumento validissimo di difesa attiva della religione e veicolo di idee; fino a quando, cioè, non comparvero le stampe in lingua romena e i libri di Coresi e di Fedorov, i primi testi cirillici restarono largamente estranei agli ambienti ai quali si indirizzavano.



Questi primi libri, che videro la luce nel sud-est europeo, non potevano essere il prodotto di alcuna organizzazione tipografico-editoriale veneziana: nessuno, infatti, avrebbe rischiato i notevoli investimenti — in caratteri da creare e rinnovare, in “correttori” esperti da assumere, — in testi da rendere uniformi e bene accettati per tutti —, senza le più ampie garanzie di larga diffusione, di guadagni adeguati e di continuità di stampa ³⁷.

Nè potevano essere il frutto di “ordinazioni” fatte a Venezia dai Principi montenegrini e valacchi, perchè in tal caso tale pratica sarebbe stata seguita, forse, già prima dei Crnojević e di Radu il Grande e, certamente, durante il principato di Neagoe ³⁸.

³⁶ È noto il lungo travaglio dei testi liturgici del rito slavo-ortodosso: “molto spesso si fecero errori ed interpolazioni nel processo di copiatura dei libri liturgici, a causa di traduzioni non accurate dagli originali [greci]” (D. R. Kiwicz, *Studies in the Russian Euchologion*, Rome 1954, p. 35, citando l'edizione dello *Stoglav* di Mosca del 1551, apparsa a Kazan nel 1862). Basti ricordare le vicende del monaco Maksim Grec (1470?—1556), il quale tentò — riuscendovi solo in parte e buscandosi una condanna per eresia — di colmare e sanare le profonde fratture esistenti nel corpo dottrinale e liturgico a causa degli errori nei libri (cfr. D. R. Kiwicz, *op. cit.*, p. 34); vedi anche E. Lo Gatto, *Storia della letteratura russa*, Torino 1956, pp. 29—30, il quale riporta le accurate parole di Ivan IV, rivolte ai Padri del predetto *Stoglav* del 1551, perchè si accingano “a ristabilire la nostra fede cristiana... fondandola su basi incrollabili” nella fedeltà alle Sacre Scritture.

³⁷ È nota la tesi che, contrapponendosi a chi vede la istituzione autonoma e indipendente di tipografie nel sud-est europeo, sostiene la esecuzione veneziana delle opere: la più autorevole e circostanziata è quella di V. Molin, *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique*, “Studi veneziani”, t. VIII (1966), già, tuttavia, criticata efficacemente da P. P. Panaitescu, *Liturghierul...*, pp. XLVII—LII (il quale si riferisce allo stesso V. Molin, *Tipăriturile lui Macarie*, in *Prima Sesiune științifică a Bibl. Acad. R.P.R.*, București 1957, pp. 264—266), e dal Demeny (*art. cit.* pp. 551—552). È ovvio che tali critiche investano anche la ipotesi sopra indicata successivamente.

³⁸ Mette conto, qui, riferire una opinione, circa un presunto, costante desiderio di Neagoe di ripristinare la tipografia, che trovo in M. Tomescu, *Istoria Cărții Românești...*, București 1968, p. 34, secondo la quale il Principe, sebbene non disponesse più di Macario, “. . . n-a renunțat la gindul de a avea o tipografie” e, pertanto, tra il 1517 e il 1521 (?) insiste a Brasov per avere „niște tipare ce ne sint trebuință”. L'A. cita I. Bogdan, *Documente și regeste privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Ungaria în sec. XV și XVI*, „Socec”, București 1902,

D'altra parte, la eventuale organizzazione di tipografie ufficiali "in loco", che operassero in vista delle finalità religiose e politiche conclamate, poteva avvenire soltanto nella imitazione più scrupolosa e più previdente possibile delle aziende veneziane, per garantirne la piena efficienza e la più lunga durata.

Gli elementi, invece, che noi possediamo, non testimoniano a favore di alcuna delle tre eventualità sopra indicate: non esistono prove di nessun genere, in particolare, nè per la prima nè per la seconda, mentre le congetture favorevoli alla terza, anche se ben costruite e teoricamente più accettabili, non riescono poi a giustificare adeguatamente i vistosi squilibri, che ho cercato di cogliere, tra intenti e mezzi.

Possibile resta, di conseguenza, una quarta eventualità, nella quale l'attività di Macario si configuri come artigianale, occasionale e, in sostanza, pionieristica: l'incoraggiamento che certamente gli venne da chi, come lui, conosceva i successi della nuova arte e pensava di rinnovarli nei paesi ortodossi, la cultura e la tecnica che altrettanto sicuramente possedeva, le elargizioni dei Principi e, forse, di bojari e comunità religiose, potevano essergli sufficienti ad iniziare — non a far durare — una produzione libraria, che appunto si rivela modesta assai per numero di "titoli" varati e, con ogni probabilità, per numero di copie tirate, nonchè fortemente limitata nel tempo, perchè condizionata dall'usura dei mezzi tecnici con i quali, di volta in volta, vide la luce³⁹. Non si dimentichi che

p.p. 156—157, il quale preciserebbe "cà «tiparul» are sensul de tipografie". Aggiunge poi che, essendo rimasta inevasa la richiesta di Neagoe, ebbe a cessare la tipografia valacca. Confesso di non conoscere il documento riportato dal Bogdan, ma tutta la opinione del Tomescu mi sembra egualmente molto fragile: se Neagoe ricerca tipografie, dobbiamo ritenere che la sua non funzionasse più, mentre si afferma che la stampa cessò nel 1512 perchè Macario o era divenuto metropolita o se ne era andato dalla Valacchia (M. Tomescu, *op. cit.*, *ibidem*); e perchè Neagoe ricercerebbe tipografie a vari anni di distanza dal 1512? e perchè proprio a Braşov, dove ancora per molti anni non ci saranno tipografie, nè vi è traccia di un loro commercio? e, in precedenza, dove era stata acquistata, dai Principi, quella di Macario, che sappiamo non essere stata trasportata dal Montenegro? e, infine, se Neagoe chiede tipografie, deve disporre di tipografi, del che non vi è traccia, mentre, se aveva ancora la tipografia di Macario, avrebbe ricercato dei tipografi, dei quali — tra il 1517 e il 1521 — c'è più di una traccia: c'è Vuković con i suoi esperti, operante tra la Serbia e Venezia!

Come si vede, siamo in un circolo vizioso, da cui è giocoforza non potere venir fuori, se si parte dalla ipotesi di una tipografia "domnească".

³⁹ L. Febvre e H. J. Martin (*op. cit.*, p. 308) pongono in rilievo il fatto che il materiale tipografico si usurava e che tale sua progressiva decadenza costringeva i monaci delle effimere tipografie serbe a tentare di incidere a mano caratteri di ferro o di rame, per giungere a concludere la stampa di un libro. In proposito il Panaitescu (*Liturghierul*... p. LIV) ricorda la testimonianza del monaco Mardario e, inoltre, le difficoltà incontrate da Macario verosimilmente nella preparazione dei tipi (furono fusi? o incisi? oppure furono acquistati a Venezia insieme alle presse?): problema generale che il Panaitescu considera aperto e che, per l'appunto, offre indirettamente la misura che intercorreva tra una tipografia "moderna", che aveva in sé la capacità di rifornirsi e di rinnovarsi, o di approvvigionarsi presso vicini e attrezzati laboratori, e una tipografia non autosufficiente e lontana dalle tradizionali fonti di rifornimento.

lo stesso carattere occasionale e precario ebbero, negli anni che ci interessano, le tipografie glagolitiche, ciascuna delle quali non stampò più di due o tre opere ⁴⁰: anche nel caso della editoria glagolitica, evidentemente, nessuna impresa veneziana volle correre rischi ⁴¹. Ciò non toglie, tuttavia, che Venezia sia all'origine dei materiali tipografici usati dagli stampatori dalmatini e da Macario, nel senso che soltanto nei laboratori della Serenissima tutti costoro potevano acquistare il minimo indispensabile per le loro modeste imprese, e farvi ricorso tutte le volte che fosse necessario rinnovare in tutto o in parte le loro attrezzature, naturalmente se erano in grado di sostenerne le non lievi spese. Non esiste, invece, alcuna prova che in Dalmazia o nel Montenegro (o in Valacchia o in Serbia), siano state vendute, negli ultimi due decenni del sec. XV (e neppure nel successivo), tipografie glagolitiche o cirilliche già in funzione a Venezia ⁴².

L'attività tipografica di Božidar Vuković, ultima del periodo delle origini del cirillico a stampa, sta a rappresentare il tentativo — riuscito, per quanto ci consta — di superare gli aspetti negativi delle precedenti esperienze di Cettigne e di Valacchia: per questo si attua a Venezia, dove

⁴⁰ Soltanto quella di Senj stampò quattro opere, tra il 1507 e il 1508; tre quella veneziana di Rusconi e Ratkov nel 1512 (vedi nota 1).

⁴¹ Il caso del *Breviarium* del 1493, pubblicato da Andrea Torresani e "corretto" dal canonico di Senj Blaz Baronić (Badalić n. 3), è del tutto isolato. Anche durante tutto il sec. XVI^o non si hanno, a Venezia, che sporadiche e isolate apparizioni del glagolitico (negli anni: 1527, 1528, 1561, 1571: cfr. Badalić n. ri 29, 34, 76, 145, e cioè l'"*Introduclorium*" edito dal Torresani, il "*Misal*" di Bindoni e Pasini, il "*Breviarium*" degli Eredi Torresani e il "*Rituale romanum*" di Jacob Baronić e Ambrozo Korso. Tra il 1530 e il 1531 appaiono a Rijeka, in Dalmazia, quattro opere curate dal vescovo Šimun Kozičić (Badalić n. ri 35, 36, 37, 38), con le quali si conclude l'esperienza glagolitica sulle sponde dell'Adriatico. Per completezza, aggiungo il ricordo delle stampe riformate che, tra il 1560 e il 1564, videro la luce a Norimberga e, più ancora, a Tubinga (Badalić n. ri 73, 78, 79, 80, 83, 84, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 98, 100, 102, 103, 105, 108, 109, 114, 112), oltre che a Uraeh (Badalić n. 81). A Roma, nel 1583, apparvero due manuali di dottrina cristiana, curati dal Budinić e stanipati da Domenico Basa.

⁴² A. Cronia, *La conoscenza del mondo slavo in Italia...*, Venezia 1958, p. 170, afferma che si verificò un tale passaggio di tipografie di questo tipo sull'altra sponda dell'Adriatico e che quelle sarebbero di nuovo trasigrate a Venezia e rimesse in funzione, tra gli altri, dal Rampazzetto (1597) e dal Ginami (1638)!

Il Panaitescu (*Liturgierul...*, p. XLI), a proposito della tipografia macariana di Cettigne, ritiene probabile che essa sia stata ceduta a Macario dal Torresani subito dopo la stampa del *Breviarium* del 1493. A parte le molte perplessità sorgenti dal fatto che il *Breviarium* porta la data del 13 marzo 1493 e l'Octoih di *Celtigne* quella del 4 gennaio 1494 (e che Macario già operava nel corso del 1493) (vedi nota 5 e p. 6), vi è da rilevare che il Panaitescu vedrebbe convalidata tale probabilità (e l'altra che vuole Macario "allievo" della tipografia di Torresani a Venezia) da un paragone tra le stampe di Cettigne e il predetto *Breviarium*; afferma, tuttavia, che tale paragone è impossibile perchè del *Breviarium* è andato perduto l'unico esemplare conosciuto. Il paragone, invece, — ammesso che possa servire a qualche cosa e, per quanto mi consta, negativo — si può fare, dal momento che del *Breviarium* esistono tuttora (Badalić n. 3) due esemplari a Zagreb (UK), uno incompleto a München (SB), uno a Milano (Naz. Brai-dense, cfr. *Indice Gen. d. Incunabuli d. Biblioteche d'Italia*, vol. I, Roma 1948, p. 276, n. 2142) e uno, infine, che trovo segnalato in V. Jugăreanu, *Biblioteca muzeului Bruckenthal din Sibiu*, Bucureşti 1957, p. 13.

porta avanti — forse con l'iniziale presenza dello stesso hjeromonaco montenegrino, e senza soluzione di ideale continuità — l'eredità culturale di Macario.

Questa, da tutte le considerazioni che qui sono state fatte, non esce in alcun modo sminuita, anzi riconquista, agli occhi di noi moderni, tutto intero il suo valore, che altrimenti risulterebbe limitato ed emarginato dalla prorompente personalità dei Principi, in altri modi, essi e le loro istituzioni hanno difeso e rafforzato la fede ortodossa, e quindi... unicuique suum !

DIE MOLDAU UND DER „ZWEITE SÜDSLAVISCHE EINFLUSS“

EKKEHARD VÖLKL
(Regensburg)

Das rumänische Fürstentum Moldau und — in geringerem Ausmaß auch die Walachei — spielten in der nachbyzantinischen orthodoxen Geisteswelt Ost- und Südosteuropas des 15. und 16. Jahrhunderts eine bemerkenswerte Rolle doppelter Art, die in der Pflege byzantinischer Traditionen sowie in ihrer Weitergabe zu den Ostslaven bestand. Wie nirgendwo sonst auf dem Balkan gab es in den Donaufürstentümern einen so reichen Bestand an slavischen Handschriften, der die wechselvollen Schicksale der Osmanen-Herrschaft besser überdauert hatte als selbst in seinen bulgarischen und serbischen Ursprungsländern. In den rumänischen Klöstern war nahezu die gesamte byzantinische geistliche und weltliche Literatur, soweit sie Geltung hatte, in slavischer Übersetzung vertreten.

Begünstigt durch die geographische Lage führte einer der Wege, auf denen literarische Traditionen byzantinischer Herkunft zu den Ostslaven — zu den im polnisch-litauischen Reich lebenden Ruthenen (mit Kiev, Lemberg und anderen wichtigen Orten) sowie zum Cartum Moskau — gelangten, über die Moldau. Diese Vermittlung literarischer Werte ist bereits in zahlreichen Einzel-Untersuchungen beleuchtet worden. Darüber hinaus scheint es jedoch geboten, sie stärker in einem größeren Zusammenhang zu sehen und als Bestandteil eines komplexen Vorganges zu werten, nämlich des „zweiten südslavischen Einflusses“.

DER „IZVOD MOLDOVENESC“

In den verschiedenen Moldau-Klöstern¹ entstanden Schreibstuben, in denen Handschriften vorwiegend zum liturgischen Gebrauch, aber

¹ Vgl. Turdeanu, Emil, *Centres of literary activity in Moldavia*; in: „The Slavonic and East European Review“, 34 (1955), S. 99–122.

auch sonstige Texte profanen Inhalts, kopiert wurden. Direkte Übersetzungen aus dem Griechischen entstanden nur in Ausnahmefällen. Eine gewisse eigene Leistung ist darin zu sehen, daß Sammelbände (sbornik), vor allem aus dem Bereich der Chroniken, zusammengestellt worden sind.

Die eigentliche und große Leistung bestand in der künstlerischen Gestaltung des Abschreibens. Wie sich in den Jahren 1487 bis 1497 der typisch moldauische Kirchenbaustil herausbildete, so entwickelte sich auch ein eigener Schreibstil des kyrillischen Alphabets, der sogenannte „izvod moldovenesc“, der sich durch eigene Schönheit und Harmonie des Duktus, sowie durch die Eleganz der schmückenden Ornamente charakterisierte. Hinzu kommen die wohl gelungenen Miniaturen. „Izvod“ bedeutet eigentlich eine regionale Variante der altslavischen (kirchen-slavischen) Literatursprache mit den jeweiligen linguistischen und orthographischen Besonderheiten. Für die Moldau allerdings hat sich der Gebrauch dieses Begriffs in einem teils andersartigen, teils umfassenderen Sinn eingebürgert: nämlich weniger mit Bezug auf die sprachlichen Eigenheiten, weil man angesichts der Verwendung des Mittelbulgarischen und anderer Varianten in der Moldau nicht von einer eigenen sprachlichen Weiterentwicklung sprechen kann, sondern vielmehr mit Bezug auf die äußere Gestaltung der Texte, auf Schönschrift und Verzierungen.

Die moldauische Schreibschule wurde von dem berühmten Gavriil Uric aus dem Kloster Neamţ² begründet. Seine Arbeiten sind aus den Jahren 1424 bis 1447 nachweisbar. Er hat für seine Zeit und für die damaligen Verhältnisse auf dem Balkan eine beispiellose Aktivität entfaltet. Mehrere in seiner Tradition wirkende Schreiber, darunter der ebenfalls sehr bekannte Teodor Mărişescu, sind namentlich überliefert.

Der „izvod moldovenesc“ wurde nicht nur für die Walachei und für Siebenbürgen beispielhaft, sondern er strahlte auch über die ruthenischen (ukrainischen) Gebiete bis nach Moskau aus. Während gemeinhin die von den Balkanländern slavischer Schriftsprache ausgehenden Anregungen im Handschriftenwesen ohne Unterschied den Bulgaren zugeordnet werden, hat wohl einzig Ščepkin in seine Darstellung zur russischen Paläographie (1918/1920 bzw. 1967)³ die seinerzeitigen Vorlagen „rumanischer Herkunft“ systematisch eingebaut und einigermaßen verdeutlicht. Vorher hatten schon Jacimirskij und — was die Ähnlichkeit zwischen

² Vgl. Ulea, Sorin, *Gavriil Uric, primul artist român cunoscut*; in: „Studii și cercetări de istoria artei“. Seria artă plastică 11(1964) S. 235—263. Berza, M., *Trei tetraevangheli ale lui Teodor Mărişescu în Muzeul istoric de la Moscova*; in: *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București 1964, S. 589—640. Mircea, Ion Radu, *Contribution à la vie et à l'oeuvre de Gavriil Uric*; in: „Revue des Etudes sud-est européennes“, 6 (1968), S. 573—594

³ Ščepkin, V. N., *Russkaja paleografija*, Moskva, 1967.

der in der Moldau gebrauchten Halbustav-Schrift und derjenigen aus dem Kiever sowie aus dem galizischen Raum betrifft — Sobolevskij in seiner „Slavjano-russkaja paleografija“ (1908) ⁴ darauf hingewiesen. Trotz dieser wertvollen Vorarbeiten bleiben diese nur in groben Zügen bekannten Zusammenhänge weiterhin als Forschungsaufgabe bestehen.

Angesichts dieser zahlreichen möglichen Übergänge zwischen den aus Bulgarien und Serbien über die Zwischenstation Moldau zu den Ostslaven gelangten Vorlagen einerseits und den unter deren Einfluß dort entstandenen Handschriften andererseits empfiehlt sich die von Ščepkin angewandte Methode, Schriftart und Ornamentik getrennt darzustellen.

Die seit der Mitte des 14. Jahrhunderts bei den Ostslaven gebrauchte Halbustav-Schrift (poluustav) wurde im 15. Jahrhundert durch verschiedene, vom Balkan übernommene Arten des poluustav verdrängt, nämlich durch einen Duktus bulgarischer, einen solchen serbischer und einen Duktus „rumänischer“ Herkunft. Diese Varianten der Schrift, die typische Gestaltung einzelner Buchstaben sowie orthographische Einzelheiten lassen sich am Text mit einiger Übung auseinanderhalten. Der „izvod moldovenesc“ ist dabei vor allem durch die breitgezogenen Buchstaben zu erkennen. In den ruthenischen Gebieten fand im 16. und zu Beginn des 17. Jahrhunderts dieser poluustav moldauischen Ursprungs weite Verbreitung ⁵.

In der Ornamentik wurde der beliebte, trotz wesentlicher Abweichungen letztenendes auf Byzanz zurückgehende teratologische Stil (τέρας = Ungeheuer) mit seinen verschlungenen Tiermotiven abgelöst. An seine Stelle traten zwei untereinander eng verwandte neue Richtungen südosteuropäischer Herkunft, der „neubyzantinische“ und der „balkanische“ Stil.

Die sogenannte „neubyzantinische“ Ornamentik war von Byzanz in wenig veränderter Form zum Balkan (hauptsächlich nach Bulgarien) und — vielleicht auch über die Moldau, in diesem Fall jedoch ohne jegliche Abwandlung — nach Osteuropa weitergegeben worden. Sie zeichnete sich durch geometrische Formen aus. Während aus dem 15. Jahrhundert in Osteuropa nur wenige Beispiele bekannt sind, beherrschte dieser Stil im 16. Jahrhundert die Handschriften vor allem im Moskauer Reich.

Daneben fand die sogenannte „balkanische“ Ornamentik Verwendung, und zwar hauptsächlich bei den Slaven Polen-Litauens, den Ruthenen, und in einigen Fällen auch in Moskau (15. und 16. Jahrhundert).

⁴ Sobolevskij, A. I., *Slavjano-russkaja paleografija*, Izd. 2-oe, Sankt-Petersburg, 1908.

⁵ Ščepkin, S. 129.

Ihren Namen trägt sie nicht ganz zu Recht, denn sie wurde zwar bei den Bulgaren, dann in künstlerisch verfeinerter Weise aber auch in der Moldau gepflegt. Als Motiv diente eine typische Form vielseitig gestalteter, mit Linien durchzogener Kreise und Flechtwerke, die bei zum Teil natürlicher Gestaltung der Pflanzenmuster und bei zum Teil geometrischer Stilisierung einen ausgewogenen Gesamteindruck bieten ⁶.

Anregungen moldauischer bzw. walachischer Herkunft wirkten sich — freilich nur in begrenztem Maße nachweisbar — auch auf den ostslavischen Buchdruck aus. Solche Zusammenhänge überraschen nicht, weil ja für eine lange Übergangszeit das gedruckte Buch den Handschriften nachgebildet worden ist und manche dem handgeschriebenen und handbemalten Buch entlehnte Bestandteile aufgewiesen hat. Die zahlreichen und vielgestaltigen, in den meisten Fällen nicht mehr aufzuspürenden Verbindungen zwischen handschriftlichen Vorlagen einerseits und Druckwerken andererseits bezogen sich nicht nur auf den Inhalt, sondern auch auf äußere Erscheinungen, wie Buchschmuck und Lettern.

So hat Jagič darauf hingewiesen, daß das kirchenslavische Osmoglasnik (Oktoich) aus der Presse des in Krakau wirkenden Druckers Sweipold Fiol (Feyl) (1491) unter Verwendung von handschriftlichen Vorlagen aus den Donaufürstentümern entstanden sein könnte ⁷. Verbindungen sind auch zwischen den in der Walachei von Macarie (Makarij) hergestellten Drucken einerseits und ruthenischen Handschriften sowie Drucken andererseits als sicher anzunehmen. Zusammenhänge zeigen sich augenfällig am Vignetten-Flechtwerk seines Evangeliiars (1512), das sich in einer ruthenischen, etwa in dieselbe Zeit zu datierenden Evangelien-Handschrift wieder findet ⁸. Auch die für Macarie charakteristische Initiale „V“ (vëve) läßt sich in ruthenischen Drucken erkennen ⁹.

Die näheren Umstände dieses Vorganges — bloßes Imitieren von Vorlagen oder unmittelbare Weitergabe dieser Schreibkunst durch südslavische, rumänische oder russische Mönche — entziehen sich unserer Kenntnis. Es ist jedoch schlecht denkbar, daß hierbei nicht Handschriften-Bände benutzt und weitergeleitet worden sind. Die Weitergabe des „izvod moldovenese“ ist nur in einem umfassenderen Rahmen, in einer gleichzeitigen Vermittlung von Schriftart und von Manuskripten, zu sehen.

⁶ Ščepkin, S. 71—72. Jacimirskij, A. I., *Grigorij Camblak. Očerok ego žizni, administrativnoj i knižnoj dejatel'nosti*, Sankt-Petersburg, 1904, S. 385—386.

⁷ V. Jagič in einer Rezension in: „Archiv für Slawische Philologie“, 7 (1884), S. 657. Siehe auch Šesan, Milan, *Teologia ortodoxă în secolul XV*; in: „Mitropolia Ardealului“, 11 (1966), S. 730—748, S. 744.

⁸ Vgl. die Abbildungen bei Stasov, V., *Slavjanskij i vostočnyj ornaмент po rukopisjam drevnego i novogo vremeni*, Petersburg, 1887, tab. 91, nr. 28. Die bei Stasov angegebene Datierung ist nach G. I. Koljada, *Ivan Fedorov i knigopečatanie nekotorych stran vostočnoj Evropy*: in: „Vestnik istorii mirovoj kul'tury“, 1958, H. 1, S. 40—57 in das beginnende 16. Jahrhundert zu verschieben.

⁹ Koljada, S. 46 (abgebildet bei Stasov, S. 51).

DIE VERMITTLUNG VON HANDSCHRIFTEN ALS FORSCHUNGSPROBLEM

Zur Bekräftigung dieser Annahme stehen allerdings nicht genügend Handschriften zur Verfügung, die eindeutig etwa vor der Mitte des 16. Jahrhunderts zu den Ostslaven gelangt sind. Zwar gibt es in der UdSSR und in Polen zahlreiche handgeschriebene¹⁰ und gedruckte Bücher rumänischer Herkunft. Man trifft jedoch auf ein grundlegendes Hindernis, das die Erforschung dieses Fragenkreises erschwert bzw. zum Teil ganz unmöglich macht. Während nämlich über Ort und Zeit der Entstehung im allgemeinen ausreichende Angaben vorliegen, fehlen in den meisten Fällen zuverlässige Daten über Weg und Ziel der Weitergabe. Nahezu aussichtslos wird die Forschungslage angesichts derjenigen Texte, bei denen ohne sonstige Hinweise einzig die Angabe „moldauische Schreiber“ vorliegt. Zu den fehlenden Überlieferungsdaten gesellt sich hier die Frage, ob sie überhaupt in den Donaufürstentümern und nicht schon bei den Ostslaven entstanden sind.

Immerhin kann man die große Gruppe derjenigen Bestände beiseite lassen, die nachweislich erst im 18. und 19., sogar noch im 20. Jahrhundert Rumänien verlassen haben.

Bei der verbleibenden Gruppe, von Büchern, denjenigen ohne zuverlässige Angaben, geht man nicht fehl mit der Annahme, daß zumindest einige davon im fraglichen Zeitraum nach Osteuropa gelangt sind. Hierfür spricht schon die Tatsache, daß viele dieser Bücher gerade in den Orten aufgefunden worden sind, wo auch anderweitige Berührungen zwischen den rumänischen Fürstentümern und den Ostslaven stattgefunden haben (wie beispielsweise in Lemberg).

Nachträglich die Überbringungszeit festzulegen fällt schon deshalb schwer, weil es sich mit wenigen Ausnahmen keineswegs um Texte handelte, die damit zum erstenmal bei den Ostslaven auftauchten. Die gängigen Schriften byzantinischer Herkunft waren ja nahezu in ihrer Gesamtheit schon bekannt. Aus den rumänischen Fürstentümern kamen hauptsächlich solche Bücher, die nicht wegen der Einmaligkeit ihres Inhalts, sondern wegen ihres materiellen Wertes und wegen ihrer guten Ausstattung gefragt waren, und die sich als eine Art Gebrauchs-Literatur vorwiegend liturgischer Art in die Zahl der schon vorhandenen Exemplare einfügten.

Auf unsicherem Boden beispielsweise bewegt sich die Annahme, daß die bei den Slaven unter dem Namen pčela (Biene) geführte Spruch-

¹⁰ Ein Verzeichnis aller Handschriften aus der Zeit Stefans des Großen (unter Anführung der gegenwärtigen Aufbewahrungsorte, auch in Polen und der UdSSR) bietet Turdeanu, Emile: *Manuscrise slave din timpul lui Ștefan cel Mare*; in: „Cercetări literare“, 5 (1943), S. 99–249.

sammlung griechischer Herkunft (μέλισσα) über die Donaufürstentümer und dann über Ruthenien nach Moskau weitergereicht worden sei. Kriterien philologischer Art in den in Rußland nachgewiesenen Handschriften weisen auf diesen Überlieferungsweg hin. Eine solche, in moldo-walachischem Schreibstil hergestellte Handschrift aus dem 16. Jahrhundert, die im 17. Jahrhundert mit einem slavischen Zusatz versehen wurde¹¹ und die sich um diese Zeit wahrscheinlich schon in Rußland befunden hatte, könnte diese Annahme bestätigen, wenn sich beweisen ließe, daß sie in den Donaufürstentümern entstanden ist.

Die Wahrscheinlichkeit spricht auch dafür, daß der služebnik des Patriarchen Evtimij von Tŭrnovo seinen Weg von Bulgarien über die Moldau nach Rußland gefunden hat. Zumindesten aus späteren Jahren liegt eine Handschrift (geschrieben 1532 in Suceava) dieses Inhalts vor, die von der damaligen moldauischen Hauptstadt über ein west- oder südwest-ruthenisches Kloster nach Kiev gekommen ist¹².

HANDSCHRIFTEN WANDERUNG AUS DER MOLDAU ZU DEN OSTSLAVEN

Es sind immerhin zwei Texte überliefert, die eindeutig damals über die Moldau nach Osten gewandert sind, und die sich überdies als moldauische bzw. walachische Originalschöpfungen aus dem Schema der in den Donaufürstentümern verbreiteten byzantino-slavischen Literatur herausheben.

Gemeint ist die in der Moldau verfaßte „Cronică moldo-rusă“ („Skazanie vkrace o moldavskych gospodarjach“), die unter Petru Rareş nach Rußland gelangt ist und in die Voskresenskaja Letopis' eingearbeitet worden ist¹³.

Gemeint sind weiterhin die Hymnen (pripela) des Mönchs und früheren logofat (Kanzler) am Hof des walachischen Hospodaren Mircea I. (1386—1418) namens Filotei. Seine kleinen pripela, die am Beginn der slavischen Literatur in den Donaufürstentümern stehen, wurden oft abgeschrieben, und sie fanden auch in Serbien und Bulgarien, sowie über die Moldau auch in Rußland rasche Verbreitung¹⁴.

¹¹ Bezonov, P. A., *Kniga pčela. Pamjatnik drevnej russkoj slovesnosti*; in: „Vremennik Imperatorskago Moskovskago obščestva istorii i drevnostej rossijskich“, 25 (1857), S. I—CVI, S. III, XCIV—XCV

¹² Syrku, P., *Liturgičeskie trudy Patriarcha Evfimija Ternovskogo*, Sankt-Petersburg, 1890, S. XXIX.

¹³ Jacimirskij, A. I., „Skazanie vkrace o moldavskich gospodarjach“ v *Voskresenskoj letopisi*; in: „Izvestija Otdelenija russkago jazyka i slovesnosti“, 6(1901), S. 88—119. Boldur, A. V., *Cronica slavo-moldovenească din cuprinsul letopisei ruse Voskresenski*; in: „Studii. Revista de istorie“ 16 (1963), S. 1099—1120.

¹⁴ Turdeanu, Emil, *Les premiers écrivains religieux en Valachie; L'hégoumène Nicodème de Tismana et le moine Philothée*; in: „Revue des Etudes Roumaines“, 2 (1954), S. 114—141. Angekündigt ist ein Beitrag von Tit Simeirea in „Romanoslavica“, 17 (1969).

Eine wichtige Stellung nahm der berühmte Grigorij Camblak ein, der durch seinen Lebensgang eine geeignete Vermittler-Persönlichkeit darstellte. Der hochgebildete Mann stand im Verlauf seines peripetienreichen Lebens mitten in den vom Balkan nach Osteuropa reichenden Kulturverbindungen, und somit ist es undenkbar, daß er nicht auch Handschriften, zumindestens diejenigen seiner eigenen Werke, aus der Moldau nach Kiev mitgenommen hat. Der Bulgare aus Tŭrnovo, der seine Bildung in Konstantinopel und auf dem Athos erworben hatte, kam 1401 in die Moldau, wo er bis zum Jahre 1404 blieb¹⁵. Von seinem damaligen Wirken als Prediger und als Hagiograph zeugen die uns erhaltenen Priedigten sowie seine Vita Johannis des Neuen.

Neben der in Kiev verfaßten Vita des Evtimij von Tŭrnovo war diese in der Moldau entstandene Vita des Ioan Novyj sein bedeutendstes hagiographisches Werk („Mučenie svjatago i slavnago mučenika Ioanna Novago“)¹⁶. Dieser aus Trapezunt stammende Grieche war 1332 in Moncastro (Maurokastron) von den Tataren getötet worden. 1402 holte Alexander der Gute in feierlichem Zuge die in dieser mittlerweile unter dem Namen Cetatea Albă zur Moldau gekommenen Stadt seit langem verehrten Reliquien in die moldauische Residenz Suceava¹⁷ — wohl aus politischen Gründen zur Selbstbestätigung des neuen Staatswesens und der erst im Vorjahr vom Patriarchen anerkannten moldauischen Metropole (1401). Wie vielfach bei solchen Anlässen üblich wurde bei dieser Überführung die Vita Johannis des Neuen verfaßt.

Die Verehrung — unter den Namen Joan Novyj; Ioan Belgradskij; Ioan Sočavskij; Ioan cel Nou — wurde sehr bald in der Moldau heimisch; ja Johannes „der Neue“ erreichte sogar den Rang eines Nationalheiligen. Auf den schon im 15. Jahrhundert hohen Grad seiner Popularität weisen die Außenfresken an der Klosterkirche zu Voroneţ hin¹⁸. Zum gottesdienstlichen Gebrauch erhielt er bald auch ein Synaxar. Camblak sorgte dann mit seiner in verschiedenen Handschriften nachgewiesenen Vita dafür, daß die Verehrung dieses Heiligen auch in Rußland verbreitet wurde und hier ebenfalls in die Meßliturgie einging (2. Juli). Der Mönch Ilija aus Pskov hat für die Gestaltung seiner Vita des bulgarischen Heiligen Georg des Neuen die Vita Camblaks über den moldauischen

¹⁵ Über Camblak und sein Wirken in der Moldau vgl. Jacimirskij, A. I., *Grigorij Camblak. Očerok ego žizni, administrativnoj i knižnoj dejatel'nosti*, Sankt-Petersburg, 1904; Penjo, Rusev, Angel Davidov, *Grigorij Camblak v Rumynija i v starata rumänska literatura*, Sofija, 1966. Vgl. auch Turdeanu, Emil, *Grégoire Camblak, faux arguments d'une biographie*: in: „Revue des Etudes slaves“, 22 (1946), S. 46–81.

¹⁶ Neueste Textausgabe (Original und neubulgarische Übersetzung) bei Rusev.

¹⁷ Vgl. Marianu, S. F., *Sântul Ioan cel Nou de la Suceava. Schiță istorică*, București, 1895.

¹⁸ Oreste, Luția, *Legenda Sf. Ioan cel Nou de la Suceava în frescurile din Voroneţ*; in: „Codrul Cosminului“, 1 (1924), S. 279–354.

Heiligen Johann als Muster mit herangezogen (1538)¹⁹. Im 17. Jahrhundert erscheint dann die Verehrung Johannis des Neuen durch das Wirken Petr Mohylas erneut in Kiev²⁰.

Ein illustratives Beispiel und zugleich wieder eine — weil über den Rahmen der slavo-byzantinischen Literatur hinausgehende — Ausnahme stellt die Wanderung des italienischen moral-didaktischen Traktats „Fiore de Virtú“ dar. Er wurde durch einen Moldauer namens Gerasim aus dem Italienischen ins Rumänische und dann durch einen Prilestermönch Veniamin ins Russische („Kniga flores davoranijam“) übertragen (1592)²¹.

Zu den Erzähl-Motiven, die vermutlich über die Moldau weitervermittelt worden sind, gehört eine der vielen Versionen der weithin bekannten Varlaam-und Josaphat-Legende. Im 14. Jahrhundert ist sie bereits in Bulgarien, Serbien und bei den Ostslaven nachweisbar. Wenn auch in den Donaufürstentümern die ersten Fassungen nicht vor dem 16. Jahrhundert erhalten sind, so war dieses Motiv auch schon im vorhergehenden 15. Jahrhundert dort verbreitet, denn es hatte damals sogar in die Wand-Malereien von Neanţ Eingang gefunden²². Auf diese Voraussetzungen baut die These auf, daß spätere Redaktionen auf eine moldauische Vorlage zurückgegangen seien. So soll der Druck in der von Petr Mohyla im weiß-ruthenischen Kuteenskij-Kloster (bei Orsa) eingerichteten Presse, der im Jahre 1637 in slavischer Sprache erschienen ist, auf einer nicht mehr vorhandenen südslavischen Version beruhen, die sich Mohyla in der Moldau beschafft hatte²³.

Aufschlußreich ist das Beispiel der byzantinischen Gesetzesammlung *Σύνταγμα κατὰ στοιχεῖον* des Vlastares (Thessalonike 1335). Das bei den orthodoxen Slaven Ost- und Südosteuropas vielgebrauchte juristische Werk hat über Serbien in die slavischen Literaturen des 14. und 15. Jahrhunderts Eingang gefunden. Es war selbstverständlich auch in den Donaufürstentümern in Gebrauch. In Rußland benützte man das *Syntagma* ebenfalls²⁴. In den slavischen Fassungen war üblicherweise die Aufeinanderfolge der Kapitel nach dem Alphabet des griechischen Originals beibehalten worden. So stand beispielsweise der Sachbegriff „Taufe“

¹⁹ Jacimirskij, *Grigorij Camblak*, S. 457—461.

²⁰ Rožděstvenskij, S., *Petr Mogila, Mitropolit Kievskij*; in: „Čtenija v Imperatorskom obščestve istorii i drevnostej rossijskich pri Moskovskom universitete“, 1877, kn. 1, S. 1—160 S. 147.

²¹ Speranskij, M. M., *Perevodnye sborniki, izrečenij v slavjanorusskoj pis'mennosti*; in: „Čtenija v Imperatorskom obščestve istorii i drevnostej rossijskich pri Moskovskom universitete 1905“, kn. 1, S. 155—450; kn. 2, S. 451—578; S. 535—545. An neuerer Literatur, ist zu nennen: Smochină, Nicolae, N. Smochină, *O traducere românească din secolul al XV-lea a cărții „Floarea darurilor“*; in: „Biserica Ortodoxă Română“ 80 (1962), S. 712—741.

²² Ștefănescu, J. D., *Le roman de Barlaam et Josaphat*; in: „Byzantion“, 7 (1932), S. 347—369.

²³ Cartoian, N., *Cărțile populare în literatura românească*. Bd. 1, București, 1929, S. 240.

²⁴ Vgl. Il'inskij, N., *Sintagma Matfeja Vlastarja*, Moskau, 1892.

nicht unter dem Buchstaben „k“ (o svjatom kreščenii), sondern unter „b“ (nach dem Original περι τοῦ ἀγίου βαπτίσματος).

Der Zar Ivan IV. wünschte sich stattdessen eine leichter zu handhabende Version mit der Anordnung nach dem slavischen Alphabet. Mit diesem Problem wandte er sich an den moldauischen Herrscher Alexandru Lăpuşneanu, der diesen Auftrag einer Revision und Neuordnung des Syntagma an den Bischof von Roman, Macarie (gest. 1558) weitergab. Wohl aus politischen Gründen, weil nämlich der moskau-freundliche Hospodar Alexandru Lăpuşneanu bald nach der Fertigstellung des Werkes seinen Thron aufgeben mußte (1561), erreichte die Handschrift niemals ihren Bestimmungsort. Sie gelangte, vielleicht schon auf dem Weg nach Moskau, nur nach Lemberg, wo sie im Onufrius-Kloster verblieb²⁵. Diese auf den ersten Blick doch recht auffällige Bitte des Zaren läßt sich nicht anders als mit dem weitreichenden Ansehen erklären, das die Moldau auf dem Gebiet des Buch- und Schriftwesens in der Mitte des 16. Jahrhunderts genoß.

Die Moldau beteiligte sich auch an der Weiter-Vermittlung des byzantinischen Kirchengesanges. Ausgangspunkt war in der Moldau offenbar das Kloster Putna, das sich mit ziemlicher Sicherheit dem Kirchengesang gewidmet hatte, und wo seit dem ausgehenden 15. Jahrhundert eine eigene Gesangsschule vermutet wird. Diese Annahme beruht auf der Existenz mehrerer Musik-Handschriften, die dort entstanden sind. Wahrscheinlich gab es in Putna einen qualifizierten Chor, der zur Ausbildung von Schülern diente. Ein bekannter Name aus Putna war derjenige des „protopsalt“ Eustatie (erste Hälfte des 16. Jahrhunderts).

Wenn sich auch von Anfang an in den Donaufürstentümern das Slavische als Kirchensprache durchgesetzt hatte, so lebte wie bei den orthodoxen Slaven im Kirchengesang das Griechische fort, weil sich dieser von seinem Charakter her an festere Formen hielt und Übersetzungen größere Schwierigkeiten in den Weg legte. Von da her ist auch die Einladung Alexandru Lăpuşneanus an die Lemberger Bruderschaft (bratstvo) zu erklären (1558), sie solle vier Schüler zur Erlernung des „serbischen und griechischen“ Kirchengesanges in die Moldau entsenden²⁶. „Serbis'h“ stand für kirchenslavisch, und der Ausdruck „griechisch“ war keine Aussage hinsichtlich der byzantinischen Herkunft, sondern er stellte einfach eine Sprachbezeichnung dar.

²⁵ Zuerst aufgezeigt von Kaluźniacki, E. I., *Obzor slavjanorusskich pamjatnikov jazyka i pis'ma, nachodjaščichsja v bibliotekach i archivach L'vovskich*; in: „Trudy tret'jago archeologičeskago s-ezda v Rossii, byvšago v Kievě“, 1874, Bd. 2, pril., S. 214–321, Kiev 1878. Vgl. auch Turdeanu, Emil, *La littérature bulgare du IV siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris, 1947, S. 58–60.

²⁶ Hurmuzaki, Eudoxiu de, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Suppl. II, 1, Bucureşti, 1895, Doc. nr. 102.

Dieser Vorgang steht nicht allein. Neuere Forschungen haben gezeigt, daß auch anderweitige Anregungen musikalischer Art von Putna ausgegangen sind. Es kann nicht anders gewesen sein, als daß Neumen-Handschriften aus Putna zu den Ostslaven weitergegeben worden sind. Dafür spricht die Bezeichnung einer im ausgehenden 16. Jahrhundert in Moskau in Erscheinung getretenen Neumen-Schreibart: die „notacija putevaja“. Diesen in Katalogen und Verzeichnissen von Handschriften geistlicher Musik des 16. und besonders des 17. Jahrhunderts anzutreffenden Begriff von put' (=der Weg) abzuleiten ist wenig sinnvoll, obwohl ein unbefangener Übersetzer (etwa bei „putevoj raspev poem“) an geistliche Pilgerlieder denken könnte. Es ist besser, dahinter den Namen des Moldau-Klosters Putna zu sehen ²⁷.

Verdeil erleichtert diese Deutung mit der Aufzählung von verschiedenen, im Moskauer Reich des 17. Jahrhunderts gesungenen Melodien (raspev), die mit geographischen Namen (bulgarischer, griechischer, Moskauer, Novgoroder, „kievo-pečerskij“, „putnevskij“ raspev) verbunden waren ²⁸. Eindeutig ergibt sich obiger Zusammenhang aus dem analogen Gebrauch von „kievopečerskij“ (vom Kiever Höhlenkloster abgeleitet) und von „putnevskij“ (also auch von einem Kloster, nämlich von Putna, abgeleitet).

Angesichts der engen politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Kontakte zu Galizien mit seinem aufblühenden Mittelpunkt Lemberg lassen sich zahlreiche Spuren in dieses Gebiet verfolgen. Moldauische Emigranten übernahmen in vielen Fällen die Weitergabe von Büchern. Im polnischen Exil wurden im Auftrag moldauischer Bojare und in Ausführung durch moldauische Schreiber Liturgica auch angefertigt, wie zumindest an einem Beispiel belegt ist: 1477 beendete der Schreiber Trifu in Lemberg ein Aprakos-Evangeliar, das der ehemalige logofat Mihail und seine Brüder Duma sowie Sica in Auftrag gegeben hatte ²⁹.

Besondere Aufmerksamkeit verdient das Schicksal des 1575 geschriebenen und dem Kloster Golia (Iași) von seinem Gründer Ioan Golia im selben Jahr gestifteten Evangeliars. In den darauf folgenden, politisch bewegten Jahren wurde es nach Lemberg verschlagen. Dort kaufte es der mehrmals geflüchtete Moldauer Metropolit Teofan (1564–1572; 1578–1581; 1582–1587) auf und ließ es in seine Heimat zurückbringen,

²⁷ Ciobanu, Gheorghe, *Școala muzicală de la Putna*; in: „Muzica“, 16(1966), nr. 9, S. 14–20.

²⁸ Verdeil, Palikarova R., *La musique byzantine chez les Bulgares et les Russes (du IX^e au XIV^e siècle)*, Kopenhagen, 1953, S. 75.

²⁹ Turdeanu, *Manuscrite*, S. 136–137.

weil er es nicht mit ansehen konnte, daß es „... die ausländischen Lateiner verhöhnten...“³⁰.

Diese in einem groben Überblick dargelegte kulturelle Wirksamkeit bewegte sich innerhalb der Gesamt-Erscheinung des „zweiten südslavischen Einflusses“.

Der „zweite südslavische Einfluß“³¹ — im wesentlichen ein Begriff aus der russischen Literaturgeschichte — stellt ein vielschichtiges Gebilde dar, eine geistige, vorwiegend literarische Strömung, die vertraute Texte in neuen Redaktionen und bisher unbekannte Texte byzantinischer und südslavischer Herkunft, sowie auch andere Schreibstile, linguistische Neuerungen und neue Arten des Buchschmucks, den ostslavischen Ländern zuführte. Sie schlug eine weitere kulturelle Brücke zwischen dem untergehenden Byzanz und den Ostslaven, sei es auf mittelbarem Wege über Bulgarien und auch über Serbien, sei es durch die Tätigkeit slavischer Mönche am Athos und in Konstantinopel.

Der „zweite südslavische Einfluß“ wird im allgemeinen als eine einheitliche Literaturströmung behandelt. Die Fachliteratur hat sich noch nicht in genügendem Maße bemüht, über die Herausstellung der aus Bulgarien und Serbien gekommenen Hauptbeiträge hinaus noch weitere Ausgangsräume herauszuarbeiten. Man hat gemeinhin sowohl von einer stärkeren geographischen Differenzierung Abstand genommen als auch andere Komponenten dieser vorwiegend literarischen Strömung nur am Rande gewürdigt, nämlich die Schriftzüge und die Buchmalerei. Somit bleiben die Leistungen der Donaufürstentümer zum großen Teil außer Acht. Die Zurückhaltung in der Fachliteratur ist allerdings insofern verständlich, als die Donaufürstentümer nicht von Anfang an zu den Trägern des „zweiten südslavischen Einflusses“ gehörten, sondern sich erst später und nur als sekundäre Vermittler eingliederten. Sie wurden ja erst von Bulgarien her bereichert, bevor sie sich an der Weitergabe der gewonnenen Kulturwerte beteiligen konnten. Hinzu kommt, daß ihr Beitrag wegen der unbefriedigenden Quellenlage in der Tat weitgehend im Dunkeln bleibt.

Auf jeden Fall lag der sichtbare und originelle Beitrag der Moldau zum „zweiten südslavischen Einfluß“ in der Entwicklung und Weitergabe eines eigenen Schreibstils („izvod moldovenesc“) und eigener Ornamen-

³⁰ Bogdan, Ion, *Manuscripte slavo-române în Chiev*; in: „Convorbiri literare“ 25 (1891—1892), S. 503—511; S. 504—506. Dieses Evangeliar wurde schließlich (am Ende des 19. Jahrhunderts) doch außer Landes gebracht, nämlich nach Kiev.

³¹ Über den „zweiten südslavischen Einfluß“ vgl. Sobolevskij, A. I., *Južna-slavjanskoe vlijanie na rusckuju pismennost' v XIV—XV vekach*. Petersburg, 1894. Lichačev, D. S., *Nekotorye zadači izučenija vtorogo južnoslavjanskogo vlijanija v Rossii*. Moskva, 1958. Dujčev, I., *Centry vizantijskoslavjanskogo obščšenija i sotrudničestva*; in: „Trudy otdela drevne-russkoj literatury“, 19 (1963), S. 107—129. Mošin, V., *O periodizacii rusko-južnoslavjanskich literaturnych svjazej X—XI vv.*; in: „Trudy otdela drevne-russkoj literatury“, 19 (1963), S. 28—106“.

tik, die bei der ruthenischen Bevölkerung des polnisch-litauischen Reiches sowie im Cartum Moskau Nachahmung gefunden haben.

Dieser Vorgang vollzog sich kaum auf abstrakte Weise, sondern er kann nur mit Hilfe von handschriftlichen Vorlagen vor sich gegangen sein. Berücksichtigt man die günstige geographische Lage der Moldau, über deren Territorium der Land-Verkehr zwischen Byzanz und dem Balkan einerseits und Osteuropa andererseits gelaufen ist, und zieht man außerdem die nachweislich über die Moldau gewanderten Handschriften und Erzähl-Motive als Beispiele heran, so ist die Annahme nicht verfehlt, daß die Moldau an der Weitervermittlung literarischer Erzeugnisse einen größeren Anteil hatte, als sich bisher erkennen läßt. Die Moldau hatte zweifelsohne die Rolle einer großen Durchgangsstation inne, eines geistigen und literarischen Umschlagplatzes, wo übernommene Texte kopiert und weitergegeben wurden. In dieser Vermittlung von literarischen Werken lag — neben der Übertragung des „izvod moldovenesc“ und in Gemeinsamkeit damit — der weitere und weniger sichtbare Beitrag der Moldau zum „zweiten südslavischen Einfluß“.

CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DE LA VITICULTURE
TRADITIONNELLE ET DE LA VINIFICATION
DANS LA VILLE D'ASSENOVGRAD (STANIMAKA)

A la mémoire de Nicolae Alexandru Mironescu

VASIL MARINOV
(Sofia)

La vigne s'accommode surtout aux climats méditerranéens et continentaux tempérés. Elle se plaît aux terrains en terrasse ou accidentés, ayant environ 550 mètres d'altitude, de même aux sols sablonneux. En Bulgarie, la culture de la vigne s'est développée : 1° au bord de la mer Noire dans la zone des villes de Varna, Burgas, Pomorié, Nessebăr ; 2° sur la rive du Danube dans les parages des villes de Vidin, Svishtov, Russe, Silistra ; 3° dans la partie centrale de la plaine accidentée du Danube autour des villes de Biala Slatina, Pleven, Gorna Oriahovitza, Popovo, Targovishte, Shumen ; 4° dans la zone septentrionale accidentée de Stara Planina-Suhindol et Preslav ; 5° dans les plaines, situées aux pieds des Balkans à Karlovo, Kasanlik et Sliven ; 6° sur les flancs méridionaux accidentés de la montagne de Sredna Gora dans les environs du village de Strelcha et de la ville de Chirpan, ainsi qu'aux alentours des villes de Stara Zagora et de Nova Zagora ; 7° sur les flancs septentrionaux accidentés des Rhodopes — dans le voisinage de la ville d'Assenovgrad, de Peshtera et Krichim ; 8° dans la plaine de la Thrace à Plovdiv et à Pazardjik ; 9° le long de la vallée de la rivière Struma — dans la zone des villes de Melnik et de Petrich ¹.

La vigne a été cultivée par la *population préhistorique* qui habitait les terres bulgares ². Selon des dates archéologiques et historiques sûres

¹ Ив. Батаклиев, *Лозарство в България*, «География», кн. XXIV, 2, 1939, р. 88.

² Н. Неделчев, *Лозарство*, Ун. Библи., 1946, n° 13, р. 10.

les anciens Thraces non seulement connaissaient la vigne, mais utilisaient aussi le raisin pour la vinification. Pline soutient que la découverte de la vigne et l'invention de ses modes de traitement sont dues au Thrace Eumolp³. Homer parle dans l'Odysée du vin des Thraces, transporté à Troie dans des barques⁴. Selon Strabon, la vigne a été plantée pour la première fois dans Sozina et à Babylone par des Thraces qui, au lieu « de creuser des fossés, enfonçaient dans la terre des pieux de fer »⁵. Il nous informe aussi que le roi des Daces — Bourebista (97—44 a.n.è.) conseillé par son prêtre Dékénéa, ordonna que toutes les vignes fussent coupées afin de supprimer le vice de ses sujets et d'ennoblir leurs mœurs⁶. Annuellement, des grands festins étaient organisés en l'honneur de Dionysos et à cette occasion étaient dépensées de grandes quantités de vin⁷. L'existence de la culture de la vigne dans la Mœsie inférieure à l'époque des Romains est confirmée par un grand nombre de témoignages⁸. Sur la partie inférieure d'un bas-relief rituel de Zeus et Héra d'Archar (du II^e—III^e siècle) on peut voir une barrique sur un charriot, tirée par des bœufs⁹. Sur une autre pierre tombale de l'époque romaine on voit la manière dont on transportait le raisin sur le dos à l'aide des « chébour ». Sur cette même pierre se trouve aussi gravée le transvasement du raisin dans un « lin » et son foulage par deux Thraces¹⁰ (Fig. 1, 2). La pierre tombale romaine,

³ V. а Г. И. Кацаров, *Битът на старите траки*, «Сб. на БАН», 1913, кн. I, p. 19; Fr. von Bassermann Jordan, *Geschichte des Weinbaues*, I, Frankfurt am Main, 1923—Les agronomes latins.

⁴ Г.И. Кацаров, *op. cit.*, p. 19; V. à Iv. Странски, *Влияние на човека върху пчвите в България*, «Изв. Почв. Инст.» кн. V, 1958, p. 90, «au commencement, les Thraces ont préparé le vin des raisins sauvages des forêts».

⁵ Г. И. Кацаров, *op. cit.*, p. 19.

⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁷ *Ibid.*

⁸ Б. Геров, *Към лозарството в Долни Мизия през римско време*, «Сб. Г. И. Кацаров», II, ИАН. XIX, 1955, p. 187 et *op. cit.*

⁹ G. I. Kazarov, *Anz. Wien. Akad.*, 1947, n° 25, S. 300; Д. Делчев, *Една семейна триада в религията на траките*, Изв. Арх. И-т", XVIII, 1952, p. 26; Б. Геров, *op. cit.*, p. 192. Des barriques de vin, destinées au transport du vin, dans l'ouvrage de : Д. Димитров, *Надгробните плочи от римско време в Северна България*, n° 1, БАИ, 1942 fig. 86/51, p. XXV, et fig. 52/84.

¹⁰ В. Добрувски *Материали по археологията на България*, «Сб. Н. У.», 1909, кн. 16—17, p. 92; G. Kazarov, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, S. 41, fig. 9; Кацаров, *Антични паметници в България*, ГНМ, 1921—1922, n° 213, p. 205. : «Ce lin ressemble beaucoup à celui de Plovdiv. On peut voir le vin bourru qui s'écoule de l'ouverture du lin. Д. Цончев attire aussi l'attention sur la scène viticole p. 122, fig. 1. Dobrouvski donne une description plus détaillée de la scène viticole, gravée sur le relief de la région de Plovdiv, où la vendage s'effectue dans des «paniers». Le premier personnage porte le «panier», sur le dos, mais puisqu'on ne porte jamais le raisin sur le dos dans un «panier», c'est probablement le prototype du «chébâr» contemporain qui a la même fonction. Selon Dobrouvski, le raisin est versé dans le «cuvier-lin». Il vaut mieux supprimer le terme «cuvier» («korito») parce que le «lin» n'est pas une cuve, taillée dans un tronc d'arbre ou taillée par la nature, mais un récipient de forme carrée et aux murs assez hauts, qui ressemble plutôt à une grange («hambari») carrée en bois. Dans la scène des deux porteurs, ils portent sur leurs épaules, selon Dobrouvski, du «moût dans une barrique allongée» («korouba») pendue à un bois rond. Mais il est impossible que la barrique soit pleine



Fig. 1

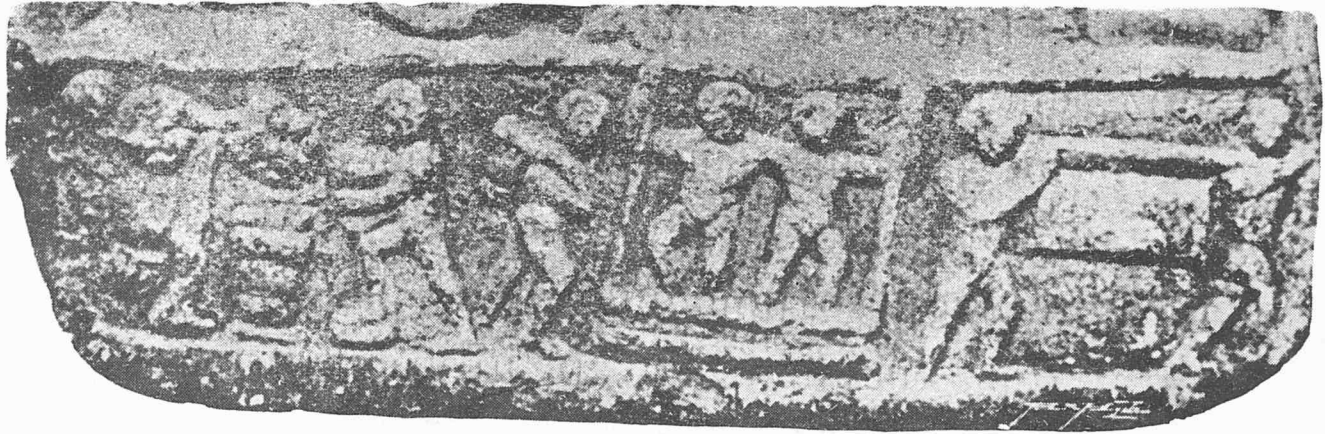


Fig. 2

décorée de grappes de raisins et où l'on peut aussi voir une représentation en relief du « k o s s e r » ayant une petite hache ¹¹ (Fig. 3, 4), présente un intérêt particulier.

Quand *les Slaves* ont pénétré dans la péninsule Balkanique, ils ont adopté la viticulture et la vinification des Thraces. Les Thraces étaient partiellement hellénisés et romanisés. Les Slaves ont aussi adopté leur terminologie : « kache », « vino », « fitia » (vigne jeune), « dikel », termes de provenance latine et grecque ¹².

La viticulture s'est développée dans l'empire Byzantin, fait confirmé par les dispositions de la loi agraire byzantine concernant la culture de la vigne ¹³. Au cours du I^{er} et II^e Etat Bulgare, la viticulture et la vinification, se sont aussi amplement développées. Dans le département de Plovdiv ¹⁴, dans les parages de la ville de Mezdra (I^{er}—III^e siècles)¹⁵, à Madara ¹⁶, à Patleina ¹⁷ (XI^e—XII^e siècles), à Veliko Tîrnovo ¹⁸, à Tzarevets (XIV^e siècle), des monuments archéologiques ont été découverts. Ce sont des bâtiments et des caves où se trouvent des « lins » ayant comme fonds des plaques de pierre (Fig. 5). Voici un autre témoignage éloquent indirect représentant les « lois de Krum » à condition que les sources grecques à ce sujet soient authentiques. Lorsque la fabrication du vin et l'ivrognerie ¹⁹ prirent des proportions considérables, Khan Krum ordonna la suppression de toutes les vignes. Mais en 811, lorsque la capitale de Krum, Pliska,

de « moût » après le foulage du raisin, parce que c'est alors que le moût fermente. Le vin nouveau est versé dans la barrique, qu'on transporte à la cave pour être conservée. G. Katzarov décrit plus correctement le récipient, porté par les deux génies (héros) comme un seau (« vedro ») allongé ou une barrique pleine de vin (*Битът на старите траки...*, p. 19), mais il est tout aussi équivoque en le dénomant tout d'abord « seau ». Le fait que ce récipient est plein de vin est confirmé par sa forme de barrique ayant deux fonds et des douves rattachés par des cercles très clairement gravés sur le relief.

¹¹ La pierre avec les reliefs se trouve dans la cour du Musée Archéologique de Sofia.

¹² Д. Цончев, *op. cit.*, p. 161 — la cuve (ara) λῆνος; p. 130 — λῆνος, ara — de l'époque romane.

¹³ Е. Липшиц, *Византийское крестьянство и славянская колонизация*, «Виз. Сб. АНСССР», М., 1945, p. 108 et I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.

¹⁴ Des plaques de pierre de 75 × 82 cm, ayant des rainures taillées sur le bord, considérées comme des pierres rituelles ont été trouvées pendant les recherches faites dans les localités de la région de Pliska. La population locale les appelle « sharaptashi »; en réalité ce sont les fonds en pierre de lins ayant des parois en bois. Après le foulage et la fermentation dans le lin, le vin est versé dans un « chébour » spécial taillé en pierre. Nous avons remarqué dans le village de Doplа, en 1966 (Tolbouhinsko), un lin semblable destiné au foulage du raisin. Mais celui-ci était tout en bois, y compris le fond.

¹⁵ Д. Цончев, *op. cit.*, p. 124; Н. Дремсизова, *Нови данни за икономиката на Долна Мизия през римската репоха*, «ИИМК», I, 1960, p. 3—12, fig. 5.

¹⁶ Д. Цончев, *op. cit.*, p. 161, fig. 9.

¹⁷ Г. Джингов, *Средновековната винарница в Патлейна*, «Археология», 1961, p. 24—27, fig. 1, 2, 3.

¹⁸ Д. Цончев, *op. cit.*, p. 124; Т. Герасимов, *Преса за вино от Северо източна България*, «БН», II. кн. I, 1947, p. 8—9.

¹⁹ G. I. Kazarov, *Die Gesetzgebund des bulgarischen Fürsten Krum*, «Byzant. Zeitschr.», XVI, 1907, S. 255.; В. Н. Златарски, *Крумовите закони в края на VIII в.*, dans *История на българска държава през средните векове*, I, 1918, p. 283, 286, 420; I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.



Fig. 3

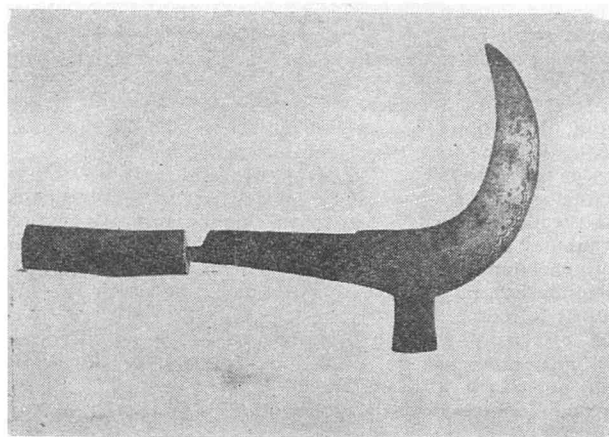


Fig. 4

fut conquise, de grandes réserves de vin furent trouvées dans le palais du souverain bulgare ²⁰. En 1189, les croisés, qui ont passé par la plaine thrace de Pasardjik, l'ont trouvée couverte de vignes ²¹. Au XIV^e siècle, les receveurs d'impôt, recueillaient aussi un impôt en nature sur le vin ²², ce qui confirme le fait que, avant l'arrivée des Turcs, la culture de la vigne en Bulgarie était très développée ²³.

Pendant la domination ottomane, la population bulgare de Misie, de Thrace et de la Macédoine n'a pas cessé de cultiver la vigne et de fabriquer du vin, de l'eau de vie et du vinaigre. Une considérable propagation a connu la treille « asmà ». Les Bulgares et surtout les Turcs en consommaient beaucoup, quoique le Coran interdisait aux musulmans de boire du vin. De ce temps il y avait des vignes même dans le département de Sofia ²⁴ — Korubaglar-Lozenetz (le mot « loze » signifie en bulgare vigne). En Bulgarie, le développement de la fabrication des vins « de table » ²⁵ est dû aux Turcs. C'est grâce à eux que les variétés de vin de table « afuzali », « kadân parmâk », « tilki-koillrouk », « aptich-aga », etc. ²⁶ ont été importées d'Asie Mineure. Le mot « asmà » (treille) est d'origine turque, dérivation du mot « achmâk » (pendu). D'autres témoignages du développement de la viticulture sont constitués par les notes des voyageurs qui ont traversé le territoire bulgare (comme par exemple celles de Paul Lucas, 1706), de même que par bon nombre de documents turcs ²⁷. On peut trouver des données concernant la viticulture en Bulgarie dans la presse bulgare d'avant la Libération ²⁸.

C'est alors que les villes de Melnik et de Stanimaka jouissent d'une grande popularité comme centres vinicoles. Nous trouvons des données concrètes sur la viticulture à Stanimaka, dans le Règlement du Monastère de Bachkovo ²⁹, dans un firman du sultan du XIII^e siècle ³⁰, etc. La viticulture à Stanimaka a été pratiquée dans un passé lointain.

²⁰ I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.

²¹ Д. Косев, *Новая история Болгарии*, М., 1852, p. 135; Странски, *op. cit.*, 109.

²² К. Иречек, *История на българите. Поправки и добавки*, БАН, 1939, p. 305.

²³ I. Stranski, *op. cit.*, p. 124.

²⁴ М. Георгиев, *Икономическо минало на гр. София и Софишко*, София, 1921, p. 5; Ив. Странски, *op. cit.*, p. 124.

²⁵ I. Stranski, *op. cit.*, p. 124.

²⁶ П. Мутафчиева, *Селското земевладение във Византия*, «СБНУ», кн. VII, 1909, p. 8; Ив. Хайтов, *Асеновград*, p. 243.

²⁷ Н. Хайтов, *Асеновград*, p. 243.

²⁸ «Цариградски вестник», IX, 415/24 I 1859; *Нашето виноделие*, dans «Турция», VI, 40 (20 XI 1871); *Лозята в България, Тракия и Македония* *ibid.*, *Една спасителна мярка*, *ibid.*, no. 10, (22 IV 1872); *Ангрия върху лозята*, «Източно време», VIII, 10 (29 III 1875); *Закон за лозята* *ibid.*, II, 4 (6 XII 1875); V. Ц. Гинчев, *Катихизиса за земеделците или Първоначално изучаване на земеделците..*, изд. II, Цариград, 1874, p. 101—103.

²⁹ Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 243.

³⁰ *Ibid.*

Ce fait est confirmé par l'existence de deux variétés très anciennes : le « mavrud » et le « pamid ». Selon N. Nedelchev, le « pamid » cru très répandu de nos jours est d'origine thrace. Les conditions climatologiques et pédologiques locales ont contribué considérablement au développement de la viticulture à Stanimaka et dans les villages voisins. Sur les flancs méridionaux des Rhodopes, les vignes à tiges basses ont trouvé le milieu le plus favorable pour leur développement. La population locale a produit de grandes quantités de vins, riches en tanin, destinées à la vente. Les forêts des Rhodopes ont fourni aux tonnelleres, « fouchidjii », le bois de chêne nécessaire à la fabrication des récipients plus ou moins grands, destinés au transport, à la fermentation et à la conservation du vin et du raisin. Pour transporter le vin, le vinaigre et l'eau de vie, on a surtout utilisé des bêtes de somme : de grands ânes, des mulets et des chevaux, tandis que les buffles, attelés à de grands chars de bois construits à cet effet, transportaient les lourdes charges de raisins, des vignobles aux caves de la ville. Le transport des grandes barriques, pleines de vin, de Stanimaka jusqu'à Plovdiv et Sofia, s'effectuait avant la construction du chemin de fer Sofia-Plovdiv, par convoi de chars, trainés par de buffles. De la même façon étaient transportées de Stanimaka de grandes barriques vides construites par les tonneliers pour Plovdiv, Sofia etc. L'élevage des animaux de transport ne présentait aucune difficulté, puisque les hauts pâturages des Rhodopes étaient à leur disposition ³¹. Avant 1905, dans la ville, il y avait 2000 mulets, ce qui revenait à 1—3 mulets par citoyen, tandis que les riches en avaient beaucoup plus ³². Au temps des vendanges, de nombreux paysans des villages voisins arrivaient à la ville avec leurs propres chariots et leurs propres animaux kiradjii. Toutes ces conditions économiques ont considérablement contribué au développement de la viticulture et de la viniculture à Stanimaka (Assenovgrad), aussi bien avant, qu'après la Libération de la Bulgarie.

Les relations de production capitalistes ont accentué les disparités sociales parmi les viticulteurs. Les vigneronns pauvres possédaient de 0,5 à 3—5 hectares de vignes. Leurs caves, ainsi que leurs récipients n'étaient pas très grands, tandis que les riches possédaient de 10 à 20 et même 80 hectares de vignes, ainsi que de grandes caves, mi-creusées dans la terre. Ils achetaient le raisin des vigneronns pauvres, et après l'avoir transporté à la ville, ils le transféraient dans les caves ou sous de grands appentis dénomés « comportes immobiles » qu'ils avaient faits construire dans ce but et où se trouvaient installés les « l i n s » (nepodvijni korabi) ;

³¹ Pour les données fournies en 1960, je voudrais exprimer mes remerciements aux informateurs suivants : Yanko H. Antonov Bejdrenov (84 ans), Stefan Nikolov Sponev (96 ans), Georgi Grigorov Gandev (67), Ariti D. Athanasova (50), Nikola D. Athanasov (45) etc.

³² Apx. mar., p. 4.

de là ils le faisaient passer dans des tonneaux énormes, dénommés « bade-mi », d'une capacité de centaines de kilogrammes. Les riches vigneronns produisaient aussi de grandes quantités de vin qu'ils vendaient dans le pays et à l'étranger. Un exemple en est le grand commerçant de vins de la ville d'Assenovgrad, Yakov Nikola Roupetz (1582—1925), qui possédait 80 hectares de vignobles ³³.

Les vieux vignobles étaient situés sur les terrains en terrasse et les plateaux, entourant les villes, tandis que les plus récents sont placés sur les deux côtés des rivières de Chepelare et d'Assenovgrad. Les vieilles vignes étaient à tiges basses (« kutuk », « kututzi »), très résistantes au froid ; pendant l'hiver elles n'étaient pas enfouies sous terre. Les vignes étaient plantées en lignes droites, à l'aide des « sadila », munies d'un bout de fer, sans qu'il fût nécessaire de creuser la terre en profondeur. Dans les trous on mettait les plants de vigne, à la manière des anciens Thraces ³⁴. Pour soutenir les jeunes pousses, on enfonçait dans la terre des piquets, d'une longueur d'un à deux mètres. Toute la ville était entourée de vieux vignobles. Les variétés prédominantes étaient le « mavrud » et le « pamid ». Du « mavrud » on préparait le vin trouble, dénommé « Malaga de Stanimaka ». En 1907 tous les vieux vignobles ont été atteints par le phylloxéra. En 1908 les vignobles ont été transformés en aires (« harmán ») ³⁵. Le phylloxéra était apparu à partir de l'année 1900 ³⁶. Toutes les vignes ont été détruites et déracinées au fur et à mesure que le phylloxéra s'étendait. Les vignes de « mavroud » ont été conservées seulement dans certains terrains sablonneux, comme par exemple, les vignobles du grand commerçant de vins Chorbadjaka, etc. ³⁷ En 1906 beaucoup de citoyens ont vendu leurs vignobles aux paysans des villages voisins ³⁸. Selon Ivan Stranski, le phylloxéra apparût en Bulgarie en 1884, et vers 1900 la plupart des régions viticoles ³⁹ en ont été attaquées. Dans le journal « Maritza » (1880), le préfet de Plovdiv avertit la population que le phylloxéra a attaqué les vignes du département de Vidin. Peu après, « la peste des vignes » a franchi les Balkans. En 1889 la suppression des vignobles de Vidin a commencé ; en 1903, ceux d'Assenovgrad en ont aussi été affectés ⁴⁰. Après la destruction des vieux vignobles par le phylloxéra, l'Etat a importé des plants de vigne américaine qui ont trouvé en Bulgarie un milieu

³³ *Ibid.*, p. 1.

³⁴ Г. И. Кацаров, *op. cit.*, p. 19.

³⁵ Арх. мат., p. 4.

³⁶ *Ibid.*, p. 4.

³⁷ *Ibid.*, p. 12.

³⁸ *Ibid.*, p. 7.

³⁹ Ив. Странски, *op. cit.*, p. 130.

⁴⁰ Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 248—249.

de développement très favorable et en 1909 leur plantation générale a commencé. C'est ainsi qu'apparaît la viticulture moderne à Stanimaka, mais la production du raisin n'a pas pu atteindre les performances antérieures⁴¹. On a importé en outre des souches hongroises.

La viticulture contemporaine est liée au traitement du sol jusqu'à 60 cm de profondeur. Le terrain choisi a été labouré avec le charrue du type local munie d'une semelle et d'un age tordu⁴², ainsi que d'un soc à long mache (« pàlechnik »). Le soc est fixé à la semelle grâce à l'insertion du long manche dans le chaînon de la semelle où il est attaché par un crampon de fer. Le terrain réservé aux vignobles s'est montré peu propice au premier labour. C'est pourquoi il a fallu solidement fixer le soc à la charrue. Après le premier labour on a travaillé la terre à la pioche à deux dents (« d i k è l »)⁴³, destinée aux sols sablonneux et pierreux. La pioche à deux dents était déjà connue par les anciens thraces⁴⁴. Il faut souligner que dans un ancien document du XIV^e siècle, qui traite de l'utilisation du fer, il est dit que les forgerons ont élaboré non seulement des pioches, des faucilles, des flèches et des scies, mais aussi des « dikeli takjde » (pioches à deux dents)⁴⁵. Après avoir ainsi retourné le sol, on établissait l'emplacement des souches à une distance de 50 cm. l'une de l'autre. On utilise de jeunes souches d'une longueur de 60 à 70 cm. coupées d'une bonne vigne. Les souches coupées en automne, restent pendant 15—20 jours dans l'eau⁴⁶ en faisceaux ou séparément, après quoi on les enfouit dans de petits trous, pleins de fumier d'étable (« g i u b r é ») pour pouvoir germer⁴⁷. Le coupage des souches s'effectue à l'aide de serpettes dentelées (« z v ò n a »)⁴⁸, « zvonja », « dzivania » — ainsi nommées dans le village de Bachkovo, dans le département d'Assenovgrad. La partie supérieure de la souche est taillée obliquement à l'aide de la serpe (« k o s s e r »)⁴⁹, pourvue d'une petite hache (« bradvichka », « baltia »⁵⁰, « koutzoufats »⁵¹) sur le dos de la lame. C'est avec la petite hache qu'on tranche la souche. Comme nous l'avons déjà souligné, la serpe, de même que la pioche ont été con-

⁴¹ Арх. мат., р. 4.

⁴² *Ibid.*, р. 7.

⁴³ *Ibid.*, р. 7, 15.

⁴⁴ П. Дуков, *Земледелието и земеделските железни оръдия в българските земи, през античността*, «ИЕИМ», том. VIII, 1965, р. 152.

⁴⁵ Arch. Andrei Popov /n° 236/, mss. n° 2575, Moscou, Bibl. Lénine; J'ai pu consulter ce document par l'amabilité du Professeur B. Angelov; qu'il veuille trouver ici l'expression de ma gratitude.

⁴⁶ Арх. мат., р. 7.

⁴⁷ *Ibid.*, р. 7.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, р. 7, 15; v. L. Dukov, *op. cit.*, р. 173.

⁵⁰ Арх. мат., р. 16.

⁵¹ *Ibid.*, р. 15, 16.

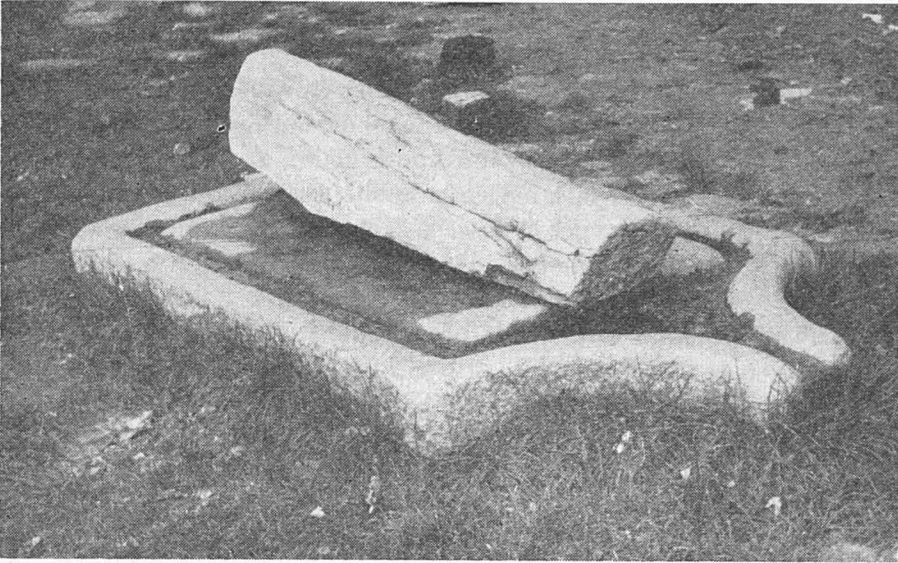


Fig. 5

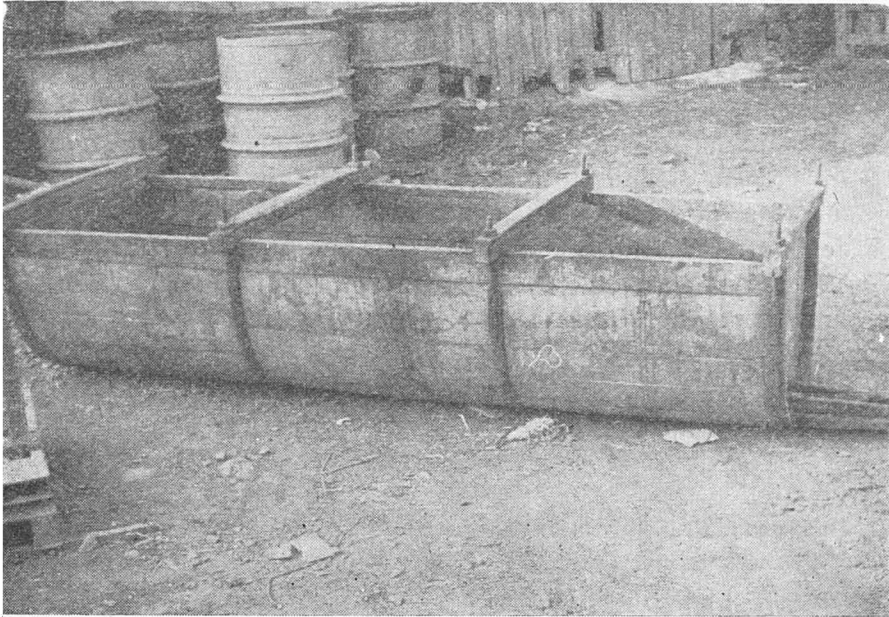


Fig. 6

nues par les Thraces et employées dans la viticulture ancienne. La serpe a été utilisée à toutes les époques ; elle existe encore aujourd'hui. Dans la ville d'Assenovgrad, de même que dans les villages voisins, on connaît deux types de serpes : 1° — vertical, à pointe tordue, unique, ayant une petite hache au dos de la lame ; le manche de bois est en prolongement de la lame ; 2° — très tordu, pareil à une faucille. Le manche de bois est presque perpendiculaire à la lame, munie elle aussi d'une petite hache pareille à celle du premier type. Les serpes sont presque toujours richement ornementées de dessins géométriques. L'outil pour le taillage des épinaiés a la même dénomination (*koser/kladiftir*), mais il a un long manche en bois (s a p) et n'est pas pourvu de petite hache. La serpe (« *kosser* ») est un outil viticole fréquemment utilisé, aussi bien en Bulgarie⁵², que dans d'autres pays⁵³.

Les petites serpes « *dzavanite* », « *dzivaniata* »⁵⁴ sont étroitement liées à la viticulture contemporaine. Elles ont paru dans cette région en même temps que les vignes américaines⁵⁵. Les petites serpes (*zvanite*) (Fig. 8) sont plus pratiques que les serpes plus lourdes et plus compliquées. Au début, les petites serpes étaient utilisées à la ville pour le taillage des branches de mûriers, destinées à l'élevage des vers à soie⁵⁶. Les petites serpes (« *kosser* », « *dzivanè* ») étaient fabriquées par les couteliers (*bouchakchii*)⁵⁷. Actuellement, on peut en trouver dans tout le pays.

Le système de plantation pratiqué avant la Libération, à l'aide d'un plantoir (« *sàdilo* », « *fitiftir* »⁵⁸, « *kladiftir* »⁵⁹, « *kalfat* »)⁶⁰ a été conservé. Le plantoir est fait d'une branche en forme de fourche (« *chetàl* ») dont la partie inférieure est aiguisée en pointe pour être enfoncée dans la terre. Le vigneron prend de ses deux mains les deux manches de la fourche, tandis qu'avec le pied droit il enfonce le plantoir. Nous distinguons les types suivants de plantoirs : 1° entièrement en bois⁶¹ ; 2° plantoirs munis de bouts de fer ; 3° plantoirs ayant une manche transversale en bois ou en fer⁶². Après l'enterrement de la souche, on foule le sol avec les pieds (« *paramanosva se* »). De cette façon, l'accès de l'air est éliminé.

⁵² H. Vakarelski, *Einige bulgarische Weingeräte ...* « *Műveltség és Hadgyomány* », I—II, Budapest, 1960, p. 147—163

⁵³ J. Vincze, *Rebmesser in Ungarn*, dans *Acta Ethn.*, Budapest, VII, 1958, I—II, S. 61—95.

⁵⁴ *Apx. mat.*, p. 15.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ H. Хайтов, *op. cit.*, p. 241.

⁶² *Apx. mat.*, p. 15.

Les souches sont enterrées 7 à 10 fois par an à l'aide des pioches (« nu t i k a ») et « k o p à c h »⁶³. Les pioches qu'on utilise dans la viticulture d'Assenovgrad sont les suivantes : 1 — les pioches à bras courts et droits, de forme semisphérique, ayant un long cou et un trou rond pour le manche en bois ; 2° — les pioches trapézoïdales, ayant un long cou et un trou rond pour le manche ; 3° — les pioches semisphériques ayant les bouts légèrement arqués, de forme triangulaire, ayant une douille ronde. Les pioches « kopàch » sont divisés aussi en quelques types : 1 — « kopàch-tarnokop » est d'une forme allongée, la partie affilée est un peu plus large que la partie arrondie supérieure, où se trouve la douille ; 2° — le « kopàch » ayant la partie inférieure plus large (18 cm) et la partie supérieure plus étroite (6 cm), un petit cou, un trou rond sous le cou (31 cm. de diamètre) ; 3° — le « kopàch » ayant une partie étroite et allongée (14 × 22 cm), tandis que l'autre bout est triangulaire et affilé, avec un trou rond pour le manche. Les pièces en fer de l'inventaire viticole étaient faites par des forgerons, de même que les manches en bois (« sap ») par des tonneliers (« fouchidjii ») ou des charpentiers.

Les vieilles vignes étaient plus résistantes au froid et aux maladies, pendant que les vignes nouvelles exigent de plus grands soins. Avec de rares exceptions, les vieux vignobles n'ont pas été traités au sulfate de cuivre (couperose bleue), ni enterrés en hiver⁶⁴. Des différentes méthodes pour protéger le raisin des oiseaux, on a utilisé comme épouvantails les crânes de chevaux morts ou de bétail, des faucons ou des corbeaux morts, pendus la tête en bas, qu'on accrochait sur la palissade des vignes ou bien sur les échelas de bois. On mettait aussi des épouvantails anthropomorphes, semblables à des personnes ayant les bras largement ouverts, ou simplement de longues perches munies de mouchoirs au bout. Les enfants fabriquaient des girouettes, lesquelles, sous l'effet du vent produisaient un bruit strident, ou encore des claquettes de bois pour effrayer les oiseaux. Certains de ces procédés trouvent encore une large application de nos jours, non seulement dans le département d'Assenovgrad, mais aussi dans tout le pays⁶⁵.

Chaque vigneron aspire à ce que son vignoble soit meilleur que celui de son voisin. On a pris soin des plaissades, surtout des vignes nouvelles, certaines les entourant de haies, d'autres préférant les clôtures de pierres fluviales (« douvâr »).

La préparation des vendanges commence au mois de septembre. Chaque propriétaire de vigne plus ou moins grande assure le nombre

⁶³ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁶⁵ Je donnerai des détails sur cet aspect dans un article en préparation.

nécessaire de bêtes de somme, ânes, mulets⁶⁶, chevaux, loués ou élevés par eux-mêmes pour le transport du raisin jusqu'aux maisons de la ville, aux jours des vendanges ; les habitants des Rhodopes viennent à la ville pour offrir leurs propres bêtes de somme. Les producteurs de vin, les commerçants et les fermiers plus riches louent d'avance les chars à bœufs ou à buffles destinés au transport des grandes quantités de raisin. En outre, chaque vigneron prend des soins préventifs pour préparer tous les récipients vinicoles, destinés à la cueillette et au transport du raisin, à la fermentation et la conservation du vin. Les grands récipients vinicoles comme les « shrapani », « chëburi », « lin », « badëmi », qui sont des barriques de caves ou de transport pour le vin, etc., après avoir été complètement mis à neuf, sont lavés, soumis à un trempage prolongé, après quoi les moindres fentes sont bouchées avec du typra. Finalement, on nettoie et arrange les caves où le vin sera conservé à la température nécessaire.

Après les préparations effectuées par chaque vigneron, les vendanges commencent par de grandes fêtes. C'est alors que les familles des vignerons viennent les aider en même temps que les ouvriers payés. A Assenovgrad il y a deux vendanges. Les vendanges précoces « pronutria », vers le milieu du mois de septembre et les grandes vendanges, le 27 septembre⁶⁷. A la vendange précoce on cueille le raisin « pamid » des vignes situées sur les collines de la ville. Une partie du raisin est transformée en « sapa », vins doux etc., tandis que les résidus sont transformés en eau de vie⁶⁸. Pendant ce temps le raisin « mavrud » mûrit et alors commence la seconde, la grande vendange, à laquelle participent des grands convois de « karaci », des propriétaires de mulets accompagnés de groupe de vendangeuses. De nombreux musulmans arrivaient des arrondissements de la ville de Kardzhali (Rhodopes orientaux) ; une partie considérable de ceux-ci étaient des Bulgares⁶⁹ convertis à l'islamisme du temps de la domination ottomane ; parmi eux se trouvaient les « pomatzi » venus de la région de Smolen. En outre, à Staniniaka arrivaient des « kiradzii » (« kardzii ») avec des chars à bœufs pour transporter le raisin du village de Pavelsko. Il y avait aussi des Bulgares venus des villages de la plaine thrace. Leurs chariots portaient le nom de « sharapanlii » et étaient adoptés spécialement pour le transport du raisin. Dans la ville se réunissait un grand nombre de ces chars, loués pour les vendanges. Outre le transport du raisin avec les chars, nous avons mentionné le transport avec des mulets ayant des bâts « samàr » (šemér) sur le dos. De chaque côté

⁶⁶ Арх. мат., p. 4.

⁶⁷ Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 241—242.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 241.

⁶⁹ Dans mon article en préparation.

du bât on attachait par une hotte-chébour ce qui veut dire deux hottes par mulet, ayant une capacité de 60 ocques chacune, au total, 120 ocques (aux 100 ocques, on faisait la « tara » de 14 ocques (une ocque = 1,280 kg.) Avant la Libération il y avait des gardes (« banchii ») qui contrôlaient le poids des hottes. Quand les chargeurs dépassaient la quantité permise, les gardes les battaient⁷⁰. Les mulets, chargés de hottes (« chebarki ») pleines de raisin circulaient en convoi; à leur cou ils portaient des clochettes (« changardatzi », « chanove ») attachées sur des bandes de cuir (« kaich »). Le mulet qui est à la tête du convoi porte une grosse clochette. Chaque convoi a son guide (« kervandzibanchia »)⁷¹. Les hottes (« cheburka », « chiburka », « chiboureta », « naramki », « foutii ») qu'on trouve presque partout en Bulgarie⁷² sont en planches de pin serrés par des cercles en bois d'avelinier (« chemberi », « chember »)⁷³. Les « chebarki » ont la forme d'un cône tronqué, l'ouverture supérieure est de forme ellipsoïdale et plus grande (57 × 40) que le fond qui n'a que 40 cm, leurs capacité varie entre 50, 60 et 70 « ocques »⁷⁴. Les « chebour » servent aussi pour transporter de l'eau. Les mulets étaient utilisés pour le transport du raisin par les chemins inaccessibles aux chariots. Les vendangeurs arrachaient ou coupaient les grappes avec de petits couteaux en les recueillant dans des corbeilles en osier ou en avelinier, pourvues d'une anse transversale⁷⁵. Les corbeilles pleines de raisin, portées à la main, étaient vidées dans les « chebours ». Les chebours, à leur tour, étaient transportés sur le dos, jusqu'aux chariots. Là on versait le raisin dans des « sharapani » (Fig. 6) et à défaut de chariots, on se servait de mulets.

Les sharapani, « sharaphanà » (de « sharàp » — vin et « Han » — récipient)⁷⁶ de la ville d'Assenovgrad sont des récipients vinicoles pareils à ceux dénommés « pòstavi » (postav) ou aux comportes (« kòrab ») qui servent au transport du raisin dans les régions viticoles du pays⁷⁷. Ces récipients ont une forme semi-sphérique et sont faits de douves de pin, dont les dimensions sont les suivantes : 2—2,5—3 m. de longueur, 15—20 cm de largeur, 2 cm. d'épaisseur et qui sont retenues aux deux bouts du sharapani par des planches recourbées « fòurki ». En haut, les deux « fòurki » sont reliées par un bois transversal (« koushàk ») fixé dans les ouvertures

⁷⁰ Арх. мат., р. 4.

⁷¹ Н. Хайтов, *op. cit.*, р. 242.

⁷² В. Маринов, *Принос към изучаването на бита и културата на турците и гагаузите в Североизточна България*, БАН, 1956, р. 137, fig. 102, а, в.; Арх. мат. Елшица, Пазарджишко-чибурки, р. 23; Г.С. Раковски, *Показалец*, 1859, р. 74; Д. Маринов, *Градиво...*, «СБНУ», XVIII, 1901, р. 148.

⁷³ Арх. мат., р. 14, 15.

⁷⁴ Cette «chebourka» appartient au vigneron G. Kavardjikov. Sa capacité est de 70 ocques de raisin.

⁷⁵ Арх. мат., р. 12.

⁷⁶ Н. Хайтов, *op. cit.*, р. 242.

⁷⁷ Dans mon article en préparation.

du « koushàk » à l'aide de coins de bois. Le « sharapana » est serré et cerné au milieu par un même bois transversal — « koushàk ». Le fond de certains sharapanas est fait de planches creusées « gourna » qui relient les douves. L'un des bouts de la « gòurna » se termine en entonnoir « chouchòur » pour que le moût s'écoule ⁷⁸. Les deux extrémités des sharapans sont fermés par des fonds : d'avant et d'arrière. La capacité des « sharapanas » diffère de 500 à 600, 700 et 800 ocques ⁷⁹. Dans la ville d'Assenovgrad on ne se souvient pas d'avoir utilisé des « sharapana », faites de troncs d'arbres séculaires (d'orme), comme dans les villages de la région de Longoza, à l'embouchure de la rivière de Kamchia, où ils étaient fabriqués par des « kopanàri » (« bãlgarski kopanari ») ainsi appelés parce qu'ils ne parlaient que le bulgare ⁸⁰ ; on en faisait de semblables dans le village de Podvis (département de Burgas) ou encore dans la région de la montagne Strandja etc. Avant l'apparition des sharapanas, dans beaucoup de régions du pays, à Pasardjik ⁸¹, à Sliven ⁸² etc. les paniers de raisin étaient vidés sur des tapis épais et avec ces tapis le raisin était chargé dans les chars. A cause du mouvement du convoi, une partie du moût s'écoulait sur les routes. Ici, on n'utilise pas, comme dans d'autres régions du pays, les « k a d u z i » tonneaux ayant une forme de cône tronqué, destinés au transport du raisin ⁸³. Pour augmenter la capacité des sharapana, on foule le raisin, Les chars transportant les sharapana, après avoir été chargés de raisin, se dirigent vers la ville, en convoi de 30 à 40 chars ⁸⁴. Pendant la période 1895—1900, avant le phylloxéra. la famille de Stefan Shopov de la ville de Stanimaka a transporté 55 chars de raisin dans des sharapanas et a obtenu une production de près de 25 000 litres de vin ⁸⁵.

Les vigneron, qui ne possédaient pas de grands vignobles, effectuèrent les processus de vinification dans les sharapanas mêmes en foulant le raisin. Le moût (« shira », « mǎst ») était transporté dans de grands chaudrons de cuivre (« bakǎr », « kotli »), jusqu'aux barriques, où se produisait la fermentation du vin. Le moût était versé dans des barriques par de grands entonnoirs en bois. Les producteurs plus riches, de la ville de Stanimaka transportaient le raisin sur le dos avec les chebouri (naràmkî, foutîi) jusqu'aux lins ⁸⁶ (« lînove »).

⁷⁸ Dans une cave (2,5 m × 8,5 × 9 m) du village Elšitza (département Plovdiv), j'ai découvert en été 1968 une « šarapana » (1,5 × 3 m) parfaitement conservée.

⁷⁹ Apx. mat., p. 11, 15.

⁸⁰ Dans le village Dǎlgopol, département Varna.

⁸¹ Apx. mat., p. 23.

⁸² *Ibid.*, p. 31.

⁸³ V. Marinov, *op. cit.*, p. 137, fig. 1.

⁸⁴ Apx. mat. p. 11.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁸⁶ N. A. Mironescu und P. Petrescu, *Die Traditionellen Werkzeuge des Weinbaus*, « Cibinium », Muzeul Brukental, Sibiu, 1966, S. 71—72, t. III₂₋₃.

Les lins, selon les informateurs locaux, ont été utilisés pendant longtemps⁸⁷. Ces récipients vinicoles, de dimensions très grandes ont été bien conservés à Assenovgrad. Selon le maître tonnelier (fouchidjia) de grande expérience Guéorgui Kavardjikov (75 ans), la plupart de ces lins ont été faits « il y a 200 ans »⁸⁸. Le père de Guéorgui Kavardjikov, Todor Kavardjikov, lui-même maître tonnelier (fouchidjia), les retenait de ses ancêtres. Il démontait les lins, puis il transportait les pièces et les montait là où il pouvait les vendre. Lui même savait faire des lins. G. Kavardjikov a appris le métier de son père et c'est avec lui qu'il effectuait le montage de pièces des vieux lins dans l'intervalle de 8 à 9 jours. On lui payait pour ce travail 4 monnaies d'or (« jeltitza ») et parfois, il recevait en plus le repas⁸⁹. L'un des trois lins qui ont été conservés jusqu'à présent appartenait au grand producteur de vins, Nikola Yakov Roupez et porte la date du 28 juillet 1886. Ce fait confirme que les lins étaient fabriqués aussi après la Libération, à Stanimaka, jusqu'à l'apparition du phylloxéra, lorsque la production de ces récipients cessa. D'autres maîtres tonneliers construisaient des lins dans la région de Pasardjik, dans les villages de Mechka, Bata Bania, Elshitza, Patalenitza, etc. On utilisait comme matériel le bois de chêne⁹⁰. La présence d'un grand nombre de lins dans les villages d'Elshitza et de Patalenitza (Pasardjshko)⁹¹ comme aussi dans les villages de Tzalapitza et de Belashitza (Plovdivsko)⁹² (où ils furent conservés jusqu'en 1944⁹³) prouve qu'on en fabriquait aussi dans ces régions vinicoles. Un lin a duré « deux siècles »⁹⁴. Ces énormes récipients vinicoles suscitaient l'intérêt des étrangers qui consignaient leurs impressions dans leurs notes de voyage. Ainsi, par exemple, Paul Lucas (1706) a décrit un lin qu'il a vu à Stanimaka ayant 20 ampans (4 m) de longueur et de 6 pas de hauteur⁹⁵. Le tonnelier G. Kavardjikov a hérité de son père et de son grand-père un lin d'une capacité de 100 000 ocques de raisin⁹⁶ : ses douves avaient 4 m de longueur, 20 cm de largeur, 8 cm d'épaisseur, tandis que les dimensions des solives en bois horizontales (vasglavntzi), « taban » étaient de 20 × 20 cm. Ce lin avait été construit par des maîtres tonneliers de Stanimaka, 150 ans auparavant⁹⁷. Il y avait des lins d'une

⁸⁷ Аpx. мат. п. 5.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 5, 9.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 40, 50.

⁹¹ *Ibid.*, p. 9, 12, 13, 21, 22, 50, 76, 81, 86, 88.

⁹² *Ibid.*, p. 117, 120, 121, 80, 81, 90.

⁹³ *Ibid.*, p. 40.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ Н. Хаїтов, *op. cit.*, p. 243.

⁹⁶ Аpx. мат., p. 4.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 6.

capacité de 30 000, 40 000, 45 000 ocques de raisin. Un lin d'une capacité de 40 000 ocques, propriété d'Arguire Ganiolou, a été acheté après le 9.IX.1944 par le « Vinprom » (entreprise vinicole bulgare) d'Assenovgrad. De son matériel, on a fait 7 barriques (« badem ») d'une capacité de 10 000 ocques chacune⁹⁸. Dans la cave de Hadji Andon Bajdemov il y avait un lin de 30 000 ocques de raisin ; plus tard, il a été modifié et ne pouvait contenir que 15 000 ocques de raisin⁹⁹. Il y avait des lins dans toute la ville de Stanimaka. Chaque propriétaire de vignoble disposait de lins, plus ou moins grands. Ainsi, par exemple, Kara Yanaki possédait un lin d'une capacité de 30 000 ocques ; Hadji Dimitar, de 30 000 ocques¹⁰⁰, Hadji Georgi Koussmov, de 40 000 ocques¹⁰¹. Mentionnons encore Hristofor Hadji Toma, Toma Tabakov, Ynko Boev, le grand commerçant Karabadjaka, Yakov Nikola Roupez etc. Les vigneron des villages voisins d'Assenovgrad possédaient aussi des lins. A Kouklen un lin fut conservé jusqu'en 1960. C'est intéressant de mentionner que les Bulgares du village de Koubalichte (région de Drama) disposaient de deux lins, propriété d'Anguel Titianov et Panayot Atanassov, qui par leurs dimensions et leur fabrication rappelaient beaucoup les lins d'Assenovgrad et de Patalenitza (Pasardjisko), avec la différence qu'ils étaient faits en bois de châtaignier¹⁰². Ces deux lins satisfaisaient les besoins de tout le village. G. Kavardjikov confirme que dans la ville d'Assenovgrad, il y avait aussi des lins en bois de châtaignier apporté des « Sept îles de la mer Blanche » ; le lin de Ianaki Gandev Dimitrakov du village de Bachkova (Assenovgradsko) a été fait du même bois¹⁰³. Le bois nécessaire aux lins de Stanimaka a été transporté des forêts séculaires des Rhodopes (des alentours du village Orechovo). Mais le plus souvent, on utilisait les troncs de chêne, dénommés « meché ».

La maison du capitaliste Yakov Nikola Roupez (Fig. 7) d'Assenovgrad s'est relativement bien conservée jusqu'à nos jours. Dans la cour de cette maison, il y a un bâtiment pour abriter les lins. C'est un auvent où se trouvent installés trois lins, les deux premiers plus anciens et le troisième, plus neuf (1886). Nikola Roupez a possédé une exploitation dans la région de « Chaykăra », où se trouvait sa ferme, cette exploitation a été désignée en 1908 comme exploitation modèle¹⁰⁴ et lui-même considéré

⁹⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 5.

¹⁰¹ Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 243.

¹⁰² Арх. мат., p. 117.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 1 ; V. Едно образцово стопанство, dans « Дружба », 190, (5, VI, 1908), p. 5, Станимака.

l'un des plus grands producteurs de vin de Stanimaka. N.R. est né en 1852, dans le village de Bachkovo (Assenovgradsko). Son père, Nikola Roupez, d'origine bulgare de la région des Rhodopes fût aussi un éminent vigneron. Yakov Nikola Roupez et ses frères se sont dénommés grecs et sont devenus commerçants de vins (en exportant même en France)¹⁰⁵. C'est ainsi qu'ils ont déménagés à Sofia, où ils avaient un petit café. En 1918—20 ils ont vendu leurs biens pour 11 millions de levas d'alors au Kouzoglou, capitaliste de Sofia¹⁰⁶. En 1900, Yakov Roupez est revenu à Stanimaka et a concentré ses efforts sur sa ferme (le « Yakov chiflik »).

Pour pouvoir créer son exploitation, Yakov Roupez a acheté les terres qui entouraient la ferme. Il a été obligé de payer plus cher pour que, coûte que coûte, il obtienne ces terres¹⁰⁷. C'est ainsi qu'il a acheté les 70 ha de terre qu'il n'a cessé d'augmenter. Il a cultivé des vergers plantés de très bonnes variétés de pommiers et de poiriers. Il a fait venir de l'étranger une variété particulière de prunes dites « d'âne » (« magareshki »), très grandes. Il a planté 400 noyers. Ces noyers ont été déracinés en 1956/57¹⁰⁸. Autour de la ferme, il y avait une vigne de 25 ha de vieux muscat. Les ouvriers des vignes et de la ferme étaient surtout des turcs des villages voisins comme Kouklen, Dolni Voden etc.

Les ouvriers saisonniers engagés pour la fabrication du vin étaient logés dans des bâtiments primitifs, peu hygiéniques, situés le long de la route principale de la ville¹⁰⁹. Maintenant ces bâtiments n'existent plus. Les hommes recevaient 1 leva par journée de travail, tandis que les femmes ne recevaient que 80 stotinki¹¹⁰. Seulement 10 personnes s'occupaient de la production de vin qui s'effectuait dans la maison de Roupez ; en plus il y avait les 3 responsables (« gavasi ») bulgares : Ilija, Philip et Trendafil qui travaillaient depuis le mois de septembre jusqu'en janvier¹¹¹.

Pour la transformation annuelle de 200 à 250 000 kg. de raisin¹¹², Yakov Roupez a construit, dans la cour de sa maison de Stanimaka (Assenovgrad) deux bâtiments complémentaires, l'un contre l'autre : un auvent abritant trois barriques (« badém »), d'une capacité totale de 15 000 à 20 000 ocques de raisin à fouler et un autre auvent comprenant le bâtiment de lin décrit plus haut, les trois grands lins, rachetés à présent et qui constituent un « monument de culture ». Le premier auvent n'existe plus.

¹⁰⁵ Аpx. мат., p. 1.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 1.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 3.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 1.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*, p. 2.

L'auvent (« saivant ») ayant le lin au-dessous est un édifice en bois dont la charpente en chêne épais est construite à deux étages ayant un toit (auvent) à pente unique, couvert de tuiles ondulées. Au deuxième étage se trouvent installés les trois lins de dimensions égales : ($4 \times 4 \times 2$ m)¹¹³. La distance entre les trois lins est de 50 cm. On peut monter jusqu'aux lins par un escalier en bois qui est continué par un palier situé devant la façade, sous la partie avancée de l'auvent. Les premiers deux lins ont été construits avant la Libération (1886). Tous les trois ont les mêmes dimensions ; la différence consiste dans le système de consolidation des parois de bois. Celle du nouveau lin est faite en petites poutres de chêne étroites de $10 \times 15 \times 5$ cm, enserrées par des poutres d'angles, tandis que les deux lins plus anciens, sont revêtus de planches de chêne plus larges.

Au rez de chaussé, sous chaque lin, une barrique est installée ayant une capacité de trois tonnes chacune, pour l'écoulage du moût après ou avant la fermentation. Maintenant, ces barriques n'existent plus.

Contigu à l'auvent, en angle droit, il y avait un bâtiment typique pour Stanimaka. C'était une cave énorme creusée dans le sol, deux mètres en profondeur, dont les murailles de pierre étaient recouvertes de mortier à chaux. La cave est haute de 4,5 m, longue de 10 m et large de 6 m. Une construction intéressante, en grosses poutres de chêne supporte les solives du toit. Dans la cave se trouvaient quatre barriques de grande capacité. On dit de l'une d'elles qu'elle était remplie depuis le premier étage du bâtiment à travers un tuyau en caoutchouc. Maintenant dans la cave il n'y a que deux barriques qui soient conservées : la première, située à la droite de l'entrée, d'une capacité de 3,5 tonnes, est faite de douves en chêne de 4,5 cm d'épaisseur, 2,5 m de longueur sur 8 cm. de largeur, retenues par des cercles en fer forgé (« chemberi ») larges de 10 cm. La seconde barrique, qui a conservé sa position, est située dans le coin opposé. Elle a une capacité de 9 tonnes et sa construction est pareille à la première. Les barriques sont posées sur des supports en bois (« podpori ») — de grosses poutres de chêne afin de créer un espace entre les barriques et le sol.

A Stanimaka, l'auvent avec ses trois lins est connu sous le nom de « comporte immobile » de Yakov Nikola Roupez ; il fut construit par les ouvriers, les valets et les maîtres tonneliers (« katzari », « fouchkjii ») de la ville de Stanimaka ; de même que la cave de vin et les autres éléments, il reste un monument unique de la culture viticole et vinicole. C'est peu probable qu'on puisse en trouver ailleurs de semblable. Dans un avenir prochain, le tout sera restauré et converti en petit musée en plein air.

¹¹³ Арх. мат. — Елшица, Пазарджишко, р. 85.

Les ouvriers d'Yakov N. Roupez préparaient avec précaution tous les récipients vinicoles, y compris les lins, les barriques et les tonneaux¹¹⁴. On lavait les barriques à grande eau, en employant de grands balais de fagots ; on utilisait à cette fin aussi de grands tuyaux en caoutchouc. On prenait de l'eau de puits (conservé jusqu'à nos jours) à l'aide d'une pompe à main (toloumba). On laissait continuellement tremper les lins dans l'eau pendant un mois en trappant leurs parois à l'aide de récipients en bois creusés ou des plateaux ronds¹¹⁵. Toutes les barriques après le trappage étaient frottées et lavées à l'intérieur et à l'extérieur à l'aide de brosses. En même temps tous les trous étaient calfeutrés avec du typha (« papurosvani ») : on mettait entre les deux planches (« voutour ») du typha pour que le liquide ne coule pas. Le raisin était transporté des « charapani » jusqu'aux lins sur le dos, avec des « chebourki » en montant l'escalier. Les fouleurs de raisin ne portaient que des caleçons en toile cirée ou en serpillière. Les fouleurs entraient par deux ou trois à la fois et commençaient à fouler le raisin en se tenant à la poutre transversale (« guivguir »). Ils travaillaient du matin au soir. A midi, ils interrompaient leur travail pour déjeuner. La nuit, ils ne foulaient pas d'habitude. Cela n'arrivait que rarement, lorsque le vin « s'allumaient » et commençait à « bouillir » à cause de la fermentation ; c'est alors que le foulage ininterrompu était indispensable. Sous l'effet de la fatigue et du CO₂, quelques uns ne pouvaient pas résister et tombaient dans le lin. On les enlevait morts¹¹⁶. Quand il faisait froid, la fermentation tardait, et alors, on chauffait des fers pour les mettre dans le moût. Quand il faisait chaud, on transférait le moût dans d'autres récipients afin de diminuer le processus de fermentation¹¹⁷. En le foulant, le moût se réchauffait et les grains s'ouvraient ; le foulage était aussi indispensable pour empêcher l'ébullition rien que dans les couches superficielles. Le foulage continuait jusqu'à la fin de la fermentation, de l'ébullition du moût. Alors on laissait le moût s'éclaircir pendant 10 à 15 jours et ensuite on puisait le vin directement des barriques, qui se trouvaient sous les lins, où on le transférait dans d'autres barriques en se servant d'entonnoirs (« gurni ») de bois ou de ferblanc. L'éclairage venait après que les résidus (« prastini ») du raisin fussent tombés au fond du lin. Le vin transparent restait au dessus des résidus¹¹⁸. Le temps écoulé depuis ce moment jusqu'au transfert du vin nouveau dans les barriques est connu sous le nom du « mois de la

¹¹⁴ Apx. mat., p. 1.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 1.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 2 ; Dans le village de Tzalapiza (Plovdiv), au cours du nétoyage du lin, deux personnes de la famille de Velika Krăsteva Koukounova ont été asphyxiées : Krăstiu Koukounov et Stoil Roudov.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 1.



Fig. 7



Fig. 8

calebasse» (« kartun messetz »). Cela est dû au rôle très important que les calebasses jouaient alors ; c'est avec elles qu'on transférait le vin nouveau et qu'on en buvait, malgré qu'il eut été foulé avec les pieds¹¹⁹. Les ouvriers d'Yakov N. Roupez recevaient de 1896 à 1907, 2 leva par jour et de la nourriture¹²⁰ à l'époque où le phylloxéra avait liquidé les vieux vignobles. Le paiement des salaires s'effectuait chaque dimanche, après la messe, dans la maison du propriétaire, où les ouvriers recevaient du café¹²¹. Yakov N. Roupez allait chaque dimanche à l'église, vêtu de noir et portant un chapeau rond. A la ville il circulait en cabriolet vitiré à deux roues (« brička »). La voiture était tirée par un très beau cheval et le cocher se trouvait à l'arrière¹²². Yakov N. Roupez estimait la culture grecque et se considérait grec. Le 25 juillet 1925 il fut attaqué et cruellement tué pendant qu'il se trouvait dans son verger. On suppose que ce meurtre avait une cause politique.

Avant et après la Libération, jusque vers 1900, les principaux récipients de foulage et de viniculture étaient les lins. Successivement ils ont cédé la place aux grandes barriques (« bademi »), « badmi »¹²³, « badni »¹²⁴. C'est surtout après le phylloxéra que la mode des « bademi » est venue. La cause principale réside dans le fait que les bademi sont plus pratiques. D'un lin on pouvait fabriquer 6—7 « bademi », tonneaux et autres récipients. Les « bademi » sont des grands récipients ayant la forme d'un cône tronqué au fond plus étroit que l'ouverture. Par leur forme, ils ressemblaient beaucoup aux dénommés « k a d o u s » utilisés en transport du raisin, mais les « bademi » sont beaucoup plus grands et les propriétaires les montaient dans les maisons des vigneron. Il y en a eu différentes capacités de 20 000—30 000 ocques de raisin à 3 000—4 000. Il y avait des « bademi » ayant les dimensions suivantes : 5 m diamètre supérieur, 2 m diamètre du fond. Les douves étaient longues de 2—2,5 m, larges de 8—10 m et épaisses de 2—3 cm.

Après la liquidation des vieux vignobles, les lins sont longtemps restés inutilisés. Leurs propriétaires ont ensuite vendu le matériel dont ils étaient faits, car la qualité du bois était excellente. Stanimaka s'est transformée en fournisseur principal de bois de chêne, si apprécié pour la fabrication des « bademi », barriques pour les dépôts et les caves de vin, tonneaux pour la fermentation du vinaigre, etc. On a exporté de Stanimaka des centaines de tonnes de bois des vieux récipients vinicoles et

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 2.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 5.

¹²¹ *Ibid.*, p. 1, 5.

¹²² *Ibid.*, p. 12.

¹²³ Арх. мат. р. 83 — Елшица, Пазарджишко.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 88.

des lins ¹²⁵. Un grand nombre de lins ont été expropriés après 1944, en vigueur d'une loi spéciale. Les lins ont été donnés à l'entreprise vinicole locale « Vinprom » et transformés en « bademi », barriques et tonneaux. Les lins ont pu être conservés seulement par ceux qui ne figuraient pas dans les documents municipaux comme producteurs de vin (dont les lins, comme nous venons de le dire, ont été expropriés), mais comme agriculteurs. C'est à cause de cela que les trois lins et les récipients vinicoles du capitaliste Roupez ont pu être conservés, car il a figuré dans les documents comme « agriculteur ». Le vieux maître Todor Kavardjikov et son fils Guéorgui Kavardjikov ont travaillé à Stanimaka à des « bademi » ayant la destination Sofia, Vidin, Lovech, Anhialo et autres villes du pays, en utilisant le matériel des vieux lins et des planches de pin.

Au commencement les « bademi » étaient rattachés par des cercles en bois (« chemberi »), plus tard ceux-ci ont été remplacés par des cercles de fer de 8 à 10 cm de largeur. G. Kavardjikov a fabriqué des « bademi » d'une capacité de 50 000 ocques de raisin pour les besoins de la fabrique de vinaigre de Plovdiv. En 1906, la municipalité a envoyé à l'exposition de Plovdiv un « badem », élaboré par G. Kavardjikov. Ce « badem » est resté à Plovdiv dans un restaurant ¹²⁶. Dans les « bademi » le raisin était pressé à l'aide de barattes de bois (« tãpchilo »)¹²⁷.

Des maîtres tonneliers comme G. Kavardjikov d'Assenovgrad ont aussi construit de grandes barriques (« bãcvi ») pour conserver le vin dans les caves de la ville et dans d'autres lieux. Ils en ont fabriqué même d'une capacité de plus de 8 000 — 10 000 litres. C'est surtout des vieux lins que le bois de ces barriques a été pris. G. Kavardjikov avait un atelier dans la ville, mais il visitait aussi d'autres villes, afin de fabriquer les barriques sur commande. Citons entre autres : Plovdiv, Pazardjik, Chirpan, Stara Zagora, Sofia, Vratza, Vidin. Durant ses tournées il était aidé par Guéorgui Grigorov Gandev, son compagnon, qui avait en 1960 75 ans.

A Assenovgrad les grands commerçants comme Hrissitza Foreto, Nikola Danilov, Thoma Tabakov, Andon Bechoolov, les frères Pechovi Yanko Boev ¹²⁸ ont eu des grandes barriques de vin d'une capacité de 20 000, 30 000, 40 000 litres de vin chacune ; G. Kavardjikov et Hrissitza Foreto possédaient des barriques d'une capacité de 40 000 et de 50 000 ocques, et Thoma Tabakov a eu des barriques de 20 000, 30 000 et 40 000 ocques de vin. Le père de Hadji Andon Bechoolov, âgé de 84 ans en 1960, en devenant commerçant, a acheté de vieux lins pour les transformer

¹²⁵ *Ibid.*, p. 7 — Assenovgrad.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 4.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 15.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 13.

en « bademi » et en barriques ; dans sa cave il avait 6 barriques d'une capacité de 25 000 ocques de vin chacune ¹²⁹. Avant la construction du chemin de fer Plovdiv—Sofia, les grandes barriques d'une capacité de 5, 6, 7 tonnes chacune étaient transportées sur des chars à bœufs et à buffles jusqu'à Plovdiv et autres villes, mais surtout à Sofia. C'est de cette façon que Yakov Roupez a transporté des barriques de vin à Sofia d'où il les a exporté à l'étranger ¹³⁰.

Les outils que le maître tonnelier G. Kavardjikov a utilisés pour le montage et le démontage des vieux lins et pour transformer le bois des vieux lins en « bademi », barriques, tonneaux et autres récipients vinicoles sont les suivants (tous conservés jusqu'à présent dans sa maison) ¹³¹ :

1. Banc à tailler (« stroug-plan ») — 15 × 70 cm.
2. Coutre pointue (« tesla-tárnokop ») pour dégrossir.
3. Tire pour mettre le dernier cercle (« kouchka ») — 43 cm. de longueur.
4. Bondonnière (« bourguia-oulouk »).
5. Grande et petite scie pour défaire les douves.
6. Plan droit (« isnimalo »).
7. Jabloir (« zarez ») pour faire le jable ou la rainure dans laquelle viendra se loger le fond.
8. Rabots — « rendeta ».
9. Marteaux de fer.
10. Marteaux de bois pour serrer les cercles.
11. Scie à chantourner (« bichkia »).

Dans la ville de Stanimaka on produit différentes espèces de vins. De l'espèce prédominante, le « mavroud », on produit le « malaga de Stanimaka » ou « mavroud » noir ¹³². Ce vin est obtenu du raisin qui est devenu blet. On le laisse fermenter avec les résidus. La couleur de ce vin est celle des rubis approchant au « Bordeaux ». A Stanimaka il y avait 140 hectares de vignes de raisin « mavroud » ¹³³. La famille des Gandev qui possédait 2 hectares de vignobles, achetait du raisin supplémentaire des villages : Kouklen Voden, Karaagach, du département d'Assenovgrad et des vignerons plus pauvres. En 1912 le prix du « mavroud » était de 2 lévas par kg tandis que celui du « malaga » en était de 10 à 12 léva le kg. Des Français achetaient le vin « malaga de Stanimaka » à un prix très bas, 4—5 leva le litre, et le revendaient à des Sociétés Anonymes de Plovdiv.

Les vignes plantées de « pamid » sont moins nombreuses que celles plantées de « mavroud ». Du « pamid » on produisait le vin blanc. Quand

¹²⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 2.

¹³¹ *Ibid.*, p. 9.

¹³² *Ibid.*, p. 14, 133.

¹³³ *Ibid.*, p. 11.

le moût était immédiatement tiré des lins et des « bademi » dans les barriques, où la fermentation continuait sans résidus, on obtenait du vin blanc ; si on laissait le vin fermenter avec les résidus, on obtenait du vin « noir ».

Stanimaka est devenu le centre principal vinicole du pays, là se trouvant de grands commerçants de vin capitalistes. Dans la ville, il y avait plus de 300 dépôts de vin ¹³⁴. En 1895 il y avait 29 millions d'ocques de raisin, cependant qu'en 1906 il y en avait 32 millions ¹³⁵. Chaque maison de vigneron possédait une cave pleine de barriques de vin. La cave du commerçant de vin Tchorbadjaka avait une profondeur de 9 m sous terre. Certaines maisons ressemblaient à des forteresses, entourées de hautes murailles très épaisses, ayant une distribution intérieure spéciale. Dans ces maisons, comme par exemple celle de G. Kuzmanov, on transportait de 120 à 150 mille d'ocques de raisin et même 250 000 à 300 000 ocques. De ce temps, il n'y avait pas des variétés de raisin de table. Les petits vigneron vendaient leur raisin aux grands producteurs de vin. Le commerce de vin était très prospère. A Assenovgrad les commerçants acheteurs de vin arrivaient de Bourgas, Anhialo, Sliven, Kalofer, Karlovo, Samokov, Doupnitza (Stankedimitrov), Sofia, etc. Le vin était transporté de même dans les Rhodopes où il était acheté par les taverniers ¹³⁶. A Stanimaka de grands capitalistes étaient engagés dans le commerce de vin ¹³⁷.

Pour conserver le vin plus longtemps dans la ville, et surtout dans les villages et villes des régions montagneuses, on a utilisé des jarres (« kiup ») d'argile, ayant une capacité de 50 litres. On creusait un trou dans la terre sous l'auvent ou dans la cave, et on mettait là-dedans le « kiup » avec le vin, en le couvrant bien avec de la terre ; on mettait des « kiup » moins grands dans des trous creusés dans la maison. Ces récipients avaient une forme particulière : tout bombés, ayant le fond en pointe. Les « kiup » étaient vernis seulement à l'intérieur. Le couvercle du « kiup » était en argile et on mettait dessus une planche ou du fer blanc. Le couvercle était enduit et ce n'est qu'aux jours de grandes fêtes ou aux mariages qu'on ouvrait les « kiup » et qu'on y puisait le vin avec de petites calebasses pour que le vin ne se trouble pas. Les résidus étaient pressés contre le fond à l'aide d'une planche percée sur laquelle reposait une pierre. Dans le « kiup » le vin pouvait se conserver pendant 1 à 2 ans ¹³⁸. Il y a des

¹³⁴ *Ibid.*, p. 4.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 4. Selon le témoignage de G. G. Gandev (67 ans) qui détient l'information de son grand-père, Stavri Ia. Milenda, lequel était à l'époque « badjarin » et prélevait les impôts sur le raisin apporté dans la ville.

¹³⁶ Pendant la guerre de Crimée (1856) le vin de Stanimaka destiné aux troupes d'occupation françaises était transporté par Varna.

¹³⁷ La famille Bozovi qui faisait du commerce avec la Serbie, transportait le vin dans ses petits tonneaux.

¹³⁸ *Apx. mat.*, p. 14.

« kiup » pareils dans le Musée Ethnographique de la ville de Smolian ; ils ont été trouvés dans le cartier de Raikovo.

A cause de la grande production de vin, à Stanimaka on obtenait de grandes quantités de résidus. Au cours de la fermentation, les résidus tombaient au fond des récipients. Certains vigneronns les pressaient avec des pierres. Après que le vin eut été puisé, on élevait les résidus, trempés fréquemment auparavant pour qu'ils ne se dessèchent et ne se tannent pas. On les enlevait des lins par morceaux, coupés à la hache, ensuite on les mettait dans des alambics de cuivre destinés à la distillation de l'eau de vie. Le distillage durait 20 jours¹³⁹. On obtenait de grandes quantités d'eau de vie : c'était ce que l'on appelait le « dus »¹⁴⁰ qu'on distillait de nouveau pour obtenir l'anisette (« maiz » ou « picro ») à laquelle on ajoutait des substances masticatoires ou de l'anis. Ce processus s'effectuait dans les alambics spéciaux¹⁴¹. Vers 1892 on a commencé à fabriquer du cognac d'après les procédés occidentaux¹⁴².

La production du vinaigre a aussi été très développée. On utilisait les vins de mauvaise qualité et les vins qui avaient tourné¹⁴³. Le vinaigre était transporté dans des outres de cuir ou dans de tonnelets en bois, à dos de mulets.

Aujourd'hui, dans la ville d'Assenovgrad, un bâtiment moderne a été construit pour la Société Vinprom. Le processus s'effectue à présent selon les dernières exigences de la technologie moderne. Une grande partie de la production, environ 16 millions kg de raisin annuellement est destinée à l'étranger. Le vin est exporté en Allemagne Occidentale et en Pologne. Le Vinprom a des succursales à Pazardjik, Plovdiv et Liaskovetz.

De toutes les caractéristiques ethnographiques de la viticulture traditionnelle d'Assenovgrad décrites plus haut, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

La viticulture et la production de vin, étroitement liée l'une à l'autre, ont été connues par la population d'Assenovgrad et ses arrondissements depuis les temps les plus anciens et pratiquées jusqu'à nos jours, grâce aux conditions climatologiques et au sol favorable à la culture de la vigne. Les techniques (plantation, culture, récolte et production de vin) utilisées par les Thraces, adoptées par les Romains, les Byzantins et les Slaves ont été conservées, en termes généraux, par la population bulgare, notamment dans Assenovgrad, pendant tout le XIX^e et au début du XX^e siècles. La continuité ininterrompue en ce sens est témoignée par l'emploi des mêmes

¹³⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴⁰ H. Хайтов, *op. cit.*, p. 246.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 246.

¹⁴² *Ibid.*, p. 246.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 247.

outillages et récipients vinicoles destinés au transport du raisin et à la transformation en vin ; citons entre autres les serpes munies de petites haches (« kosser », « bradvichka ») les pioches à deux dents (« dikel »), le plantoir (« sadilo »), la comporte et tout spécialement le lin. Tous ces outils et récipients ont été utilisés par la population bulgare, par les peuples voisins et même en dehors de la péninsule Balkanique, tant dans un passé lointain qu'au moyen âge.

Au XIX^e siècle et au commencement du XX^e, dans la ville de Stanimaka (Assenovgrad) s'est formé l'un des centres viticoles et vinicoles les plus importants de Bulgarie. Des variétés « pamid » et « mavroud » qui ont persisté depuis l'antiquité jusqu'à nos jours on obtient des vins célèbres, riches en tanin (le « mavroud » surcut). Le vin « mavroud » a été exporté à l'étranger dans le passé, comme à présent.

A Assenovgrad se trouvait le plus grand nombre de lins énormes, destinés au foulage du raisin en vue de la fermentation du moût et la production de vin. Ces lins ont été fabriqués par des maîtres tonneliers d'origine bulgare, qui utilisaient le bois des Rhodopes. Les grands vignerons et commerçants de vin bulgares ont possédé les lins les plus grands qu'ils installaient sous des auvents — « bâtiments de lin ». Après la disparition des vieux vignobles due au phylloxéra et la diminution rapide de la production de vin à Stanimaka, les lins ont perdu de leur importance. Ils sont restés de longues années inutilisés. Le matériel de très bonne qualité a commencé à être utilisé à la fabrication d'un nouveau type de récipients à fouler le raisin et à faire fermenter le moût, récipients connus sous le nom de « bademi » qui sont beaucoup plus pratiques que les lins, de même que plus économiques quant au matériel nécessaire à leur fabrication. Après l'année 1944, lors de la fondation du Vinprom et de la construction d'une grande entreprise dans la ville même, la transformation du raisin avec les machines les plus modernes a contribué à la disparition des lins, qui furent remplacés par des « bademi » et de grandes barriques.

Aujourd'hui le seul bâtiment de lin abritant trois grands lins — unique non seulement en Bulgarie, mais en toute l'Europe — est conservé à Assenovgrad. Ce bâtiment de lin est considéré monument de culture, témoignage des vieilles traditions de la viticulture bulgare. Les deux bâtiments complémentaires de la Ferme de Yakov, près d'Assenovgrad, sont les derniers vestiges de la classe capitaliste des « chorbadjii » bulgares.

ZEITGENÖSSISCHE SOZIOLOGISCHE ASPEKTE DES VERSTÄDTERUNGSPROZESSES IN SÜDOSTEUROPA

II — DER MATERIELLE UND GEISTIG-KULTURELLE WANDEL

von LIVIU P. MARCU

Der Verstädterungsprozeß wirkt sich in allen Gesichtspunkten auch auf das materielle und auf das kulturelle Leben aus. Auch in Südosteuropa ist die *Erhöhung des Lebensstandards* der Bevölkerung ein Grundelement des Verstädterungsprozesses. Diese Erhöhung verläuft in den sozialistischen Staaten in diesem Teil des Kontinents stürmisch und bildet als solche einen Interessensepunkt erster Ordnung in den jeweiligen Staatsplänen¹. In diesem Sinne sind nachdrückliche Anstrengungen gemacht worden um die Produktionskräfte zu beschleunigen, das nationale Vermögen vermehren und den Lebensstandard der Massen laufend zu heben.

So ist zum Beispiel heute in Rumänien, im Vergleich zur Vorkriegszeit, in der ein wichtiger Prozent der Landesbewohner über keinerlei Kaufkraft verfügen und die Dorf- und Stadtrandbevölkerung in äußerst armen Verhältnissen lebt², der Reallohn im Jahre 1968 um 2,6 mal höher als im Jahre 1950 erreichte Stand. Die *Einkommen* der ländlichen Bevölkerung sind ebenfalls stetig größer geworden und betragen am Ende dieses

¹ Vgl. Nicolae Ceauşescu, *Bericht zum X. Parteitag der Rumänischen Kommunistischen Partei*, Bukarest, 1969, S. S. auch V. Rausser *Creşterea continuă a bunăstării populului — obiectiv central al Partidului Comunist Român* (Die stetige Hebung des Wohlstands des Volkes — das Hauptziel der Rumänischen Kommunistischen Partei), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7951 vom 20. Januar; M. Constantinescu, *The Urbanization Process in the Socialist Republic of Romania*, mitgeteilt am 7. Weltkongreß für Soziologie, Varna, 1970 (im weiteren 7. WKS); Ders., *Cercetări sociologice 1938—1971*. (Soziologische Untersuchungen, 1938—1971), Bukarest, 1971, S. 134—171.

² *Enciclopedia României* (Die Enzyklopädie Rumäniens), Bd. IV, Bukarest, 1939, S. 891 u. f.

Jahrzehnts trotz der absoluten Abnahme der ländlichen Bevölkerung um 20 % mehr als im Basisjahr 1960. Desgleichen änderte sich auch die Einkommenstruktur, d. h. die vom Dorfe und aus der Kooperation herührenden Einkommen nahmen zu. Im Jahre 1967 stammten etwa 43 % des Geldeinkommens des Bauern aus der Landwirtschaft, 38 % aus dem Lohn und die Differenz aus anderen Quellen³.

Eine im vorgangenen Jahrzehnt in Bulgarien durchgeführte Enquête meldete auch hier im Vergleich zur vorigen Periode eine beachtliche Steigerung der Kaufkraft aller sozialistischer Kategorien. Die Steigerung war bei den Genossenschaftsbauern viel größer; sie erreicht bei diesen Bauern 204,2 % im Vergleich zu 188,3 % bei den Angestellten und 187,3 % bei den Arbeitern⁴.

Hinsichtlich der Käufe ist in der letzten Zeit in den Ländern Südosteuropas zu verzeichnen, daß der Erwerb von Gebrauchsgütern mehr ansteigt als der von Verbrauchsgütern. Dies ist darauf zurückzuführen, daß hauptsächlich in den sozialistischen Ländern, infolge der landwirtschaftlichen Vergenossenschaftung die Ausgaben für den bäuerlichen Eigenhaushalt wesentlich gesunken sind, und ein immer größerer Teil des Einkommens zur Bedarfsdeckung des Eigenkonsums, und hauptsächlich zum Erwerb von Gütern zum Dauergebrauch verwendet werden kann.

In Rumänien steigen zum Beispiel die Ausgaben für den Kauf von Verbrauchs- und Gebrauchsgütern von 59,4 % im Jahre 1959 auf 64,2 % im Jahre 1967 und die Pflicht- und freiwilligen Zahlungen sinken von 11,7 auf 7 %. Im Vergleich zum Basisjahr 1960 werden nach dem Ende des Jahrzehnts im dörflichen Milieu dreimal mehr Rundfunkgeräte, neunmal mehr elektrische Waschmaschinen, viermal mehr Armbanduhren, über zweimal mehr Fahrräder erworben. In der gleichen Zeitspanne stieg die Anzahl der Fernsehgeräte von 194 auf 43 000, die der elektrischen Kühlschränke von 82 auf 13 000, die der Nähmaschinen von 6478 auf 25 000⁵.

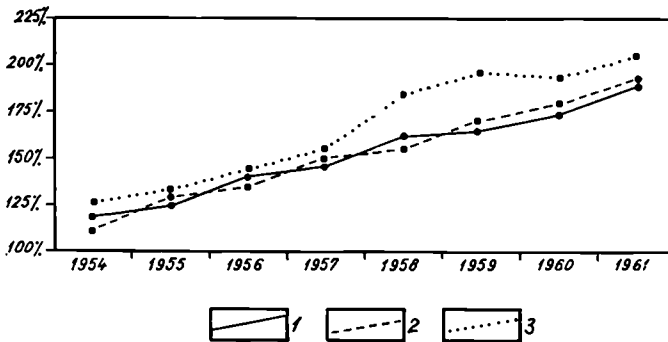
Die Enquête über Haushaltsbudgets hat in Bulgarien, beim Vergleich zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung ergeben, daß im ver-

³ Vgl. M. Bulgaru, *Cifre care vorbesc despre noua condiție socială a țăranimii* (Zahlen die über die neue soziale Lage der Bauernschaft berichten), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7927 vom 25. Dezember. Siehe auch Th. Ion, *Cooperativa agricolă a transformat viața satului* (Die landwirtschaftliche Produktionsgenossenschaft hat das Leben des Dorfes verwandelt), in „Scinteia“ XXXVIII Jg. (1969), Nr. 7953 vom 22. Januar; S. Țaigăr, *Changements intervenus dans les revenus réels des familles des salariés au cours du processus de développement économique et sociale en Roumanie*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna, 1970.

⁴ Vgl. Spass Russinov, *La Bulgarie, le pays, son économie, sa culture*, Sofia, 1965, S. 191. Siehe auch A. Dobrev, *Prospective des revenus de la population de la République Populaire de la Bulgarie jusqu'à l'an 2 000*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna 1970.

⁵ M. Bulgaru, a.a.O.

gangenen Jahrzehnt im Vergleich zur vorigen Periode im dörflichen Milieu ein Zuwachs von 310,5 % bei Gebrauchsgütern und von 148,3 % bei Verbrauchsgütern zu verzeichnen ist, während er bei den Arbeitern bei 221,8 bzw. 158,1 % liegt und bei den Angestellten bei 222,4 bzw. 158,9 % (Taf. XV).



Tafel XV — Ausgaben in den Familienbudgets in Bulgarien in der Zeit von 1954 bis 1961 (nach Spass Russinov) (1 = Arbeiter; 2 = Angestellte; 3 = Genossenschaftsbauern).

Auch in Jugoslawien ergibt der zwischen dem sechsten und siebenten Jahrzehnt angestellte Vergleich den Schluß, daß die Ausgaben für den Erwerb von Verbrauchsgütern bei den Arbeitern um 6 % und bei den Angestellten um 8 % abgenommen haben, während die Ausgaben für Haushaltsinvestitionen, Kultur usw. größer werden ⁷.

Die *Ernährung* ist im ländlichen Milieu auch besser geworden und strebt die Eigenheiten derjenigen in der Stadt an. In der Vorkriegszeit entfielen zum Beispiel in Rumänien vier Fünftel der Gesamtkalorien und drei Fünftel der Eiweißstoffe auf das Getreide. Der Anteil der tierischen Eiweißstoffe war gering: Fleisch 13,9 %, Milch 98 %, Käse 1,5 %⁸. In den letzten Jahrzehnten werden wesentlich mehr tierische Nahrungsmittel verzehrt so wie die Bevorzugung des Brotes statt Maismehl (Polenta) verzeichnet. Der Fleisch- und Fleischwarenverbrauch ist in ganz Rumänien nach dem Ende des siebenten Jahrzehnt im Vergleich zum gründlichen Jahr 1960 um 30 %, der Fettverbrauch um 19,7 %, der Käseverbrauch um 16 % und der Zuckerverbrauch um 35,5 % gestiegen ⁹.

⁶ Spass Russinov, a.a.O. S. 193.

⁷ Vgl. M. Mladenovič, *Porodica i porodnici odnosi* (Die Familie und die Familienverhältnisse), Belgrad, 1964, S. 118.

⁸ Vgl. D. Georgescu, *L'alimentation de la population rurale en Roumanie*, Bukarest, 1940, S. 33.

⁹ Vgl. M. Bulgaru, a.a.O. „Aus der Analyse der Wertezahlen für die Lebensmittel aus Mehl erhellt, daß diese abnehmen, weil die örtliche Brotbäckerei hochwertiges Brot herstellt so daß dessen Wert von 5 141 101 Lei im Jahre 1961, auf 8 987 300 lei angestiegen ist. Dieser Überschuß im Konsum zeugt sowohl von vorteilhaftem Preis als auch von der Güte“ (*Monografia oraşului Săcele* (Die Monographie der Stadt Săcele), 1968, 8. Kap., S. 4–5).

Der Kauf des Brotes im staatlichen Handel ist im ländlichen Milieu bereits zur Regel geworden. Im allgemeinen wird das aus Weizenmehl gebackene Brot dem Roggenbrot vorgezogen, wodurch man in einigen Landschaften den Anteil des Weizenanbaus heraufsetzen mußte.

Im *Gesundheitszustand* der Bevölkerung ist zugleich mit dem Urbanisierungsprozeß auch eine Verbesserung zu verzeichnen. Diese Tatsache kommt in der Anzahl der auf 1 000 Einwohner entfallenden Ärzte, Krankbetten, sanitäres Hilfspersonal usw. zum Ausdruck. Für Südosteuropa ergibt sich von diesem Standpunkt aus folgendes Bild im vergangenen Jahrzehnt: Bulgarien hat 17 Ärzte für 1 000 Einwohner, Rumänien 16, Griechenland 13, Jugoslawien 7, Albanien 4, die Türkei 3. An erster Stelle befindet sich folglich Bulgarien, an letzter die Türkei, was in großen Zügen auch dem Grad der Verstädterung des betreffenden Landes entspricht¹⁰. (Taf. VI).

Die *durchschnittliche Lebenserwartung* hat ebenfalls einen Wandel durchgemacht, der dem Urbanisierungsgrad entspricht. Obwohl in Einzelfällen die Langlebigkeit am Dorfe größer ist liegt doch für die gesamte Bevölkerung auch von Südosteuropa der Durchschnitt der Lebenserwartung in der Stadt höher, wie hier die Lebensverhältnisse günstiger sind¹¹.

Im Zuge des Verstädterungsprozesses macht auch die *Kleidung* in allen Ländern Südosteuropas einen grundsätzlichen Wandel mit und zwar werden die Bauerntrachten sehr rasch von der städtischen Kleidung abgelöst, die viel leichter anzufertigen oder im Handel zu erwerben sind¹².

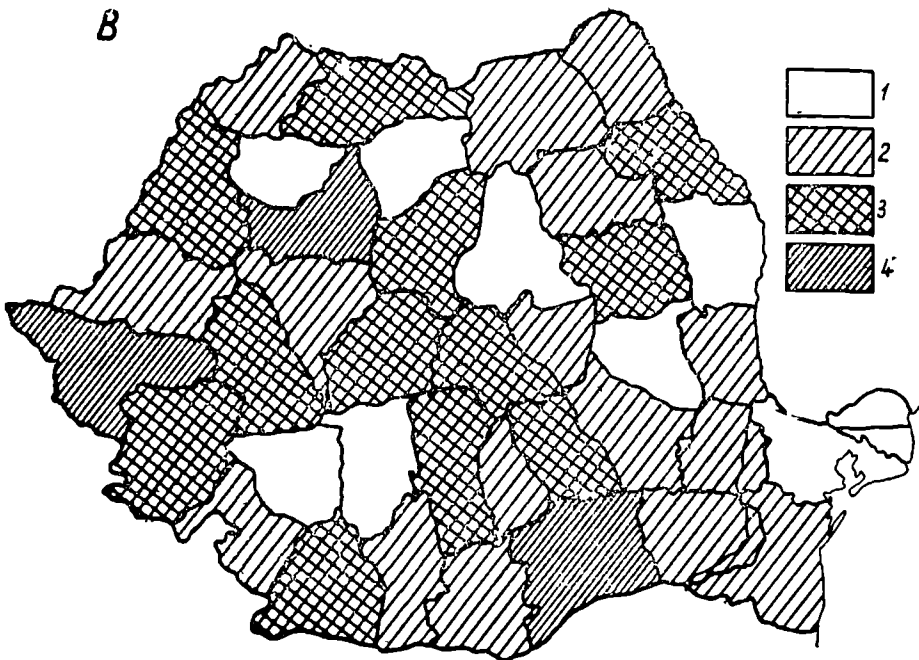
Ein Ausdruck der Erhöhung des Lebensstandes ist der Wandel, den die *ländliche Wohnung* mitmacht. So werden zum Beispiel in der Spanne von 1961 bis 1967 in den Dörfern Rumäniens etwa 1 100 000 Wohnhäuser gebaut, wodurch etwa 4 Millionen der ländlichen Bevölkerung neue Häuser beziehen konnten¹³. Der Rhythmus in dem die Wohnhäuser im siebenten Jahrzehnt in Südosteuropa errichtet wurden war von Land zu Land verschieden. So war zum Beispiel in Bulgarien und Rumänien die Anzahl der pro Tausend Einwohner fertiggestellten Wohnhäuser um den Ausgang des sechsten Jahrzehnts viel höher um gegen die

¹⁰ Vgl. *Anuarul statistic al R. S. România* (Das Jahrbuch Rumäniens), 1969, S. 736.

¹¹ *Ebda*, S. 677. Auch in Jugoslawien registrierte die Lebenserwartung im vergangenen Jahrzehnt in den schwächer entwickelter Gebieten eine beachtlichere Erhöhung als in den Landschaften mit stärker entwickelter Ökonomie. Vgl. A. Plavec, *Tablice mortaliteta Jugoslavije po republikama, 1960—1962* (Sterblichkeitstabellen für Jugoslawien nach Republiken gegliedert, 1960—1962), in „Stanovništvo“, VI Jg. (1968), Nr. 1—2, S. 95—109.

¹² Vgl. für Rumänien, das Stadtrandgebiet von Braşov, Al. Stroe-Militaru, *Locuinţă, port şi obiceiuri săcelene* (Wohnung, Tracht und Bräuche in Săcele), in „Plaiuri săcelene“, II Jg. (1935), Nr. 10—12, S. 149—152.

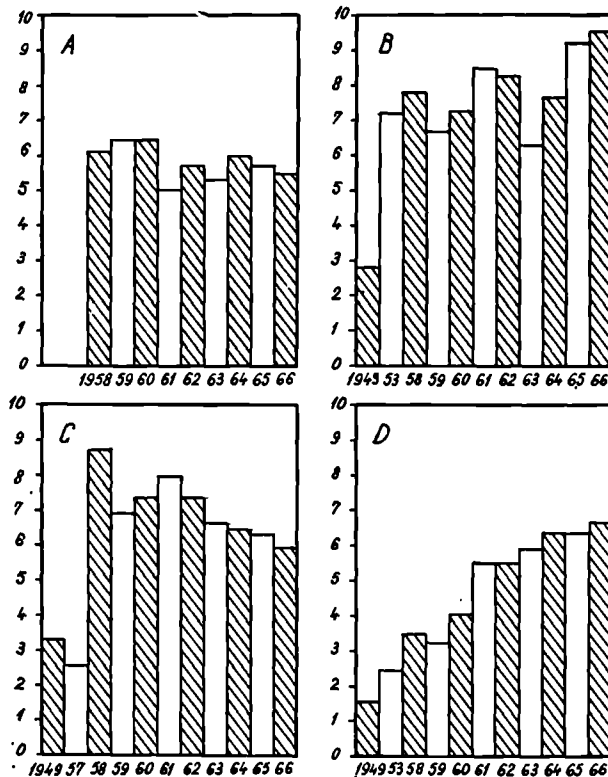
¹³ Vgl. M. Bulgaru, *a.a.O.* Siehe auch N. Bădescu, *Construim* (Wir bauen), in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVI Jg. (1967), Nr. 6, S. 16.



Tafel XVI — Verhältnis zwischen der Anzahl (A) von Ärzten und dem relativen Verstädterungsgrad der Kreise in Rumänien (B) (nach *Anuarul Statistic al R. S. România*, 1969):
 A: 1 = - 40 %; 2 = 40 - 50 %; 3 = 50-60⁰/₁₀₀₀; 4 = +60 %; B: 1 = - 10⁰/₁₀₀₀; 2 = 10-15⁰/₁₀₀₀; 3 = 15-20⁰/₁₀₀₀; 4 = +20⁰/₁₀₀₀.

Mitte des siebenten abzunehmen, während in Griechenland und Jugoslawien die Lage umgekehrt war ¹⁴. (Taf. XVII).

Auch hinsichtlich ihrer Qualität haben die Wohnhäuser eine Veränderung erfahren. Während aus der Statistik des Jahres 1929 zu entnehmen ist, daß für Rumänien 34 % der bäuerlichen Wohnhäuser aus strohgema-gertem, 35 % aus Holz und 31 % aus Stein und Ziegeln gebaut sind, ste-



Tafel XVII — Der Umfang der fertiggestellten Wohnhäuser pro tausend Einwohner in den Ländern Südosteuropas, in den Jahren 1949, 1953 und 1958 — 1966 (nach den Statistiken der UNO): A = Bulgarien; B = Griechenland; C = Rumänien; D = Jugoslawien.

¹⁴ Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logement dans les pays européens*, Genf, 1968. Was den Bedarf an Wohnungen im Vergleich zum bestehenden Gebiet anbetrifft, so beträgt er in Jugoslawien 11,3 %, während er in der Türkei bei 50,4 % liegt; pro tausend Einwohner bedeutet das für Jugoslawien 24,8 % und für die Türkei 59,4 % (*ebenda*). Für die Lage in Griechenland siehe *Vers une reforme de l'habitat*, in „Europe sud-est“, Serie IV, Nr. 60, Dezember 1968, S. 25—26. Angaben über die Zukunftsaussichten in *Un programme de logement*, *ebenda*, April 1969, S. 29—30.

hen heutzutage die überwiegende Mehrzahl aus Stein und Ziegeln da und sind mit Sanitätsanlagen versehen¹⁵. (Abb. 12).

Die Anzahl der Wohnräume macht den ganzen Modernisierungsprozeß der Dörfer Südosteuropas mit. Zu Anfang des siebenten Jahrzehnts waren zum Beispiel die Wohnungen die mehr als zwei Zimmer hatten in Bulgarien zur Hälfte im ländlichen Milieu vertreten, während sie in der Stadt kaum ein Viertel ausmachten. In Jugoslawien betrug der Prozentsatz in der Stadt 60 %, im Dorf 55 %; am meisten war in der Stadt die Dreizimmerwohnung vertreten, auf den Dörfern hingegen die Zweizimmerwohnung. In Griechenland sind die Wohnungen mit mehr als zwei Zimmern zahlreicher in der Stadt als auf dem Land. In der Türkei ist die Zweizimmerwohnung sowohl in der Stadt als auch am Dorfe üblich, jedoch ist sie in der Stadt besser vertreten¹⁶. Zwischen 1960 und 1965 hat in Rumänien die Anzahl der Zweizimmer- zugunsten der Dreizimmerwohnungen abgenommen, die sich verdoppelte. Ebenso stieg die der Vier- oder Mehrzimmerwohnungen etwa auf das 2,5 fache. Während früher die mittlere bebauete Fläche pro Haus nicht größer war als 25 m², betrug sie im Jahre 1951, 49,5 m² und erreichte im Jahre 1967 60 m²¹⁷. (Taf. XVIII).

Der Grundriß der Wohnung erfährt desgleichen seinen Wandel. Das Bauernhaus, das aus Diele und zwei Räumen besteht — davon der eine die täglich gebrauchte Wohnstube und der andere die für die Gäste hergerichtete gute Stube ist — verändert bzw. bessert sich: die Diele wird zur Wohnhalle, die Zimmer liegen nicht mehr hintereinander sondern umgeben die Halle, die Küche liegt nicht mehr abseits sondern unmittelbar am Haus usw.¹⁸

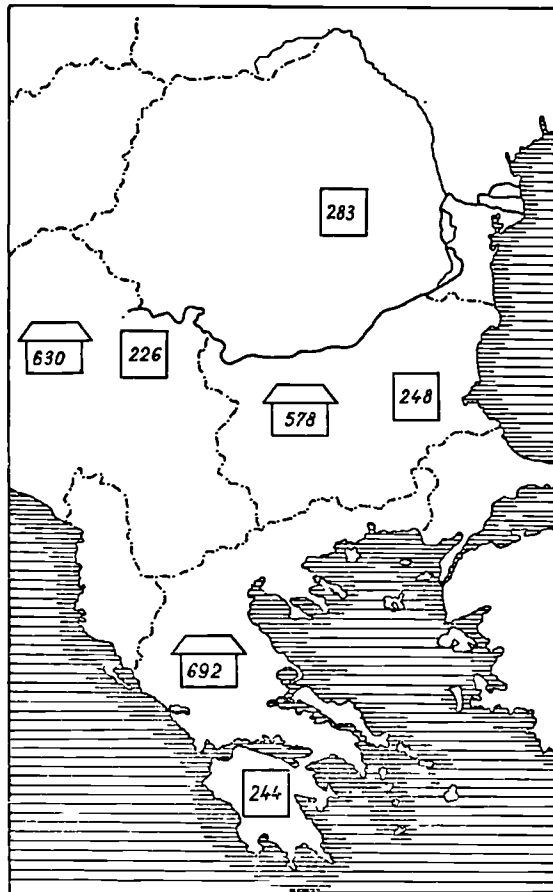
¹⁵ In einem Bericht aus der Norddobrudscha heißt es, daß die, „in weniger als 15 Jahren die Häuser in der Dobrudscha über die Schwelle der sozialistischen Zivilisation geschritten sind. Comana, Cobadin, Topraisar und hunderte anderer Ortschaften weisen dem Besucher ihre Flachziegel- oder Blechdächer, ihre Zäune aus Stein, ihre gepflasterten und blumengesäumten Gehsteige vor. Auch in anderen Landschaften des Landes prägen die gegeneinander Häuser im Ziegelbau auf ihren dauerhaften Grundmauern, mit großen luftigen, dem Lichte weit zugänglichen Räumen das Bild der Gegenwart“ (C. Bordeianu, *Satul românesc în casă nouă* (Das rumänische Dorf im Neubau), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7950 vom 19. Januar).

¹⁶ „La famille moyenne paysanne en Bulgarie, ayant 6 membres, dispose de 2 chambres mais il est fréquent que les familles de 6 membres et plus habitent une seule chambre En général cette chambre paysanne ne manque pas d'air. Le plancher est presque toujours en terre battue... Un lit correspond à 3 personnes“ (I. S. Molloff, *Le village bulgare*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 35. S. auch *Dördüncü iskan ve shehircilik haftasi konferenslari 10—21 Nisan 1960* (Die Woche der Demographie und Verstädterung. Die neunte Konferenz, 10.—21. April 1960), Ankara, 1961.

¹⁷ Vgl. C. Bordeianu, a.a.O.

¹⁸ „Eine der kennzeichnenden Veranschaulichungen dieser zügigen Entwicklung ist die Änderung des Grundrisses der bäuerlichen Wohnung, der immer häufiger Lösungen annimmt, die vom Bedarf von verschiedenen Räumlichkeiten und zweckdienlichen Verbindungen zeugen. Der zweite Eingang an der Rückfront des Hauses, das Vorzimmer, der Übergang von den reihenangeordneten zu den um die mittlere Wohnhalle versammelten Zimmern sind keine einfachen Nachahmungen einer kleinen städtischen Wohnung, sondern die Formgebung infolge

Auch der Wohnungstyp ist in stetiger Änderung begriffen und zwar wird von der herkömmlichen einfachen Wohnung allmählich zur städtischen Wohnung übergegangen. Eine Erhebung am Ausgang des 19.



Tafel XVIII — Die mittlere Anzahl von bewohnten Wohnhäusern und Zimmern pro Tausend Einwohner in den Ländern Südosteuropas im Jahre 1960 (nach den Statistiken der UNO).

Jahrhunderts in der Donauebene hat diesen Umwandlungsprozeß von allen Standpunkten aus erfaßt. Als Übergangsformen registrierte man die Vorlaube mit Betonpfosten anstelle der Holzpfosten (Taf. XIX, 1,5,

von neuen Wohnbedürfnissen und -bräuchen. Die Küche scheidet aus dem Wohnraum aus, die gute Stube hört auf der Stapelraum der Mitgift zu sein, sondern wird zu einem Gebrauchsraum“. (M. Caffé, *Arhitectura satului contemporan* (Die Architektur des zeitgenössischen Dorfes), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7590 vom 22. Januar).

Abb. 12), die geschlossene Vorlaube (Taf. XIX, 2,4), Abänderungen des langen Hauses mit durchgehenden Räumen (Taf. XIX, 5, 6) und schließlich den Übergang zum villenartigen Stockhaus (Taf. XIX, 7). Die ideale Form ist das Stockhaus mit vier Wohnungen (zwei im Erdgeschoß und zwei im ersten Stock), mit Zentralheizung und einem Grundstück, das in vier Parzellen (für jede Familie eine) geteilt ist (Taf. XIX, 8).

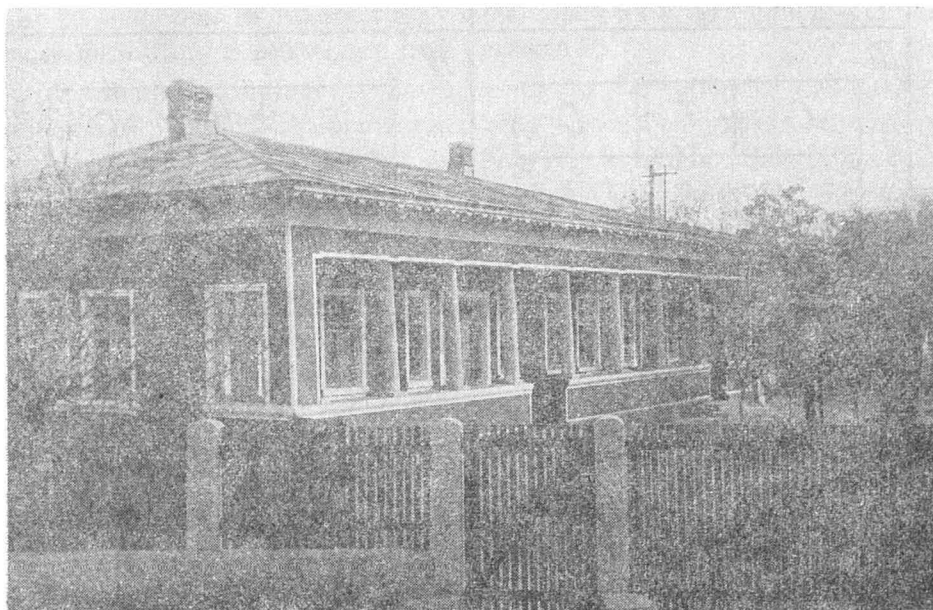
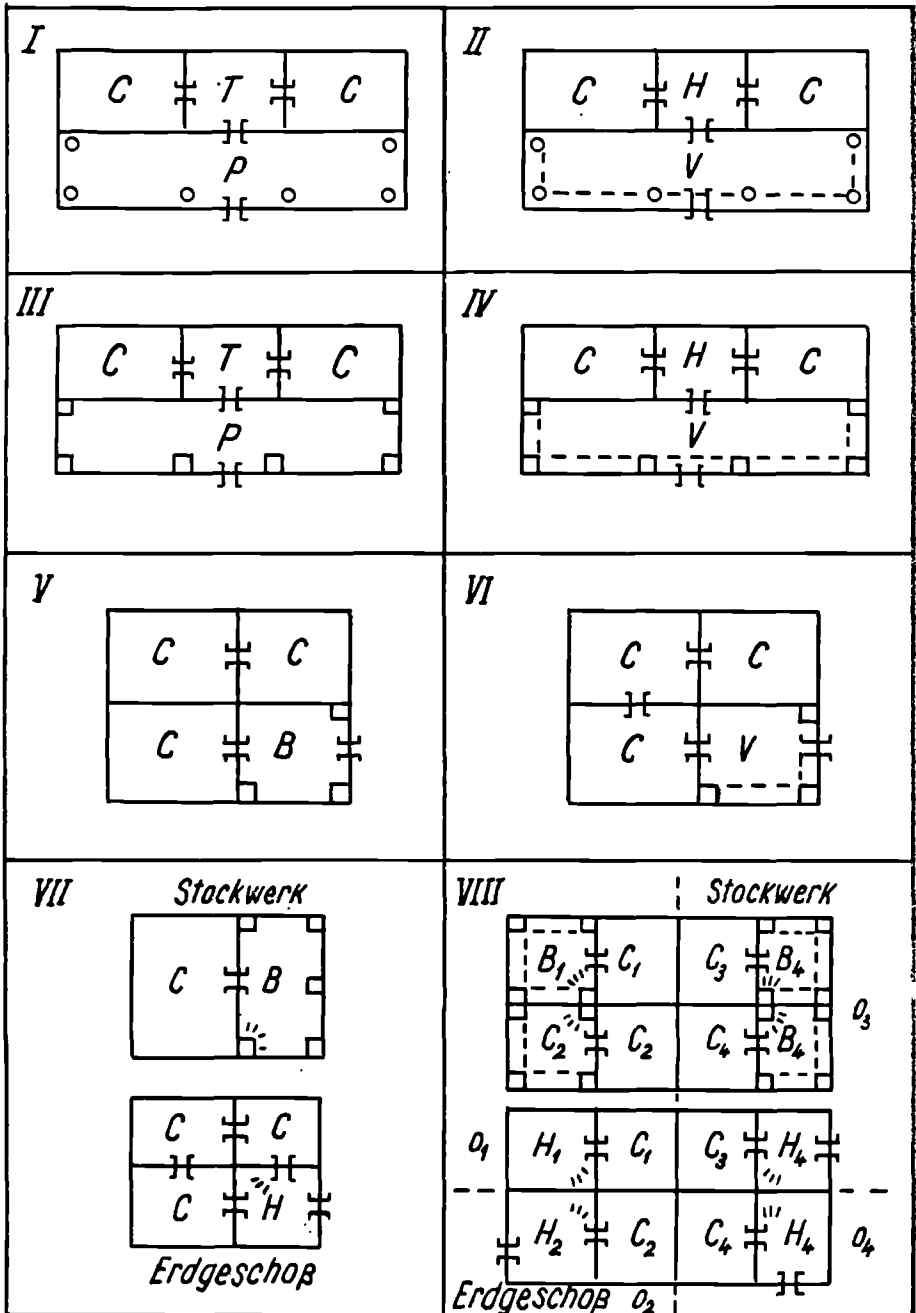


Abb. 11 — Neubau in der Gemeinde Bragadiru, Kreis Ilfov (Rumänien) 1967.

Hinsichtlich der *sanitären Ausrüstung* gibt es zum Beispiel in Griechenland einen großen Abstand zwischen Stadt und Land, was die Wasserleitungen, Toiletten- und Badezimmer anbetrifft. Ebenso ist die Lage der Stromversorgung. Die Stadt ist sechsmal stärker elektrifiziert als das Dorf. Die Einrichtung von Badezimmern ist in Jugoslawien bei 22 %, in Griechenland bei 20 % und in Bulgarien bei 18 % der Wohnungen zu verzeichnen. Hinsichtlich der Elektrifizierung der Dörfer ist in der letzten Zeit in allen Ländern Südosteuropas ein beachtlicher Fortschritt bemerkbar ¹⁹.

Der Bau von Blockhäusern in den zu Städten gewordenen Dörfern, so wie in einigen Ortschaften die ländliche Gemeinden geblieben sind

¹⁹ *La situation du logement...* S. 32 u.f.



Tafel XIX – Die Entwicklung des Bauernhaustypus in der Donauebene im sechsten und siebenten Jahrzehnten des XX. Jahrhunderts, C – Zimmer; T – Flur; P – gedeckter Flurgang; M – Vorhalle; B – Balkon; V – Vestibül; O – Hof; ○ – Holzpfost; □ – Betonpfost.

ist ein letzter Schritt zur Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen der dörflichen und der städtischen Wohnung in Südosteuropa.

Die Inneneinrichtung mit Erzeugnissen die aus dem Handel erworben sind, beschäftigt die dörfliche Bevölkerung Südosteuropas in ständig zunehmendem Maße, wobei danach getrachtet wird, Gegenstände zu kaufen, die denjenigen, die in der Stadt modern sind, ähnlich sehen.

Die spezialisierten Verkaufsstellen weiß die Dorfbevölkerung immer mehr zu schätzen. Es mangelt aber zunehmend an Werkstätten, Konsumgenossenschaften, Schustereien und Frisören ²⁰.

Schließlich kommt die *Dorfplanung* in der Hebung des Lebensstandes der ländlichen Bevölkerung eine wesentliche Rolle zu. In den sozialistischen Ländern verfolgt die Planung konkrete Ziele hinsichtlich der optimalen Verhältnisse für die ländliche Ortschaft, für ihr ökonomisches Profil, ihre moderne Ausrüstung, ihre Entwicklungsetappen, ihre Bauvorhaben, für die Bestimmung der Ortsmitte, der Parzellierung der Grundstücke usw. In Rumänien hat in den letzten Jahren diese Beschäftigung als ein großzügiges Programm administrativ-territorialer Neuorganisation seinen Niederschlag erfahren. Dieses Programm ist auf wissenschaftlichen Grundlagen aufgebaut und bezieht sich auf die ökonomischen, geographischen, demographischen verwaltungsmäßigen, kulturellen usw., kurz auf alle Faktoren ²¹.

Der Gedanke die Urbanisierung flächenmäßig durchzuführen, d.h. den Wohnsitz der ländlichen Bevölkerung massiv in die Stadt zu verlegen, hat sich auch in Südosteuropa erstens als nicht durchführbar, aber auch als unwirksam erwiesen. Infolgedessen erhielt man das ländliche Milieu in den existierenden Verhältnissen aufrecht, ohne daß dadurch die Beziehung zwischen den landwirtschaftlichen und nichtlandwirtschaftlichen Beschäftigungen beeinträchtigt wird. Die Errichtung einer großen Anzahl von Industrieobjekten in der ländlichen Zone wird die demographische Beutung, d.h. die Abwanderung der Dorfbevölkerung in die Stadt hemmen

²⁰ Vgl. Gh. Popescu, *Stringențe de civilizație materială în mediul rural* (Dringlichkeiten der materiellen Zivilisation im ländlichen Milieu), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7627 vom 28. Februar.

²¹ Wie von der Plenarsitzung des Zentralkomitees der Rumänischen Kommunistischen Partei im Oktober 1967 hervorgehoben „muß die Gemeindeplanung in Rumänien innerhalb eines allgemeinfassenden Landesplans durchgeführt werden, der auf Studien fußt, die sich auf die Einrichtung von komplexen Territorialeinheiten beziehen und die das gesamte System städtischer und ländlicher in gegenseitiger Wechselwirkung stehender Siedlungen umfassen“. Siehe auch Gh. Săsărman și Fl. Ceaușescu, *Sistematizarea satelor în corsetul barierelor metodologice* (Die Dorfplanung im Zwang der methodologischen Schranken), in „Scinteia“, XXXVII Jg. (1967), Nr. 7482 vom 4. Oktober; Tr. Dincă, *Un program complex, științific elaborat* (Ein wissenschaftlich aufgestelltes, mannigfaltiges Programm), in „Scinteia“, XXVII Jg. (1968). Nr. 7786 vom 6. August.

und wird ein natürliches Gleichgewicht zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung gewährleistet²².

Was den *kulturellen Wandel* im Zuge des Urbanisierungsprozesses anbetrifft ist erstens eine Erhöhung des *Kulturstandes* zu verzeichnen. Die Einführung der pflichtmäßigen 8- und in manchen Fällen 10-klassigen allgemeinbildenden Schule hat in den sozialistischen Ländern Südosteuropas große Voraussetzungen geschaffen einerseits für die Ausbildung am Dorfe von den Anforderungen der modernen Technik entsprechend geschultem Personal, andererseits für die Verwischung der kulturellen Unterschiede zwischen Stadt und Land²³.

Interessant ist der Vorgang der in den letzten drei Jahrzehnten in der Türkei stattfindet, und zwar die Verschiebung des Schwergewichtes

²² Der Prozeß ist übrigens schon vor längerer Zeit in einer spontanen Form zum Ausbruch gekommen. H. H. Stahl beobachtet diesbezüglich daß „bei der Untersuchung der sozialen Lage unserer Dörfer an Ort und Stelle, die Soziologen feststellen, daß die Kleinstdörfer spontan verschwinden, die Menschen aus der Weitem *ziehen* gegen den Gemeindegemeinschaft, gegen das Zentrum. Diese Erscheinung beweist an sich, daß die konkreten Erfordernisse des Lebens solche sind, die die Umorganisation unserer Dörfer aufzwingen“. H. H. Stahl, *Perspectivile satului românesc pe calea civilizației* (Die Aussichten des rumänischen Dorfes auf seinem Wege zur Zivilisation), in „Scinteia“, XXXVII Jg. (1967), Nr. 7490 vom 12. Oktober. Siehe auch V. Ioanid, *Sistematizarea localităților rurale* (Die Dorfplanung der Landgemeinden), in „Știința și tehnica“, 1968, Nr. 3, März, S. 4; Ders., *Sistematizarea satelor în perspectiva civilizației socialiste* (Die Dorfplanung in der Perspektive der sozialistischen Zivilisation), in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVII Jg. (1967), Nr. 5, S. 65–72; G. Gusti, *Implicațiile largi ale sistematizării satelor* (Die weiteren Auswirkungen der Dorfplanung), in „Scinteia“, XXXVII Jg. (1967), Nr. 7526 vom 17. November; Ders., *Satul în perspectiva sistematizării* (Das Dorf unter der Perspektive der Planung), in „Scinteia“, XXXVII Jg. (1968), Nr. 7640 vom 12. März; Ders., *Cu privire la sistematizarea localităților rurale* (Über die Planung der Landgemeinden), in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVII Jg. (1967), Nr. 10. Diese Lage ist übrigens in Südosteuropa allgemein. Auch in Griechenland „si l'on tient compte du fait que 1 858 villages comptent moins de 50 habitants, l'on comprend quels problèmes administratifs, économiques et sociaux cette situation pose. Ces villages représentent 16,2% de l'habitat pour une population de 41 000 habitants, soit une moyenne de 20 habitants par village. Du coup, le problème de l'enseignement devient aigu. 3 560 villages n'ont qu'un seul maître d'école. Dans 2 500 villages les instituteurs ont moins de 20 élèves. Et ce qui complice tout c'est que pendant l'hiver beaucoup des villages de montagne se trouvent isolés. D'une façon plus générale, cet éparpillement de l'habitat pose de sérieux problèmes sur le plan économique et social. Il est difficile d'assurer à cet habitat rural, les écoles, l'assistance médicale, les PTT, les vétérinaires et les services agronomiques dont ils ont besoin. Un regroupement de l'habitat est donc nécessaire afin que toute la population puisse bénéficier de l'actuel développement économique et social. Seulement, la solution à un pareil problème n'est pas de plus facile à trouver. Le gouvernement s'efforce d'en trouver une qui allie les facteurs humaine aux impératifs de la vie nationale“ (*Vers une réforme de l'habitat*, in „Europe sud-est“, Serie IV, Nr. 60, Dezember 1968, S. 25–26). Siehe auch *Une vie urbaine dans les campagnes*, ebenda, Nr. 83, November, 1970, S. 18–19; *La fin des nids d'aigle : 500 villages de haute montagne sont transférés dans des régions plus hospitalières*, ebenda, Nr. 88, April, 1971, S. 19.

²³ Vgl. M. Caranfil, *Satul în sfera de influență a urbanismului* (Das Dorf im Einflußgebiet der Verstädterung), in „Scinteia“, XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7884 vom 12. November; Siehe auch A. Mișu, *Cartea în viața spirituală a satului cooperativizat* (Das Buch im kulturellen Leben des vergenossenschafteten Dorfes), in „Revista de filozofie“, XII Jg. (1965), Nr. 5, S. 567–578. Die Befragungen sind in *Industrializare și urbanizare* (Industrialisation und Verstädterung) unter der Schriftleitung von T. Herseni, Bukarest, 1970, S. 158 u. f. und Stanciu Stoian *Le processus d'intégration educationnelle dans un village de nord de Transsylvanie (après trois décennies)*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna, 1970.

des Schulwesens von der Mittel- zur allgemeinbildenden und zur Hochschule, wobei dadurch getrachtet wird, den Analphabetismus am Dorfe auszumerzen und dem höheren Personal eine gründlichere Ausbildung zu gewähren.

In bezug auf das Verhältnis zwischen dem kulturellen Stand und der Verstädterung ist für Rumänien zum Beispiel auszusagen, daß diejenigen Kreise den höchsten Grad der Verstädterung aufweisen, die ein intensives kulturelles und Universitätsleben führen (Taf. XX). Die Hochschulinstitute, die zwar der Stadt eigene Anstalten sind ziehen in letzter Zeit immer mehr Jugendliche aus dem ländlichen Milieu an. Schließlich erfahren auch die Kleinstädte, die Provinzstädte eine geistige Fortbildung, da sich verschiedene Spezialisten, die aus Zentren mit älterer kultureller Überlieferung kommen, hier niederlassen²⁴.

Der Wandel der im *ethisch-rechtlichen* vor sich geht, kommt auch in Südosteuropa in erster Reihe in der unterschiedlichen Verhaltensweise des Dorfbewohners und des Stadtbewohners zum Ausdruck. Die ständig vorhandene öffentliche Meinung des Dorfes, veranlaßt den Dorfbewohner unter jedem Umstand die Meinung seiner Landsleute zu berücksichtigen, die für ihn die höchste Instanz in der Bestimmung der ethisch-juristischen Werte bedeutet. Aus diesem Beweggrund heraus wird der Dorfbewohner umsichtig im Verhalten, von der Meinung seiner Mitmenschen beeinflussbar, schüchtern höflich und verbindlich; in jedem Augenblick betrachtet er sich als Teilchen der Gemeinde. Ganz im Gegensatz zum Dorfbewohner hat der Städter einen ausgeprägten Sinn für das Individuelle, die mannigfaltigen Beziehungen in denen er sich entwickelt verleihen ihm die Gewißheit, in der Gesellschaft eine wichtige Rolle zu belegen, er wird zuversichtlich zu seinen eigenen Kräften, er gewinnt das Bewußtsein seines persönlichen Wertes.

An das einfache moralische Wertesystem des Dorfes gewohnt, so wie an die spontanen Bewertungen, über Erfüllung oder Nichterfüllung dieser moralischen Werte ist der in das städtische Milieu gekommene Dorfbewohner von der hiesigen voreingenommenen Ethik nicht wenig überrascht. Der neue Maßstab der Werte setzt ihn in Verwirrung, der Städter mißbilligt sein linkisches Verhalten und der in die Stadt gekommene Dorfbewohner sieht sich gezwungen sein Benehmen zu ändern. Bis er so weit ist, sich die neuen ethischen Gesetze anzueignen macht er eine Zeit der „Übergangskrise“ durch, die sowohl für ihn als auch für die Gesellschaft die ungünstigsten Auswirkungen hat²⁵.

²⁴ Vgl. I. Purcaru, *Cadrul intelectual al oraşului de provincie* (Das intellektuelle Milieu der Provinzstadt), in „Scnteia“, XXXVII Jg. (1967), Nr. 7287 vom 21. März.

²⁵ Vgl. M. Caranfil, *Alterări în străvechiul cod etic al satului?* (Vermistalterungen des uralten Dorfetnos?), in „Scnteia“, XXXVII Jg. (1968), Nr. 7653 vom 27. März.

Das komplizierte Rechtssystem der Stadt ist für den vom Land in die Stadt gekommenen ebenfalls ein schwer überwindbares Problem. Der Unterschied zwischen dem Gesetz und dem ihm gewohnten ethischen System, zwischen dem Tatsachenbestand und dem Rechtsstand, zwischen „Recht“ und „Gerechtigkeit“ läßt ihn oft und gegen seinen Willen gesetzwidrig handeln.²⁶

Die ethisch-rechtliche Verbindung zwischen Dorf und Stadt findet auch in Südosteuropa im Zuge der stetigen Auffrischung des städtischen Milieus mit ländlicher Bevölkerung statt. Auf diese Weise dringen die Grundsätze der Volksethik kontinuierlich in die Stadtwelt und bereichern dadurch den Inhalt der hiesigen Verhaltensnormen. Andererseits bewirkt der allmähliche Schwund des Unterschiedes zwischen ländlicher und städtischer Auffassung, so wie das Eindringen der städtischen Kultur in das dörfliche Milieu die Verbreitung von höheren Grundsätzen die den Anforderungen der Zeitgenössischen Periode entsprechen²⁷.

Was den *religiösen Glauben* anbetrifft, so bildet das ländliche Milieu der südosteuropäischen Länder ein Konglomerat von allerlei Aberglauben und mystischen Überzeugungen. Das religiöse Bewußtsein kommt am Dorf in den verschiedensten Gestalten zum Ausdruck, in der Weltanschauung, in der Anschauung über Tod und Leben, in den Gebots- und Feiertagen, in magischen und mystischen Handlungsweisen usw.; es kennzeichnet sich durch seinen totalen Irrationalismus.

In der Stadt ist das religiöse Bewußtsein unter dem unmittelbaren Einfluß der atheistischen Kultur und Propaganda²⁸. Eine Enquête die im siebenten Jahrzehnt in Bulgarien durchgeführt wurde ergibt, daß der Anteil der Gläubigen in der Stadt etwa ein Viertel der Gesamtbevölkerung beträgt, während er im Dorf über ein Drittel umfaßt²⁹.

Die Abschwächung des religiösen Gefühls, die in der Stadt im Vergleich zum Dorf zu verzeichnen ist, erhellt auch aus den Unterschieden in dem Zeitpunkt zu dem die Ehen geschlossen werden, da die Kirche während der Fastenzeiten die Hochzeiten verbietet. Die Befragung, die im städtischen Milieu und im Stadtrandgebiet von Braşov gemacht wurde, ergibt, daß in den Dörfern von Săcele während der Fastenzeiten keine Ehen geschlossen wurden; in den letzten Jahrzehnten ist der Unterschied zwischen den

²⁶ Vgl. M. Caranfil, *a.a.O.*

²⁷ *Ebda.* Siehe auch C. Soroceanu, *Apărători ai avutului obştesc şi ai cinstei satului* (Wachhaber des gesellschaftlichen Gemeingutes und der Ehre des Dorfes), in „Scnteia“ XXXIX Jg. (1969), Nr. 8262 vom 29. November.

²⁸ Vgl. H. P. Douglas, *The Church in a Changing Society*, New York, 1967.

²⁹ „Le pourcentage des religieux parmi la population urbaine est de 25,65 % ; il est de 41,56 % pour la population rurale“ (J. Ochavkov, *Les résultats d'une étude sociologique de la religiosité en Bulgarie*, in „Revue française de sociologie“, VIII Jg. (1966), Nr. 4, S. 466. Vgl. auch der Stand der Vorkriegsjahre in Mara Winkel, *Le village bulgare et les conceptions idéologiques actuelles*, in *Arbeiten des XIV. Int. Soz. Kong.*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 121–127.

Monaten in denen die Ehen geschlossen werden in den zur Stadt Săcele Ortschaften gering, während er sich in den im dörflichen Milieu verbliebenen Orten immer noch geltend macht³⁰. Eine entgegengesetzte Erscheinung und zwar übertriebene Ausübung der religiösen Bräuche bei den isolierten Fällen der Adventisten, sind in den kürzlich verstädteten Milieus zu bemerken und auf die „Übergangskrise“ zurückzuführen, die im Laufe des Übergangs von Dorf zur Stadt einige Elemente der Bevölkerung befallen.

Die Abnahme des religiösen Gefühls in der Stadt nimmt einen Wert der objektiven Gesetzmäßigkeit an, obwohl auch hier eine Reihe Faktoren mitwirken wie Milieu, Alter, Geschlecht usw., die diesen Prozeß beschleunigen oder hemmen können. Die erwähnte, in Bulgarien vorgenommene Enquête ergibt zum Beispiel, daß die kirchlichen Trauungen bei den Atheisten, deren Eltern oder Ehepartner gläubig sind, häufiger sind³¹.

Das *künstlerisch-kulturelle Leben* hat am Dorfe den bisherigen Anschauungen und Traditionen eigene Züge. Es zeichnet sich durch mündliche Überlieferung aus, durch Liebe zur Natur die bis zur Verschmelzung mit ihr geht, durch Aufrichtigkeit der Gefühle, stark sozialen Charakter, Einfachheit von Form und Stil. Die städtische Literatur zeichnet sich durch das Schriftliche und Kultivierte aus, durch gesuchte literarische Effekte, durch mittelbare und unmittelbare Kontakte mit anderen gleichartigen Literaturen und deren Einfluß.

Die kulturelle Vereinigung von Dorf und Stadt kommt allgemein in der Form von Entlehnungen folkloristischer Elemente seitens der städtischen Literatur zum Ausdruck so wie durch das Auftreten in der Volksliteratur von Themen und Varianten die unter kultiviertem Einfluß stehen. Die großen Schriftsteller haben immer alle ihre aus der Folklore stammende Beeinflussung offen zugegeben³². Die Folkloresammlungen,

³⁰ Vgl. L. P. Marcu, *Soziologische Aspekte...*, in „Revue des études sud-est européennes“, X Jg. (1971), nr. 4, S. 710.

³¹ „Parmis les personnes enquêtées qui se sont mariées après 1945, 36,10% ont fait célébrer en même temps un mariage religieux. Elles ne sont pas toutes religieuses. Leur proportion, parmi les religieux, est de 73,64%. Elle est de 28,37% parmi les nonreligieux. L'influence du conjoint et surtout celle des parents apparaît nettement lorsqu'on constate que 77,28% de ceux qui ont réalisé un mariage religieux ont des parents religieux, que 14,17% des maris religieux ont des épouses religieuses“ (J. Ochavkov, a.a.O., S. 459–460). Siehe auch N. Mizov, *Affaiblissement de l'influence de la religion et typologie de la personne en Bulgarie*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; M. Draganov, *Religious Psychology in Bulgaria and the Process of its Waning off*, Ebenda. In der Stadt, viele religiöse Bräuche wechseln ihren Inhalt, so wie eine Versuch in vorstädtlicher Zone der Stadt Zagreb geprüft hat: „Eindruck der Soziologen ist, daß viele religiöse Zeremonien ihre ursprüngliche Natur und ihren Inhalt verloren haben und daß sie immer öfter zu Gebräuchen werden, aufrechterhalten durch die Macht der Tradition“. (Z. Todorović, *Gradani i religija* (Die Städter und die Religion), in „Politika“, Beograd, 18.X.1970, S. 9).

³² Vgl. *Istoria literaturii române* (Geschichte der rumänischen Literatur), I. Bd., Bukarest, 1964, S. 79 u.f.

die in Südosteuropa bereits im vorigen Jahrhundert auf breitester Ebene angelegt wurden, haben dem städtischen Leser die Möglichkeit geboten die Volksliteratur kennen und lieben zu lernen.

Ein interessantes Thema zur kulturellen Vereinigung von Stadt und Land bietet auch in Südosteuropa die städtische Folklore, die in ihrer Form der Dorffolklore ähnlich, dem Inhalt nach aber typisch städtisch ist³³. Sie ist zum Teil die Schöpfung der in die Stadt übersiedelten Dorfbewohner, zum Teil die der Städter, die bestrebt sind den volkstümlichen Geschmack nachzuahmen. Die wandernden Musikanten (Lăutari), die selber im Dorf groß geworden sind, tragen zur Schaffung der städtischen Folklore wesentlich bei³⁴. (Abb. 12).

Im Zuge der Verstädterung macht auch die *Mentalität* der Menschen einen wesentlichen Wandel durch. Der ländlich-konservative Überlieferungstreue Geist ist besonders ausgeprägt und bildet an sich das Geheimnis der Selbsterhaltung der Landgemeinde³⁵. Das geschlossene, autarkische System der ländlichen Wirtschaft in den südosteuropäischen Ländern bewirkt es, daß auch die dörfliche Mentalität den auswärtigen Einflüssen gegenüber wenig durchlässig ist; der Bauer vertraut in erster Linie dem, was sich im Laufe der Erfahrungen der Vorfahren bewährt hat.

Die intellektuelle Mobilität und der Neuerungsgeist kennzeichnen den Städter, der wegen der Mannigfaltigkeit des städtischen Lebens ständig nach neuen Formen sucht. Das intellektuelle Niveau hält den Städter auch ständig auf dem Laufenden mit den Neuigkeiten aller Lebensbereiche; es veranlaßt den Städter sie zu suchen und sich anzueignen.

Die Verbindungen der ländlichen und der städtischen Mentalität geschehen auch in Südosteuropa nach beiden Richtungen, einerseits durch die stetige Übertragung von seiten der in der Stadt übersiedelten Dorfbewohner der geistigen Botschaft des Dorfes, andererseits durch den Einfluß den die städtische Intelligenz hauptsächlich durch die Vermittlung der Schule auf das Dorf ausübt. Zu der heutigen Zeit ist die Bestrebung zu verzeichnen, durch die breitangelegte Kulturalisierung der Dörfer auch die bestehenden Unterschiede zwischen ländlicher und städtischer Mentalität

³³ Vgl. O. Papadima, *Anton Pann*, „cîntecele de lume“ și folclorul Bucureștilor (Anton Pann, „Die Trinklieder“ und die Folklore von Bukarest), Bukarest, 1968.

³⁴ Ebenda. Siehe auch L. B. Kogan, *Урбанизация и городская культура*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

³⁵ Vgl. I. M. Periç, *Les mentalités citadine et paysanne*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie D, Bd. I, S. 84–94. Siehe auch M. Cernea u.a. *Social and economic structures and diffusion of Innovation in the Cooperative village*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; P. Walot, *Greek Peasant. Ancien and Modern. A Comparison of Social and Moral Values*, Manchester, 1970.

tät zu verwischen, sobald die wesentlichen Unterschiede zwischen dem ländlichen und dem städtischen Milieu verblassen ³⁶.

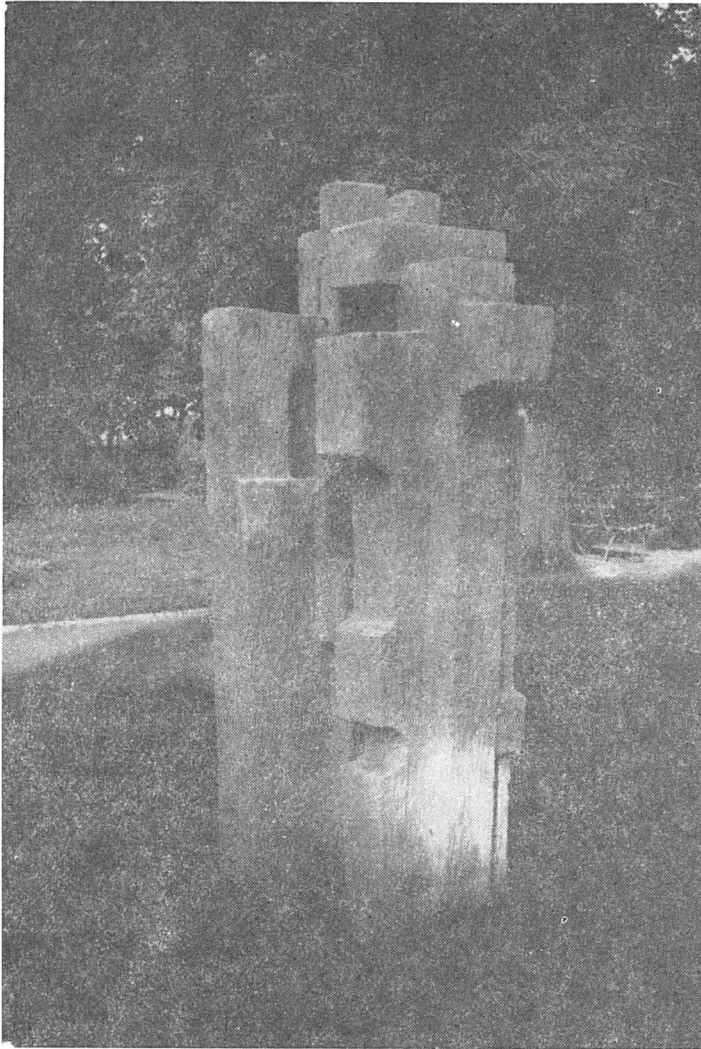
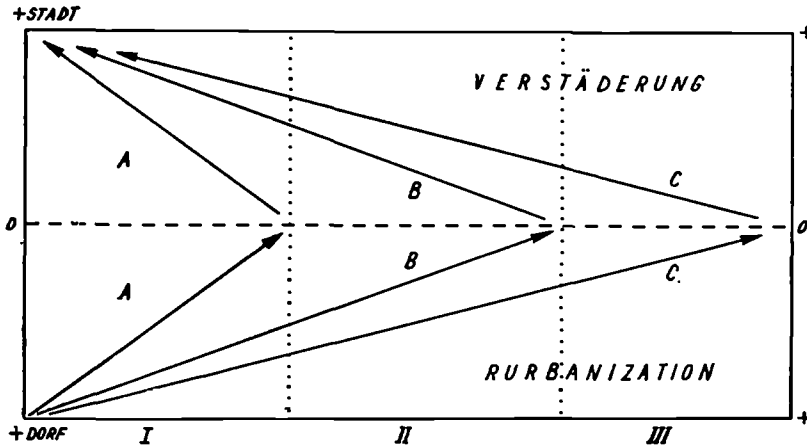


Abb. 12 — Bildende Kunst im Stadtpark von Belgrad, 1968.

³⁶ Vgl. M. Achim, *Modificări ale conștiinței țărănimii collectiviste oglindite în activitatea brigăzilor științifice* (Änderungen des Bewußtseins der vergenossenschafteten Bauernschaft, im Spiegel der Tätigkeit wissenschaftlicher Brigaden), in „Cercetări filozofice“, X. Jg. (1963), Nr. 5, S. 1075—1094; V. Filimon, *Trăsături noi în folclorul satului colectivizat* (Neue Züge in der Folklore des vergenossenschafteten Bauern), Ebenda, IX. Jg. (1962), Nr. 4, S. 1047—1060; A. J. Ghilia, *Însemnări despre schimbări survenite în psihologia țărânului, Psihologie deschisă* (Aufzeichnungen über den Wandel in der Psychologie des Bauern, Offene Psychologie), Ebenda, S. 1043—1046; N. Bellu, *Cu privire la nou și vechi în geneza moralei socialiste a țărânului I. Premise* (Über Neu und Alt in der Entstehung der sozialistischen Bauernmoral I. Voraussetzungen), Ebenda, S. 943—976.

Auch die *Freizeitgestaltung* betont den Unterschied zwischen dem ländlichen und dem städtischen Milieu. Die Inexistenz der Freizeit am Lande ist eine in der Soziologie wohlbewiesene Tatsache³⁷. Der Bauer, der seine eigene Wirtschaft hat, kann zwischen den verschiedenen Arbeiten, die er zu verrichten hat, keine Zeit finden die er als tatsächlich frei betrachten könnte. Als seine einzige Freizeit können die Feiertage betrachtet werden, an denen gemeinschaftlich gefeiert wird; gewisse Arbeiten die aber dennoch in der Wirtschaft verrichtet werden müssen kürzen auch diese.



Tafel XXI — Schema des Übergangs vom dörflichen zum städtischen Milieu mit schneller Anpassung (A) und langsamer Anpassung (B, C) (I, II, III — Anzahl der Generationen; — — — Abgrenzung zwischen Rurbanisation und Verstädterung).

In der Stadt aber gibt es die Freizeit, denn nach Abschluß der Arbeit in der Fabrik oder im Amt nehmen die verschiedenen Hausarbeiten nicht die ganze restliche Zeit in Anspruch. Aus diesem Grunde kann man es sich leisten sich zu unterhalten, Bekannte in ihrer Freizeit zu treffen, einer Vorführung beizuwohnen, einen Klub, eine Bibliothek zu besuchen usw.

In Anbetracht dieser mannigfaltigen Aspekte findet der Übergang vom Dorf zur Stadt auch in Südosteuropa nicht unmittelbar statt sondern erfordert eine *Anpassungsperiode*, die in Abhängigkeit vom ökologischen Index schwankt. Wenn dieser Index hoch liegt — wie in den Stadtrandgebieten — sich die Anpassung im Laufe einer Generation vollziehen, in anderen Fällen sind zwei bis drei Generationen erforderlich (Taf. XXII).

³⁷ Vgl. J. Dumazedier, *Elemente de sociologie diferențială și previzională a timpului liber* (Elemente der differentialen und Voraussichtssoziologie der Freizeit), in *Teorie și metodă în științele sociale* (Theorie und Methode in den Gesellschaftswissenschaften), V. Bd. *Sociologia*

Das *Stadtrandgebiet* spielt auch in Südosteuropa in seiner Eigenschaft als Verbindungsglied zwischen Dorf und Stadt hinsichtlich der städtischen Anpassung eine wichtige Rolle³⁸. Zwischen Stadtzentrum und Stadtrandgebiet verwischen sich in unserem und dem industriellen Zeitalter eigener Weise die Unterschiede, was auch den sozialistischen Staaten von Südosteuropa am offensichtlichsten ist. In der besonderen Fürsorge um den Menschen, sehen die Stadtplanungen die Verbreitung eines gewissen Grades von Konfort über das ganze Gebiet der Stadt vor, wodurch die wesentlichen Unterschiede zwischen Stadtzentrum und Stadtrandgebiet verwischt werden. Der gleiche Grad des Konforts läßt den Stadtbewohner vorbehaltlos von einem Stadtviertel in das andere übersiedeln. Die Handels- und Kulturobjekte, die im Zentrum und im Stadtgebiet in gleicher Weise errichtet sind, führen zum Ausgleich der Befriedigung der materiellen und geistigen Bedürfnisse³⁹.

Die Verstädterung, welche die Umsiedlungen vom Dorf in die Stadt miteinbezieht, oder die Umwandlung von ländlichen Ortschaften in städtische weist zeitweilig auch einige *negative Seiten* auf, die hauptsächlich von den Erfordernissen der neuen Lebensweise verursacht werden („Übergangskrise“).

Vom ökonomischen Standpunkt aus treten die Mängel in allen Ländern Südosteuropas hervor in der Berufsausbildung der Landbewohner,

contemporană (Die zeitgenössische Soziologie), Bukarest, 1967, S. 557—593. Siehe auch Giani Toti, *Timpul liber* (Die Freizeit), Ed. Politică, Bukarest, 1965; G. E. Zaborowski, *Problemi sociologiceşter teorii slobodnog vremeni* mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; V. A. Artimov u.a., *Свободное время: Проблемы и перспективы*, Ebenda. Ein interessanter Vergleich der sportlichen Freizeitgestaltung am Lande und in der Stadt in Bulgarien siehe bei Z. Staikov, *Physical activity reflected in the time budget of the population*, Ebenda.

³⁸ Vgl. F. Yavuz, *Türk Mahalli idareleri Yeniden Düzenlenmesi* (Neue Regulierungen über türkischen Stadtvierteln), Ankara, 1966, Siehe auch Ch. D. Harris, *Suburbs*, in „American Journal of Sociology“, 1949; L. F. Schnore, *The Functions of Metropolitan Suburbs*, in „American Journal of Sociology“, LXI Jg. (1956), März, S. 453—458. Die Vorstadt hat in den früheren Gesellschaftsordnungen diese Rolle des „Fegefeuers“ innegehabt, in der Gegenwart besteht ihre Frage darin wie sie sich in der Zukunft entwickeln wird (B. S. Townroe, *The Slum Problem*, London, 1928). Auch in den sozialistischen Ländern dient sie noch als Verbindung zwischen Dorf und Stadt. Siehe z.B. auch P. Diaconescu, *Adaptarea citadină* (Die städtische Anpassung), in „Scnteia“ Jg. XXXVII (1967), Nr. 7389 vom 2. Juli und Nr. 7391 vom 4. Juli; V. Nicorovici, *Racordarea la civilizaşia socialistă* (Der Anschluß an die sozialistische Zivilisation), Ebenda, Nr. 7519 vom 10. November; Rodica Şerban, *În aşteptarea atributelor urbanităşii* (In Erwartung der städtischen Kennzeichen), Ebenda, Jg. XXXVII (1968), Nr. 7600 vom 11. Februar. Mit Bezug auf die Vergleichsfragen siehe auch A. Pawelczynska, *The Dynamics of Cultural Changes in the Rural Areas*, in „The Polish Sociological Bulletin“, 1(13), 1966, S. 67—76; K. Przeclawski, *The Adaption of Country Gils to Town Life*, ebenda, S. 112—122. Für die allgemeine Seite der Frage siehe auch G. D. Hanibal, *Immigration and Assimilation*, New York, 1933.

³⁹ Vgl. P. Derer und Gh. Săsărman, *Centrul oraşului* (Die Stadtmitte), in „Scnteia“ Jg. XXXVII (1968), Nr. 7608, vom 9. Februar. Siehe auch Gh. Popescu, *Stringenşe de civilizaşie materială în mediul rural* (Verpfeschtungen der materiellen Kultur im ländlichen Milieu), Ebenda, Jg. XXXVII (1968), Nr. 7627 vom 28. Februar. Eine interessante Meinungsbefragung unternahm in Rumänien in der Stadt Slatina V. Constantinescu, *La perception de soi et la perception d'autrui des sujets des zones rur-urbaines*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

die in die Stadt gekommen sind um städtische Berufe auszuüben (in der Industrie, Dienstleistungen usw.). Die Frage der beruflichen Neuqualifizierung ist für die vom Dorfe in die Stadt abgewanderte Arbeitskraft sehr akut und die Ergebnisse fallen verschieden und nicht immer den Erwartungen entsprechend aus ⁴⁰.

Die Mängel die im Familienleben auftauchen, kommen — wie bereits erörtert — zugleich mit dem Verstädterungsprozeß, in erster Linie vom demographischen Gesichtspunkt zum Ausdruck und zwar nimmt die Anzahl der Geburten zeitweilig ab und die Beständigkeit der Familie gerät ins Wanken ⁴¹.

Beim Wohnungsbau kommen die Mängel hauptsächlich im Stadtrandgebiet zum Ausdruck, wo die kürzlich vom Land zugezogenen auch den dem Landhaus eigenen Stil mitgebracht haben. Da hier aber die Verhältnisse, Baumaterial und Baumeister anders sind als am Ort der Abwanderung, wird der Stil der Wohnungsbauten im Vergleich zum Vorbild verzerrt; er weist Neuerungen zweifelhaften Geschmacks auf, die weder irrtümlich sind noch den Anforderungen des echten Urbanismus entsprechen ⁴².

Die Kleidung weist ebenfalls am Stadtrand sichtlichere zeitweilige Mängel auf, denn die kürzlich in die Stadt übersiedelten Dorfbewohner tragen — aus Gewohnheit oder aus praktischer Überlegung — Bestandteile der Volkstracht, die sie städtische Kleidung anzupassen versuchen. Es entsteht derart eine bizarre Tracht, die weder dörflich noch städtisch ist — eine Kombination zwischen Wickelrock und Bluse mit Jacke, Trachtenhemd mit volkstümlichen Mustern (und Seidenstrumpf und Lackschuh — eine Tracht die dann allmählich unter der Bezeichnung „städtische Mode“ in die Dörfer der Umgebung dringt⁴³. (Abb. 13).

⁴⁰ Vgl. P. Cristea und A. Stănoiu, *Industrialisation. Progrès technique, mutations socio-professionnelles*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970. Siehe auch W. H. Form u.a., *The accommodation of rural and urban Workers to industrial discipline and urban living: A four notion studies*, Ebenda.

⁴¹ Vgl. L. P. Marcu, *Soziologische Aspekte...* in *Revue des études sud-est européennes*, X Jg. (1971), Nr. 4, S. 687 u.f. Siehe auch N. Pešić-Maximovič, *Les impasses dans le village par suite du partage des „Zadrugas“ — exemples de Yougoslavie et de Bulgarie*, mitgeteilt an II. CISSEE, Athen, 1970.

⁴² „Vom ästhetischen Standpunkt aus führen die Änderungen, die die zeitgenössische handwerkliche Baukunst durchmachen... zur weniger verdienstvollen Architektur der Stadtrandgebiete, die zu einer neuen Vorlage für die Baumuster am Dorfe geworden sind“ (M. Stancu, *Funcționalitatea locuinței în contextul sistematizării* (Die Zweckdienlichkeit der Wohnung im Lichte der Planung), in „Știința“ XXXVII Jg. (1968), Nr. 7786 vom 6. August. Für das allgemeine Bild der Frage siehe auch J. Fard, *Slums and Housing*, Cambridge, 1936.

⁴³ „Würde einer unserer Urahnen aus seinem Grabe auferstehen und würde er die Frauen die seinerzeit Tücher auf dem Kopf trugen, stolz einherschreiten sehen, in dem genugtuenden Zustand, in den sie die Fetzen von angepaßten Hüten versetzt, und würde er diese behuteten Damen sehen wie sie auf einen Spaziergang gehen... so würde ihm vor dem Gesehenen schauern und er würde zurücklaufen um allen Toten zu melden, daß ihre Enkel verrückt geworden seien“, (M. Roșculeț, *Tendințe de modernizare a mocanilor* (Die Modernisierungstendenzen der Mokbanen-Hirten), in „Viața săceleană“ I Jg. (1930), Nr. 5—7, S. 21.

Die ethisch-juridischen Mängel stammen — wie bereits gesehen — aus den vorübergehenden Anpassungsschwierigkeiten der dörflichen Auffassung an das städtische Milieu ⁴⁴. Im allgemeinen sind am Dorf die Straftaten gegen Personen häufiger, während in der Stadt diejenigen gegen Güter vorherrschen.



Abb. 13 — Volks- und städtische Tracht, in der Vorstadt, Gemeinde Romos, Kreis Hunedoara (Rumänien), 1967.

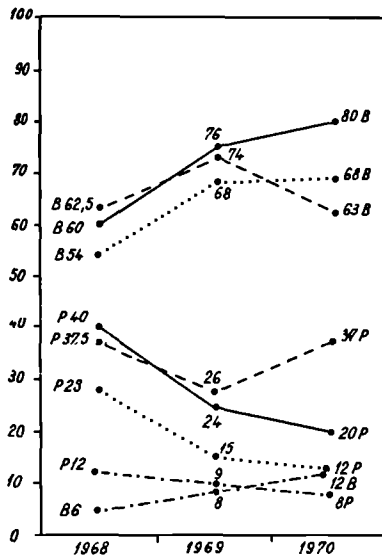
Eine vor dem zweiten Weltkrieg in Jugoslawien durchgeführte Befragung zeigt das Verhältnis auf, das zwischen diesen Straftaten und dem Milieu besteht in dem sie vollbracht wurden. Während zum Beispiel am Dorf von der Gesamtzahl der hier vollbrachten Straftaten 41,0 % personen-

⁴⁴ Vgl. G. Tarde, *Géographie criminelle*, in *Criminalité comparée*, Ed. III, 1894, S. 151—165. Siehe auch M. B. Clivard, *The Process of Urbanization and Criminal Behavior*, in „*American Journal of Sociology*“, XLVIII Jg. (1942), Nr. 2, S. 202—213; J.-L. Metéye, *Les grands ensembles urbains nouveau facteur de criminalité*, in „*Le Figaro*“ vom 30. Oktober 1967; D. Szabo, *Crimes et villes. Études statistiques de la criminalité urbaine et rurale en France et en Belgique*, Paris, 1960.

bezogen und 33,53 % güterbezogen sind, sind in der Stadt 52,52 % güter- und 16,9 % personenbezogen⁴⁵.

Eine ähnliche Befragung, die kürzlich in Rumänien, Kreis Braşov, durchgeführt wurde, zeigte, daß in der Stadt Săcele — mit Ausnahme der Vorstadt Gărcin-Tal — die güterbezogenen Straftaten zahlreicher sind (80 %) während in den Dörfern um Săcele (Tărlungeni, Purcărani, Zizin) die personenbezogenen Straftaten noch verhältnismäßig zahlreich sind (37 %) (Taf. XXII). Die zeitweilige Zunahme der Straftaten aus all in den neuerdings verstädterten Milieus, ist auf die gleiche „Übergangskrise“ zurückzuführen wie in den isolierten Fällen der religiösen Manien⁴².

Die Straftaten der Minderjährigen sind in der Stadt zahlreicher als auf dem Dorf. Eine Befragung die in diesem Jahrzehnt in Jugoslawien durchgeführt wurde und zwar in zehn Ortschaften des städtischen und randstädtischen (vorstädtischen) Milieus von Belgrad gibt Aufschluß darüber wie die *Jugendlinquenz* mit dem Entwicklungsgrad der nichtlandwirtschaftlichen Bevölkerung schwankt. Den höchsten Prozentsatz minderjähriger Delinquenten weisen eben die Ortschaften auf deren Bevölkerung nicht in der Landwirtschaft tätig ist. Über dem Durchschnitt von 78,8 % nichtlandwirtschaftlicher Bevölkerung haben die Ortschaften : Novi Beograd (92,8 %), Savski Venac (98,2 %), Stari Grad (98,6 %), Voždovac (82,6 %), Vračar (98,3 %) und Zvezdara (92,4 %). Die gleichen Ortschaften überschreiten



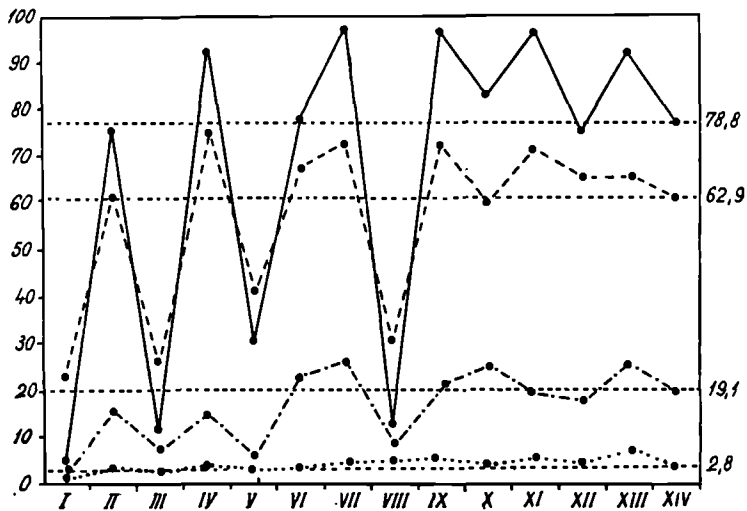
Taf. XXII — Entwicklung der Personenbezogenen (P) und güterbezogenen (G) Straftaten in der Stadt Săcele (—), in Săcele ohne der Vorstadt Gărcin (· · ·), in der Vorstadt Gărcin (- · - · -) und in den Dörfern Tărlungeni, Purcăreni, Zizin (- - -) in den letzten Jahren des 7. Jahrzehntes des 20. Jh.

⁴⁵ Vgl. *Annuaire statistique*, 1937, Bd. VIII, Belgrad, 1938. Der geringe Unterschied der in dieser Zeit zwischen dem dörflichen und dem städtischen Milieu besteht, war darauf zurückzuführen, daß „le type prépondérant de la population de ville en Yougoslavie c'est la population des petites villes. La vie dans les villes de ce type n'accuse point de différences de principe par rapport à la vie rurale“ (A. V. Maklessov, *La criminalité dans les campagnes en Yougoslavie*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 81. Siehe auch Kubinski, *Sur quelques particularités de la criminalité en Yougoslavie*, Belgrad, 1938; V. Lazarevici, *La criminalité dans les villes et les campagnes en général et plus spécialement en Yougoslavie*, in „Policija“, Belgrad, 1931, Nr. 1—2.

⁴⁶ Vgl. V. Lanternari, *Crise et desintegration culturelle dans le processus d'acculturation*, in *VII Международный конгресс антропологических и этнографических наук*, Moskau, 1967, S. 103. Siehe auch T. Sellin, *Culture Conflict and Crime*, New York, 1938; G. Balandier, *Les déséquilibres socio-culturels*, in „Cahiers Internationaux de Sociologie“, XX Jh. (1956), S. 37—40.

den Durchschnitt an minderjährigen Delinquenten pro tausend Einwohner (19,1‰) : Savski Venac (26,4‰), Stari Grad (21,1‰), Voždovac (25,0‰), Vračar (19,5‰), Zvezdara (25,2‰), hinzu kommt Palilula (23,1‰) wo der Prozentsatz nichtlandwirtschaftlicher Bevölkerung nahe am Durchschnitt liegt (78,7‰).

Die selbe Lage ist auch für die minderjährigen Rezidivisten zu verzeichnen : die unter dem Durchschnitt von 2,80 liegenden Straftaten die von ein und demselben Minderjährigen vollbracht werden, befinden sich in den gleichen Ortschaften : Novi Beograd (2,24), Stari Grad (3,51) Vračar (2,82), Zvezdara (4,15); dazu kommt noch Kučarica (2,84) mit zahlreicher nichtlandwirtschaftlichen Bevölkerung (77,0 %) und mit zahlreichen Kolonisten⁴⁷. (Taf. XXIII).



Tafel XXIII — Diagramm des Verhältnisses zwischen Verstädterung und der Kriminalität bei Minderjährigen in den Gemeinden um Belgrad im 7. Jahrzehnt unseres Jahrhunderts (nach Al. Todorović) (— nichtlandwirtschaftliche Bevölkerung; - - - Anteil der Kolonisten; - · - · - minderjährige Delinquenten; ··· Anzahl der strafrechtlichen Vergehen pro Täter).

(I — Barajevo; II — Kučarica; III — Grocka; IV — Novi Beograd; V — Obrenovac; VI — Palilula (Krnjača); VII — Savski Venac; VIII — Sopot; IX — Stari Grad; X — Voždovac; XI — Vračar; XII — Zemun (Surčin); XIII — Zvezdara; XIV — media).

Die Befragung zeigt gleichzeitig auch die Verbindung auf, die zwischen den Bevölkerungsschwankungen — besonders bei den Kolonisten — und

⁴⁷ Vgl. Al. Todorović, *Urbana sredina i maloletničko prestupništvo u Beogradu* (Das städtische Milieu und die Jugenddelinquenz in Belgrad), in „Stanovništvo“, VI Jg. (1968), Nr. 3—4, S. 234—241.

den Vergehen hergestellt werden kann. Die Delinquenz und die Rückfälle der Minderjährigen sind stark, hauptsächlich in denjenigen Ortschaften in denen die Kolonisten den Durchschnitt (62,9) übertreffen: Novi Beograd (75,7%), Palilula (68,5%), Savski Venac (73,5%), Stari Grad (72,4%), Vračar (70,7%), Zvezdara (66,6%); dazu noch Zemundas ebenfalls zahlreiche nichtlandwirtschaftliche Bevölkerung aufweist (76,1%) und zahlreiche minderjährige Delinquenten (17,3⁰/₀₀) und rückfällig gewordene (2,25) hat⁴⁸.

Schließlich wird auch in Südosteuropa die Jugenddelinquenz in einigen Fällen in Banden durchgeführt, so daß der Grad ihrer Gefährlichkeit zunimmt⁴⁹.

Besondere Aspekte des religiösen Gefühls treten in der Periode des Übergangs von Dorf- zum Stadtleben als zeitweilige Exaltation der religiösen Praktiken zu tage und zwar ganz besonders bei den verschiedenen religiösen Sekten die in den Vororten und in den Dörfern häufiger vorkommen, die auf dem Wege der Modernisierung sind⁵⁰.

Die Mängel die die kulturellen Veranstaltungen betreffen, kommen in dem übertriebenen Gebrauch der Massenmedienmittel zum Ausdruck⁵¹, die psychologischen in der Verflechtung von Konservatorismus und Neuerungen, und die der Freizeitgestaltung in dem zeitweiligen Gefallen an dem Bohemoranismus⁵².

Im Zuge des Verstädterungsprozesses bringen die Ankömmlinge zahlreiche Elemente des Landlebens mit sich, Elemente die in der Beschäftigung, Tracht, Wohnung, in den Sitten, in der Auffassung usw. zum Ausdruck kommen. Wenn dieser Aspekt Massenverhältnisse annimmt,

⁴⁸ *Ebenda*.

⁴⁹ So hat zum Beispiel eine kürzlich durchgeführte Befragung in Bosnien und der Herzegowina ergeben, daß die bandenweise vollbrachten Strafvergehen 34,4% betragen und daß davon 70,8% Minderjährige entfallen, und im Verhältnis von 79,9% güterbezogen und von 13,7% personenbezogen sind. Die Angaben die auf die Industriebevölkerung bezogen sind die durch die Art ihrer Beschäftigung an die Stadt gebunden ist, weisen eine Zunahme der Jugendkriminalität von 56,3% im Jahre 1958 auf 60,7% im Jahre 1962 auf. (Vgl. R. Mladenović-Kupčević, *Sančesvištvo u krivičnim djelima mamoletnika* (Die Komplizität bei den von Minderjährigen vollbrachten Straftaten), in „Godišnjak pravnog fakulteta u Sarajevu“, XV Jg. (1967), S. 286. Vgl. auch die Lage in Frankreich, wo wie beim 8. Kriminologenkongreß aufgezeigt wurde — 74% der Verbrechen in der Stadt vorkommen und wo von 1957 bis 1966 die Jugenddelinquenz um 18% angestiegen ist; die in Banden vollbrachten Straftaten kommen nur in Städten vor deren Einwohnerzahl größer ist als 30 000. (Vgl. J. L. Metéye, a.a.O.). Siehe auch M. Milutinović, *Maloletnička delinkvencija kao društveni problem* (Die Jugenddelinquenz, ein soziales Problem), in „Pravni život“, XIX Jg (1970), Nr. 8—9, S. 3—13.

⁵⁰ Vgl. L. P. Marcu, *Un aspect al procesului de urbanizare în Ţara Btrsei: Şapte Sate — oraşul Săcele* (Ein Aspekt des Verstädterungsprozesses im Burzenland: Sieben Dörfer — die Stadt Săcele), in *Sociologia militans*, V. Bd. Bukarest, 1972, S. 306.

⁵¹ Vgl. H. Culea, *Mass-media şi cultura de masă* (Mass-media und Mass-Kultur), in *Sociologie generală* (Allgemeine Soziologie), Bukarest, 1970, S. 305—329. Siehe auch B.M. Firsov, *Impact of Television on Modern Society and its social consequences*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

⁵² Vgl. Şt. Popescu, *Tenebre într-un dormitor comun* (Unterwelt in einem gemeinschaftlichen Schlafräum), in „Drum nou“, Braşov, XXV Jg. (1968), Nr. 7346 vom 16. August.

so erhält das Stadtmilieu zeitweilig ein halbdörfliches Bild. Diese als „*Rurbanization*“ bezeichnete Erscheinung ist auf die dialektische Korrelation zwischen Stadt und Dorf zurückzuführen, wobei sich die Einflüsse nach beiden Richtungen hin auswirken. Diese Einflüsse sind jedoch ungleich: die städtische Lebensweise stellt das Neue dar, und wenn sie ins Dorf dringt entfaltet sie sich, während die dörfliche Lebensweise mit ihren archaischen Aspekten sich in der Stadt nur zeitweilig halten kann. Aus dem Zusammenstoß dieser beiden Arten entsteht eine Synthese, die trotz ihrer Heterogenität und der negativen Aspekte mit vorübergehendem Charakter, das Dorf wohltuend hebt und modernisiert und die Stadt mit günstigen Folgen auffrischt⁵³.

Der Anpassungsprozeß an das Stadtleben erfährt selbst verschiedene *Rhythmen*, je nach der Lage derer, die sich in der Stadt ansiedeln. Jene die aus archaischen Dörfern kommen müssen ein längeres Anpassungsstadium mitmachen, eine „Quarantäne“ am Stadtrand. Diejenigen die aus entwickelteren Dörfern kommen oder aus der Vorstadt (Stadtrandgebiet) benötigen ein kürzeres Stadium, können sich sogar im Stadtzentrum ansiedeln und werden schon während der gleichen Generation zu Stadtbewohnern.

Der Modernisierungsprozeß der Dörfer, ein Prozeß, der in den sozialistischen Dörfern einen besonderen Aufschwung erfahren hat, bewirkt, daß die *Anpassung an die Stadt* der vom dörflichen Milieu hereingezogenen Elemente immer schneller vor sich geht. Eine Befragung die im siebenten Jahrzehnt in den Städten der Landschaft Kosovo bei 183 Familien durchgeführt wurde, zeigte, daß der Vergleich zwischen 1962 und 1964 ergibt, daß 68,8% der in der Stadt angesiedelten Familien ihr Vermögen am Dorfe schon im ersten Jahr liquidieren und daß 76,5% davon um den erhaltenen Betrag sich in der Stadt eine Wohnung kaufen. Dazu schaffen sie sich rasch städtische Möbel an, verbessern ihre Ernährungsweise, die hygienischen Bedürfnisse werden größer usw.⁵⁴ (Taf. XXIV).

⁵³ Vgl. M. Caranfil, *Alterări în străvechiul cod etic al satului?* (Vermistalterungen des uralten Dorfethos?), in „*Scnteia*“, XXXIX Jg. (1969), Nr. 8262 vom 29. November. Siehe auch V. Nicorovici, *Racordarea la civilizația socialistă* (Anschluß an die sozialistische Zivilisation) Ebenda. Nr. 7519 vom 10. November.

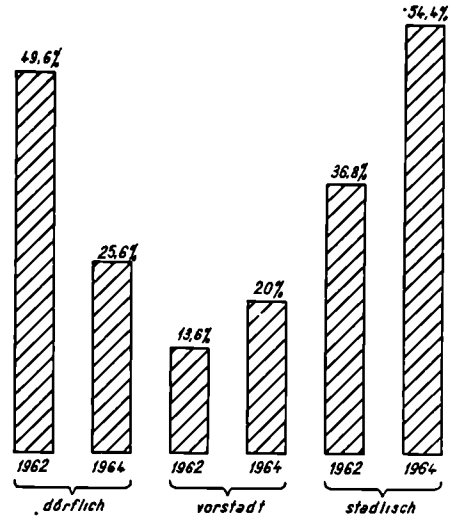
⁵⁴ Eine Befragung in Jugoslawien hat ergeben, daß „die Träger der Ruralisation der Städte die verschiedenen Kategorien von Bauern sind, die, bei ihrer Übersiedlung in die Stadt ihre Sitten und Bräuche, ihre Art sich zu kleiden und zu verhalten mitbringen. Die soziologischen Untersuchungen zeigen, daß die materielle Lebensweise dieser Bauern sich in der Stadt verhältnismäßig rasch wandelt, während sich ihre Auffassung langsamer ändert“ (C. Kostić, *Urbanizarea satelor și ruralizarea orașelor în Iugoslavia* (Die Urbanisation der Dörfer und die Ruralisation der Städte in Jugoslawien), in *Teorie și metodă în științele sociale* (Theorie und Verfahren in den Gesellschaftswissenschaften), V, Bd. Bukarest, 1967, S. 599. Für Rumänien siehe I. Drăgan, *Rhythme de l'urbanisation et intégration urbaine des migrants d'origine rurale*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

Der Urbanisierungsprozeß verläuft also auch in Südosteuropa in einem besonderen Rhythmus, je nach den Eigenheiten eines jeden Landes oder sogar der einzelnen Land- und Ortschaften. Dieser besondere Rhythmus läßt den Verstädterungsgrad von Ort zu Ort, von Landschaft zu Landschaft, von Land zu Land abwechseln.

Eine Hauptfrage die beim vergleichenden Studium des Verstädterungsprozesses in den Ländern Südosteuropas aufkommt — und für eine längere Zeitspanne sogar innerhalb desselben Landes, ist die des Auffindens eines *Kriteriums* oder einer Gruppe Kriterien die für einen Vergleich herangezogen werden kann. Es ist dies die gleiche Operation, die in der Arithmetik durchgeführt wird, um die Verhältnisse zwischen den Zahlen aufzustellen, wobei sie auf den gleichen Nenner gebracht werden. Wenn aber für einige einfache Ziffern ein einziger derartiger Nenner ausreicht um ein mannigfaltiges Geschehen wie die Verstädterung zu untersuchen, so ist die Anwendung eines einzigen Vergleichskriteriums unzulänglich, denn sie kann in unvollständiges oder verzerrtes Bild des Sachverhaltes zeitigen.

Um den Verstädterungsgrad eines Landes zu bestimmen und um gleichzeitig die Hauptfaktoren bei der Hand zu haben, die die Bestimmung eines gemeinsamen Namens ermöglichen anhand dessen ein Vergleich und eine Abstufung aufgestellt werden kann, ist es erforderlich Elemente folgender Art zu bestimmen: 1) Das Verhältnis der städtischen zur ländlichen Bevölkerung; 2) Industrialisierungsgrad; 3) vorherrschende Siedlungsform; 4) die Verhältniszahl der Städte mit mehr als 100 000 Einwohnern; 5) Geburtenanzahl; 6) Verhaltensweise der Bevölkerung zum Produktionsprozeß; 7) Dynamik des Reallohns; 8) Rhythmus des Wohnungsbaus; 9) Anzahl der Ärzte im Verhältnis zur Bevölkerungszahl; 10) Anzahl der Rundfunk- und Fernseh abonnten im Verhältnis zur Gesamtbevölkerung; 11) Anzahl der Vorstellungen pro Einwohner; 12) Verhältnis der Studenten usw.

Das Verhältnis der städtischen Bevölkerung ist im siebenten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts wesentlich besser als in den vorhergehenden. In diesem Sinne besetzt Griechenland den ersten Platz, das 1961 einen



Tafel XXIV — Lebensweise der dörflichen Familien in den Städten in Kossowo, im Jahre 1962 und 1964 (nach M. Kostić): A — dörflich; B — halbstädtisch; C — städtisch.

Prozentsatz von 43,3 städtischer Bevölkerung aufwies. Es folgt Rumänien mit 40,8 % im Jahre 1970, Bulgarien mit 38 % im Jahre 1960, Albanien mit 32,8 % im Jahre 1964, die Türkei mit 31,9 % im Jahre 1960 und Jugoslawien mit 24,3 % im Jahre 1961.

In diesem Bereich weist ein vielleicht viel wichtigerer Aspekt in bezug auf den Verstädterungsprozeß und seine Aussichten in Südosteuropa der *Rhythmus* mit der sich die städtische Bevölkerung vom Beginn des Jahrhunderts bis heute in verschiedenen Ländern entwickelt. So war zum Beispiel in Rumänien in der Zeit zwischen 1930 und 1956 der Anstieg von 21,4 % auf 31,3 % zu verzeichnen, während er dann bis 1963 vom städtischen Standpunkt sehr langsam voranging und man kaum 33,1 % erreichte. Als Ursache dafür sind die Maßnahmen zu betrachten, wonach der Übergang der Bevölkerung aus dem dörflichen Milieu in die Stadt eingeschränkt wurde, ohne daß damit gemeint sei, daß der Verstädterungsprozeß in dieser Zeit unterbunden gewesen wäre, was noch einmal mehr beweist, daß das demographische Kriterium allein auch in Südosteuropa nicht ausreicht um ein derart mannigfaltiges Geschehen einzuschätzen⁵⁵.

Der Industrialisierungsgrad ist auch ein Kennwert für die Bestimmung des Verstädterungsprozesses und ändert sich in geradem Verhältnis zu diesem $\left(\frac{I}{V} - \frac{I'}{V'}\right)$. In Anbetracht dessen, daß sich die Fabriken im allgemeinen im städtischen oder vorstädtischen Milieu befinden kommen die Industriearbeiter durch ihren Beruf mit der städtischen Lebensweise in unmittelbare Fühlung, auch wenn sie weiter auf dem Land wohnen. Dies ist der Fall der Pendler, die eine ländliche, von der demographischen Statistik als solche erfaßte Bevölkerung, für die aber das Dorf als Wohnort nur der einfache Ort zum schlafen ist. Die Anzahl der

⁵⁵ Die in dieser Zeit in Rumänien getroffenen wirtschaftlichen Maßnahmen haben die Wandlung der Arbeitskraft beeinflußt in dem Sinne, daß die landschaftliche Wanderung von 48,2 % im Jahre 1956, auf 39,8 % im Jahre 1964 abgesunken ist, während die innerlandschaftliche Zeitspanne von 51,8 % auf 60,2 % gestiegen ist. Vgl. C. Murgescu u.a., *Influențele procesului de industrializare asupra mobilității sociale — pe exemplul României* (Die Einflüsse des Industrialisierungsprozesses auf die gesellschaftliche Mobilität — anhand des Beispiels von Rumänien) in *Teorie și metodă în științele sociale*, IV. Bd. Bukarest, 1967, S. 87—102; V. Ioanid, *Factorii ai sistematizării localităților urbane și rurale. Cadrul natural și populația* (Faktoren zur Stadt- und Dorfplanung. Die natürliche Umwelt und die Bevölkerung), in „Lupta de clasă“, Serie V, Jg. XLVIII (1968), Nr. 1, S. 44—55. Zu den Aspekten im Balkan in der Vorkriegszeit, siehe C. E. Whipple und A. V. Toteff, *The Problem of surplus agricultural population in present countries*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*. Bukarest (1940), Serie B., Bd. I, S. 23—39; P. Ceço, *Rritja e popullsisë qytetare në RPSH dhe shpërndarja e re gjeografike e saj* (Das Zunehmen der städtischen Einwohneranzahl in Albanien und ihre geographische Aufteilung), in „Studime historike“, XXIV (VII) Jg. (1970), Nr. 2, S. 83—106. Für den allgemeinen Aspekt dieser Frage, siehe auch C. C. Zimmermann, *The Migration to Towns and Cities*, in „American Journal of Sociology“, 1927; R. Heberle, *The Causes of Rural-Urban Migration*, Ebenda, XLIII Jg. (1938), Mai, S. 932—950.

„Schlaf-Dörfer“ mit einer Bevölkerung deren Lebensstandard und Auffassung vorstädtisch ist, ist in allen Südosteuropäischen Ländern groß genug und ändert sich im Verhältnis zum Industrialisierungsgrad. Es zwingt sich auf, sie als Verbindungsglieder zwischen Dorf und Stadt zu berücksichtigen und ihr zahlenmäßiges Verhältnis zu den anderen ländlichen Ortschaften ist ein Faktor der die Verstädterungsaussichten einer Stadt anführend kann⁵⁶.

Das Verhältnis zwischen der Entwicklung der städtischen Bevölkerung und der Entwicklung der Industrie ist in allen Ländern Südosteuropas sichtlich. In Rumänien steigt die Industrialisierung von 1938 bis 1948 um 84 %, wobei die Landbevölkerung von 23,6 % auf 23,4 % abnimmt. Die industrielle Entwicklung steigt hingegen nach 1948 auf 433 % und wird von einer merklichen Zunahme der städtischen Bevölkerung von 23,4 % auf 31,7 % begleitet.

Die vorwiegende Art der Siedlung gibt auch einen wesentlichen Index für die Einschätzung des Verstädterungsgrads in den Ländern Südosteuropas. Die Anzahl der großen Siedlungen ändert sich in geradem Verhältnis zu diesen $\left(\frac{S}{V} = \frac{S'}{V'}\right)$. Die quantitativen Kriterien, die zur Bestimmung des Übergangspunktes von der ländlichen Ortschaft zur Stadt dienen sind sehr verschieden für diesen Teil Europas: in einigen Staaten, wie z.B. in der Türkei — wird als Grundzahl der Einwohner die Ziffer 2 000 angenommen⁵⁷, in anderen Ländern wie zum Beispiel in

⁵⁶ Vgl. E. Florescu, *Industrializarea și procesul de urbanizare* (Die Industrialisierung und der Urbanisationsprozeß), in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVI Jg. (1966), Nr. 11, S. 11 — 20. Siehe auch V. Ioanid, *Factori ai sistemalizării localităților urbane și rurale. Funcțiile economice ale teritoriului* (Faktoren zur Stadt- und Dorfplanung. Die ökonomischen Funktionen des Geländes) in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 7, S. 21 — 30; N. Ekin, *Türkiye de Ekonomik Gelmişe ve Istihdan Meseleri* (Die ökonomische Entwicklung der Türkei und die Frage der Städte), in „Revue de la Faculté des Sciences économique de l'Université d'Istanbul“, 1916, Nr. 3, S. 90 — 104. Eine für Südosteuropa allgemeine Darstellung siehe bei T. D. Zotschev, *Sozialer Wandel im kommunistischen Südosteuropa*, in „Der Donauraum“, XIV Jg. (1969), Nr. 4, S. 215 — 227.

⁵⁷ Wie der bulgarische Soziologe N. Aganski mit Bezug auf die Lage vor dem Kriege bemerkt „en Bulgarie, par exemple, on considère par tradition comme ville les localités qui ont perdu toute qualité de ville au point de vue sociologique, telles que Etropole avec 2 459 habitants, Ivaïlovgrad — 2 076 habitants, Koprivtizza — 2 326 habitants, Nésébar — 2 065 habitants, Tzarevo — 1 065 habitants et autres, tandis que par des actes administratifs sont déclaré comme villes des localités telles que Melnik avec 552 habitants, Kroumovgrad — 688 habitants, Achtopol — 972 habitants, Klissura — 1 626 habitants, Momtchilgrad — 1 080 habitants etc. . . Il y a d'autres villages qui ne sont pas des communes rurales, ayant plus de 5 000 habitants; par exemple Gvighen à 5 178 habitants, Borovan — 5 830 habitants, Brénitza — 5 915 habitants etc. D'autres villages ont plus de 6 000 habitants, telles que Slavianoovo — 6 080 habitants, Sélanovtzi — 6 480 habitants, Koinare — 6 949 habitants, Koslodovi — 7 566 habitants, Bela-Slatina — 8 030 habitants, tandis que Kneja a 1 882 habitants, bien qu'il y ait des villes qui comptent moins de 1 000 habitants“. Und sein Schluß lautet, daß „le criterium numérique ici extensible dans le temps et dans l'espace, qu'il perd toute qualité de criterium ce pendant que la définition basée sur lui est une définition sans criterium“ (N. Agansky, *Ville et village. Définition*, in *Proceedings of the XIV-th International Congress of Sociology*, Serie D, Bd. 1,

Rumänien oder Bulgarien existierten aber bis unlängst Landgemeinden von 20 000 Einwohnern. Auf diese Weise kann die absolute Anzahl der Städte eines Landes im Vergleich zu der eines anderen Landes nicht als Bewertungsgrundlage herangezogen werden und ein Land, das 50 Städte von 5000 Einwohnern besitzt kann nicht als Land mit größerem Urbanisierungsgrad angesehen werden als eines das 20 Städte zu je 100 000 Einwohnern besitzt.

Es ist also der Vergleich anhand von einem einheitlichen Kriterium geboten, wie z.B. die Anzahl der mittelgroßen Stadt mit einer Einwohnerzahl zwischen 20 000 und 100 000. Nach der territorial-verwaltungs-Organisierung des Jahres 1966 ist in Rumänien als vorwiegende Landgemeinde diejenige mit einer Bevölkerungszahl zwischen 4001 und 7 000 und also vorwiegende Städtische Gemeinde, diejenige mit einer Bevölkerungszahl zwischen 10 000 und 200 000 an⁵⁸.

Die Anzahl der Städte deren Bevölkerungsanzahl 100 000 übertrifft muß ebenfalls in Betracht gezogen werden, denn diese stellen eine wesentliche qualitative Seite dieser Frage dar. Die Großstädte, die Siedlungen mit einem hohen Verstädterungsgrad sind, können nicht übersehen werden, wenn vom Verstädterungsgrad in einem Land die Rede ist, denn sie befinden sich in geradem Verhältnis dazu $\left(\frac{B}{V} = \frac{B'}{V'}\right)$.

Desgleichen kann die zeitliche Entwicklung der Hauptstädte — die ausschließlich Großstädte sind — ein ziemlich genaues Bild über den

S. 3—6. In der Türkei wurde die Anzahl von 2 000 Einwohnern als Kriterium für eine städtische Siedlung durch das Dorfgesetz im Jahre 1924 festgelegt. Die Ortschaften mit einer Einwohnerzahl zwischen 2 000 und 5 000 waren 168 an der Zahl und umfaßten insgesamt 1587 499 Einwohner, während die Ortschaften mit einer Bevölkerungszahl von 15 000 bis 20 000 bloß 24 waren und insgesamt 422 185 Einwohner umfaßten. Dazu meint F. Yavuz „as the above table indicates the majority of townes have populations below 5 000. Raising the maximum criteria for defining a village, from 2 000 to 5 000, can contribute to the succes of community development. This point is very often subject of discussion, and according to some of the scientific studies, localities with up to 5 000 or less than 10 000 inhabitants are considered villages“ F. Yavuz, *Problems of Turkish Local Administration*, Ankara, 1965, S. 25. Siehe auch R. Y. Keleş, *Şehir ve bölge plânlaması bakımından şehirleşme hareketleri* (Die Urbanisationsbewegung vom Standpunkt der Landschafts- und Städteplanung), Ankara, 1961, S. 215—217; R. Keleş, *Şehirleşme Sorunlarımltz ve Plâncılık Eğilimi Üzerine Düşünceler* (Fragen der Verstädterung und der Einteilung der Stadtplanung in der Türkei), in „Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi“, Ankara, XXV Jg. (1970), Nr. 3, S. 9—28; J. Yasa und C. Geray, *Basic Problems of Small Municipalities in Turkey, a Case Study*, ebenda, XIII Jg. (1968), Nr. 2, S. 117—136; F. Yavuz, *Birinci ve İkinci Beş Yıllık Katkımla Planlanmada Köy Sorunu* (Die Frage der Gemeinde im ersten und im zweiten Fünfjahresplan), ebenda, S. 1—12; S. Gozu Gözübük, *İdareyi Yeniden Düzenleme Çalışmaları ve Köy Kanun Tasarısı* (Studien über die verwaltungsmäßige Neuorganisation und das Projekt zum Gemeindegesetz), ebenda, Nr. 1, S. 217—250). Für die Lage in Griechenland siehe den Aufsatz *Vers une réforme de l'habitat*, in „Europe sud-est“, Serie IV, Nr. 60, Dezember, 1968, S. 25—26.

⁵⁸ Vgl. *Judefele României Socialiste* (Die Kreise der Sozialistischen Republik Rumänien), Bukarest, 1969, S. 22.

städtischen Entwicklungsrhythmus in einem Land bieten⁵⁹. So stieg zum Beispiel die Bevölkerung von Bukarest von 639 040 im Jahre 1930 auf 1 041 807 im Jahre 1948, auf 1 177 661 im Jahre 1956 und schließlich 1 488 328 im Jahre 1971. Istanbul vermehrte seine Einwohnerzahl von 690 857 im Jahre 1927 auf 1 742 978 im Jahre 1965 während Ankara im Jahre 1950 288 536 Einwohner zählte um im Jahre 1960 auf 650 067 gekommen zu sein⁶⁰.

⁵⁹ Vgl. R. D. Kenzie, *The Metropolitan Community*, New York, 1933. Berücksichtigt man die Großstädte, so ist das auch deshalb von Bedeutung weil bekanntlich der Einfluß der Städte auf das dörfliche Hinterland in geradem Verhältnis steht zur Bevölkerungsmasse und in umgekehrtem Verhältnis mit der Entfernung zum Quadrat $\frac{a}{b} \times \frac{CB^2}{CA^2}$, wobei die Städte mit A, B, die betreffenden Bevölkerungen mit a, b und das dörfliche Milieu C bezeichnet sind (Vgl. C. Pousard, *Économie et espace*, 1955).

⁶⁰ Vgl. V. Iskân ve Şehirçilik *Haftast Konferanstart, 3-7 Nişan 1961* (Die Vorträge die in dem Urbanismus und den Bauten gewidmeten Woche vom 3. bis 7. April 1961 gehalten wurden), Ankara, 1962, S. 52, Siehe auch O. Serper, *1950-1960 devrisinde Türkiye de Şehirleşme Harakelleri* (Die Urbanisierungsbewegung in der Türkei in der Zeit von 1950 bis 1960), in „İktisat Fakültesi Mecmuası (Revue de la Faculté de Sciences Économiques de l'Université d'Istanbul)“, XXIV Jg. (1963-1964), 60 Nr. 1-2, S. 170; R. Keleş, *Türkiye Şehirleşme Eğilimleri* (Verstädterungstendenzen in der Türkei), in „Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi“, Ankara, XXV Jg. (1970), Nr. 4, S. 41-84. Für Jugoslawien: J. Ginić, *Tendencije u dosa dašnjem demografskom razvitku Beograda i perspektive za buduci period* (Die demographischen Entwicklungstendenzen von Belgrad bis zur Gegenwart und die Aussichten für die Zukunft), in „Stanovništvo“, VII Jg. (1969), Nr. 1-2, S. 58-72. Für Bulgarien: G. Lüschen u.a., *Family Organisation, Interaction and Ritual. A Cross-Cultural Study in Bulgaria, Finland, Germany and Ireland*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970, S. 3. Was die Tendenz der Städte anbetrifft sich zu gruppieren, so ist in Rumänien die *Städtevereinigung im Schittal* (Valea Jiului) aufschlußgebend: die aus den Städten Petroşani (38 664 Einwohner), Petrila (26 656 Einwohner), Vulcan (24 520 Einwohner), Lupeni (29 859 Einwohner) und Uricani (7 739 Einwohner) besteht. Zusammen bilden diese Städte einen durch den im Petroşanier Becken - dem wichtigsten Kohlerevier Rumäniens - in den letzten Jahrzehnten erfahrenen Aufschwung der Industrie des Kohleabbaus zusammengeschlossenen städtischen Industriekomplex. Vgl. *Monografia geografică a Republicii Populare Române* (Die geographische Monographie Rumäniens), II. Bd., I. Teil., Bukarest, 1960, S. 154 u.f. *Die Städtevereinigung an der Küste in der Dobruşcha* besteht aus den Städten Constanţa (165 245 Einwohner), Năvodari (7 632 Einwohner), Techirghiol (7 930 Einwohner) und Mangalia (14 217 Einwohner). Sie bildet einen Kurort-Komplex, der durch den Aufschwung der Kur- und Heilorte an der Schwarzmeerküste in den letzten Jahrzehnten entstanden ist. „Die Ortschaften an der Meeresküste erhielten ein völlig neues Aussehen, wozu der Staat beachtliche materielle und finanzielle Mittel zur Verfügung stellte. Die Kurorte Mamaia, Eforie, Techirghiol, Mangalia usw. genießen genießen heute einen internationalen Ruf und werden allgemein als die „Rumänische Riviera“ bezeichnet. Untereinander fast völlig vereint sind die Kurorte an der Küste von Mamaia bis Mangalia zu großen baukünstlerischen Gebilden geworden, die zusammen ein einziges Seebad von einigen Dutzend Kilometer Länge ergeben (Judefele României socialiste, Bukarest, 1969, S. 212 (von mir unterstrichen - L.P.M.). Siehe auch Constanţa, *Intre romantism şi luciditate* (Konstanza zwischen Romantismus und Wirklichkeit), in „Scnteia“, XXXVIII Jg. (1969), Nr. 8040 vom 19. April). Interessant ist außerdem auch noch die *Städtevereinigung im Prahovatal*, die aus den Ortschaften Cîmpina (29 006 Einwohner), Breaza (15 464 Einwohner), Comarnic (12 372 Einwohner), Sinaia (12 597 Einwohner), Buşteni (11 241 Einwohner) Azuga (5 111 Einwohner) und Peddeal (6 830 Einwohner) besteht und die teilweise auch auf die Entwicklung in diesem Jahrhundert der Extraktionsindustrie zurückzuführen ist (vgl. N.M.A. Popp, *Valea Prahovei Intre Predeal şi Floreşti* (Das Prahovatal zwischen Predeal und Floreşti), in „Buletinul Societăţii Române de Geografie“, XLVIII Jg. (1929), S. 185-258), ist sie auch auf den touristischen Aufschwung einer der malerischsten Landschaften in Rumänien, die auf einer Landstraße mit großem Verkehr, in verhältnismäßig geringer Entfernung von den Munizipien Bukarest, Ploieşti und Braşov gelegen ist. Ein *Städtekomplex mit „Trabanten-Städten“* entsteht zur Zeit in Braşov, das Munizipium Braşov (178 537 Einwohner), Codlea (Zeiden) (13 832 Einwohner) und

Die Geburtenzahl ist ein indirekter Hinweis für die Einschätzung des Urbanisierungsgrades eines Landes. Wie bereits gesehen, ist die Anzahl der Kinder pro Familie am Land viel größer als in der Stadt. Die Erklärungen dazu sind äußerst zahlreich: der Mangel an Arbeitskräften in der ertümlichen Bauernwirtschaft, der Mangel an Hygiene verursacht am Land größere Kindersterblichkeit, in manchen Fällen die Notwendigkeit Schutz und Sicherheit im Alter zu gewähren, landschaftsgebundene Bräuche usw. Zugleich mit der Erhöhung des Lebensstandards am Dorfe, mit der Entwicklung des Konforts und der Kultur hören obige Ursachen auf zu bestehen und die Bevölkerung „verstädtert“, auch von dem hier bezüglichen Standpunkt aus betrachtet und setzt die Kinderanzahl wesentlich herab ⁶¹.

Zwischen dem Verstädterungsprozeß und der Geburtenanzahl besteht folglich ein verkehrtes Verhalten, das in seinem natürlichen Zustand

fast mathematisch schwankt $\left(\begin{array}{c} 1 \\ G \\ V \end{array} = \begin{array}{c} 1 \\ G' \\ V' \end{array} \right)$. Ein Vergleich der in den

Balkanstaaten gezogen wird läßt die Tatsache augenscheinlicher sein. In Rumänien betrug die Geburtenanzahl 37,6⁰/₀₀ im Jahre 1920, 21,1⁰/₀₀ im Jahre 1970. In Jugoslawien betrug sie 35,3⁰/₀₀ im Jahre 1920, 17,8⁰/₀₀ im Jahre 1970; in Griechenland 26,1⁰/₀₀ im Jahre 1938, 16,3⁰/₀₀ im Jahre 1970; in Bulgarien 39,6⁰/₀₀ im Jahre 1920, 16,3⁰/₀₀ im Jahre 1970. Das einzige Land in dem diese Erscheinung in entgegengesetzter Richtung verläuft ist Albanien, wo von 34,7⁰/₀₀ im Jahre 1938 man auf 43,8⁰/₀₀ im Jahre 1955 und auf 35,3⁰/₀₀ im Jahre 1969 gelangt ⁶². Diese demographische Entwicklung entspricht dem zeitgenössischen Entwicklungsstadium dieser Länder.

Die Einstellung der Bevölkerung zum Produktionsprozeß ist ebenfalls ein Hauptfaktor an Hand dessen der Verstädterungsgrad in den Ländern

Rişnov (Rosenau) (9 811 Einwohner). Diese drei durch sehr gute Verkehrsmittel verbundenen Städte sind dabei zu „Schlafdörfern“ für die in den Industriezentren Braşov angestellten Werkstätigen zu werden, während Braşov selbst sich der Produktionstätigkeiten entledigt und zu einem Verwaltungszentrum wird. Trabantenstädte entstehen allmählich auch um Huneadoara (Călan, 13 014 Einwohner), um Deva (Simeria, 11 770 Einwohner), Reşiţa (Boeşa) 18 537 Einwohner, um Sibiu (Hermannstadt) (Cisnădie Heltau, 15 714 Einwohner). (*Judeţele României Socialiste*, Bukarest, 1969, S. 174, 291, 448. Vgl. auch B.A. Vasiliev, *Города снымуки*, Leningrad, 1958).

⁶¹ Vgl. L. P. Marcu, *Sozi logische Aspekte...*, in „Revue des études sud-est européennes“, X Jh. (1971), Nr. 4, S. 111.

⁶² Vgl. *Anuarul statistic al Republicii Socialiste România* (Das städtische Jahrbuch der Sozialistischen Republik Rumänien), 1972, S. 527. Siehe auch *L'évolution démographique de 1965 à 1980 dans les pays de l'O.C.D.E.*, in „Europe sud-est“, Serie IV., Nr. 40, April 1967, S. 33–37. Der Zuwachsindex der Bevölkerung in der Zeitspanne 1960 bis 1980 ist für Jugoslawien 10,1, für Griechenland 14,1, für Rumänien 14,7, für Griechenland 17,5, für die Türkei 74,3. Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logements dans les pays européens*, Genf, 1968.

Südosteuropas gemessen werden kann. Von diesem Gesichtspunkt aus kann die Bevölkerung eines Landes eingeteilt werden in: Grundarbeitleistende (A), Dienstleistende (B) und Abhängige, Untätige (C).

Im städtischen Milieu von Rumänien, zum Beispiel in den, Großstädten und in den mittelgroßen Städten, betragen die Prozentsätze für die Gruppe A, 40 bis 42, für die Gruppe B, 12 bis 14 %, für die Gruppe C 44 bis 48. Auf dem Dorfe vertritt A im Durchschnitt 45 bis 55 %, B liegt unter 5 % und C zwischen 40 und 50 %. Die Zunahme von B am Dorfe, die durch die für Dienstleistungen eingestellte Bevölkerung betrifft, kann also ein über die Annäherung an die Stadt aufschlußgebender Faktor sein und schwankt in geradem Verhältnis zu dieser $\left(\frac{b}{V} = \frac{b'}{V'} \right)^{63}$.

Die Dynamik des Reallohns, die unmittelbar an die Entwicklung des Lebensstandes gebunden ist, kann ebenfalls Aufschluß geben über den Verlauf des Verstädterungsprozesses und schwankt ebenso in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{D}{V} = \frac{D'}{V'} \right)$. Der langsamere oder schnellere Charakter dieser Dynamik entspricht dem Urbanisierungsrhythmus in den einzelnen Ländern. Sowohl der eine als auch der andere ist der Ausdruck der allgemeinen Hebung des Lebensstandards der Bevölkerung und der Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen Dorf und Stadt ⁶⁴.

So weist zum Beispiel in Bulgarien die Dynamik des Reallohns im Vergleich zum Jahre 1960 eine ausgeglichene Entwicklung auf, wobei im Jahre 1961, 105 registriert wurde, im Jahre 1965, 110 und im Jahre

⁶³ Vgl. V. Ioanid, *Factori ai sistematizării localităților urbane și rurale*, in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 1, S. 54. Bekanntlich zeigt die Überschreitung von der in der Dienstleistung eingestellten Bevölkerung (in der Beziehung $\frac{D.100}{F}$

wo F = Gesamtzahl der Bevölkerung, D – im Handel und bei Dienstleistungen eingestellte Bevölkerung) den qualitativen Sprung gegen die Dienstleistung für Andere an (vgl. Sven Godhun, *a.a.O.*, S. 111). Die in anderen Beschäftigungen als in der Landwirtschaft und in der Industrie tätige Bevölkerung von Bulgarien beträgt im Jahre 1956 17,1 % im Vergleich zu 12,0 % im Jahre 1934, in Griechenland 27,5 % im Jahre 1961 im Vergleich zu 32,9 % im Jahre 1951, in Rumänien 13,6 % im Jahre 1956 im Vergleich zu 14,0 % im Jahre 1930, in der Türkei 15,5 % im Jahre 1960 im Vergleich zu 9,9 % im Jahre 1935, in Jugoslawien 21,0 % im Jahre 1961 im Vergleich zu 10,2 % im Jahre 1931. Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logement dans les pays européens*, Genf, 1968. Auch in den Dörfern von Rumänien „wird die Zunahme des Konforts und seine Annäherung an das bestehende Niveau in den Städten auch durch die Zunahme von 2 bis 3 % auf 8 bis 10 % der gesamten tätigen Bevölkerung derjenigen veranschaulicht, die in den öffentlichen Dienstleistungen eingestellt sind. Diese Tatsache wird sich auf den allgemeinen Stand des Konforts der dörflichen Bevölkerung“ (V. Ioanid, *Sistematizarea localităților rurale* (Die Dorfplanung), in „Știința și tehnica“, 1968, Nr. 3, S. 4. Siehe auch M. Bulgaru, *Mutații socio-profesionale* (Gesellschaftlich-berufliche Mutationen), in „Contemporanul“, Nr. 45 (1100) vom 10. November 1967. Mit Bezug auf die gleichartigen Mutationen, die in den Funktionen der Städte in Rumänien im letzten Jahrhundert registriert wurden siehe I. Sandru, *Vergleichende Betrachtungen der rumänischen Städte*, in „Anal. St. ale Universității Al. I. Cuza“, Iași, Serie II, VII. Band, (1961), 2, Heft, S. 451–468.

⁶⁴ Siehe oben, S. 511 u. f.

1970, 141. In der gleichen Zeit ist die Entwicklung stürmischer : in Jugoslawien wird von 100 im Jahre 1962 ausgegangen und 130 im Jahre 1965 und 184 im Jahre 1970 registriert, in Rumänien 103 im Jahre 1961, 122 im Jahre 1965 und 146 im Jahre 1970. Dieser höhere oder kleinere Rhythmus ändert sich in geradem Verhältnis zum Verstärkerungsprozeß ; es kann gesagt werden, daß er dem allgemeinen Schema der Verstärkerung in diesen Ländern entspricht.

Der Rhythmus des Wohnungsbaus zeigt den gleichen Prozeß auf, der aber in vorliegendem Falle in noch konkreterer Weise seinen Niederschlag findet ; er ändert sich in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{W}{V} = \frac{W'}{V'}\right)$.

In Rumänien beträgt dieser Faktor im siebenten Jahrzehnt 6,4 pro tausend Einwohner, in Jugoslawien 6,3, in Bulgarien 5,5, in Albanien aber bloß 4,4. Die Zahlen sind sowohl auf die städtischen als auch auf die dörflichen Bauten bezogen. Ihr Vergleich zwischen den verschiedenen Ländern ergibt auch die Baumöglichkeiten, ein Bestandteil des Entwicklungsprozesses der Städte ⁶⁵.

Die auf die Bevölkerung entfallende Ärzteezahl ist allem Anschein nach eine Frage die der Stadt und dem Dorf gemeinsam ist. In Verbindung mit anderen Elementen jedoch, wie zum Beispiel mit der Geburtenanzahl, mit der Sterblichkeit im Kindesalter, oder mit der durchschnittlichen Lebenserwartung erscheint sie als eine eindeutige Koordinate, die bei der Bewertung des Urbanisierungsgrades mit in Betracht gezogen werden muß⁶⁶, und die in geradem Verhältnis damit schwankt $\left(\frac{\ddot{A}}{V} = \frac{\ddot{A}'}{B'}\right)$.

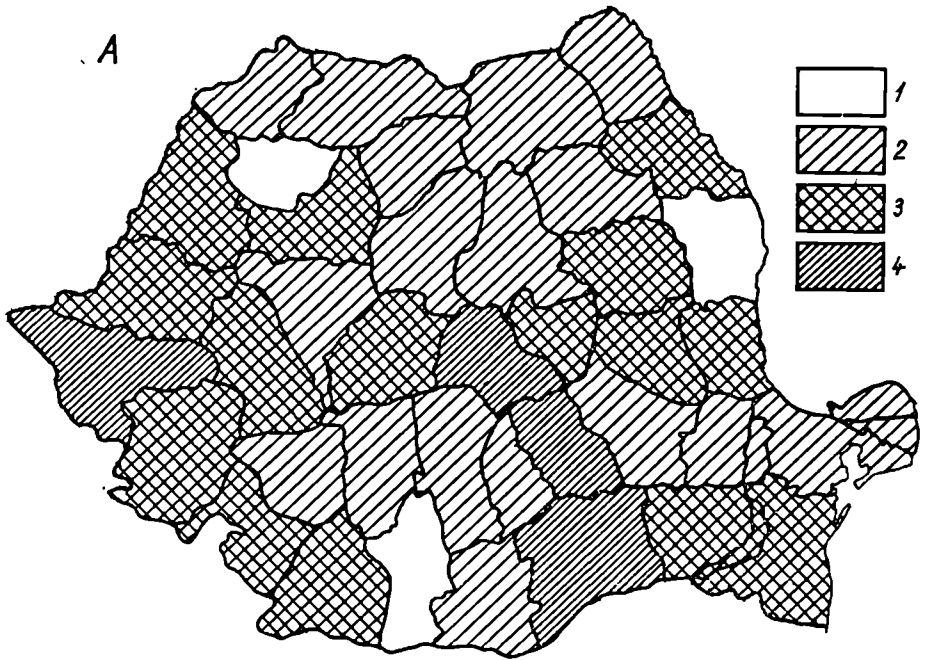
Die Anzahl der Rundfunk- und Fernseh abonnnenten pro tausend Einwohner kann ebenfalls als Hinweis in der Bestimmung des Urbanisierungsgrades der südosteuropäischen Länder dienen, weil ein Bauer der ein Rundfunk- und ein Fernsehgerät besitzt, mit der Stadt in ständigem Kontakt bleiben kann. Von diesem Standpunkt aus betrachtet belegt Bulgarien den ersten Platz mit 39 Geräten pro hundert Einwohner, es folgt Jugoslawien mit 25, Rumänien mit 23, Griechenland mit 18, die Türkei mit 9 und Albanien mit 7 ⁶⁷. Auch dieses Verhältnis entspricht dem realen Schema des Urbanisierungsgrades dieser Länder und ändert sich in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{R}{V} = \frac{R'}{V'}\right)$.

Die Anzahl der Theatervorstellungen pro Einwohner ist ebenso wie das obige Kriterium ein Element, das bei der Bestimmung des Urbani-

⁶⁵ Siehe oben, S. 514 u. f.

⁶⁶ Siehe oben, S. 515.

⁶⁷ Siehe oben, S. 524.



Tafel XX — Das Verhältnis zwischen der Abonnentenzahl (A) für Rund- und Fernsehfunk und dem relativen Verstädterungsgrad (B) der Kreise von Rumänien (nach *Anuarul Statistic al R. S. România*, 1969) (A: 1 = -40%; 2 = 40-50%; 3 = 50-60%; 4 = +60%; B: 1 = -100⁰/₁₀₀₀; 2 = 100 - 150⁰/₁₀₀₀; 3 = 150 - 200⁰/₁₀₀₀; 4 = +200⁰/₁₀₀₀).

sierungsgrades mit in Betracht gezogen werden muß. Die Anzahl der besuchten Vorstellungen ändert sich im allgemeinen im umgekehrten Verhältnis zur Anzahl der Fernseh abonntenen, d.h. ein Mensch der eine Vorstellung im Fernsehfunk sieht ist — zunächst in einer ersten Phase — dazu geneigt, nicht mehr ins Theater oder ins Kino zu gehen. Diese beiden Zahlen ergeben aber, wenn sie kombiniert und in das Gesamtbild der Verhältnisse mit den anderen Elementen eingegliedert werden, ein Bild des Urbanisierungsgrades eines Landes, das sich in direktem Verhältnis mit ihnen ändert $\left(\frac{T}{V} = \frac{T'}{V'}\right)$.

Im letzten Jahrhundert ist die Lage in Südosteuropa wie folgt: an erster Stelle steht Griechenland mit 16 Vorstellungen pro Einwohner, gefolgt von Bulgarien mit 13, Rumänien mit 10, Albanien mit 4,5, Jugoslawien mit 4, die Türkei mit 1,1⁶⁸.

Schließlich kann die *Anzahl Studenten pro tausend Einwohner* einen wesentlichen Bestandteil zur Bestimmung des Urbanisierungsgrades eines Landes abgeben, in dem Sinne, daß die Absolventen eine Hochschule von städtischen Berufen angezogen sind und auch falls sie im dörflichen Milieu bleiben nicht mehr zur Bauernbevölkerung gerechnet werden können⁶⁹. Die Anzahl der Hochschulabsolventen schwankt folglich im geraden Verhältnis zum Verstädterungsgrad $\left(\frac{H}{V} = \frac{H'}{V'}\right)$.

Außer diesen Elementen müssen noch eine Reihe anderer Faktoren berücksichtigt werden wie zum Beispiel die Änderungen, die in der Familienstruktur stattfinden, in der Häufigkeit der strafrechtlichen Vergehen in der religiösen Gesinnung usw. — Faktoren die, wie bereits gezeigt — im Augenmerk der sozialistischen Forscher letzter Jahre für die Länder Südosteuropas standen.

Betrachtet man ein einziges oder eine beschränkte Anzahl dieser Elemente so ergibt sich ein gewisses Bild des Verstädterungsgrades, ein simplistisches Schema, das die Bruttoform, den absoluten Urbanisierungsgrad darstellt, hauptsächlich dann wenn man bloß das Verhältnis zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung berücksichtigt. Wendet man für Rumänien ein derartiges Kriterium an, so erhält man ein Kartogramm in welchem die Kreise mit dem höchsten Verstädterungsgrad folgende sind: Hunedoara, Sibiu (Hermannstadt) und Braşov (Kronstadt) während die Kreise Ilfov. Iaşi usw., in denen die ersten Kultur- und Verwaltungszen-

⁶⁸ Vgl. *Anuarul statistic al R. S. România*, 1972, S. 578.

⁶⁹ *Ebenda*, S. 462—463.

tren des Landes liegen unter den letzten rangieren. (Taf. XXII A). Das Bild ist nicht nur ireal, aber auch unwahrscheinlich ⁷⁰.

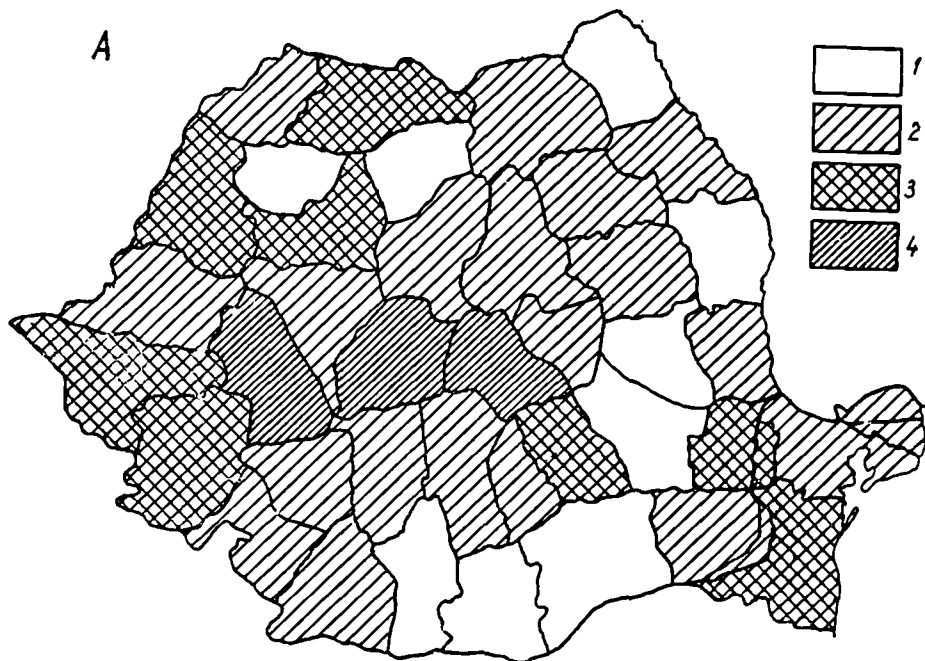
Verfährt man aber in der Rechnung mit mehrfachen Koordinaten, so wie sie oben angegeben wurden, so ergibt sich ein völlig anderes Bild. Bisher stand Kreis Hunedoara mit 68,9 % an erster Stelle (nach der städtischen Bevölkerung beurteilt) und Kreis Ilfov mit 10 % an letzter. In der neuen Klassifikation jedoch steht Kreis Timiș mit 63,8 % an erster Stelle, gefolgt von Kreis Ilfov mit 63,6 % und an letzter Stelle mit 34,5 % steht Kreis Bistrița-Năsăud (Bistritz-Nassod) (Tafel XXII B). Das derart aufgestellte Kartogramm ist wahrheitsgetreuer ⁷¹.

Die Kenntnis derartiger Angaben ermöglicht folglich ein umfassenderes Bild über die Verstädterung im weiten Sinne des Wortes als Wandel des Dorfes zur Stadt, als Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen Dorf und Stadt in allen Bereichen und nicht nur als einfaches Entstehen einer städtischen Siedlung auf der Landkarte. Diese Kenntnis vermittelt objektive Kriterien anhand derer ein besserer Vergleich und eine genauere Einstufung des Verstädterungsstandes auch in den einzelnen Ländern Südosteuropas möglich wird ⁷².

⁷⁰ Der bulgarische Soziologe N. Iakhiel, bemerkt in berechtigter Weise „die Stadt muß in die Typenstrukturen eingereiht werden, wobei der Hauptgrund die Tatsache ist, daß die Stadt eine eigentümliche Einheit der Produktionskräfte, der Produktionsverhältnisse, der gesellschaftlichen Klassen und Gruppen, der Sitten, kulturellen Zwischenbeziehungen usw. ist, die organisch verbunden und in Wechselwirkung sind. Es folgt daraus, daß sich in der Struktur der Stadt die allgemeine Struktur der Gesellschaft in einer bestimmten Entwicklungsphase widerspiegelt. Eben diese verursacht den soziologischen Charakter der Struktur der Stadt. In diesem Sinne kann folglich die Struktur als « eigentümliches Modell der allgemeinen Struktur der Gesellschaft » untersucht werden (N. Iakhiel, *Metoda structurală și sociologia urbană* (Strukturalverfahren und städtische Soziologie), in *Teorie și metodă* . . . , Bd. V, Bukarest, 1967, S. 542. In diesem Sinne ist auch die strukturell-funktionalische Definition der Stadt, die der jugoslawische Soziologe Al. Todorović vorschlägt auffallend: „Die städtische Siedlung ist eine gesellschaftliche Gemeinschaft auf kompakt und dicht bewohntem Raum dessen Einwohneranzahl verhältnismäßig hoch und in soziale Gruppen geteilt ist, die vorwiegend sekundären und tertiären Beschäftigungen nachgehen, in folge der gesellschaftlichen Arbeitsteilung, mit Gemeindefunktionen, sozialen und kulturellen oder anderen Stellungen, die der Struktur und der Größe der Stadt angemessen sind und sich zahlen- und eigentümlichkeitsmäßig von den städtischen oder Mischsiedlungen unterscheiden“ (Al. Todorović, *Uvod u sociologiju grada* (Einführung in die städtische Soziologie), Belgrad, 1965, S. 82. Siehe auch J. Natansohn, *Conceptul de structură socială și importanța lui în cercetarea sociologică* (Der Begriff der gesellschaftlichen Struktur und seine Bedeutung in der soziologischen Forschung), in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 10, S. 84–92.

⁷¹ Vgl. *Județele României Socialiste*, Bukarest, 1969, S. 18 u.f.

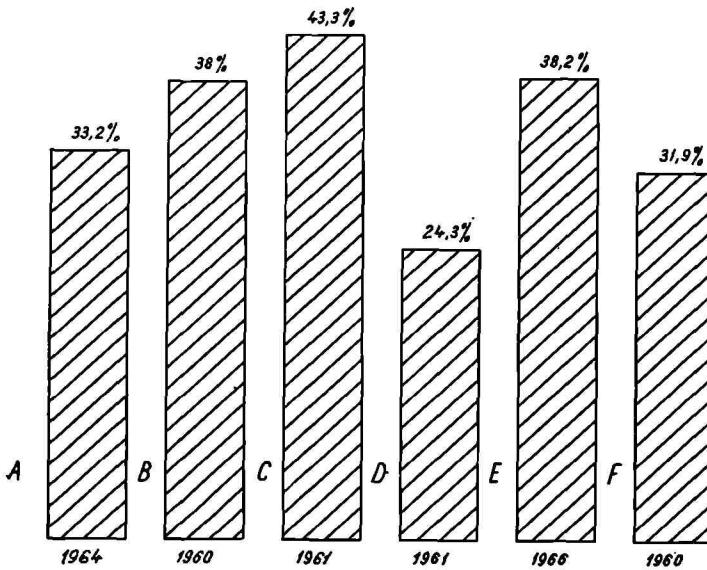
⁷² Siehe in diesem Sinne ein interessantes ternäres Diagramm über die Entwicklung der städtischen Siedlungen in Rumänien im vergangenen Jahrhundert und der Wandel ihres Spezialisierungsprofils bei I. Sandru, V. Cucu und P. Poghirc, *Contribuții la clasificarea orașelor din R.P.R.* (Beiträge zur Klassifikation der Städte in Rumänien), in „Analele științifice ale Universității Al. I. Cuza“, Iași, Serie II, Bd. VII (1961), Nr. 2, S. 451 u. f. Für den theoretischen Aspekt der Frage siehe A. S. Akhiezer und A. V. Kotchetkov, *Urbanisation en URSS, Tendances et perspectives*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970: „... L'urbanisation ne peut être limitée à un seul facteur, par exemple, à la croissance de la population urbaine. Elle n'est qu'une côté du processus historique du développement global de la société à une cristallisation, une concentration de l'activité professionnelle dans les villes“. Vgl. Gh. Serban, *Statistica neparametrică în clasificarea județelor* (Die unparametrische Statistik in der Klassifikation der Kreise), in „Statistica“, XX Jg. (1971), Nr. 3, S. 79–85.



Tafel XXV — Das Kartogramm des absoluten (A), und relativen (B) Verstadterungsgrades der Kreise in Rumänien im Jahre 1948 (A : 1 = -20% ; 2 = 20-40% ; 3 = 40-60% ; 4 = +60% ; B : 1 = -40% ; 2 = 40-50% ; 3 = 50-60% ; 4 = +60%).

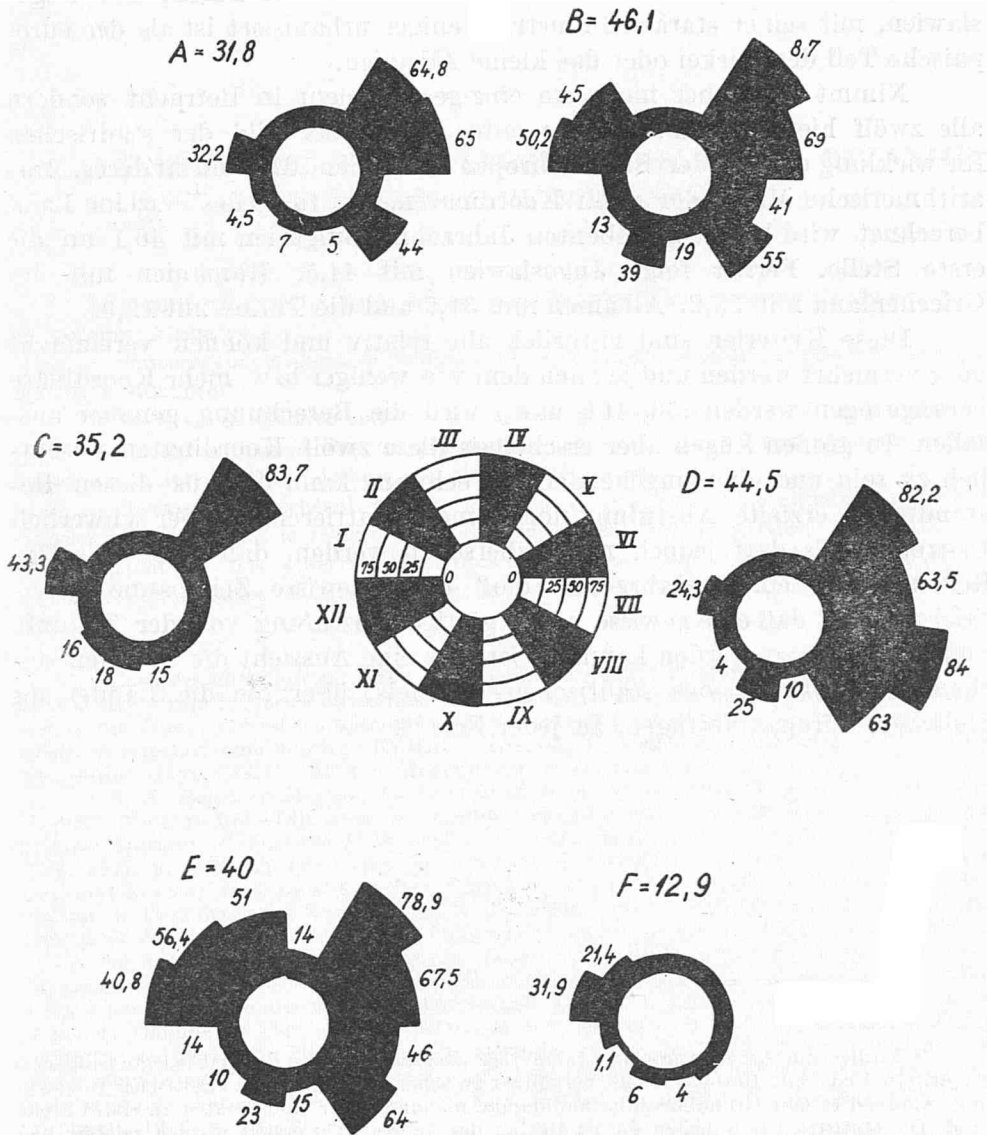


Abb. 14 — Blockhäuser an der bulgarischen Küste, Varna, 1970.



Tafel XXVI — Die Verhältniszahl zwischen der städtischen und der dörflichen Bevölkerung in den Ländern Südosteuropas im 7. Jahrzehnt des 20. Jh. (A — Albanien; B — Bulgarien; C — Griechenland; D — Jugoslawien; E — Rumänien; F — Türkei).

Berücksichtigt man das einfache Verhältnis zwischen Stadt und Dorfbevölkerung — Kriterium, das hauptsächlich von den Statistikern herangezogen wird — so ergibt sich folgendes Bild des Verständigungs-



Tafel XXVII – Diagramm des Verstadterungsgrades der Länder Südosteuropas im 7. Jahrzehnt des 20. Jh. (A – Albanien; B – Bulgarien; C – Griechenland; D – Jugoslawien; E – Rumänien; F – Türkei; I – Städtische Bevölkerung (%); II – Industrialisierungsgrad, III – vorherrschende Siedlungsart; IV – Städte mit mehr als 100 000 Einwohnern (%); V – Abnahmeperzent der Geburtenzahl ($^0/_{100}$ Einwohner); VI – Verhalten der Bevölkerung gegen den Produktionsprozeß; VII – Dynamik des Reallohns (im Vergleich zu 1960); VIII – Wohnungsbauten ($^0/_{100}$ Einwohner); IX – Ärzte ($^0/_{1000}$ Einwohner); X – Rund- und FernsehfunKabonnten ($^0/_{100}$ Einwohner); XI – Kinovorstellungen ($^0/_{100}$ Einwohner); XII – Studenten ($^0/_{100}$ Einwohner).

grades der Länder Südosteuropas im 7. Jahrzehnt dieses Jahrhunderts: Griechenland, Rumänien, Bulgarien, Albanien, Türkei, Jugoslawien (Taf. XXVI). Auf den ersten Blick schon ist schwer anzunehmen, daß Jugoslawien, mit seiner starken Industrie weniger urbanisiert ist als der europäische Teil der Türkei oder das kleine Albanien.

Nimmt man aber nicht ein einziges Element in Betracht sondern alle zwölf hier angeführten Elemente, so ist das Bild der städtischen Entwicklung der Länder Südosteuropas mit einem Mal ein anderes. Das arithmetische Mittel der zwölf Koordinaten, das für jedes einzelne Land berechnet wird bringt in siebenten Jahrzehnt Bulgarien mit 46,1 an die erste Stelle. Ferner folgt Jugoslawien mit 44,5, Rumänien mit 40, Griechenland mit 35,2, Albanien mit 31,8 und die Türkei mit 12,9.

Diese Kriterien sind natürlich alle relativ und können vereinfacht oder vermehrt werden und je nach dem wie wenige bzw. mehr Koordinate herangezogen werden (50, 100 usw.) wird die Berechnung genauer ausfallen. In großen Zügen aber erscheinen diese zwölf Koordinaten wesentlich zu sein und eine eingehendere Berechnung kann die aus diesen Bestandteilen erzielte Abstufung noch feiner schattieren, sie aber schwerlich bestreiten. Es darf jedoch nicht übersehen werden, daß eine derartige Rechnung in einem Jahrzehnt bloß diese gewisse Zeitspanne kennzeichnet, und daß eine gewisse heute gültige Abstufung von der Zukunft völlig umgestürzt werden kann. Es ist dies eine Aussicht die von den reichen Möglichkeiten des städtischen Wandels, über die die Länder im Südosten Europas verfügen, zu jeder Zeit ⁷³.

⁷³ Vorliegende Arbeit wurde im Jahre 1968 ausgearbeitet. Zu der Zeit belegte Bulgarien den dritten Platz mit Bezug auf das Verhältnis zwischen dörflicher und städtischer Bevölkerung, während es laut Grundklassifikation anhand mannigfaltiger Koordinaten an erster Stelle stand. Die statistischen Angaben die zu Beginn des Jahres 1970 erzielt wurden zeigten, daß das Verhältnis der städtischen Bevölkerung in Bulgarien 50% überschritten hat, so daß Bulgarien das erste Land im Balkan ist in dem die städtische Bevölkerung die dörfliche übertroffen hat wodurch anschaulich bewiesen wird, daß die Entwicklung in dem Sinne verlief, die anhand der mannigfaltigen der Prognose Koordinaten aufgestellt wurde. Siehe N. Yahiel, *La prévision et le pronostic scientifique dans la société moderne*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; V. Castellano, *Déduction et induction dans la prévision des faits sociaux*, ebenda; Kurt W. Back, *Small Group Research and the Issues of Micro-vs. Macro-Sociology*, ebenda; N. G. Zagorniko und T. I. Zaslavska, *On the Possibility of Pattern recognition Methods Utilisation in Sociological Research*, ebenda; I. Iordăchel und I. Cauc, *L'utilisation de la méthode du cas dans l'élaboration d'une typologie du village roumain contemporain*, ebenda.

LOCALISATIONS DE SITES D'ÉPOQUE ROMAINE ET BYZANTINE DANS LA ZONE DU BAS-DANUBE *

La localisation des sites disparus n'est possible qu'en tenant compte de quelques critères obligatoires, à savoir :

— S'assurer tout d'abord de l'authenticité et de l'importance des sources documentaires qui les mentionnent.

— Se servir de manière correcte des données géographiques fournies par les textes.

— Vérifier la présence des vestiges archéologiques significatifs à l'emplacement proposé (inscriptions, fortifications, édifices, dépôts monétaires, etc.).

— Relever, le cas échéant, quelque similitude de nom avec une localité plus récente de la zone respective, sous la réserve d'une continuité archéologique attestée.

Partant de tels critères, des articles antérieurs ont proposé les localisations suivantes : Demnitzikos à Garvân-Dinogetia¹; Turris à Tyras²; Constantiana à Capul

* Liste des abréviations : BSRG = Buletinul Societății Române de Geografie ; CSHB = Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae ; MCA = Materiale și cercetări arheologice ; RÉSEE = Revue des études sud-est européennes ; SCIV = Studii și cercetări de istorie veche ; SCN = Studii și cercetări numismatice ; КСИА = Краткие Сообщения Института Археологии Академии Наук СССР ; МИА = Материалы и исследования по археологии СССР.

¹ A. A. Bolșacov-Ghimpu, *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, RÉSEE, V, 1967, 3-4, p. 543-549, avec les quelques compléments et rectifications apportés dans l'article *Episcopi ortodocși din țările române în secolul al XIII-lea*, « Glasul Bisericii », XXX, 1-2, 1971, p. 118-129 (y compris la carte) ; P. Ș. Năsturel, *Valaques, Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, « Byzantina », I, 1969, p. 170-176 propose la localisation de Demnitzikos à Turnu Măgurele, hypothèse qui s'exclut du fait qu'elle ne tient compte ni des données fournies par I. Kinamos, *Epitome*, III, 3, CSHB, Bonn, 1836, p. 93-95, ni des découvertes archéologiques faites dans cette localité ; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 157-160, 173 exprime quelques doutes au sujet d'une telle localisation. Mais il aurait falu qu'une autre cité comparable à Garvân ait été détruite dans la zone du coude du Danube en 1148 pour permettre la mise en doute de cette localisation, or l'historiographe ne parle que d'une seule ville anéantie. Après l'an 1148, il n'y a plus que des traces sporadiques d'habitat à Garvân. La cité a été détruite vers le milieu du XII^e siècle, ainsi que les fouilles l'attestent — cf. Gh. Ștefan, I. Barnea, M. Comșa, E. Comșa, *Dinogetia*, I, București, 1967, p. 25-29.

² A. A. Bolșacov-Ghimpu, *La localisation de la forteresse Turris* RÉSEE, VII, 1969, 1, p. 686-690. Localisation faite par rapport aux données historiques et archéologiques. Auparavant, une localisation identique avait été proposée par L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle*, « Byzantion », IV (1927-1928), 1929, p. 146, note 1, partant des similitudes des noms ; on y citait aussi d'autres auteurs ; de même J. Bromberg, *Toponymical and historical miscellanies*, « Byzantion », XIII, 1938, f. 1, p. 58, note 3. Néanmoins, on constate l'inexplicable persistance de l'ancienne localisation à Turnu Măgurele dans l'*Atlas istoric*, București, 1971, p. 26, 27, 32.

Dolojman³; Ad Salices à Enisala⁴. Quant à l'article présent, il reprend quelques hypothèses plus anciennes concernant la zone du Bas-Danube, en proposant de les remplacer par d'autres localisations plus appropriées.

1. PIROBORIDAVA

Cette localité romaine est mentionnée dans la Géographie de Ptolémée⁵, dans un papyrus découvert en Egypte⁶ et par une inscription latine mise au jour dans la région de la forteresse

Ces Antes (Slaves orientaux) auxquels on offrait Turris, pour l'habiter, étaient probablement les Oulitchés, dont la capitale était à Peresetchina et qui, d'après les chroniques russes et Constantin Porphyrogénète, doivent être localisés sur le cours moyen du Dnieper. Ils vivaient sur le cours supérieur de ce fleuve avec les Doulèbes et non avec les Croates blancs qui habitaient le sud de la Pologne. G. B. Fedorov, *Rezultatele și problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul URSS referitoare la primul mileniu al e.n.*, SCIV, X, 2, 1959, p. 371—408; M. Comșa, *Slavii de răsărit pe teritoriul RPR și pătrunderea elementului romanic în Moldova pe baza datelor arheologice*, SCIV, IX, 1, 1958, p. 73—89; A. V. Boldur, *The enigma of the Ulichy-Tivertsy People*, «Balkan Studies» 9, 1968, p. 55—90 et d'autres spécialistes encore affirment que le bassin du Dniester était habité par les Tivertsés. En réalité, ces derniers vivaient dans le bassin du Bug, c'est pourquoi le knèze de Kiev les avait conquis avant les Oulitchés.

³ V. Pârvan, R. Vulpe, I. Barnea, G. I. Konidaris ont admis la possibilité d'un archevêché de Scythie Mineure avec plusieurs évêques à son obédience. La présence réelle d'une métropole fut confirmée par la découverte d'Em. Popescu d'une inscription à Callatis faisant mention d'un évêque local, cf. Em. Popescu, *Contributions à la géographie historique de la péninsule Balkanique aux V^e — VIII^e siècles de n.è.*, «Dacia», NS, XIII, 1969, p. 403—415 et *Tabula Imperii Romani, Romula-Durostorum-Tomis*, București, 1969, p. 34; A. A. Bolșacov-Ghimpu, *Scythia Minor, prima mitropolie de pe teritoriul țării noastre*, «Glasul Bisericii», XXVIII, 11—12, 1969, p. 1223—1225 et *Organizarea bisericii din Scythia Minor în secolul al VI-lea*, «Glasul Bisericii», XXIX, 11—12, 1970, p. 971—977 (y compris la carte), en étudiant de son côté la liste des évêques, aboutit — avec certaines différences à l'égard des sièges épiscopaux — à quelques conclusions analogues. L'une de ces conclusions localise la ville Constantiana à Capul Dolojman, emplacement présumé de la cité antique Argamum. D'après M. Coja, les fouilles du site de Capul Dolojman attestent une continuité archéologique susceptible de confirmer les sources historiques qui parlent d'une cité Argamum ayant existé depuis le V^e siècle av.n.è. jusqu'au VI^e siècle de n.è. («Buletinul Monumentelor Istorice», XLI, 1972, 3, p. 33—42).

Outre Tomis, métropole de la province, on peut restituer selon leur ordre géographique la série des cités administratives (*civitas*, πολις) et des évêchés comme suit : Axiopolis, Capidava, Carsium, Troesmis, Noviodunum, Aegyssus, Salsovia, Halmyris, Tropaeum Traiani, Zaldapa, Dionysopolis, Callatis, Histria et Constantiana. Par conséquent, Constantiana était une cité maritime et différente de Tomis, ainsi que l'affirme clairement trois sources diverses (*Synecdemus* de Hiéroclès, *De aedificiis* de Procope et la *Notitia Episcopatum* publiée par C. de Boor), auxquelles s'ajoute une inscription funéraire de Tomis précisant que le défunt était originaire de Constantiana, d'une autre ville donc (ce qui a réclamé du reste une telle précision, coutumière à toutes les époques). R. Vulpe, *Note de istorie tomitană*, «Pontice», 2, 1969, p. 149—167 et *De la Tomis la Constanța*, «Magazin istoric», VI, 6, 1972, p. 3—7, repousse une telle localisation, argumentant en faveur de l'ancienne hypothèse, qui établissait une parallèle entre les noms de Constantiana et Constantia (X^e siècle), c'est-à-dire l'actuelle Constanța, mentionnée par Constantin Porphyrogénète et Cedrenus.

⁴ A. A. Bolșacov-Ghimpu, *Organizarea bisericii din Scythia Minor în secolul al VI-lea*, p. 976. D'après l'itinéraire d'Antonin, Salices était située à mi-chemin entre Halmyris et Histria; elle a été localisée à Enisala, où il y a une citadelle romaine couvrant 2,5 ha et une importante agglomération civile. Partant des distances fournies par l'itinéraire, Vallis Domitiana serait située dans la zone Sarinasuf-Caraibil, riche en importants vestiges romains. Novo Vicus se trouvait près de Babadag, là où l'inscription fut trouvée et non à Enisala.

⁵ *Izvoarele privind Istoria României*, vol. I, réd. V. Iliescu, V. C. Popescu, Gh. Ștefan, București, 1964, p. 554—555.

⁶ A. S. Hunt, *Register of a cohort in Moesia*, «Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbruso», Milano, 1925, p. 265—272, cf. G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, «Revue historique du Sud-Est européen», V, 1928, p. 38—74.

de Novae (Svichtov)⁷. En 1926, V. Pârvan la localisait à Poiana, marquée dans sa carte annexe à la *Gelica*, comme il plaçait Netindava à Piscul Crăsani⁸. En 1931, R. Vulpe⁹ apportait à l'appui de cette localisation des arguments, dont le principal résidait dans la présence d'une importante citadelle dace sur le bord du Siret (Hierasus), juste au sud du vallum Ploscuțeni-Stoicani de la Moldavie méridionale, loin du Danube à l'intérieur du pays.

Sans diminuer en rien la portée des découvertes de Poiana, des doutes se sont faits jour dans quelques études récentes fondées sur les derniers résultats des fouilles archéologiques. C'est ainsi que B. Mitrea, qui n'accepte pas la localisation susmentionnée, constate qu'à l'époque où l'on date Piroboridava (au II^e siècle de n.è.), l'établissement de Poiana avait presque cessé d'exister, comme l'absence des monnaies de cette période l'indique¹⁰. De son côté, N. Gostar, partant des données de Ptolémée et de certaines découvertes archéologiques, avance, dans la carte annexée à son article sur Aliobrix, l'hypothèse de l'éventuel emplacement de Piroboridava à Barboși, où le camp romain superpose une citadelle dace¹¹.

Mais il s'ensuit des fouilles archéologiques et des synthèses historiques que le royaume de la tribu dace des Carpes situé en Moldavie, bien que conquis par Burébista, n'a jamais fait partie de l'Etat de Décébale et, par conséquent, il n'a pas été occupé par les Romains. Fort probablement, le camp bâti en terre près de Piatra Neamț était l'œuvre d'une troupe romaine venue de Dacie et non pas de Mésie inférieure, comme on l'a supposé¹².

A la suite de ses recherches en terrain, R. Vulpe montre que le vallum de Ploscuțeni-Stoicani, situé entre le Siret et le Prut à proximité de Poiana, n'a pas été construit par les Romains, qui ne possédaient en Moldavie méridionale que quelques têtes de pont, limitées par les valla de Șerbești-Tuluțești et de Vadul lui Isac-Tatarbunar¹³.

Le papyrus, publié par Hunt, parle des soldats de la cohorte I Hispanorum, qui se trouvaient (nous dirions plutôt en 105 de n.è. qu'en 99) à « Piroboridavae in praesidio », ce qui veut dire qu'ils avaient leur garnison dans cette localité¹⁴. Et pourtant, ainsi que R. Vulpe l'a prouvé depuis longtemps déjà, les éléments susceptibles d'attester une présence romaine à Poiana font complètement défaut. Un camp présumé disparu laisserait quand même quelques vestiges révélateurs : briques sigillées, édifices de pierre, inscriptions, restes céramiques et quantité d'autres objets, datés du II^e siècle¹⁵. Il suffirait de penser en ce sens au site romain de Drajna de Sus, où fut localisée l'ancienne Ramidava : bien qu'occupée seulement pendant un bref intervalle (de 105 à 118), elle a livré un riche matériel archéologique daté de la période respec-

⁷ *Piroboridava* in « Real Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft », XX₂, 1950, 1722—1724 (Polaschek).

⁸ V. Pârvan, *Gelica. O protoistorie a Daciei*, București, 1926, carte II.

⁹ R. Vulpe, *Piroboridava*, București, 1931, p. 16—34; R. Vulpe, *Piroboridava. La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie inférieure*, « Revue archéologique », XXXIV, 2, 1931, p. 237—257.

¹⁰ B. Mitrea, *Descoperirile de monede romane din așezarea gelo-dacică de la Poiana și importanța lor istorică*, SCIV, VIII, 1—4, 1957, p. 165—182; R. Vulpe, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains*, « Dacia », NS, IV, 1960, p. 309—332.

¹¹ N. Gostar, *Aliobrix*, « Latomus », XXVI, f. 4, 1967, p. 987—995; N. Gostar, *Unitățile militare din castellum roman de la Barboși « Danubius »*, I, 1967, p. 107—113; N. Gostar, *Cetăți dacice în Moldova*, București, 1969, p. 29—35.

¹² *Istoria Românilor*, vol. I, București, 1960, pp. 285—287, 299; M. Macrea, *Viața în Dacia Romană*, București, 1969, p. 36.

¹³ R. Vulpe, *La Vatachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, « Dacia », NS, V, 1961, p. 365—393.

¹⁴ R. Vulpe, *Muntenia și Moldova de Jos în timpul lui Traian în lumina unei noi lecturi a papirului Hunt*, « Studii clasice », II, 1960, p. 337—357.

¹⁵ R. Vulpe, *La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse-Moldavie*, « Dacia », NS, I, 1957, p. 143—164.

tive¹⁶. Sisc à une grande distance des camps romains de Dacie ou de Mésie inférieure, la citadelle dace de Poiana ne fit donc jamais partie du territoire romain et elle n'abrita guère de garnison romaine. L'indication de Ptolémée que Piroboridava se trouvait située à « l'intérieur des terres » doit s'interpréter par rapport au littoral, ainsi qu'il le spécifie d'ailleurs clairement dans sa Géographie, quelques lignes plus haut et ne point la lier à la ligne du Danube, comme on l'a fait.

Les recherches en terrain, autant que les découvertes numismatiques, ont prouvé que les établissements romains situés en Moldavie méridionale dans le proche voisinage du Danube sont tous datés — de même que les valla de la région — des II^e et III^e siècles de notre ère, puisque les Goths se sont installés dans cette région au IV^e siècle¹⁷. Par conséquent, il nous faut tenir pour acquis que les dits valla ont été édifiés au II^e siècle (ou aux II^e — III^e siècles, d'après G. B. Fedorov) et qu'ils sont contemporains à celui traversant le sud-ouest de la Valachie, connu sous le nom de « Brazda lui Novac de sud ». Ce dernier a été bâti après l'abandon du territoire de la Valachie par les troupes romaines en 118 et avant le règne de Septime Sévère (192—211), qui fit construire le vallum transalutanus intersectant le premier¹⁸. Cette datation est indirectement confirmée par le diplôme délivré en 134 et enterré à Giurgiu, donc au sud du vallum¹⁹.

Par conséquent, Piroboridava doit être cherchée — ainsi que R. Vulpe l'avait proposé dans l'ancien contexte — au sud du vallum romain. Si l'on ne tenait compte que de la notation de Ptolémée, qui situe cette citadelle dans le voisinage du Hierasus, la localisation proposée par N. Gostar pourrait être acceptée. Mais en étudiant avec soin les données relatives au cours du Hierasus et sa représentation sur les cartes anciennes, annexées à la Géographie ptolémaïque, il est évident — comme bon nombre de spécialistes l'ont remarqué — que Ptolémée décrivait le Prut²⁰ et que, ignorant le fait que deux grandes rivières mêlaient leurs eaux à celles du Danube près de Dinogetia, il lui donnait le nom du Siret : Hierasus. Par ailleurs, la longitude indiquée pour toutes les localités qu'il place sur les deux bords du Hierasus témoigne de cette confusion, démontrant qu'en réalité la rivière-frontière était bien le Prut et non le Siret. D'après la longitude notée pour Piroboridava (54°), il convient de chercher cette localité entre Dinogetia (53 10') et Noviodunum (54°40')²¹, donc entre le Prut et le lac Ialpuș, et — à en juger d'après la latitude précisée par Ptolémée — son emplacement se trouvait quelque part au sud du vallum romain. Or, les recherches très poussées effectuées dans cette zone il y a longtemps et reprises dernièrement n'ont pu relever la présence d'un autre camp romain, en dehors de celui connu depuis déjà plus d'une centaine d'années²² à Piatra Cartalului près d'Orlovka (Cartal)²³. Là, au-dessus d'une ancienne citadelle dace qui pourrait expliquer le nom de Piroboridava, s'est élevé un camp romain susceptible d'être daté peut être même vers la fin du I^{er} siècle de

¹⁶ Gh. Ștefan, *Le camp romain de Drajna-de-Sus*, « Dacia », XI—XII, 1945—1947, p. 115—144; Gr. Florescu, *Un nou document epigrafic referitor la teritoriul de la nordul Dunării Moesice*, SCIV, II, 2, 1951, p. 125—135.

¹⁷ N. Gostar, *Săpăturile și sondajele de la Șendreni-Barboși*, MCA VIII, 1962, p. 505—511; E. K. Tchernich, I. T. Tcherniakov, *Археологические разведки в Подунавье*, КСИА, 99, 1964, p. 89—96; G. B. Fedorov, *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячелетии н.э.*, МИА, 89, 1960, p. 71—74, 75—77.

¹⁸ D. Tudor, *Ollenia romană*, 3^e éd., București, 1968, p. 256—258, 263, 320.

¹⁹ *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. III, Berlin, 1873, p. 877.

²⁰ Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, București, 1880, p. 438, 457; Al. Vulpe, *Ptolemy and the ancient geography of Moldavia*, « Studii clasice », VI, 1964, p. 233—246.

²¹ C. Brătescu, *Dacia și Moesia după Ptolemaeu*, BSRG, XLII (1923), 1924, p. 5—22.

²² Gh. I. Năstase, *Bugeacul în antichitate*, BSRG, LV, 1936, p. 137—152; A. V. Boldur, *Istoria Basarabiei*, Chișinău, 1937, p. 58, place Piroboridava sur sa carte à Oblucița (Cartal), sans fournir aucune explication.

²³ R. Vulpe, *La date du vallum romain de la Bessarabie Inférieure*, « Сборник Гаврил Гацаров », Sofia, 1950, p. 89—98.

n.è. Il faudra donc fort probablement — tout en tenant compte de la réserve susmentionnée — localiser Piroboridava à Cartal, où on a relevé des inscriptions, des briques sigillées, des monnaies et autres objets des II^e — III^e siècles de n.è.

Fondé sur une interpolation du IV^e siècle dans un manuscrit de l'ouvrage de Ptolémée, qui nous apprend que « vis-à-vis de la localité Noviodunum, au-delà du Danube, se trouve Aliobrix, la ville des Goths », N. Gostar suppose que cette cité de nom celtique devait se trouver à Cartal. Mais le même spécialiste note très justement l'absence, à Cartal, des vestiges du III^e siècle av.n.è., époque de l'installation des Celtes, et du IV^e siècle de n.è., quand les Goths sont censés avoir occupé cette région. Or, si l'on tient compte du fait que Noviodunum était situé à Eski-Kale, à environ 2 km est d'Isaceea, les cartes²⁴ montrent nettement que son vis-à-vis n'était pas Cartal, mais bien l'établissement fortifié d'un vallum du couvent Terapont, fort peu étudié²⁵ et où il convient selon toute vraisemblance chercher Aliobrix, l'ancienne ville des Goths.

2. AD STOMA-HALMYRIS

La Tabula Peutingeriana rédigée pour la première fois au II^e siècle mentionne Ad Stoma comme étant située à 24 milles (36 km) de Salsovia (Mahinudia) et à 60 milles (89 km) d'Histria²⁶. Le géographe anonyme de Ravenne qui usa de cette carte appelait ladite localité Stoma Peuci²⁷. Ni Sosomène (comme on l'a prétendu parfois), ni aucun autre document plus récent ne parlent de cette localité, qui devait avoir une certaine importance pour figurer sur les cartes de l'époque aux côtés des autres grandes cités de la Dobroudja.

Plusieurs sources datées des III^e—VI^e siècles²⁸ mentionnent Halmyris; d'après l'Itinéraire d'Antonin, son emplacement se trouvait à 17 milles (25 km) de Salsovia et à 52 milles (77 km) d'Histria²⁹. Au VI^e siècle, c'était sûrement une civitas³⁰, siège épiscopal³¹. De façon inexplicable, mais en raison des différences de distance, les spécialistes placent Ad Stoma à Dunavățul de Sus et Halmyris à Dunavățul de Jos (Zaporjeni)³². Le nom Ad Stoma ou Stoma Peuci indique une position à proximité de l'embouchure du bras danubien Peuce (l'actuel St. Georges continué par Dunavăț), qui selon Pline se jetait dans le lac Halmyris³³. Par ailleurs, un ouvrage hagiographique nous apprend que Halmyris était une cité danubienne³⁴ et son nom semble montrer son voisinage avec le lac.

Il semblerait donc que deux localités importantes se dressaient jadis à l'embouchure du Dunavăț: Ad Stoma, mentionnée uniquement au II^e siècle, et Halmyris, connue un peu plus tard, aux III^e—VI^e siècles. Les distances données par les itinéraires antiques ne peuvent apporter des précisions supplémentaires à leur égard, car si elles diffèrent ce n'est pas à cause d'un autre trajet mais plutôt en raison des procédés primitifs de mensuration, chose qui se

²⁴ La Carte de la Roumanie 1 : 100.000.

²⁵ *Tabula Imperii Romani, Formula-Durcstorum-Temis*, p. 51.

²⁶ *Izvoare privind istoria României*, vol. I, p. 738—739.

²⁷ *Izvoarele istoriei României*, vol. II, 1^{er} c. H. Mîhăescu, Cl. Ștefan, București, 1970, p. 580—581.

²⁸ *Tabula Imperii Romani. Formula-Durcstorum-Temis*, p. 44.

²⁹ *Izvoarele privind istoria României*, vol. I, p. 748—749.

³⁰ Hiéroclès, *Synecdemos*, éd. A. Burckhardt, Leipzig, 1853, p. 3—4.

³¹ C. de Boor, *Nachträge zu den Notitiae Episcopatum*, II, «Zeitschrift für Kirchengeschichte», XII, 3—4, 1891, p. 519—534.

³² R. Vulpe, I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. II, *Români în Dunărea de Jos*, București, 1968, les cartes II et V.

³³ *Izvoare privind istoria României*, vol. I, p. 402—403.

³⁴ R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, București, 1918, p. 22—25.

vérifie dans la plupart des cas lorsqu'il s'agit des intervalles notés comme séparant les localités de la Dobroudja. La conclusion logique du fait que ces deux cités semblent se situer à peu près au même endroit et que, d'autre part, elles semblent s'être succédées dans le temps, serait qu'en réalité nous avons affaire à une seule et même ville qui aura changé de nom. Ainsi qu'on l'a déjà suggéré pour Halmyris, elle devra être localisée dans la zone de Dunavățul de Jos, à Carabair ou Zaprojeni³⁶, où il y a les vestiges d'une citadelle et d'une importante agglomération romaine.

3. LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

Plusieurs articles signés par N. Oikonomidès traitent d'un taktikon inédit, conservé dans les pages d'un codex de l'Escorial, rédigé entre les années 971 et 975 (979 au plus tard). Ce texte donne une liste de 6 ducs et katépan, 11 stratèges d'anciens grands thèmes et de plus de 70 stratèges frontaliers.

Ce document mentionne un katépan de Mésopotamie (occidentale, fort probablement), ainsi qu'un duc de Mésopotamie (orientale) et un stratège de Mésopotamie occidentale³⁶. Selon N. Oikonomidès, ce nouveau thème aurait été créé après la guerre de 971. Il devait, vraisemblablement, se trouver sur le Danube : soit au nord, dans la région dite Boudjak où s'étendait aussi Atélkouzou ou en Valachie, soit au sud du fleuve, en Bulgarie septentrionale ou en Dobroudja. Trois stratégies sont mentionnées dans le même taktikon pour la Bulgarie orientale, conquise en 971 : Ioannopolis (Preslav), Béroè (Stara Zagora) et Dristra (Siliistra)³⁷.

Les spécialistes se sont montrés réservés à l'égard de la localisation proposée par N. Oikonomidès³⁸. Comme le document n'a pas été publié, l'analyse de cette hypothèse s'avère plus difficile, mais non impossible. D'emblée quelques faits s'opposent à une telle localisation :

a) La région nord-danubienne — le Boudjak et le Bărăgan — était habitée, comme Constantin Porphyrogénète³⁹ le dit expressément, par les Petchénègues ; il n'y a pas là aucune trace de forteresse byzantine. Un argument souvent utilisé en ce qui la concerne est le passage bien connu de Skylitzès-Cedrenus, mais ce texte réclamerait une traduction et une interprétation quelque peu différentes de celles acceptées à l'ordinaire. Le passage en question nous apprend que pendant son siège de Dristra, l'empereur reçut l'hommage des « dirigeants de Constanteia

³⁶ R. Netzhammer, *Aus Rumänien*, I, Einsiedeln, 1909, p. 202—207 ; C. Moisil, *Cetăți române la Dunărea de Jos. Pe brațul Sf. Gheorghe*, « Bul. Com. Mon. Ist », II, 2, 1909, p. 85—92 ; V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum. I. Descoperirile primii campanii de săpături din vara anului 1911*, « An. Ac. Rom. », II^e série, vol. XXXIV, 1912, mém. 8, p. 597 ; P. Polonic, *Cetăți antice de pe malul drept al Dunării (Dobrogea) pînă la gurile ei*, « Natura », XXIV, 1935, 7, p. 18—26.

³⁷ N. Oikonomidès, *Un taktikon inédit du X^e siècle*, *Cod. Scorial. gr. R—II—11*, « Actes du XII^e Congrès International d'Études Byzantines », vol. II, Belgrade, 1964, p. 177—183 ; N. Oikonomidès, *L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^e—XI^e siècles et le taktikon de l'Escorial*, « XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines, Rapports II », București, 1971, p. 73—90.

³⁸ N. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, RĚSEE, III, 1—2, 1965 p. 57—79.

³⁹ E. Stănescu, *Denumirile bizantine ale regiunii de la Dunărea de Jos — în secolele X—XII — și sensul lor istoric*, SCIV, 19, 1968, 3, p. 469—491 ; P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970, p. 25 ; I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei. Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, vol. III, București, 1971, p. 76 ; E. Stănescu, *Byzance et les pays roumains aux IX^e—XV^e siècles*, « XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines. Rapports IV », p. 13.

³⁹ Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperii*, București 1971, p. 19, 63.

Constanța) et des cités sises de l'autre côté, du Danube »⁴⁰ (les italiques nous appartiennent : ces mots se rapportant selon nous à la ville de Constanța et non au Danube).

En rapportant au cours du Danube le terme de *πέραν* qu'ils traduisent par « le bord opposé », les spécialistes ont considéré que les cités en question (parfois même Constanteia) devaient se trouver en Valachie. Mais comme le texte parle d'abord de Constanța, le terme en question, également susceptible d'être traduit par « du côté opposé »⁴¹, peut se rapporter à cette ville et dans ce cas, le passage cité s'éclaire sensiblement ; autrement dit, il s'appliquerait aux villes situées du côté opposé à Constanța, c'est-à-dire sur la rive méridionale du Danube et non sur les deux rives du fleuve. P. Diaconu a proposé une interprétation similaire pour un autre paragraphe⁴².

b) La localisation hypothétique du katépan de Mésopotamie en Dobroudja conduirait à la conclusion que les stratèges de Preslav et de Dristra étaient probablement soumis à sa juridiction. Or, la chose est difficile à admettre, vu les données fournies jusqu'à présent par les historiographes et par les découvertes sigillographiques⁴³.

c) Le stratège de la Mésopotamie occidentale figure dans la liste du taktikon à la place de l'avant-dernier des plus de 70 stratèges frontaliers⁴⁴, après ceux moins importants de la frontière orientale. Par conséquent, il devait gouverner une fort petite région, difficile à placer même hypothétiquement sur le Danube où il n'y avait qu'un grand thème avec la capitale à Dristra.

Il nous faut donc chercher cette région dans une autre zone, connue par ses petites formations analogues et qui aurait pu exister même avant l'an 971.

d) Dans la *Notitia Episcopatum*, publiée par C. de Boor, avec ses dernières mises au point du VIII^e siècle figure une métropole de Mésopotamie avec le siège à Philippi⁴⁵, en Macédoine, située probablement entre les cours du Strymon et du Nestos. Une autre *Notitia*, publiée par H. Gelzer et datée du X^e siècle, nomme cette métropole « de la Macédoine »⁴⁶. Toute une série de localités médiévales de Grèce portent le nom de Mésopotamie, mais l'unique région de ce nom mentionnée par les documents est celle des environs de Philippi.

Le Taktikon de l'Escorial mentionne toute une série de petites stratégies en Macédoine, telles : Verroia, Drougoviteia, Thessalonique, deux autres du nom de Strymon. Il y avait aussi un duc de Thessalonique, qui devait être sans doute le commandant en chef de la région englobant la vallée de l'Axios (Vardar). Donc, rien n'empêche que dans les environs un katépan de Mésopotamie ait été affecté à la protection de la vallée du Nestos (Mesta) et du Strymon, et des stratégies de l'endroit, celle de la Mésopotamie de l'Occident y compris. Par la suite, ces régions ont pu être intégrées plus tard au thème existant de Strymon⁴⁷, qui s'étendait entre les cours du Strymon et du Nestos (Mesta). Sa portion méridionale devait, probablement, être administrée par un stratège de la Mésopotamie de l'Occident, qui pouvait siéger à Philippi.

⁴⁰ G. Cedrenus, *Historiarum compendium*, vol. II, p. 401.

⁴¹ A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1950, p. 1517 ; *Benselers griechisch-deutsches Wörterbuch*, éd. A. Kacgi, Leipzig, 1962, p. 617.

⁴² P. Diaconu, *Une information de Skylitzès-Cédrenos à la lumière de l'archéologie*, RÎȘEE, VII, 1, 1969, p. 43-49. L'existence — d'après les sources byzantines et russes — de nombreuses cités en Dobroudja avant 971 rend également possible la présence de plusieurs valla, dont celui de pierre devait avoir été juste en train d'être bâti en 943 — et non à une époque ultérieure, sous les Byzantins. La notice de 943 a été faite sur un bloc de pierre durant les travaux.

⁴³ P. Diaconu, D. Vilceanu, *Păciul lui Soare. Cetatea bizantină*, vol. I, București 1972, p. 17-18.

⁴⁴ N. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube*, p. 57 ; Iv. A. Bojilov, « Исторически Преглед », XXVI, 1970, 5, p. 98-109.

⁴⁵ C. de Boor, *Nachträge zu den Notitia Episcopatum*, II, p. 521.

⁴⁶ H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitia Episcopatum, ein Beitrag zur byzantinischen Kirchen- und Verwaltungsgeschichte*, München, 1901, p. 558.

⁴⁷ Constantin Porphyrogénète, *De thematibus*, éd. A. Pertusi, Vatican, 1952, p. 166-168.

Plus tard, on connaît dans cette zone un duc de Thessalonique et de Serraï, ainsi qu'un duc de Strymon et Boleron⁴⁸. Par conséquent, il n'y a pas d'objection en ce qui concerne l'éventuelle existence, de brève durée, d'un katépan dit de la Mésopotamie de l'Occident.

4. KLIMATA

Les « Notices du toparque grec », composées de trois fragments écrits dans un codex, ont été étudiées ces derniers temps par M. V. Levčenko, P. Diaconu, C. Cihodaru et I. Barnea⁴⁹. Leurs conclusions ne sont pas les mêmes. Ch. B. Hase, se fondant sur le caractère paléographique de leur écriture, les a datées de la fin du X^e ou le début du XI^e siècle⁵⁰. Deux dates pourraient être mises en cause, grâce à une observation astronomique que le chef byzantin nota dans le premier fragment : soit l'hiver de 991/2, soit celui de 1021/2. On peut induire de ces notices que la région gouvernée par leur rédacteur (peut être un turmarque ou un « comes de banda ») faisait partie du thème de Paristrion. Les ravages barbares, dont parle le deuxième fragment, ont affecté plus de 10 villes et 500 villages, ce qui équivaut à la majeure partie du thème de Paristrion, y compris la région soumise à la juridiction du chef byzantin.

Lorsqu'il s'agit de fixer la date de ces événements, pour la période 992—1001 on pourrait prendre en considération le soulèvement de la population autochtone, intervenu — d'après les spécialistes bulgares⁵¹ — vers les années 995 ou, plus vraisemblablement, vers l'an 1000 (ou 999), alors qu'après l'an 1021, il peut s'agir de l'attaque, en 1027, des Petchénègues⁵². Les barbares en question ne peuvent avoir été les Petchénègues, car ces-derniers n'auraient point appelé les Mésiens (Bulgares) à la rescousse, comme le texte nous l'apprend. Les Bulgares ont pénétré dans la zone soulevée et ils se sont heurtés aux troupes impériales en 1001 (ou 1000), au moment de la reconquête du Grand et du Petit Preslav, de leurs environs, et de Pliska⁵³, autrement dit de la zone centrale de Paristrion. Comme la chronique ne fait aucune allusion à Dristra et aux autres villes de Dobroudja, il est à présumer que les Bulgares n'ont pas atteint cette région, le soulèvement étant étouffé auparavant. De toute façon, ainsi que N. Băncescu l'a affirmé, l'interruption de la domination byzantine dans le reste du thème n'a été qu'éphémère, les Byzantins ayant intervenu promptement avec leurs troupes. Ceci est corroboré —

⁴⁸ H. Glykatzî-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e—XI^e siècles*, « Bulletin de Correspondance Hellénique », LXXXIV, 1960, vol. I, p. 1—111, notamment p. 62.

⁴⁹ M. V. Levčenko, *Очерки по истории русско-византийских отношений* Moscou, 1956, p. 291—339; P. Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, « Dacia », NS, VI, 1962, p. 317—335 (traduction de l'article publié dans « Studii », XV, 1962, p. 1215—1235); idem, *Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea și nota toparhului grec* (première partie), SCIV, 16, 1965, 1, p. 189—199 et (deuxième partie), SCIV, 16, 1965, 2, p. 383—394; idem, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea și însemnările toparhului bizantin*, SCIV, 19, 1968, 2, p. 357—369; idem, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, p. 25; P. Diaconu, D. Vilceanu, *Păciul lui Soare*, vol. I, p. 16—18; C. Cihodaru, *Observații critice asupra însemnărilor « Toparhului bizantin »*, « Studii și cercetări științifice. Istorie », Iași, XII, 2, 1961, p. 259—272; idem, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea și însemnările toparhului bizantin* « Studii », XVI, 1963, 5, p. 1123—1135; idem, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea și cu însemnările toparhului bizantin*; « Anuarul Institutului de istorie și arheologie A. D. Xenopol », II, 1965, p. 261—280; I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 90—93; A. A. Bolșacov-Ghimpu, *O știre bizantină din Dobrogea despre un voievodat creștin de la nordul Dunării la sfârșitul secolului al X-lea*, « Glasul Bisericii », XXXI, 1—2, 1972, p. 104—116.

⁵⁰ Leo Diaconus, *Historia*, CSHB, vol. XI, Bonn, 1828, p. 496—505.

⁵¹ Iv. Duičev, *Атлас по българска история*, Sofia, 1963, p. 13.

⁵² P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970, p. 40—42.

⁵³ G. Cedrenus, *Historiarum compendium*, vol. II, p. 452.

d'après I. Barnea, — par les fouilles pratiquées dans les forteresses de Dobroudja, ainsi que par une inscription mise au jour à Silistra (Dristra), ville où la domination byzantine s'exerça sans aucun hiatus à cette époque⁵⁴.

Partant des notices du chef byzantin, corroborées par les données susmentionnées, il s'ensuit que son autorité s'exerçait dans la partie septentrionale de la Dobroudja. Le nom de *Klímata* (τὰ κλήματα), figurant dans les notices au pluriel, ne peut se rapporter à une ville, car il n'y a pas de précédent attestant l'usage du pluriel dans cette sorte de noms. Ce nom devait s'appliquer donc à la région administrée par le chef byzantin, que les spécialistes ont située pendant longtemps en Crimée, où il existait en effet une région dénommée ainsi⁵⁵. La cité où le chef byzantin tenait ses quartiers devait être suffisamment importante pour héberger une garnison de 300 frondeurs et archers avec, en plus, 100 cavaliers, c'est-à-dire l'effectif approximatif d'une « banda », sous-division de la turme byzantine⁵⁶.

Or, il est avéré que la ville principale de la Dobroudja septentrionale était, vers les années 1086, Vicina⁵⁷, qui devait garder toute son importance durant les siècles suivants. C'est donc là que devait avoir sa résidence le chef byzantin et non à Capidava, comme on l'avait supposé d'abord. Cité de nom roman, Vicina s'est vue attribuer plusieurs localisations hypothétiques avant que N. Grămadă la place à Noviodunum (Isaccea)⁵⁸, où les découvertes archéologiques et numismatiques attestent la présence d'une cité byzantine des plus importantes⁵⁹.

Quant au seigneur nord-danubien mentionné par le troisième fragment, c'était un Roumain, ainsi qu'une étude publiée récemment l'a démontré. Il s'agit d'un prédécesseur du voïvode de Birlad⁶⁰. Ses sujets — des Roumains de Moldavie — usaient des mêmes coutumes que celles propres aux sujets du chef byzantin, c'est-à-dire aux Roumains et aux Slaves peuplant la zone boisée de la Dobroudja septentrionale. Ce sont eux qui conseillèrent sans doute le chef byzantin, quand les Bulgares l'eurent coupé de l'Empire, de s'adresser au voïvode nord-danubien. Vu la différence des coutumes, le puissant seigneur en question ne pouvait être le chef des Petchénègues, ni des Russes, qui avaient à peine reçu le baptême et dont les terres s'arrêtaient à Peresetchina, plus au nord — ce qui détermina d'ailleurs Sviatoslav, lorsqu'il décida en 971 de se replier sur Kiev, de préférer aux voies terrestres la route de la mer.

A. A. Boțacov-Ghimpu

⁵⁴ N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounon) et de Bulgarie*, București, 1946, p. 46—48; I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 88—89; Maciej Salamon, *Some notes on an inscription from medieval Silistra*, RESEE, IX, 1971, 3, p. 487—496.

⁵⁵ M. V. Levčenko, *op. cit.*, p. 318—319; I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 91.

⁵⁶ Glykatzis-Ahrweiler, *op. cit.*, p. 3, 80; Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperii*, vol. II, *Commentary*, éd. R. J. H. Jenkins, Londres, 1962, p. 189.

⁵⁷ Anne Comnène, *Alexiade*, vol. II, éd. B. Leib, Paris, 1943, p. 81—82.

⁵⁸ N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografice. Originea numelui, identificarea orașului, « Codrul Cosminului »*, I, 1925, p. 427—459; P. Diaconu, *Despre localizarea Vicinei, « Pontica »*, 3, 1970, p. 275—295. Sa localisation à Păcuilui lui Soare n'est guère possible.

⁵⁹ Gh. Ștefan, *Monuments inédits de Noviodunum, « Dacia »*, IX—X (1941—1941), p. 473—483; Gh. Ștefan et collab., *Șantierul arheologic Garvăn (Dinogelia)*, SCIV, V, 1954, 1—2, p. 175—182; I. Barnea et collab., *Săpăturile de salvare de la Noviodunum*, MCA, IV, 1957, p. 155—174; I. Barnea, B. Mitrea, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum (Isaccea)*, MCA, V, 1959, p. 461—473; I. Barnea, *Sigiliile bizantine de la Noviodunum*, SCN, IV, 1968, p. 239—247; I. Barnea, *Dinogelia et Noviodunum, deux villes byzantines du Bas-Danube*, RESEE, IX, 1971, 3, p. 343—362.

⁶⁰ A. A. Boțacov-Ghimpu, *Identificarea așezării Ruscia din anul 1228, « Romanoslavica »*, XVIII, 1972, p. 515—519; A. A. Boțacov-Ghimpu, *Relațiile cu biserica ortodoxă ale voivodului Dragoș și ale familiei sale, în secolul al XIV, « Biserica Ortodoxă Română »*, XCI, 1973, n^os 3—4 (sous presse).

RIGAS VELESTINLIS ET LES RECHERCHES CONTEMPORAINES

Une brève analyse de l'état actuel des recherches portant sur l'activité du grand révolutionnaire semble être imposée par leur richesse même. Les découvertes d'archives, comme les progrès de la méthode ont, en effet, amplement élargi notre perspective, aboutissant, ces 20 dernières années, à d'importants résultats. Ce n'est pas une bibliographie complète que nous prétendons dresser dans ce qui suit, mais bien quelques points de repère, nous aidant à l'aborder.

Si, en 1946, l'une des précieuses contributions d'Emil Virtosu s'intitulait « Du nouveau sur Rigas Veletinlis »¹, nous avons devant nous, aujourd'hui, une remarquable quantité d'études qui, tout en apportant des données inédites, ne manquent pas de laisser matière à penser aux futurs chercheurs.

C'est en partant de l'ample étude introductive, particulièrement intéressante, d'une édition récente de l'« Ecole des amants délicats »², que cette incursion nous a semblé utile. Là aussi, pour l'historiographie ayant trait à cet ouvrage, l'auteur dresse un bilan des plus édifiants. En commençant donc par la littérature, nous constatons que, non seulement les œuvres de Rigas ont bénéficié de la belle édition de Léandre Vranoussis³, qui a donné aussi les plus complètes biobibliographies du « premier martyr de la Nation »⁴, mais l'exégèse même de ses écrits a marqué d'incontestables progrès. C'est ainsi que la question de savoir si l'« Ecole des amants délicats » peut être considérée comme un « péché de jeunesse » de Rigas — car tout à fait isolé et en contradiction avec le reste de ses œuvres — vient d'être résolue. Si Spyridon Lambros et le prof. Apostolos Daskalakis avaient — selon la formule de Pan. Pistas⁵ — condamné cet ouvrage, en tant qu'apparition inexplicable dans la carrière du grand révolutionnaire, c'est bien la « défense » qui a le dernier mot. Inauguré par J. A. Thomopoulos⁶, ce second point de vue est brillamment soutenu par Pan. Pistas. Une analyse serrée du texte lui permet de répondre affirmativement aux questions qu'il se pose sur le caractère « éclairé » de l'« Ecole », sur ses liens avec les autres écrits de Rigas et avec ses autres efforts en général. Il suffit de citer quelques-uns des résultats de l'enquête. Ce texte sentimental et qui, à première vue, pa-

¹ Emil Virtosu, *Nou despre Riga Veletinul, premergătorul independenței grecești*, Bucarest, 1946. Rappelons à ce propos, qu'en 1938, Nestor Camariano donnait d'importantes *Contributions à la bibliographie des œuvres de Rigas Veletinlis*, « Balcania », I, 1938, p. 211—231.

² Rigas, *Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν. Ἐπιμέλεια* Pan. E. Pistas, Athènes, 1971.

³ « Ἀπαντα τῶν νεοελλήνων κλασσικῶν. Ρήγας Βελεστινλής, I—II, Athènes, 1968.

⁴ L. I. Vranoussis, *Ρήγας. Ἔρευνα, συναγωγή καὶ μελέτη*, Athènes, 1954; Idem, *Ρήγας Βελεστινλής 1757—1798*, Athènes, 1957; une II-e édition de ce dernier livre en 1963 et une traduction en roumain, sous presse, due à Anastasios Papapanu. A elle seule, la riche production de M. Vranoussis exigerait un compte rendu spécial.

⁵ Pan. Pistas, *op. cit.*, p. μδ.

⁶ Jean A. Thomopoulos, *L'original de l'Ecole des amants délicats*, « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher », Vol. XVIII, Athènes, 1960, p. 20—31.

rait anodin — idéologiquement — laisse entrevoir une haine contre l'injustice et l'inégalité sociale, ainsi qu'un amour de la liberté que seul un futur martyr de la révolution pouvait montrer, à cette époque⁷. Loin d'être une traduction servile, exécutée sans discernement, l'« Ecole » a été choisie par Rigas précisément pour les idées-forces de l'époque qu'elle renferme. La preuve nous est offerte par les fragments supplémentaires que ce dernier y a ajoutés afin « de souligner les déclarations de Rétif »⁸.

En même temps que le caractère de l'« Ecole », la source de certains de ses fragments a été récemment précisée. Il s'agit des vers que Rigas y avait introduit et dont on se demandait s'il les avait rédigés ou bien s'il les avait pris dans ces miscellanées manuscrites dont l'époque phanariote a été si prodigue⁹. C'est cette dernière hypothèse qui s'avère être juste, à en juger d'après la découverte d'un pareil recueil de miscellanées que Pan. Pistas nous avait présenté en 1967¹⁰. Pourtant, le même auteur remarque qu'on ne peut pas, pour autant, rejeter de façon définitive l'hypothèse de la paternité de Rigas, car une fois entrés dans ces « μιγμαγίες », d'innombrables vers sont devenus anonymes.

Si l'on n'est pas à même d'affirmer que Rigas a écrit l'« Ecole » à Constantinople, ni que son arrivée en Valachie date de 1786, M. Pistas ne manque pas de lancer une hypothèse intéressante au sujet de la première question. L'« atmosphère constantinopolitaine » du livre ne serait-elle pas plutôt l'atmosphère phanariote des villes roumaines ? L'évocation de la grande cité du Bosphore ne pourrait-elle être « l'expression d'une nostalgie de Rigas — et pas davantage — écrite à l'époque où il se trouvait en Valachie ? »¹¹. Et de conclure — à juste raison — qu'une telle évocation n'était que fort naturelle, ce livre étant destiné pour un monde qui considérait Constantinople comme une sorte de « Paris » de l'Orient¹².

La portée de l'« Ecole » pour les lettres helléniques a été signalée de manière suggestive par Const. Dimaras¹³. Il nous montre à quel point la littérature grecque en a été stimulée et comment, la voie une fois ouverte par Rigas, des ouvrages du même genre firent leur apparition, ayant « le même climat moral, social et intellectuel... ; intense sentiment du charme de la nature, tendance à l'innovation, confusion entre le conservatisme et la superstition ».

Par une heureuse coïncidence, l'écho de l'« Ecole » en Valachie a été enregistré tout dernièrement par plusieurs de nos auteurs. C'est A. Camariano-Cioran qui en a signalé — dès 1959 — ses premières traductions roumaines (celles de G. Peşacov en 1812—1815 et de Ioan Beldiman en 1818)¹⁴. En 1971, Mircea Anghelescu découvrirait, dans un volume de Metastasio, traduit par Iordache Slătineanu, une nouvelle de Florian, « Sophronime » — traduite du grec — qui contient seize strophes prises à l'« Ecole » et substituées aux vers de l'original¹⁵. L'auteur n'ex-

⁷ Pan. Pistas, *op. cit.*, p. μδ'—ξβ'; Const. Th. Dimaras avait d'ailleurs remarqué le courant de libéralisme parcouru parfois ces histoires d'amour ». V. *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 191.

⁸ Pan. Pistas, *op. cit.* p. v'

⁹ C'est Ariadna Camariano-Cioran qui en a eu l'intuition. V. *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești*, Bucarest, 1935.

¹⁰ Pan S. Pistas, 'Η πατρότητα τῶν στιχοιργημάτων τοῦ «Σχολεῖου τῶ» ντελικάτων ἐραστῶν», «Ἑλληνικά», 20, 1967, p. 393—413.

¹¹ P. Pistas, *Σχολεῖον*, p. λη'

¹² *Ibidem*. V. aussi B. Knös, *L'histoire de la littérature néogrecque*, Stockholm, 1962, p. 622—623, sur le recueil d'Ath. Psalidas, qui imite « le goût, le style et l'ambiance des productions françaises, tout en gardant un cadre, non grec, mais constantinopolitain ».

¹³ C. Th. Dimaras, *Histoire...*, p. 192—195.

¹⁴ A. Camariano-Cioran, *Λαϊκά τραγούδια και φαναριώτικα στιχοιργήματα Ἑλλήνων και Ρουμάνων τοῦ 18^{ου} και 19^{ου} αἰῶνος, «Λαογραφία», vol. XVIII, 1959, p. 94—112, V. aussi Idem, *Acemiile domnești din București și Iași*, Bucarest, 1971, p. 249. V. aussi N. Camariano, *op. cit.*, p. 216.*

¹⁵ Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc*, Ed. Minerva, p. 119—123.

clue pas l'éventualité que le traducteur ait pris ces vers, non pas dans le « Σχολεῖον », mais du recueil d'Athanase Psalidas, où on les trouve également¹⁶. La découverte d'Alexandre Duțu de deux traductions manuscrites de l'« Ecole »¹⁷ dont l'une intégrale — ne fait que renforcer le dilemme de Mircea Anghelescu, quant aux deux voies possibles qui s'offraient au traducteur. C'est précisément la mutation idéologique que reflètent de pareilles interventions des traducteurs qui préoccupe Alexandre Duțu. Il en a tracé le mécanisme dans une étude qui a en vue toute la période des « lumières » de la culture roumaine¹⁸ et a signalé l'intérêt des changements opérés par Rigas dans le texte de Rétif, ainsi que du choix qu'il a fait de contes où paraît le monde modeste des petits employés, des apprentis et des pauvres. A. Duțu y trouve les traits nouveaux d'une classe sociale en train de se former et dont les goûts ne sont plus ceux « des fidèles lecteurs des aventures d'Alexandre le Grand »¹⁹. La substitution des vers de Florian suggère à M. Anghelescu une remarque tout aussi intéressante. Ne s'agit-il pas — dit cet auteur — d'un début de transfert que l'intérêt pour la lyrique pastorale de type Florian marque vers la lyrique « sentimentaliste », l'érotique directe si fréquente dans les miscellanées poétiques du XIX-e siècle ?²⁰ Ce phénomène qui fait penser à l'approche de la sensibilité contemporaine est d'autant plus plausible qu'il paraît en même temps en Grèce²¹, influençant et étant à son tour influencé par l'atmosphère des Principautés²².

Un autre aspect de l'activité de Rigas que les recherches plus récentes viennent d'élucider, est celui de ses chansons révolutionnaires. Dès leur parution, ces chansons avaient connu un succès retentissant²³. D'amples commentaires quant à leurs sources d'inspiration s'ensuivirent. Dernièrement, deux de ces chansons, qu'on savait être des imitations de la *Carmagnole* et du *Freud euch des Lebens* ont été identifiées de façon définitive. L. Vranoussis prouva en 1960 que l'*Hymne Patriotique* de Rigas n'inite que la mélodie de la *Carmagnole*, le texte étant bien celui d'un poème grec très connu²⁴. Suivant la même méthode, Pan. Pistas retrouve, en 1969, le texte de la seconde chanson, qui est le « Τί κρατερεῖτε, φίλοι καὶ ἀδελφοί », qu'on avait attribué à Stephanos Kanelos²⁵.

En ce qui concerne le problème si controversé du recueil des chansons de Rigas qu'on aurait imprimé clandestinement à Jassy, en 1814, Nestor Camariano a récemment classé le cas, en démontrant avec force arguments qu'une pareille édition n'a jamais existé. L'erreur s'explique, selon N. Camariano, par une confusion qu'on aurait faite avec une anthologie contenant aussi des fragments de ces chansons, parue à Jassy quelques années plus tard²⁶.

¹⁶ A. Camariano, *Influența poeziei lirice neogreștili asupra celei românești*, Bucarest, 1935, p. 9.

¹⁷ A. Duțu, *Illuminism și preromantism în cultura română. Mărluria adusă de traduceriile din Rétif de la Bretonne*, « Rev. ist. și teorie liter. », 21, 1, 1972, p. 129—136.

¹⁸ A. Duțu, *Traducere și remodelare în cultura română din perioada luminilor*, in *Probleme de literatură comparată...*, Bucarest, Edit. de l'Académie, 1970, p. 155—159.

¹⁹ A. Duțu, *Illuminism...*, p. 134.

²⁰ M. Anghelescu, *op. cit.*, p. 122.

²¹ C. Th. Dimaras, *Dix années de culture grecque dans leur perspective historique* , « Balkan Studies », 9, no. 2, 1968, surtout les pages 324—325, apud M. Anghelescu, *op. cit.*, p. 123.

²² M. Anghelescu, *Ibidem*.

²³ C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, I, Paris, 1824 ; N. Traïkoff, *Rigas Velestinlis en Russie. Traductions russes de la «Marseillaise grecque» et du «Thourios»*, Athènes, 1839.

²⁴ L. Vranoussis, «Ο πατριωτικός ύμνος» του Ρήγα και η ελληνική «Καρμανιόλα», Athènes, 1960.

²⁵ Panaghiotis S. Pistas, «Τὰ τραγούδια τοῦ «Εγκολπίου» τοῦ Ρήγα, «Ελληνικά», 22, 1969, p. 183—207.

²⁶ Nestor Camariano, «Ἀσματα καὶ πονημάτια διαφορῶν *Chansons et opuscules patriotiques publiés à Jassy en 1821 par un hétériste*, 1966 (A.I.E.S.E.E.).

Les écrits politiques de Rigas²⁷ ont suscité le même intérêt des chercheurs grecs et roumains ces derniers temps. Le prof. Ap. B. Daskalakis, qui avait été l'un des premiers à étudier l'activité de Rigas, en publiant deux monographies à Paris, en 1937, a donné en 1962 une édition de la Constitution de la République grecque du grand révolutionnaire²⁸ et du texte de l'Acte Constitutionnel de la Révolution Française (1793) qui l'a inspiré. Le même auteur a publié plusieurs autres études sur « Koray et Rigas » (1961), « Rigas et Perraivos » (1962) et « Les plans révolutionnaires de Rigas » (1963).

L'interprétation juridique de la Constitution est due au prof. Pantazopoulos²⁹. Il y donne en même temps un intéressant aperçu des conditions politiques et idéologiques qu'offrait la « diaspora » grecque de l'empire autrichien au révolutionnaire Rigas, ainsi qu'une analyse du « Thourios ». Ce dernier, malgré son inspiration française, laisse voir une inébranlable décision à réaliser la libération des peuples balkaniques par leurs propres forces³⁰. Le « Chant de guerre » secoua l'hellénisme — nous dit C. Th. Dimaras — et les aspirations nationales des Grecs s'en nourrissent durant les années qui séparent l'effort de Rigas des luttes pour l'Indépendance³¹.

L'écho des actions et des écrits politiques de Rigas dans les Principautés Roumaines — qui avait été étudié dans la période précédente aussi³² — a enregistré, en 1962, la précieuse contribution du prof. Alexandru Elian³³. Même si, pour une époque plus ancienne, les Grecs des Principautés étaient — à juste titre — considérés comme « conservateurs » et attachés au clergé phanariote³⁴, ils ne restèrent pas indifférents aux idées de Rigas, ainsi que le prouve le prof. Elian. C'est dans « les milieux de la bourgeoisie grecque des Pays Roumains » qu'il trouve « les traces d'une influence plus durable du message révolutionnaire de Rigas »³⁵. Le codex grec 928, découvert à l'Académie Roumaine, contient des copies manuscrites du Thourios et du projet de Constitution, ce qui prouve que les brochures clandestines de Rigas — si rapidement disparues — avaient circulé dans les Principautés. Une tradition manuscrite différente du Thourios est signalée par le prof. Elian dans le ms. roum. 3078³⁶, copié par ce Démètre Anagnostis qui n'avait pas poussé son effort — selon sa propre déclaration — jusqu'à copier le texte de la Constitution aussi. Seconde preuve de la circulation des écrits politiques de Rigas dans

²⁷ Pour la place qu'ils occupent dans l'histoire des idées, V. C. Th. Dimaras, *La Grèce des Lumières*, Genève, 1970.

²⁸ Ap. V. Daskalakis, *Τὸ πολίτευμα τῆς ἑλληνικῆς δημοκρατίας τοῦ Ρήγα Βελεστινλή*, Athènes, 1962.

²⁹ Nicolaos I. Pantazopoulos, *Ρήγας Βελεστινλής, ἡ πολιτικὴ ἰδεολογία τοῦ Ἑλληνισμοῦ προάγγελος τῆς Ἐπαναστάσεως*, Thessalonique, 1964.

³⁰ *Ibidem*, p. 25.

³¹ C. Th. Dimaras, *Histoire...*, p. 196.

³² Al. Elian, *Conspiratori greci în Principate și un favorit mavroghenesc: Turnavitu*, « *Revista istorică* », vol. XXI, 1935, p. 337—372; Nikos A. Bees, *Ρήγας Βελεστινλής Φεραῖος καὶ ἄλλοι φίλοι καὶ συνεργάται του εἰς Μολδοβλαχίαν*, « *Ἐλευθερία* », 8 aug. 1948; Dim. Ekonomidis, « *Ὁ Ρήγας Φεραῖος ἐν Βλαχία* », « *Ἀθηνᾶ* », t. 53, 1949.

³³ Al. Elian, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie*, « *Rev. roum. hist.* », I, nr. 2, 1962, p. 487—497.

³⁴ N. Pantazopoulos, *op. cit.*, p. 13. Aux tendances conservatrices des Grecs des Principautés s'oppose les aptitudes révolutionnaires des communautés d'Autriche-Hongrie. V. aussi L. I. Vranoussis, *Ρήγας, Ἔρευνα*, p. 29. L'activité de Rigas a été rendue possible par « les conditions favorables pour le développement général et intellectuel des communautés grecques en Autriche » créées par le josphinisme. V. C. Dimaras, *La Grèce...*, p. 55. Pour les contacts possibles de Rigas avec les Jacobins Magyars, v. Ö. Füves, *The Philike Hetairia of Rigas and the Greek of Pest*, « *Balkan Studies* », 12, 1, 1971. Sur les collaborateurs de Rigas, V. J. K. Vasdravellis, *Οἱ Μακεδόνες συνεργάτες τοῦ Ρήγα βελεστινλή καὶ τὰ ἐπαναστατικὰ ρεῦματα τῆς ἐποχῆς*, Thessalonique, 1968, p. 3—17.

³⁵ Al. Elian, *La Circulation...*, p. 493.

³⁶ *Ibidem*, p. 495—497.

les milieux grecs de Moldavie, ce fait est mis en relation avec les circonstances de la guerre russo-turque de 1806—1812³⁷.

C'est toujours à la présence de Rigas en Moldavie et Valachie qu'a trait l'étude si fournie de Nestor Camariano³⁸, qui reprend, en y jetant de nouvelles lumières, certaines questions en discussion. Le titre de « caimacam » de Craiova qu'on avait attribué à Rigas, n'est pas admis par N. Camariano³⁹, vu le silence des chroniques et des documents. C'est plutôt pour une courte collaboration du révolutionnaire avec le prince philo-turc Mavrogheni, qu'il penche, en rejetant également la fondation par Rigas d'une société secrète révolutionnaire, ce qui concorde d'ailleurs avec les conclusions du prof. Enepekides⁴⁰.

On ne pourrait passer sous silence les dernières découvertes d'archives, celles de Vienne surtout, qui ont aussi enrichi les données concernant Rigas. C'est surtout aux efforts de Gh. Laios et Pan. Enepekides que nous pensons⁴¹, ainsi qu'à d'autres de moindres dimensions, mais qui n'en sont pas moins intéressantes. C'est ainsi qu'Eleni D. Kakoulidi, en dressant un catalogue des manuscrits grecs de l'Institut Hellénique de Venise, fait mention d'un recueil miscellané de 1821—1828, contenant parmi d'autres textes des années révolutionnaires, le Thourios de Rigas⁴². Un écho tardif mais persistant des écrits du révolutionnaire, en Roumanie, paraît dans les documents littéraires récemment publiés⁴³, ainsi que dans les publications et les bibliothèques roumaines de la seconde moitié du XIX-e siècle⁴⁴.

La présence de Rigas dans ces dernières doit être rapprochée aussi de la place importante qu'il occupait dans la presse, le théâtre et la littérature des communautés grecques de Roumanie, qui n'ont jamais été isolées dans la vie culturelle et politique des Roumains⁴⁵.

C. Papacostea-Danielopolu

³⁷ Al. Elian, *Ibidem*.

³⁸ N. Camariano, *Cteva considerații cu privire la revoluționarul Rigas Velestinlis*, « Studii », 17, n° 5, 1964, p. 1097—1116. Nous y trouvons un très complet état des recherches.

³⁹ *Ibidem*, p. 1100—1104.

⁴⁰ P. Enepekides, Πήγας Βελεστινλής, 'Επιστροφή απ' τον θρόλο στην Ιστορία, Athènes, 1958, apud N. Camariano, *Cteva considerații*, p. 1107.

⁴¹ G. Laios, 'Ο Βαρώνος Λαγγενφελντ και ό Πήγας Βελεστινλής. 'Ανέκδοτα έγγραφα από τὰ αὐστριακὰ ἀρχεῖα; Pan. Enepekides, *Wiener Untersuchungsakten aus dem Jahre 1793 einer griechischen augenblicklichen Spionageaffäre*, « ἑλληνικά », 14, 1956, p. 379.

⁴² Eleni D. Kakoulidi, Κατάλογος τῶν ἑλληνικῶν χειρογράφων τοῦ 'Ελληνικοῦ 'Ινστιτούτου Βενετίας, „Θησαυρίσματα”, 1971, p. 249—273.

⁴³ *Documente și manuscrise literare*, Choisis par Paul Cornea et Elena Piru, Bucarest, Edit. de l'Acad., 1967, p. 172.

⁴⁴ Dianu, Gr. I., *Catalogul alfabetic de cărțile aflate în Bibliotheca Centrală din București*, II, București, 1869, p. 347.

⁴⁵ C. Papacostea-Danielopolu, *Relații româno-grețești la sfârșitul sec. XVIII-lea și în sec. XIX-lea*, sous presse aux Editions de l'Acad. R.S.R.

H. DJ. SIRUNI

(1890—1973)

La « Revue des études sud-est européennes » accomplit un triste devoir en rendant hommage à Hagop Djalolian Siruni, président honoraire de l'Association des études orientales de Roumanie, dont la mort soudaine, le 8 avril 1973, prive notre Institut d'un ami de longue date. Nous étions beaucoup à voir en lui un guide avisé et respecté.

Né le 19 avril 1890 en Turquie, ayant fait des études de philologie et d'histoire à Istanbul, il semblait tout naturellement destiné à une carrière de professeur qu'il n'eut pas, cependant, la possibilité de connaître en son pays natal. S'étant engagé dans le combat pour la libération de son peuple, les Arméniens, il y fit preuve de patriotisme et de courage.

Le tournant décisif de sa vie se place en 1922, lorsqu'il vint en Roumanie, en suivant l'exemple de tant de ses ancêtres qui, longtemps avant lui, avaient trouvé cette terre miséricordieuse. Il s'y établit sur le conseil de Nicolas Iorga qui le retint au nombre de ses proches collaborateurs. Au maître qui l'avait accueilli si amicalement, H. Siruni allait garder une reconnaissance exemplaire. Il suffira de rappeler qu'il lui a consacré, avec ses dernières forces, un volume de presque 500 pages, qu'il eut heureusement le temps de voir imprimé à Beyrouth.

Cet ouvrage achève dignement un labeur remarquable par son ampleur. Il ne sera pas question ici de la partie littéraire de son œuvre: le journalisme, où il débuta comme étudiant, les vers et les pièces de théâtre. La veille de sa mort, il nous montrait avec joie et fierté une bibliographie de ses recherches historiques, publiée en Arménie soviétique à l'occasion de ses 80 ans; plus de 600 titres sont la preuve d'une activité impressionnante. L'œuvre que nous lui devons est appliquée surtout au dépouillement des sources arméniennes ou ottomanes concernant l'histoire des Roumains. En même temps, sa profonde connaissance de la littérature médiévale arménienne lui a permis de rendre accessibles au public roumain de nombreux témoignages de nos anciennes relations avec le peuple arménien.

Ainsi a-t-il prêté attention aux récits de voyageurs et aux poèmes arméniens des XVI^e et XVII^e siècles, en y découvrant des informations sur les Roumains (voir, par exemple, *Aron Vodă, Răzvan Vodă și Eremia Vodă într-un poem al unui cronicar armean*, Acad. Rom., mem. secț. ist., s. III, t. XX, 1938, pp. 297—313, ou le fragment du mémorial de Simon Dbir Lehaci publié dans la collection *Călători străini despre țările române*, IV, 1972, p. 343—347). Après l'édition critique d'un précieux texte du XVIII^e siècle, réglant le cérémonial de la cour des sultans (*Domnii români la Poarta otomană*, Bucarest, 1941), H. Dj. Siruni publia deux monographies d'une grande valeur pour l'histoire économique des pays roumains: *Monetele turcești în țările române* et *Armenii în viața economică a țărilor române*. Il fut un des plus actifs collaborateurs des publications dirigées par N. Iorga et V. Papacostea, « *Revista istorică* » et « *Balkanica* ». Lui-même, il fit paraître la revue « *Ani* » (1935—1938; 1941—1944) et fut parmi les fondateurs des « *Studia et acta orientalia* ».

En même temps, sans chaire, il enseigna, en prodiguant aux jeunes son savoir, en leur prêtant parfois ses propres manuscrits. Sa générosité n'était égalée que par sa modestie. Certes, il était facile de surprendre sa bonne foi, mais il était trop doux pour en garder rancune. Au soir de sa vie qui n'avait pas été exempte de souffrances, il en parlait sans amertume.

Né sujet d'Abdul-Hamid, il avait trouvé en Roumanie sa véritable patrie, envers laquelle sa fidélité ne faillit jamais. Ce n'est pas là le seul enseignement qui se dégage de cette longue existence ; on y doit ajouter l'amour désintéressé pour « le métier d'historien ». Pour le comprendre, il faut l'avoir entendu parler des trésors qu'il lui restait à mettre en œuvre et, surtout, de cette édition des papiers de Manouk-Bey Mirzaïantz, tellement révélatrice pour la vie politique et économique du sud-est européen au début du XIX-e siècle, mais dont la masse a effrayé, jusqu'à présent, tous les éditeurs.

Ceux qui l'ont vu près de la fin se souviendront de l'insouciance allégresse avec laquelle il comptait les milliers de pages de ses livres sous presse, de l'ardeur inlassable avec laquelle, dans sa quatrevingt-troisième année et ayant presque perdu la vue, il se remettait au travail, au milieu de centaines de livres poudreux, parmi lesquels on distinguait facilement les volumes de la « Revue des études arméniennes », à large tranche jaune, dans sa petite cellule de bénédictin, juchée en haut d'un escalier très raide, avec les fenêtres ouvertes sur le ciel. Se souviendront de lui aussi ses amis de San Lazzaro de Venise. Mais ceux auxquels reviendrait la charge de publier les lourdes piles de manuscrits de Siruni, ceux-là se souviendront-ils ?

Andrei Pippidi

Советы и рассказы Кекамена. Сочинение византийского полководца XI века. Подготовка текста, введение, перевод и комментарий Г.Г. Литаврина. (CECAUMENI *Consilia et narationes*. Novam editionem praeparavit, in rossicam invertit praefatione commentariisq; instruxit G. G. Litavrin), « Nauka », Moscou, 1972, 742 pp.

Conservée dans un manuscrit unique, actuellement à Moscou (n° 436, Musée Historique d'Etat), l'œuvre de Cecaumenos, écrite vers les années 1075—1078, a été découverte et commentée pour la première fois par V. G. Vassiljevsky (1891), qui l'édita avec V. Jernstedt en 1896. L'Anglaise G. Buckler préparait une nouvelle édition en 1936—1941, mais elle n'acheva pas son travail. Si la traduction allemande donnée par H. G. Beck en 1958 apporta certaines précisions, un pas décisif est pourtant celui réalisé par le savant français Paul Lemerle dans son étude fondamentale publiée en 1960. Enfin, d'autres chercheurs ont fourni à leur tour des suggestions et des corrections utiles, tels : R. M. Bartikian (1965), N. Bănescu (1937—1938), I. Dujčev (1961), B. Fonkič (1971), J. Gouillard (1961), H. Grégoire (1930—1960) et V. Laurent (1931).

On sait de façon générale que le manuscrit moscovite est une copie indirecte, datée fort probablement du XIV^e siècle et effectuée à Trébizonde d'où elle passa au Mont Athos avant d'aboutir à Moscou en 1654. L'œuvre de Cecaumenos couvre les feuillets 136—229 d'un ensemble de 577 feuillets dus à cinq mains différentes ; elle a été divisée en paragraphes, fort probablement après coup, et se révèle d'une orthographe plutôt négligeante. De formation érudite, ses premiers éditeurs sont parvenus à lire correctement ce manuscrit, en nous donnant une édition acceptable, sans toutefois réussir à surmonter toutes les difficultés du texte. D'autre part ils manquaient, à leur époque, des moyens nécessaires pour une parfaite mise en valeur du contenu d'un tel ouvrage. De même que Maurice, l'auteur du traité de stratégie du VII^e siècle, Cecaumenos appartenait à la catégorie des dignitaires hommes d'action, vivant au milieu du peuple et sans trop de loisirs à consacrer aux lectures érudites, mais connaissant par contre très bien le terrain, les petites gens et leur langue. C'est ce qui fait des ouvrages de ces deux techniciens l'expression directe des réalités de leur temps, en mettant à notre portée de très bons instruments destinés à nous familiariser avec la société de l'époque respective. Il paraît que Cecaumenos avait pris connaissance de l'ouvrage stratégique rédigé par l'empereur Léon VI le Philosophe (886—912), qui — de son côté — avait puisé à pleines mains dans l'œuvre de Maurice, écrite au cours de la première moitié du VII^e siècle. Par conséquent, des liens étroits doivent exister entre ces trois ouvrages, qu'il reste encore à approfondir et à étudier.

Pour préparer une nouvelle édition de l'œuvre de Cecaumenos il fallait prendre comme point de départ les acquis de V. G. Vassiljevsky (1881) et de Paul Lemerle (1960) et passer ensuite à l'analyse minutieuse du contenu, afin d'en retirer le plus de renseignements possibles quant à l'auteur même, à la structure de son œuvre et aux circonstances concrètes de sa rédaction. L'éditeur se devait ensuite de prendre connaissance de la littérature spécialisée se rapportant à ce sujet et des émendations proposées en vue d'améliorer le texte. Il devait aussi

se familiariser avec la paléographie, avant de relire le manuscrit et de tenter l'amélioration du texte en se fondant sur un appareil critique de facture philologique et sur un ample commentaire d'information historique. Ceci réclamait un effort de plusieurs années doublé d'une érudition multilatérale, car le contenu de cette œuvre est très riche, posant à chaque pas des problèmes de toutes sortes.

L'introduction à la présente édition offre au lecteur dans son ensemble toute les données réunies à l'heure actuelle en ce qui concerne l'œuvre et son auteur. Un faisceau de faits triés et appréciés avec soin, selon les exigences des éditions critiques majeures où il est courant que les éditeurs réunissent et discutent la totalité des informations existentes à un certain moment. Le texte se fonde sur une nouvelle lecture du manuscrit et sur un solide appareil philologique, complété d'une traduction russe et d'un commentaire développé auxquels s'ajoutent les index de matières, de noms propres et d'appellatifs qui facilitent sensiblement l'accès de cet ouvrage hautement intéressant.

Le résultat le plus précieux des recherches effectuées jusqu'à présent nous semble devoir être la conclusion relative au caractère unitaire de cette œuvre. Les conseils adressés à l'empereur — que certains savants considéraient comme appartenant à quelque autre auteur — ont été intégrés de façon organique à l'ensemble de l'œuvre qui comprend six parties distinctes : 1) Des conseils concernant les obligations du service en général ; 2) Le commandement des troupes ; 3) L'intendance ; 4) Les mesures contre les rébellions ; 5) Les conseils adressés à l'empereur ; 6) Les conseils adressés au toparque, c'est-à-dire au dirigeant local. Il s'ensuit que l'auteur avait établi un plan préalable, suivant lequel il a traité son sujet dans un enchaînement logique. Sans doute, il a introduit dans son ouvrage non seulement les fruits de sa propre expérience, mais aussi des connaissances acquises par la lecture, car son horizon dans le domaine de l'érudition livresque n'est pas si étroit qu'on pourrait le supposer, aussi ne convient-il pas de le sous-estimer, comme G. G. Litavrin semble enclin de le faire (p. 46).

L'auteur, un provincial aisé, au bout d'une longue expérience au service de l'Empire, met par écrit quelques-unes de ses pensées qui, si elles sont loin de la compilation érudite, n'en font pas moins leur profit de certaines lectures. Ses sources (comme il fallait s'y attendre dans le cas d'un dignitaire byzantin) sont en tout premier lieu les ouvrages d'idéologie religieuse ; viennent ensuite ceux de quelques historiens antiques et médiévaux et pour finir les traités classiques de stratégie et les règlements militaires, qui — comme de juste — ne pouvaient pas manquer. On constate l'aisance avec laquelle Cecaumenos manie la terminologie spécialisée, présente dans les œuvres de Maurice et de Léon le Philosophe, de même que dans tous les ouvrages analogues, grâce auxquels nous disposons d'une riche information en regard de l'organisation de l'Etat et de la technique de production du temps.

Si on compare l'édition Litavrin avec le texte établi par V. G. Vassiljevsky et J. Jernstedt en 1896, on constate un progrès évident, dont nous sommes également redevables aux efforts de tous les byzantinistes qui s'y sont occupés depuis. Toutefois, dans cette dernière édition, les titres grecs de chaque paragraphe ont été mentionnés seulement dans l'annexe l'éditeur les considérant comme inauthentiques. Par conséquent, nous avons un texte continu et ceux qui voudront en référer devront indiquer la page et la ligne, procédé généralement reconnu comme incommode. A notre avis, l'édition aurait gagné en opérativité, si l'éditeur avait pensé de marquer les diverses parties de l'ouvrage de chiffres romains et arabes, pour indiquer les divisions importantes, les chapitres et les sous-chapitres.

Notons aussi que l'éditeur ne s'est pas arrêté à un système unitaire de division des mots en syllabes. Par exemple : ἀνδ—ρός (118, 1), τὰβ—λαν (158, 7), μνή—σθητι (244, 25), μνήσ—θητι (244, 27), τούλδο—ις (741), πολλ—ὰς (616), συγκαστ—ρῖται (258, 15), γινώσ—κεις (290, 18), γινώ—σκεις (292, 9), κατῆ—λθε (678, 14), *administ-ration* (699), *Beit-rāge* (570), *Co-rpus* (36), *Io-rga* (521), *Recu-eil* (698), *The-ssalonica* (691), etc. Il est vrai que l'absence totale de système peut passer elle aussi pour un système appliqué avec persévérance par l'éditeur ; aussi

évitons de nous montrer trop pédants ; nous suggérons seulement qu'il vaudrait peut-être, mieux que les éditions érudites tiennent compte de la relative uniformité de procédés créés par les usages internationaux.

Un autre aspect négatif de cette édition résulte de la quantité des bourdons, coquilles ou autre fautes d'impression relevés aussi bien dans le texte grec que dans sa traduction russe.

L'érudition de l'éditeur se révèle multilatérale et d'une richesse hors commun. Notons, cependant, que l'origine du mot $\kappa\rho\omicron\upsilon\nu\chi$ (p. 356) doit être cherchée dans le substratum sud-est européen, ainsi que Norbert Jokl le pensait, plutôt que dans le latin ou l'italien. De même, la note sur les Valaques (p. 519—522) et sur l'origine des Roumains comporte des informations de valeur inégale et dont quelques-unes désuètes, alors que sa bibliographie se ressent de l'absence des grands ouvrages de D.A. Xenopol, C. Jireček, A. Philippide, N. Iorga, O. Densusianu, etc. Le nom de *Valah* ou *Vlah* ne peut avoir pour origine le mot *Gallicus*, dont le *G* se serait transformé en *V*. Sa véritable explication est la suivante : il y avait au centre et dans l'est de la Gaule une tribu celtique, appelée *Volcae*. Ce nom de *Volcae* passa chez les Germains dans les formes suivantes : v. all. *Walh*, *Walah*, *Valahisc* signifiant « Celte, Romain ». L'anglo-saxon le connaît sous la forme *Wealh* « Celte, étranger » ; l'anglais médiéval *Walsh* « étranger » ; l'allemand médiéval *Walch* « om de sang roman, italien ou français ». Donc, les anciens Germains désignèrent par le terme *Walah*, *Walch* d'abord les Celtes romanisés fixes dans leurs territoires, ensuite tous les Gaulois romanisés en général et, en fin de compte, tous les peuples romanisés de leur proche voisinage. Bientôt, le mot passa de l'allemand primitif dans le slave commun, avec des attestations dans le paléoslave (*Vlahъ*), le serbe ancien *Vlaška* « pays des Valaques », le polonais *Wloh*, le tchèque (*Vlah*), le néoslovène (*Làh* « Italien »), le serbocroate *Vlâh* et le bulgare (*Vlah*). On relève, dans les territoires slaves, deux aires : *Vla-* dans le sud et *Vlo-*, *Vol-* dans le nord et le nord-ouest. Elles montrent l'aboutissement d'une évolution phonétique intérieure chez les peuples slaves, alors que le slave commun ne connaissait vraisemblablement à l'origine qu'une forme unique. Ce nom atteste aussi que les Slaves sont partout entrés en contact avec la population romanisée avant le VII^e siècle, époque à laquelle remonte le commencement de différenciation dialectale au sein du slave commun. Du slave commun, le mot passa dans le grec byzantin, où sa signification se limita, pour désigner le « Roumain ou représentant de la population romanisée des régions danubiennes ». Enfin le *Vlahъ* du paléoslave mena à la forme *Olah* « Roumain » de l'hongrois.

H. Mihăescu

A. KOSTALLARI, *Mbi disa vecori strukture e funksionale të gjuhësletrare shqipe të kohës sonë* (Sur quelques particularités structurelles de la langue littéraire albanaise de notre temps), *Studime filologjike*, 2/1970, p. 3—69 *

Par rapport à ses études précédentes¹, l'auteur donne cette fois un exposé plus ample des résultats auxquels sa recherche a abouti. Celle-ci a eu pour objet la base dialectale de l'albanais littéraire actuel et les modalités pratiques de l'unification de l'aspect normé de cette

* Réimprimé dans le premier volume du recueil *Studime mbi leks kun dhe mbi formimin e fjalëve në gjuhës shqipe*, Tiranë, 1972.

¹ Sur les traits principaux de l'albanais contemporain, « *Studia Albanica* », 2/1966 et *La langue littéraire albanaise dans la période de l'édification du socialisme*, ibidem, 1/1970.

langue, avec un regard particulier sur le développement de la variante littéraire. La seconde partie de l'étude est justement consacrée à l'étude de l'histoire du processus de différenciation stylistique de ladite variante ; l'accent tombe surtout sur les éléments extralinguistiques et, dans une moindre mesure sur la définition linguistique des styles.

La méthode suivie par l'auteur consiste dans l'essai de déceler les facteurs sociaux qui imposèrent une norme littéraire unique, en expliquant le stade actuel de la langue albanaise par son histoire même. En effet, pour des raisons historiques, depuis le commencement de la période nationale, l'albanais littéraire s'est développé dans deux variantes, à partir de deux dialectes. Le dialecte courant dans le nord du pays, qui, à son tour, donna deux co-variantes littéraires était le bénéficiaire d'une tradition plus riche et plus ancienne que celui parlé dans le sud. Ce sont les œuvres des écrivains modernes du XIX^e siècle qui ont élevé ce dernier au rang de langue cultivée (processus minutieusement étudié par A. Kostallari dans son article sur les traits principaux de l'albanais contemporain, publié en 1966).

De l'avis de l'auteur, il s'agit d'une langue littéraire unique revêtant deux formes d'expression : les dialectes albanais ne procédant pas de deux systèmes distincts, il ne saurait être question de deux langues différentes. Toujours de son avis, le toske aura déjà accédé au stade de *koIné*, son évolution ayant dépassé les deux co-variantes du nord. Grâce à sa large diffusion, l'importance de cette forme de langue littéraire méridionale devait encore augmenter au cours de notre siècle et pour la souligner, l'auteur s'appuie sur des données quantitatives, en établissant par exemple la statistique parallèle des publications parues dans les deux formes de langues littéraires albanaises.

Les facteurs extra-linguistiques qui, selon A. Kostallari, facilitent le processus d'unification de la norme littéraire sont exposés en détail. Dans le cadre du nouveau système social, les mouvements de la population effacent peu à peu les frontières ethnographiques et géographiques, en affaiblissant aussi la relative autonomie de certaines petites régions. Du fait de la croissance considérable de la population pendant les dernières années, la moitié presque des citoyens albanais apprennent la langue littéraire enseignée de nos jours dans les écoles. L'école, la presse, la radio assurent, par conséquent, à présent la diffusion d'une langue unique.

La recherche de A. Kostallari apporte une solution inédite au problème de la base dialectale de l'albanais littéraire. Deux théories à ce sujet se sont confrontées à l'occasion des deux sessions scientifiques consacrées en 1952 aux problèmes de la langue albanaise littéraire. La première soutenait la thèse du dialecte toske en tant que base unique, alors que la seconde tendait à considérer les différences entre les deux langues littéraires comme absolues, donc impossible à réduire à une norme littéraire unique. Or, après avoir présenté de façon détaillée les phénomènes phonétiques, grammaticaux et lexicaux de la langue littéraire actuelle, l'auteurs arrive à la conclusion qu'elle constitue en réalité un système supra-dialectal. Considéré sous le rapport des similitudes et des différences dialectales, ledit système comporte trois catégories d'éléments, la majorité revenant à la catégorie des éléments communs. Il s'agit d'unités — propres aux deux dialectes — dont les traits sont les mêmes dans tous les niveaux de la langue. Lorsque les caractères phonétiques, grammaticaux et sémantiques correspondent dans leur majeure partie, les unités respectives sont considérées, elles aussi, des éléments communs. Toutefois, il y a en outre des unités dont les caractères sont différents dans les deux dialectes ; ces différences s'expliquent soit par une évolution phonétique et sémantique qui aura rendu impossible l'identification de la source commune, soit par l'existence seulement dans l'un des deux dialectes de l'unité en question.

Sous le rapport de leur structure, les quatre niveaux de la langue actuelle se présentent comme suit. En ce qui concerne la phonétique, si l'on excepte les éléments communs, les traits les plus nombreux sont le propre du dialecte toske. Mais la langue littéraire a intégré dans son système, en établissant de nouveaux rapports, certaines particularités phonétiques qui représentaient par rapport aux dialectes des caractères spécifiques. C'est le cas du groupe vo-

calique *ue*, caractéristique du guègue, qui coexiste avec la diphtongue *ua* du dialecte méridional, parce qu'il exprime dans le système de la langue littéraire (et uniquement dans ce système) une différenciation morphologique (adj. ; *izbatuar*, n. *zbatues*) ou une différence au niveau de la formation des mots (*zbatuar* / *zbatueshëm*). Cependant, l'auteur, bien qu'il mentionne le principe linguistique coordonateur de ces phénomènes (principe qui consiste dans le maintien bien net des distinctions morphologiques au moyen des traits phonétiques) n'explique pas cependant le mécanisme par lequel la langue littéraire s'est appropriée cette spécialisation des fonctions.

L'absence et la présence du rhôtacisme en tant que phénomènes coexistants sont également signalées, avec cette précision que l'absence du rhôtacisme se révèle comme un phénomène vivace qui gagne chaque jour du terrain. Mais A. Kostallari n'explique pas les raisons de la coexistence dans la langue littéraire de ces deux phénomènes. (Le fait que le rhôtacisme est le propre des éléments de langue ancienne, alors que son absence caractérise la plupart des éléments nouveaux est susceptible de suggérer la nécessité d'une distinction ancien-nouveau.)

Pour ce qui est du domaine de la morphologie, l'auteur est à même de constater, grâce à l'examen de la distribution dialectale, que — exceptant les éléments communs qui constituent la grande majorité — c'est le toske qui fournit la plupart des traits. Toutefois, l'apport du guègue à la langue littéraire est beaucoup plus important au niveau de la morphologie, qu'à celui de la phonétique.

On ne saurait par contre parler d'une prééminence du toske ou du guègue dans le lexique, ni dans le système de la formation des mots.

La conclusion qui se dégage de cette étude est que la langue albanaise littéraire a commencé son développement à partir de l'aspect littéraire méridional. Elle s'est enrichie sur le parcours en s'appropriant, par un processus de fusion dialectale, un grand nombre d'éléments septentrionaux tenant notamment du lexique et du système de la formation des mots, ce qui détermina un changement des rapports initiaux. Selon l'auteur, la langue littéraire albanaise n'est pas un produit exclusif du dialecte toske, fait attesté par la présence des éléments communs aux deux dialectes, éléments définis par la présente recherche.

Fort probablement, au cours du processus qui devait contourner et fixer définitivement une norme littéraire unique, processus accompli dans la phase actuelle de la langue, la transition des deux variantes littéraires d'une seule langue a dû avoir lieu à travers une phase intermédiaire qui distinguait une norme fondamentale d'une autre, secondaire (facultative).

Ainsi que l'étude de A. Kostallari le montre, pour l'explication du stade actuel du développement de la langue albanaise littéraire, il est nécessaire de procéder à maintes recherches de dialectologie et d'histoire de la langue littéraire.

Cătălina Vătăşescu

ALEXANDRU DUŢU, *Cărţile de înţelepciune în cultura română* (Les livres de sagesse dans la culture roumaine), Editura Academiei, Bucarest, 1972, 168 p.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis la parution d'un livre que le nom de son auteur, André Maurois, et son titre même, *Un art de vivre*, semblaient destiner à un grand succès. Cependant, on ne l'a pas beaucoup lu, que je sache, et probablement personne ne l'a emporté dans les tranchées pour y puiser des encouragements ou la consolation des maux

de la guerre. L'heure était trop grave pour les avis banaux de l'amuseur. Lui eût-on prêté plus d'attention, on se serait aperçu que c'était la dernière tentative de renouveler une très ancienne tradition littéraire, celle des écrits parénétiqes¹.

Témoignant du besoin, somme toute un peu naïf, de se fier à l'expérience d'autrui, éprouvé par l'humanité de tous temps, cette catégorie de textes, du fait de la filiation ininterrompue qui relie le dernier chaînon aux livres de sagesse de l'antiquité gréco-romaine², permet mieux que d'autres formes de la culture écrite une étude de l'évolution des mentalités. Quelle sagesse enseignent-ils donc, ces conseillers silencieux? Celle du monde, bien sûr. Un monde dont on mesure parfaitement les changements à les suivre dans les manuels de savoir-vivre sujets à de telles modifications dans le temps que, à travers les traductions et les refontes successives, les règles en sont devenues méconnaissables.

Depuis longtemps les chercheurs auraient dû se repaître des ouvrages didactiques et moralisants par le moyen desquels se sont exprimés si bien les hommes d'autrefois. Or, au contraire, pour les relever du constant dédain où ils étaient tenus, il a fallu que la littérature édifiante du Moyen Age fût redécouverte par un des maîtres de la Sorbonne dans les dernières années du XIX-e siècle, Charles-Victor Langlois. Je renvoie ceux que ce grand nom de l'historiographie positiviste pourrait surprendre aujourd'hui aux lignes qu'il écrivait en 1908 dans l'introduction de *La vie en France au Moyen Age, d'après quelques moralistes du temps*, livre dont le charme fut subi, entre autres, par le Brémond des *Divertissements devant l'arche*. « Frappé des inconvénients de la quasi-séparation qui se perpétue entre la philologie et l'histoire », Langlois constate : « La plupart des historiens du Moyen Age négligent trop les documents littéraires qu'ils considèrent comme le domaine réservé des philologues ». Ce faisant, ils se condamnent à ne pas voir quelques-uns des principaux aspects de la société médiévale qu'ils se sont engagés à ressusciter.

Si Langlois allait jusqu'à concevoir « les livres d'histoire pour le public éclairé » (mot savoureux qui paraît son âge !) « comme des recueils de textes précédés de dissertations critiques, encadrés de commentaires sobres, assemblés avec discernement, groupés avec art », c'est qu'il ressentait profondément l'attrait du document. Chez Nicolas Iorga, élève de Langlois, cette passion influencera à tel point l'abord de toute œuvre d'art que l'historien roumain ne saurait plus lire une page de littérature sans l'interpréter comme témoignage sur son époque. Aussi a-t-il reconnu plus d'une fois l'intérêt de la littérature sapientielle pour cette histoire des sentiments et des mœurs qu'il ne se lassait pas de sonder.

Voici enfin un volume particulièrement consacré aux livres de sagesse en tant qu'« œuvres-témoins ». L'auteur a entrepris à son tour le dépouillement d'un grand nombre de ces écrits. Son investigation ne couvre qu'en partie le large champ des littératures sud-est européennes, mais déjà, pour la culture roumaine, les premiers résultats de l'enquête peuvent être considérés comme définitivement acquis.

Rien qu'à parcourir l'index des œuvres analysées, on se rend compte de la difficulté d'un classement, car la plupart d'entre elles participent simultanément de l'exhortation religieuse, de l'avertissement pédagogique et de la réflexion politique, à divers degrés. Le problème se révèle inséparable de celui de la nomenclature. On nous montre le besoin de changer les étiquettes imposées par Cartoian ou Russo, mais parler, avec A. Dușu, de livres de comportement » ne nous avance pas tellement puisque l'ambiguïté reste, autant recourir donc au terme sanctionné par un long emploi, « livres de civilité ». La formule convient notamment

¹ Voir, sous un titre à peine différent, *L'art de vivre ou Recommandations utiles sur les moyens de vivre en paix et en tranquillité dans la société des hommes*, un « livre grec de 1794, cité par C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 48.

² Nous ne nous hasarderons pas à suivre A. Dușu, *op. cit.*, p. 27, qui remonte plus haut encore, jusqu'au « XXV-e siècle avant notre ère ».

à ces guides des belles manières de la lignée du *Galateo* de Giovanni della Casa, brillamment étudié jadis par G. Călinescu, qui trouvèrent tant de lecteurs dans le sud-est européen aux XVIII^e et XIX^e siècles³.

Par contre, dans la même région, d'autres modèles plus illustres, le *Cortegiano* de Baldassare Castiglione ou le *Perfect Gentleman* d'Henry Peacham, pour n'en citer que deux qui brossent le portrait du gentilhomme accompli, ne parvinrent jamais à se frayer chemin, faute d'y trouver des structures sociales pareilles à celles occidentales. L'idéal essentiellement aristocratique qu'ils prêchaient ne pouvait émouvoir une classe nouvelle, de récente accession à la culture, la bourgeoisie balkanique en voie de formation. L'image d'elle-même que celle-ci allait se forger dément par plus d'un trait sa lointaine origine érasmiennne (voir dans ce livre les fréquents exemples d'adaptation de la *Civilitas morum puerilium*). Elle s'est faite aussi conforme que possible aux vertus « bourgeoises » et, au XIX^e siècle, n'est pas sans ressentir l'influence des moralistes anglais du siècle précédent. Les progrès de l'esprit rationaliste y sont visibles. Il n'est que trop facile de rapprocher le *Miroir de la Théologie*, écrit religieux byzantin traduit en roumain au XVII^e siècle, et, au début du XIX^e, cet autre titre, *Miroir de l'homme cultivé* (p. 18). Toutefois, prenons la *Chrestothēia* qui connaîtra trois versions roumaines, dont l'une due au protosyncelle Naum Rîmniceanu. Aussi tard que 1834, cet humble moine valaque accablait encore de ses invectives Volttaire, « suppôt du diable, maudit par Dieu, précurseur de l'Antéchrist, séducteur, impie, philosophe des ténèbres de la damnation ». Il faudrait peut-être retenir cet exemple contre une interprétation trop hardiment rationaliste des livres de civilité.

Comment se fait-il alors que l'époque de leur plus grande diffusion ait été précisément le « Siècle des Lumières » ? On est tenté d'y répondre par la singulière remarque de Iorga : « au XVIII^e siècle les individualités manquent »⁴. A la suite d'un autre maître de sa jeunesse, Karl Lamprecht, Iorga était prêt à reconnaître en histoire des périodes d'individualisme, riches en personnalités nettement marquées, auxquelles succèdent de règle d'autres, caractérisées par l'aspiration vers l'uniformité. Alors, et alors seulement, il arrivera qu'on choisisse un type humain comme modèle pour réussir dans la vie.

Sur ce point, le livre que nous sommes en train d'examiner propose une autre réponse. L'épanouissement indéniable de cette littérature au XVIII^e siècle serait dû au renouvellement de sa substance. L'auteur range de tels écrits — souvent, des collections de maximes et d'exemples qui visent plus haut que les vrais livres de civilité, tout en ayant une moindre utilité pratique — en trois catégories : « miroirs du clerc », « bréviaires du lettré » et « manuels du citoyen », dont la succession chronologique sur trois siècles marquerait autant d'étapes dans l'évolution des intellectuels roumains, voire sud-est européens. On doit néanmoins se demander si cette évolution a réellement eu le sens unique d'une laïcisation progressive. Un tel doute n'aurait pas pu subsister si les recherches de A. Dușu eussent aussi porté sur toute une littérature religieuse, homiliaires ou recueils de miracles, qui demanderaient d'être inclus parmi les livres de sagesse, en raison de leur massive diffusion, surtout dans le milieu rural où ils trouvaient plus d'auditeurs⁵.

³ G. Călinescu, *Studii și cercetări de istorie literară*, Bucarest, 1966, pp. 25—33.

⁴ N. Iorga, *Istoria literaturii românești. Introducere sintetică*, Bucarest, 1929, pp. 106—107.

⁵ Un exemple en est le « codex Voilcanu », étudié par E. D. Tappe, *A Rumanian Manuscript Miscellany in the John Rylands Library*, « Bulletin of the John Rylands Library », 42, 2, 1960, pp. 481—492, qui prouve que des scribes transylvains de la fin du XVIII^e siècle copiaient pour leur propre plaisir et l'édification des villageois la vie d'un hermite du Mont Athos écrite par St. Grégoire Palamas ou une histoire détachée des Annales de Baronius, mêlée avec le Conte des fruits, une version roumaine antérieure à celle d'Anton Pann du Πωρικολόγος. Rien ne donne une idée plus exacte de ce milieu spirituel que les humbles xylogravures des livres de piété ou les scènes du Jugement Dernier peintes dans les églises des moindres villages.

Cette sorte d'ouvrages principalement conçus pour enseigner les bonnes mœurs méritent pleinement d'être considérés comme un véritable code moral consacré par la tradition et défendu par les institutions. Par conséquent, une analyse complète des textes ne saurait négliger leur conditionnement social. On y retrouverait ainsi la sagesse d'une classe, aussi clairement exprimée que dans les chroniques moldaves de Miron Costin ou de Neculce. Cependant, le problème pourrait être repris un jour ou l'autre, car l'auteur n'a fait qu'y toucher, à propos des recueils d'apophtegmes à l'usage des dignitaires phanariotes (p. 43). Il faut aussi ajouter que l'image qui se dégage de l'étude de A. Dușu est trop celle d'une société uniformément masculine. Elle gagnerait à être élargie par les ouvrages didactiques destinés à l'éducation des jeunes filles surtout après 1800⁶.

Ces livres, dits « sapientiaux » à cause de la méditation personnelle que leur lecture suppose, s'adressent soit au peuple — qu'il s'agisse de « chrétiens » ou de « citoyens » — soit, sur un autre plan, au prince appelé à le gouverner. L'auteur a réservé une place à part au genre d'écrits réunis sous le nom *speculum principis* et dont il retrace la lignée de très loin, à travers la tradition gréco-romaine et byzantine. Les pages qu'il leur a dédiées étant déjà parues, à peu de différences près, dans cette revue même (n^o, 3, 1968, pp. 439—479), nous ne nous attarderons pas à les discuter en détail.

Tout en suivant le développement du genre dans la culture roumaine notre savant collègue vise ici à déceler dans les *Enseignements* de Neagoe Basarab, les *Conseils* adressés par Matthieu des Myres au prince Alexandre Iiaș ou ceux reçus par Moïse Movila de la part de son frère Pierre, métropolite de Kiev, les sources auxquelles ces auteurs ont puisé leur inspiration : les *Chapitres* du Pseudo-Basile et l'*Ekthesis* du diacre Agapet. Ces derniers textes se retrouvent ensemble dans deux manuscrits copiés à l'évêché de Râmnic (mss. 3190 et 1788 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest) qui conservent encore une version roumaine de la *Donatio Constantini*. Très justement, A. Dușu y voit un effet des sympathies de l'évêque Hilarion pour le catholicisme et de son attitude indépendante vis-à-vis du prince Constantin Brancovan⁷. Hilarion étant déposé en 1705, son successeur sera Anthime l'Ibère, dont les recommandations à Etienne Cantacuzène, *Νουθεσία χριστιανικο πολιτικῆς*, composent une *Politique tirée de l'Écriture Sainte* comme Bossuet en avait rédigé une pour le Dauphin et plaident la séparation des pouvoirs spirituel et temporel.

Pourtant, la conclusion qu'en a retenue l'auteur — conclusion provisoire, puisqu'il entend revenir prochainement là-dessus — nous semble prêter des visées trop ambitieuses aux hiérarches valaques. Pour eux, il n'était certes pas question, au début du XVIII^e siècle, de « réactualiser l'attitude de la papauté envers l'Empire » (p. 71) et de prendre le pas sur les princes. Relisons les deux superbes lettres d'Anthime écrites pour sa défense en 1712, lorsque Brancovan voulait lui arracher sa démission⁸. On y voit le métropolite soucieux seulement de faire une différence bien nette entre « l'honneur du prince » et « l'honneur de Dieu », qu'il a en garde. Si l'on parvient à démêler un sens à la politique religieuse de Brancovan — sa politique *intérieure* qui, ici aussi, est clairement séparée de sa politique étrangère, au rayonnement ecclésiastique de son pays jusqu'aux extrêmes limites de l'Orient orthodoxe, — l'emplacement choisi pour la plus grande fondation pieuse de son règne, le monastère de Hurezi, presque un hermitage au milieu des collines boisées de l'Olténie, loin de la capitale, doit avoir précisément ce sens-là. Or, il suffit d'un regard chez le voisin pour s'assurer que ces mêmes années sont celles où le

⁶ Ralou Soutzo traduit en grec moderne en 1819 les *Avis d'une mère à sa fille*, par la marquise de Lambert, un élégant manuel de morale mondaine.

⁷ Voir V. Vasiliu, *Costantino Brancoveanu ed il Cillolicesimo*. *Alcune notizie nuove intorno alla sua politica religiosa*, «Ephemeris Daco-romana», III, 1925, pp. 110—128.

⁸ Antim Ivireanu, *Opere*, Bucarest, 1972, pp. 226—234. Dommage que l'éditeur des œuvres d'Anthime ait sacrifié, de parti pris, les *Avis* à Etienne Cantacuzène.

césaropapisme russe aboutit à la suppression du patriarcat de Moscou que Pierre le Grand remplacera en 1721 par le Saint Synode. En donnant ses avis au jeune et pieux Etienne Cantacuzène, en encourageant les prétentions byzantines que ce lointain rejeton des *basileis* tenait de sa famille et léguera à ses fils, — c'est pourquoi il écrit en grec, — Anthime espérait tout au plus un redressement de l'Eglise, trop brimée par l'autorité laïque. Quand il fait contraster le pouvoir spirituel et le temporel, qu'il voudrait égaux et alliés, il se replie sur une position traditionnelle⁹. C'est au règne de Matthieu Basarab qu'il aurait fallu remonter pour retrouver l'équilibre idéal. Le signe manifeste en est, à mon sens, la représentation du prince et de métropolitite agenouillés l'un près de l'autre, dans l'attitude des donateurs, sur deux icônes des années 1650—1660¹⁰. Le fait que dans les deux cas il s'agisse du même métropolitite, Etienne I-er, n'est sûrement pas un hasard¹¹ : on lui doit la première traduction roumaine d'un écrit parénétiq ue byzantin, les conseils que Basile I-er était censé avoir adressés à son fils, Léon le Sage (voir note 24, p. 73).

Au cours du demi-siècle suivant, d'autres livres de chevet s'y substitueront, à commencer par la version roumaine des *Enseignements* de Neagoe, dont le meilleur manuscrit s'est justement trouvé en possession du prince Etienne Cantacuzène auquel Anthime va dédier en 1715 son opuscule (ms. 109 de la Bibliothèque de l'Académie de Cluj). Brancovan avait reçu en hommage de Sébastos Kyminitès les discours de Synésius de Cyrène et de Théophilacte de Bulgarie, tandis que son rival, qu'on s'imagine plus moderne, Démétrous Cantemir, était imbu de la sagesse d'Agapet au point de le faire traduire en russe en 1722, par le précepteur de ses enfants, Ilinski, pour l'édification du nouveau Justinien, Pierre le Grand¹².

L'exploration de la littérature parénétiq ue roumaine du XVIII-e siècle continue avec l'époque des Mavrocordato, lorsque les Miroirs des princes, comme l'a excellemment reconnu l'auteur, modifiaient peu à peu leur caractère de normes sacrées pour ne plus exposer que les résultats de la réflexion des gouvernants sur l'essence du pouvoir : « tacitement, l'esprit laïque, maintenant protégé par les divinités de l'Olympe, marquera des progrès incessants » (p. 85). On le conçoit sans peine, l'éducation des premiers Mavrocordate ayant été confiée aux jésuites. Les fines observations sur l'esprit dynastique qui anima ces Phanariotes, d'Alexandre l'Exaporite à son arrière-petit-fils homonyme, permettent de mieux comprendre Constantin Mavrocordato lequel, tout en faisant peindre par Liotard nombre de ses prédécesseurs, avec son propre portrait pour achever la galerie, exigeait de ses historiographes grecs et roumains une chronologie synoptique des deux principautés dont les armes accolées figuraient dans ses armoiries.

On souligne, à ce propos, l'intérêt des notes de lecture rassemblée par Nicolas Mavrocordato (p. 43). Ce genre de « bréviaire du lettré » a été certainement très répandu dans la culture phanariote, à l'instar d'autres sociétés bureaucratiques—comme les mandarins en Chine

⁹ *Ibid.*, p. 86. Prêchant en présence du prince, dont c'était la fête ce jour-là, Anthime a tranché de haut la question : « la couronne impériale est séparée de la mitre épiscopale... Le grand Constantin a dit avec raison aux Pères du premier Concile : « Vous, au sein de l'Eglise, et moi hors de l'Eglise, nous sommes installés dans la dignité d'évêque par Dieu ». A quoi Brancovan fait répondre par son historiographe officiel : « Oh, qu'il est injuste et indigne pour un ecclésiastique de s'immiscer dans les affaires politiques et jeter le trouble dans la cité et le diocèse où il se trouve et inquiéter le troupeau qui lui a été confié et offenser son bienfaiteur, celui qui l'a élevé à la dignité épiscopale, toutes choses très désagréables à Dieu et aux hommes » (Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brncoveanu voievod*, p.p. A. Ilieș, Bucarest, 1970, p. 183).

¹⁰ A. Efremov, *Portrete de donatori în pictura de icoane din Țara Românească*, « Buletinul Monumentelor Istorice », XL, 1971, pp. 42—47. Jusqu'à présent on a passé sous silence la signification politique du double portrait.

¹¹ V. Cădea, *L'humanisme d'Udriște Nasturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, RESEE, VI, 1968, pp. 268—271.

¹² C. Șerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski (1721—1730)*, « Studii », VIII, 1955, p. 131.

sous l'Ancien Régime — où l'on considère la culture comme un instrument de l'ascension sociale. Plusieurs manuscrits grecs de Bucarest le prouvent ; sont cités notamment ceux ayant appartenu à un certain « Panayoti de Constantinople » qui doit être Nikousios, le grand drogman de la Porte.

Un dernier chapitre, intitulé « Ages et langages des livres de sagesse », permet à l'auteur de reprendre l'examen de la littérature sapientielle roumaine. Abordant les différents aspects qu'y a revêtus le rapport entre tradition et innovation, il se plaît à suivre les progrès sur la voie des Lumières, même lorsqu'ils sont cachés aux yeux moins avertis par le maintien des cadres anciens. Toutefois, le vin nouveau finira par crever les vieilles outres. Le commerce de librairie avec l'Occident portera un coup mortel aux vieux contes orientaux ou byzantins. Il n'y a qu'à ouvrir une de ces redoutables caisses de livres qu'on importait à Bucarest en 1797, son contenu reflète bien l'impact des Lumières : *De la souveraineté du peuple* (Paris, 1790), *La philosophie de la nature* (probablement, le *Système* de d'Holbach), des écrits de Mirabeau et de Frédéric II, une *Histoire de la Belgique républicaine*, même un *Manuel du citoyen* voisiné avec les mauvais vers de Dorat-Cubières, le *Journal d'une esclave persane* ou des brochures libertines telles que *Vénus dans le cloître*, *Délices du cloître* ou *la nonne éclairée*, *Les amants cloîtrés* ou *l'heureuse inconscience*, etc.¹³ Dorénavant, les livres de sagesse auront vécu.

Sur le point de clore la patiente et subtile recherche qu'il leur a dédiée, l'auteur s'impose encore la tâche de recueillir et de commenter brièvement les termes fréquemment employés dans ces ouvrages et susceptibles d'en révéler les idées-force — utile ébauche d'un travail futur.

A. Dușu a eu l'heureuse inspiration de publier en annexe trois études complémentaires qui manquaient à la version française de son ouvrage (1971)¹⁴. La première n'est pas seulement une pénétrante analyse des positions adoptées par les clercs roumains à l'égard de la « *translatio studii* », donc de la prise par l'Occident d'un net avantage culturel sur l'Orient hellénique, mais aussi une méditation sur le tournant de la fin du XVII^e siècle qui décidera l'orientation de la culture roumaine, auparavant tiraillé entre ces deux pôles. La conscience de leur latinité attirera les Roumains, ceux de Transylvanie surtout, vers la terre natale de leurs lointains ancêtres jusqu'à ce que, au début du XIX^e siècle, l'Italie soit reléguée au second plan au profit de la France. A ce sujet, le lecteur retrouvera avec plaisir l'article sur *L'image de la France dans les Pays Roumains pendant les campagnes napoléoniennes*, véritable modèle de méthode et d'érudition. Il serait intéressant qu'un clerc se propose de continuer cette étude « imagologique » pour l'époque de 1848, lorsque, en cherchant refuge à Paris, de nombreux révolutionnaires roumains auront l'occasion de confronter leurs idées préconçues à la réalité. Achèvement de faire le tour des influences étrangères, d'autres pages cherchent le filon anglais dans la littérature morale sud-est européenne.

La thèse de A. Dușu est un livre très dense, documenté à souhait. Sachons-lui gré d'avoir mis en pleine valeur tant de textes remarquables de la littérature ancienne. Faut-il le dire, ce qui nous émeut le plus c'est de retrouver, codifiées depuis des siècles, la sagesse et la courtoisie que Tudor Vianu, pris au charme de telle page de Sadoveanu¹⁵, reconnaissait naguère comme les qualités essentielles du peuple roumain.

Andrei Pippidi

¹³ Voir l'inventaire complet dressé par la police, *Hurmuzaki*, XIX/1, pp. 815—816.

¹⁴ A. Dușu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes*. Bucarest, 1971, 191 p. (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen. Etudes et documents concernant le Sud-Est européen, 3).

¹⁵ Tudor Vianu, *Literatură universală și literatură națională*, Bucarest, 1955, pp. 239—243.

VLAD GEORGESCU, *Ideile politice și iluminismul în Principatele române* (Les idées politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), București, Editura Academiei, 1972, 226 p. (Academia de Științe Sociale și Politice, Institutul de Studii Sud-Est Europene. Biblioteca istorică XXXII) *

En même temps qu'un bref aperçu de l'historiographie roumaine de l'époque des « Lumières », l'auteur indique dans sa préface les catégories de sources et la méthode du présent ouvrage. Dès le début, il nous prévient de ce qui a été la principale difficulté de cette entreprise : le manque de sources spécifiques. Il a fallu rédiger une synthèse sur la pensée sociale-politique, sans avoir à s'appuyer sur une littérature de spécialité. Autrement dit, nos « penseurs » se laissaient chercher et à part quelques-uns (dont M. Cantacuzino, I. Tăutu, S. Marcovici), qui ont réellement rédigé des ouvrages socio-politiques, le sondage a été fait dans toutes les catégories d'écrivains. On a mis ainsi à contribution des écrits littéraires, juridiques, théologiques, historiques, philosophiques et même des notes et de simples correspondances. En somme, tout ces auteurs ne manquaient pas d'exprimer les idées politiques de l'époque (que ce fût en littérature, en droit ou en théologie) et cette vaste enquête nous semble plus importante que ce qu'aurait pu être l'analyse de l'œuvre de quelques penseurs seulement. Il suffit de réfléchir à la variété sociale qu'offrent ces écrivains et qu'on n'aurait sûrement pas eue en cas contraire, d'une catégorie d'intellectuels proprement dite.

Tout en soulignant la variété des sources, notons aussi leur richesse, ne serait-ce qu'en remarquant les textes des programmes de réforme et des mémoires politiques¹, qui à eux seuls représentent 208 écrits, d'un intérêt insigne. Si nous y ajoutons les œuvres de 79 écrivains, ainsi que les textes juridiques et administratifs de l'époque, nous aurons un aperçu de la base de discussion qu'on nous offre. La période étudiée (1750—1831) correspond — dans la pensée de l'auteur — à un moment essentiel de l'idéologie moderne roumaine, celui où s'est produit le changement qualitatif de la culture, de la mentalité et de la psychologie sociale, marquant la transition du féodalisme vers les débuts du capitalisme. Quant à la méthode employée, ce n'est pas celle d'une monographie. L'on a eu en vue surtout des aspects théoriques (même lorsqu'il s'agit de projets de réforme), tout en gardant un contact avec les réalités, dans la mesure où elles contribuent à les expliquer.

C'est ainsi qu'une première partie du livre s'attache à donner un tableau de ce que l'auteur appelle *La crise de la société féodale* et dont la principale cause est « La crise de la base sociale-économique et de la structure politique ». Ce premier chapitre esquisse le cadre international sensiblement modifié, surtout en ce qui concerne les relations roumano-ottomanes. D'une part, l'instauration des règnes phanariotes réduit la relative indépendance des Principautés, d'autre part, la situation internationale, déplaçant dans les Balkans et le bassin danubien le centre de la Question Orientale, qui avait pour corollaire la rivalité russo-autrichienne. La pensée politique roumaine allait en être profondément marquée, car le maintien de l'Etat et de l'intégrité territoriale posait bien des problèmes. Dans ce sens, les garanties d'un statut international des Principautés qu'elles obtinrent aux Congrès de Kuchuk-Kainargi (1774),

* Une version anglaise de ce livre a paru aux Etats Unis : Vlad Georgescu, *Political Ideas and the Enlightenment in the Romanian Principalities, 1750—1831* (East European Monographs), New York, East European Quarterly, Boulder et Columbia University Press, 1971.

¹ Dernièrement, ces mémoires ont été publiés. V. Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réformes dans les Principautés Roumaines, 1769—1830*, Bucarest, 1970 ; *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines 1831—1848. Avec un supplément pour les années 1769—1830*, Bucarest, 1972. Les deux volumes ont été édités par l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes.

Schischtow (1791), Jassy (1792), Bucarest (1812) ou Andrinople (1829) sont autant de succès de leur diplomatie. Dans le même chapitre, la crise économique, sociale et politique est expliquée tant par la persistance de structures vieilles, que par la gravité de la domination étrangère imposée par les Phanariotes. D'où l'état de profond mécontentement et l'opposition croissante des Roumains, l'aggravation de leurs conflits de classe. *L'esprit critique* (Chap. 2) s'aiguise, les mouvements antiphanariotes se multiplient, de véritables conspirations s'organisent. Les pamphlets et les vers satyriques attaquent les princes, l'administration, les abus. Les mémoires politiques contenant des programmes de réorganisation du pays constituent le moyen le plus original par lequel s'exprime la pensée sociale-politique de cette période. Enfin, cet esprit critique qui appelle une organisation plus moderne, aspire aussi à l'euro-pénité du peuple roumain, car par europénisme on entend culture et civilisation, en opposition avec le monde oriental, dont on tend à se détacher.

C'est dans la seconde partie *Les érudits et les sources de leur pensée* (Chap. 3) que nous trouvons « les trois générations » de penseurs qui ont fourni par leurs écrits la matière de ce livre, entre la III-e décennie du XVIII-e siècle et le milieu du XIX-e. La première génération, qui réunit quelques personnalités particulièrement dynamiques, dont l'activité se rattache aux guerres de 1768—1774 et 1787—1792, a laissé « un nombre impressionnant de programmes politiques ». Mihai Cantacuzino, Enăchiță Văcărescu et Gavriil Callimachi en sont les principaux représentants, ainsi que l'évêque Chesarie de Râmnic, les métropolitains Iacov Stamate et Leon Gheuca et quelques érudits grecs, dont Petru Depasta et le prince Alexandru Ypsilanti. Très homogène, du point de vue social, cette première génération est formée surtout de grands boyards et de hauts prélats. Si leur programme politique et national exprime des idées avancées, ils sont par contre bien limités dans le domaine des réformes sociales. Ils marquent pourtant une étape nouvelle dans le développement de la pensée théorique. C'est vers la troisième génération que la composition sociale s'élargit et aux environs de 1830 on constate une « prééminence des éléments libéraux provenant de la noblesse petite et moyenne et de la bourgeoisie, qui allaient constituer ensemble, une nouvelle couche sociale, celle des intellectuels ».

En analysant la formation de ces écrivains, Vlad Georgescu remarque qu'elle a pour base l'ancienne culture roumaine, car les *Sources roumaines* (Chap. 4) (les chroniques, la littérature parénétiq ue et les documents) sont pour beaucoup dans l'évolution de leur pensée. Mais ainsi que le souligne l'auteur, ce fonds roumain ne s'est pas développé de manière isolée, car il a été fortement influencé par les idées européennes. C'est sous le titre suggestif de *Dynamisme européen* (Chap. 5) que l'auteur esquisse les principales voies par lesquelles ces idées ont pénétré dans la culture des Principautés, en y ajoutant un chapitre sur les *Éléments sud-est européens* (Chap. 6) de cette dernière, c'est-à-dire l'influence grecque ancienne, les réminiscences byzantines, la « filière » néogrecque de la littérature occidentale, les contacts établis avec les Serbes et les conséquences qu'a dû avoir pour les Roumains la politique réformatrice de Sélim III. C'est dans la troisième partie du volume, intitulée *Les idées sociales-politiques*, que nous trouvons l'analyse des œuvres des penseurs roumains. En commençant par *Les théories sur l'homme et la société* (Chap. 7), l'auteur constate un déclin du sens religieux et l'existence d'un certain optimisme quant à la capacité des hommes d'influencer le développement de la société. P. Depasta et D. Philippide sont convaincus de la supériorité de la raison. L'idée du droit naturel pénètre dans les textes de lois (Le Code Callimah), de même que l'idée du contrat social est très répandue dans les actes princiers, les programmes politiques de l'année 1821 et les écrits politiques qui ont précédé les Règlements Organiques. Les garanties de stabilité et de sécurité qu'offraient le contrat social étaient invoquées par ces érudits afin de justifier théoriquement leur attitude antiottomane et antiphanariote, en affirmant « l'incompatibilité de la domination étrangère avec les lois naturelles du développement de la société et les prévisions du contrat social ». L'évolutionnisme, la théorie des cycles et celle des âges ont d'illustres représentants parmi ces

écrivains roumains, qui en dépit de leur nostalgie pour la stabilité politique et l'essor culturel d'une époque révolue (le XVII^e siècle), gardent un indiscutable optimisme pour une future renaissance politique.

En s'occupant de *La structure sociale* (Chap. 8), telle qu'elle apparaît dans ces textes, l'auteur découvre d'intéressantes et très variées conceptions sur la notion de classe. Si les classes opprimées s'opposent — chez Tudor Vladimirescu — aux classes privilégiées, ces dernières ayant un rôle parasitaire, pour Iordache Rosetti-Roznovanu, seuls les boyards forment une vraie couche sociale. Très confuse encore, la notion de classe est rarement utilisée et pas avant 1800. Le caractère de la noblesse roumaine (noblesse de sang ou de robe ?) est âprement discutée. Lorsque l'importance des dignités fut accrue après la réforme de C. Mavrocordat surtout, « les princes phanariotes cherchant à neutraliser la noblesse autochtone très turbulente », cette dernière s'y opposa en invoquant le manque d'ascendance noble des boyards petits et moyens. Une minutieuse enquête permet à l'auteur d'établir que peu avant l'adoption des Règlements Organiques, la question de la structure de la noblesse était au centre de l'attention des érudits et des hommes politiques roumains. Ce sont les Règlements qui ont beaucoup contribué à libéraliser la vie sociale roumaine en admettant, dans les rangs des boyards, de nombreux éléments bourgeois et intellectuels qui formeront au milieu du siècle l'aile radicale de cette classe. L'attitude envers les paysans ne dépasse pas les limites d'une sympathie que P. Depasta, D. Philippide ou I. Tăutu leur montrent dans leurs ouvrages. La bourgeoisie ne s'étant pas encore affirmée en tant que force politique et sociale importante, elle occupe une place bien modeste dans la pensée sociale-politique de l'époque.

Les idées professées par les érudits roumains sur les différentes formes de gouvernement sont présentées dans le chapitre 9 : *Structure politique. Formes de gouvernement*. Tout en se mettant généralement d'accord sur la nature monarchique du gouvernement des Principautés leurs vues diffèrent quant à la forme qu'elle doit prendre : absolue, limitée ou despotisme éclairé. La formule d'une république aristocratique a eu ses adeptes aussi, parmi les grands boyards, mais elle a provoqué les vives critiques de S. Marcovici en Valachie et de I. Tăutu en Moldavie, qui ont souligné son caractère rétrograde et conservateur. Une république bourgeoise n'est pas encore envisagée par les auteurs des projets de réforme et « l'anarchie de la foule » effraye même un représentant de l'avant-garde, comme I. Tăutu. On trouve pourtant un projet de république, qui malgré la prédominance de l'élément noble, ne manque pas d'avoir quelques traits démocratiques et représentatifs très accentués. Il s'agit de l'écrit du « logofăt » Dumitrache Sturdza, l'un des plus modernes de l'époque.

C'est en examinant *La théorie et la pratique du gouvernement* (Chap. 10), que l'auteur de ce livre pénètre au plus profond de la mentalité socio-politique des écrivains. C'est là qu'il traite le chapitre des *Réformes* qu'un puissant courant d'opinion préconisait avec insistance. Les mémoires et programmes politiques qu'on rédige se proposent de tout réorganiser, des structures administratives jusqu'aux institutions culturelles, en passant par la politique économique et sociale. On propose de changer le statut des dignitaires — salariés du prince — en fonctionnaires d'Etat. En même temps paraît la notion de responsabilité et une politique fiscale destinée à éviter la corruption est suggérée par les intéressants projets de réorganisation du Trésor public de Iordache Rosetti-Roznovanu et Barbu Văcărescu.

On peut suivre l'influence des « Lumières » en matière de politique économique aussi. La liberté du commerce — qu'entravait le monopole ottoman — est constamment réclamée par I. Rosetti-Roznovanu, D. Fotino et Tăutu. Grégoire IV Ghica, dans une chryssobulle de 1824 donne une véritable définition de la politique économique et propose même, dans une de ses lettres, la suppression des douanes intérieures. Ce prince se montre particulièrement actif dans ce domaine, en s'occupant aussi — sans réussir — de la question du crédit que le chaos monétaire de l'époque phanariote rendait impossible.

Parmi les plus intéressants échos des « Lumières » enregistrés par l'auteur de ce livre, notons celui de l'évolution de l'individualisme, en opposition avec les anciens idéaux collectivistes et médiévaux. Le concept de « propriété », l'idée de légalité et même une véritable théorie du « Habeas corpus act » roumain paraissent dans la Constitution de Tăutu, dans le Code Callimah et dans les mémoires de M. Cantacuzino, D. Sturdza et Rosetti-Roznovanu, qui tendent à réglementer les rapports individu-Etat. Les droits des citoyens préoccupent vivement ces écrivains qui demandent la liberté de la parole, la liberté des voyages, la tolérance religieuse.

Dans le Chap. 11 : *Le statut international et le problème de la souveraineté*, l'auteur poursuit les efforts des Roumains pour une existence politique propre, ayant pour but la création d'un Etat roumain libre et unitaire, en vertu de leur droit historique qu'avaient reconnu les « capitulations ». Un permanent souci d'autonomie se dégage des projets. Le problème territorial laisse voir des tendances d'unité visant à reconstituer l'ancien territoire de la Dacie.

Dans l'opinion de l'auteur, « l'évolution historique du peuple roumain est pour la plupart des érudits une lutte entre l'Orient et l'Occident, entre les formes d'organisation, de culture et de civilisation européennes et asiatiques ». Cette mentalité, nous dit Vlad Georgescu, a été pour le peuple roumain un obstacle pour un resserrement de ses liens avec les peuples balkaniques. La pensée politique roumaine ne manifeste pas d'idéal pan-balkanique. Pourtant l'idée d'une lutte commune contre les Ottomans, ayant pour base la communauté de religion et l'influence russe, a existé parfois, comme par exemple en 1768 — 1774 et sous le règne de Constantin Ypsilanti, qui avait imaginé la création d'un Etat chrétien balkanique.

C'est un *Nouveau idéal patriotique et national* (Chap. 12), qui se dégage des textes analysés. L'auteur discute le sentiment de la romanité, le concept de citoyenneté, le patriotisme militant des écrivains de l'époque des « Lumières », leur lutte pour une culture nationale. Il constate qu'en 1831, une conscience nationale s'était constituée dans ses lignes fondamentales, mais seulement pour une mince couche d'érudits. Ce n'est que plus tard qu'elles pénétreront dans la société « se transformant en véritables idées-force qui rendront possible l'Etat national roumain ».

Les *Conclusions* du livre portent sur le caractère nettement concret, pragmatique de la science politique des Roumains et sur la prédominance du problème du statut international des Principautés. L'intérêt constant pour la politique extérieure, une large diversité en ce qui concerne la politique intérieure, mais une grande réserve pour les problèmes sociaux s'expliquent par l'appartenance des écrivains à la grande noblesse. Si les conceptions sur la structure politique sont dominées par un certain conservatorisme, on constate par contre une mentalité nettement progressiste en matière de politique extérieure. Si jusqu'ici on attribuait des tendances progressistes à la noblesse petite et moyenne, Vlad Georgescu constate que ce sont plutôt les grands boyards qui montrent plus de courage. En ce qui concerne le courant auquel appartiennent les « Lumières » roumaines, l'auteur pense que c'est bien celui de réformisme nobiliaire de l'Europe Orientale.

Enfin, une dernière conclusion qui porte sur le caractère de *décadence* de l'époque phanariote, condamnant toute une période qui eut d'incontestables mérites, nous semble un peu hâtive. Il suffit de penser qu'elle a rendu possibles les « lumières » ! Peut-être que l'analyse de certains textes — ceux de Démètre Catardgi, par exemple — aurait atténué cette intransigeance. Daniel Philippide, si souvent cité dans ce texte, était bien son élève.

Peut-être aussi qu'un examen plus approfondi du climat intellectuel de l'époque aurait-il rendu plus visibles les contacts des Principautés avec la culture française. Si l'auteur parle de la muraille que les Phanariotes auraient élevée entre les Pays roumains et l'Europe des « Lumières », nous sommes plus tentés de leur attribuer une réelle contribution à « l'intégration européenne »¹ des Pays roumains. Princes phanariotes, secrétaires princiers et précepteurs tra-

¹ Récemment, une belle étude sur les origines du romantisme roumain a un paragraphe sur *Les Phanariotes en tant qu'intermédiaires de l'intégration européenne*. V. Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucarest, Edit. Minerva, 1972, p. 48—53.

duisent les traités politiques de l'époque, lisent l'Encyclopédie, font traduire le dictionnaire de l'Académie Française, en introduisant aussi l'enseignement du français dans les écoles et dans les maisons des boyards. Les bibliothèques témoignent de la richesse des contacts établis avec la culture européenne. Ce brassage d'idées ne manquait pas d'introduire les « nouveautés » qui allaient alarmer les esprits conservateurs.

Que ce soit en politique ou en culture, cette formule d'« époque de décadence » appliquée aux régimes phanariotes est donc vulnérable. Il y a 30 ans, on avait déjà attiré l'attention sur l'insuffisance de pareilles formules². Ce n'est pas en vain qu'il a fallu diviser en « phases » cette époque qui se refuse aux généralisations sur le plan grec aussi³. C'est parce que les conclusions de l'auteur s'appuient surtout sur les mémoires et projets des boyards roumains, que le jugement porté sur l'époque phanariote est en quelque sorte influencé par l'opinion des contemporains. On serait mieux placé en profitant davantage de la perspective historique.

Mais ceci ne fait que souligner la note personnelle du livre qui, par la richesse des sources étudiées, l'excellente économie des matériaux et son style, est une intéressante contribution à l'histoire des idées.

C. Papacostea-Danielopolu

ELIZA CAMPUS, *Înțelegerea balcanică* (l'Entente balkanique), București, Editura Academiei 1972, XXV—367 p. (« Biblioteca istorică » — XXXVI)

Ce livre voit le jour quatre ans après la parution de l'ouvrage de Cristian Popișteanu⁴ traitant également des relations interbalkaniques dans la période d'entre-les-deux-guerres.

Sous un double aspect, la monographie de Eliza Campus s'ajoute d'une manière heureuse à la série de travaux consacrés à cette phase de la vie politique sud-est européenne. L'auteur a envisagé non seulement l'histoire du Pacte d'Athènes, mais aussi sa place sans les relations diplomatiques européennes des années 1919—1940. Elle a fait ensuite appel à des sources diverses (archives du M.A.E. de Bucarest, le fond « Romania » du M.A.E. de Rome, archive d'Etat de Potsdam) et à une littérature historique très riche qui offrent au lecteur un plus d'informations, plus de nuances et partant, des conclusions nouvelles.

Après avoir publié de nombreuses études concernant la politique étrangère de la Roumanie après la première guerre mondiale et une monographie sur la Petite Entente⁵, E. Campus se propose dans ce livre de mettre en évidence « la contribution des Etats petits et moyens dans la lutte pour la sauvegarde de la sécurité, de la paix, notamment à l'époque où les nazis substituaient à la force du droit la force du poing » (p. XVII)

L'étude des relations entre les Etats du Sud-Est européen, de l'attitude de ces gouvernements face aux problèmes européens, ainsi que des positions des grandes puissances face aux événements des Balkans se déroule dans les trois parties de l'ouvrage : *Préludes* (p. 3—51), *l'Accomplissement de l'Entente balkanique* (p. 55—235), *l'Activité de l'alliance pour le maintien du statu-quo territorial (1938—1940)*, (p. 239—367).

² Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Epoca Veche*, Sibiu, 1936, p. 183.

³ Voir pour les principes à suivre et les nuances à établir dans toute histoire du « Phanariotisme », C. Th. Dimaras, *Περὶ φαναριωτῶν, ἡ Ἀρχαῖον Θράκης*, Athènes, 1969, p. 117—140.

⁴ Cristian Popișteanu, *România și Antanta balcanică. Momente și semnificații de istorie diplomatică*. Avant-propos de G. Macovescu, Bucarest, Ed. Politică, 1968, 324 p., annexes, index ; II-e édition en 1970 avec une post-face de A. J. Toynbee, qui paraîtra en guise d'introduction à la version anglaise de l'ouvrage.

⁵ Eliza Campus, *Mica Înțelegere*. Bucarest, Ed. Științifică, 1968, 331 p. résumés en russe, français, anglais, allemand (p. 335—387), index.

Dans la première partie, E. Campus brosse le tableau des efforts qui visèrent l'instauration d'un climat de sécurité et de collaboration dans les Balkans, dans la troisième décennie de notre siècle. Les difficultés créées par l'attitude « presque dictatoriale » (p. 7) à l'égard des petits Etats à la Conférence de la paix, sont traitées d'une manière pertinente : l'auteur évoque le conflit gréco-turc avec des conséquences, les malentendus gréco-yougoslaves concernant le régime du chemin de fer Guevguelija-Salonique ou ceux soulevés entre la Grèce, la Bulgarie et la Yougoslavie par le statut des minorités, en précisant leurs rapports directs ou indirects avec l'évolution de la situation politique de l'Europe occidentale. Les rivalités anglo-françaises ou franco-italiennes, les accords unilatéraux de Locarno stimulèrent les initiatives des gouvernements balkaniques.

Placés dans ce cadre les résultats obtenus dans le sens d'un rapprochement des Etats balkaniques dévoilent leur signification immédiate : les pourparlers pour l'achèvement de la Petite Entente (1920—1921) préfigurèrent l'idée d'une future alliance des Etats balkaniques ; la Conférence de Lausanne (nov. 1922 — juillet 1923) mit en relief les grandes disponibilités existantes pour la solution pacifique des questions litigieuses ; les tratatives entre la Grèce, la Roumanie et la Turquie pour forger un Locarno balkanique contribuèrent à ce rapprochement. L'affirmation du principe « les Balkans aux peuples balkaniques » révèle cette même tendance vers l'unité face à la croissance des ingérences de la Grande-Bretagne ou de l'agression diplomatique de l'Italie fasciste dans cette zone. L'adhésion de quelques Etats du Sud-Est européen au Protocole de Moscou (févr. 1929), qui mettait en pratique le Pacte Briand-Kellog, reflète la politique réaliste de réglementation des relations avec l'U.R.S.S.

Dans la deuxième partie du livre l'auteur analyse minutieusement les étapes qui ont précédé la signature du Pacte d'Athènes, la signification de la création du nouveau organisme international, ainsi que l'activité déployée par les Etats adhérents, jusqu'à l'Anschluss. Les conférences balkaniques organisées à la suggestion de la Grèce (formulée par Alexandre Papanastassiou), se sont avérées utiles en ce qui concerne le rapprochement économique, culturel et scientifique ; sans avoir un caractère officiel, les réunions d'Athènes (5—12 oct. 1930), d'Istanbul (20—26 oct. 1931), de Bucarest (22—29 oct. 1932), de Salonique (4—11 nov. 1933) constituèrent une occasion heureuse pour préciser les positions des différents milieux sur les problèmes d'intérêt commun. Les rencontres ont préparé les entretiens au niveau gouvernemental, tout en obligeant les grandes puissances à préciser leurs attitudes face à l'effervescence diplomatique des Etats des Balkans. E. Campus souligne la variété des modalités auxquelles les hommes politiques de Roumanie, de Grèce, de Yougoslavie et de Turquie ont fait appel dans le but de capter l'intérêt de la Bulgarie et de l'Albanie à la réalisation d'une alliance. Bien qu'une telle idée n'a été repoussée par les milieux dirigeants bulgares, leur participation n'a été malheureusement, que purement théorique ; la formule du premier Mušanov exprime clairement cette attitude : « avec le pacte balkanique, mais pas dans son cadre ». En ce qui concerne l'Albanie, la tutelle de l'Italie fasciste, très irritée par l'idée d'une alliance balkanique, fut un obstacle insurmontable.

L'échec de la Conférence du désarmement et le réarmement de l'Allemagne, le développement du mouvement révisionniste et le pacte de non-agression entre la Pologne et l'Allemagne ont décidé la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie et la Turquie d'accélérer les préparatifs qui devaient mener à une alliance ; l'activité diplomatique des partisans du pacte pendant l'année 1933 fut couronnée de succès. En analysant les documents signés dans le Grand Amphithéâtre de l'Académie d'Athènes (9 févr. 1934) par D. Maximos, N. Titulescu, B. Jevtić et T. Rüstü Aras, l'auteur met en lumière les traits saillants de l'alliance : son antirévisionnisme, son caractère défensif et ouvert, en soulignant la fermeté de la réponse donnée aux tendances des Etats totalitaires. En considérant ce pacte un essai de système de sécurité collective dans les Balkans, l'auteur rappelle les mots que N. Titulescu prononçaient à cette occasion : le traité est, en effet, l'un des instruments de paix, les plus forts que nous puissions nous offrir. La

sécurité doit être conçue — continuait-il — d'une manière préventive, et non pas répressive. Si l'on arrive à la répression, cela signifie que la prévention n'a pas été suffisante. » (p. 120)

La conviction profonde des partenaires qu'ils avaient mis les fondements d'une œuvre de paix n'a pas été partagée par les cercles politiques européens. L'inventaire des échos suscités par le pacte est éloquent; agacement et mécontentement en Allemagne, Italie et Bulgarie, attitude contradictoire en Grande Bretagne, impression favorable en France, sympathie en Union Soviétique.

Un chapitre distinct, qui aurait pu constituer — à notre avis — toute une partie de l'ouvrage, intitulé *l'Entente balkanique et la sécurité collective* (p. 153—235), récapitule les attitudes de la jeune alliance face aux événements qui ont mis en peril la paix européenne pendant les années 1934—1938; en tirant un présage des actions révisionnistes, des funestes concessions anglo-françaises, de l'affaiblissement du rôle de la S.D.N., les Etats de l'Entente balkanique ont protesté énergiquement contre l'agression italienne en Ethiopie et contre l'occupation de la zone rhénane. Ce sont les années où, malgré les vicissitudes nombreuses engendrées par l'ébranlement de l'équilibre politique européen, qui marque aussi la cohésion de l'alliance, l'Entente balkanique est restée quand-même un facteur de stabilité; en ce sens, l'auteur s'occupe de la tentative de révision territoriale dirigée contre la Grèce (1935), échouée à la suite de l'intervention diplomatique de Titulescu, le président en fonction du Conseil Permanent de l'alliance. L'auteur souligne aussi le fait que la modification du régime des Détroits à la Conférence de Montreux eut « la signification d'une réplique de haute éthique internationale, en statuant la possibilité de la révision des clauses des traités seulement dans le cas où une telle révision sert la sécurité et la paix » (p. 196).

E. Campus est constamment préoccupée d'intégrer les questions balkaniques dans le contexte européen. Toutefois, quelques interprétations suscitent des réserves; il est difficile, par exemple, d'accepter son point de vue selon lequel les accords italo-français de Rome (Janv. 1935) auraient eu comme but « l'arrêt des tendances expansionnistes allemandes » (p. 153). J.-B. Duroselle apprécie, par contre, que la politique de Laval « s'orientait vers un rapprochement sensible avec les deux Dictatures. »⁶ L'auteur insiste, aussi, sur l'attitude favorable de l'Entente balkanique vis-à-vis du projet de pacte oriental, préconisé par L. Barthou et M. Litvinov; mais sauf le traité franco-soviétique (2 mai 1935), le projet n'a pas eu d'autres conséquences à cause de la rigidité de l'Allemagne nazie et de sa future victime, la Pologne.

Des pages d'analyse dense sont consacrées aux traités unilatéraux de la Yougoslavie avec la Bulgarie (24 janv. 1937) et l'Italie (25 mars 1937), qui n'ont pas manqué de provoquer la méfiance des alliés, qui ont considéré ces pactes opposés aux principes de la sécurité collective. Néanmoins, au début de 1938, l'accord des alliés quant au respect du statut territorial était unanime, malgré leurs positions bien différentes sur d'autres questions (p. 235).

La dernière partie de l'ouvrage présente l'activité de l'Entente balkanique pendant les années confuses qui ont précédé le déclenchement de la deuxième guerre mondiale. Après l'Anschluss les actions de l'Allemagne hitlérienne dirigées contre l'alliance balkanique sont devenues systématiques. L'accord de Salonique (31 juillet 1938) donna aux alliés l'illusion de l'adhésion de la Bulgarie à la politique de sécurité. Mais, l'échec diplomatique occidental à Munich, qui marqua la faillite de la politique de conciliation, détermina la recrudescence du révisionnisme; les tristes conséquences de la politique de M. Stojadinović furent bien évidentes dans l'attitude du gouvernement yougoslave au cours de l'année bouleversante 1939. L'ample action diplomatique déployée par la Roumanie et la Turquie pour maintenir le caractère indépendant

⁶ J.-B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Dalloz (4^e éd.), 1966, p. 198.

de l'Entente balkanique, pour créer un front antinazi et un bloc des neutres se brisa aux pressions de plus en plus fortes de l'Allemagne et de l'Italie. Les succès militaires temporaires de l'Axe pendant l'été de 1940 détruisirent les fondements de l'Entente balkanique.

Ce livre dense, reposant sur une grande richesse de sources, s'impose à l'attention de l'historien. Il est regrettable que parfois les données trop abondantes empêchent une lecture suivie ; quelques disproportions sont, d'autre part, frappantes : par exemple, tandis que les attitudes de l'opinion publique des pays balkaniques sont souvent évoquées, les références à l'attitude des divers milieux politiques roumains sont plutôt maigres. Le livre se ressent aussi de l'absence d'une bibliographie générale. Mais la précision et la pertinence de l'analyse critique de l'auteur assurent à ce livre, pourvu d'un bon résumé en français, une place insigne dans la littérature dédiée aux relations entre les Etats balkaniques pendant la période d'entre-deux-guerres.

Constantin Jordan-Sima

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H.M.); CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU (C.V.); TEODOR BODOGAE (T.B.); NICOLAE ŞERBAN TANAŞOCA (N.Ş.T.); ANDREI PIPPID (A.P.); J. IRMSCHER, R. D. Allemande (Irm); G. MIHĂILĂ (G.M.); ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.);

W. BAHNER, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*. Akademie-Verlag, Berlin, 1970, 124 pp. (Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Phil.-hist. Kl. Bd. 115, Heft 3)

Le latin a légué au sud-est de l'Europe deux langues romanes (le dalmate et le roumain), ainsi que quantité d'éléments de lexique dans les langues grecque (médiévale et moderne), albanaise, slovène, serbo-croate et bulgare. Préparer un rapport (Bericht) complet sur ce que la recherche de ce domaine a accompli depuis un siècle aurait débordé, sans doute, les forces et la compétence d'une seule personne; c'est pourquoi l'auteur a-t-il préféré limiter son investigation à un seul de ces grands chapitres, c'est-à-dire à la langue roumaine et ses dialectes, qu'il se propose d'étudier de façon exhaustive. Il a parcouru à cet effet bon nombre d'ouvrages et articles, publiés dans de nombreuses revues, parfois peu accessibles, en essayant d'en comparer les résultats et d'en retirer l'essentiel, afin de présenter une synthèse utile, enrichie d'observations personnelles, à ceux qui désirent s'initier dans cette branche. Compte tenu de ce que la plupart des contributions étudiées sont rédigées en roumain, indirectement l'auteur a rendu un grand service à la science en transposant ces résultats dans une langue de large diffusion internationale et les mettant de la sorte à la portée des spécialistes de partout.

Cet ouvrage traite d'abord de la position particulière du roumain dans l'ensemble des langues romanes. Il passe ensuite en revue les éléments autochtones, l'influence exercée par le grec ancien et byzantin, les emprunts faits du vieux allemand. Deux autres chapitres sont consacrés à l'analyse approfondie du fonds latin, en mettant au jour ses particularités par rapport aux éléments latins de l'albanais ou des autres langues sud-est européennes.

Disons, pour conclure, que nous avons affaire à une contribution des plus utiles. Elle sert aussi bien à orienter rapidement et sûrement le chercheur, qu'à lui épargner les longues recherches dans les diverses bibliothèques pour parcourir des revues spécialisées susceptibles de lui compléter l'information bibliographique nécessaire.

H.M.

E. BANFI, *Aree latinizzate nei Balcani e una terza area latino-balcanica (area della via Egnazia)*. «Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere. Classe di Lettere», vol. 106, 1972, p. 185-233

Le latin du sud-est de l'Europe comporte sans aucun doute une certaine uniformité, facile à prouver au moyen des œuvres littéraires et des inscriptions: les faits linguistiques de ces sources n'offrent que de très légères différences par rapport aux faits similaires de l'Occident.

constituant l'expression locale de l'unité culturelle réalisée dans le cadre de l'Empire. Mais, en-deçà de la mince couche des sachants-lire, la majeure partie de la population suivait ses propres voies de développement dans des conditions infiniment variées d'une région à l'autre, engendrant nécessairement un incessant processus de différenciation et d'individualisation, encore plus accusé après la disparition de l'Empire. Par conséquent, il y aura dans cette région : deux langues romanes différentes (le dalmate et le roumain), des éléments latins — souvent divergents — dans le grec médiéval et le grec moderne, ainsi que dans l'albanais, le slovène, le serbo-croate et le bulgare. Donc, l'essai de déterminer les diverses aires du latin parlé grâce à une étude comparée des conséquences qu'il a entraînées se justifie pleinement. Malheureusement, les réalités s'avèrent d'une extrême complexité, ce qui oblige le chercheur de s'armer de nombreuses connaissances de toute sorte, impliquant aussi une longue durée d'initiation. On peut parler, en lignes générales, de cinq zones au moins : 1) celle du latin qui est à la base de la langue dalmate ; 2) le latin de Pannonie ; 3) le latin de la portion occidentale de l'antique *via Egnatia*, qui laissa des traces dans la langue albanaise ; 4) les éléments latins du grec médiéval et moderne ; 5) le latin de Mésie et de Dacie. La Pannonie n'en a gardé, elle, que de très rares vestiges. Fort probablement, le latin de Dalmatie et celui du bassin du Bas-Danube étaient assez différents l'un de l'autre vu l'« abîme » (comme certains linguistes le nomment) qui sépare le dalmate du roumain. Enfin, il y a des différences notables également entre les éléments latins de l'albanais et ceux du grec, car les ancêtres des Albanais actuels ont eu un contact direct avec une population de langue latine, alors que les éléments latins de la littérature byzantine, de même que ceux du néo-grec, ne reflètent qu'une influence savante. Il s'ensuit que l'étude approfondie du latin du sud-est de l'Europe peut contribuer à une meilleure connaissance de la genèse et de l'histoire des langues parlées là. Quelques corrections : alb. *kurl*, roum. *curte* — lat. *curtem* (p. 190) ; alb. *frashën*, *frashër*, roum. *frasin* — lat. *frazinus* (p. 199) ; v. sl. *klaliti* — roum. *clâlî* (p. 202) ; lat. *subla* — roum. *sulă* (p. 205) ; le roumain *materie* (« matière ») est un néologisme (p. 211).

H.M.

CHR. HANNICK, *Studien zu den griechischen und slavischen liturgischen Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek*. Wien, 1972, 175 p. (Byzantina Vindobonensia, Bd. VI)

La littérature byzantine a connu une production presque ininterrompue d'hymnes étroitement liés aux activités liturgiques, qui ont attiré et inspiré de nombreux poètes souvent restés anonymes. De génération en génération, ces hymnes furent transmis aux Slaves comme aux Roumains ; ils captèrent l'imagination de maintes séries de lecteurs ou d'auditeurs appartenant aux diverses classes sociales. Si l'on examine les livres d'hymnes écrits en roumain entre le XVI^e et le XIX^e siècle, on constate la continuelle amélioration de leur forme, ainsi que leur force d'adaptation à chaque époque. Il en a résulté une grande beauté poétique, qui témoigne du fait que dans ce domaine le talent a eu une part des plus actives dans le développement de la langue roumaine littéraire. Beaucoup de ces œuvres, créées par les Byzantins, les Slaves ou les Roumains sont restées manuscrites, enterrées dans l'oubli des bibliothèques et parfois définitivement perdues. C'est pourquoi il convient d'apprécier cette initiative d'explorer la Bibliothèque Nationale de Vienne et de publier les collections d'hymnes qui s'y trouvent. La présente publication en constitue un beau commencement. Ses textes, grecs ou slaves, sont également intéressants par leur contenu et par leur langue. Ils jettent un jour nouveau sur les rapports littéraires byzantino-slaves, enrichissant d'un seul coup les patrimoines de la littérature byzantine et du vieux-slave.

H.M.

ALI DHRIMO, *Formimi i mbiemrave në gjuhën e sotme shqipe* (La formation des adjectifs dans la langue albanaise contemporaine), « Studime Filologjike », XXVI (IX), 1972, 3, p. 43—83.

L'auteur examine les procédés de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain. Comme dans toute langue flexionnelle, les adjectifs y sont groupés d'après leur origine, en adjectifs primitifs, dérivés, nés de la conversion de quelque membre d'une autre classe grammaticale et en adjectifs composés. La catégorie des dérivés est la plus riche, englobant les : a) dérivés par préfixes (*i çmobilizuar*, *ndërkombëtar*) ; b) dérivés par suffixes (*frikacak*, *përsëritës*) ; c) dérivés à la fois par articulation (avec l'article proclitique *i*, *e*) et par suffixe (*i gurtë*, *i dobishëm*) ; d) dérivés par article, préfixes et suffixes simultanément (*i përgjithshëm*) ; e) dérivés par l'article proclitique (*i afruar*, *i mbajtur*, *i nisur*).

Les préfixes et les suffixes y sont présentés selon un ordre alphabétique. Dans presque chaque cas, l'auteur tâche de préciser une date (l'époque de leur productivité maximum), l'origine (la langue, par exemple *stër-* < lat. *extra*, ou la partie du discours pour laquelle ils s'avèrent plus caractéristiques), la productivité (par dialectes), les thèmes auxquels on les ajoute. Toutefois, cette manière d'exposer les faits a l'inconvénient de négliger une série d'aspects communs à plusieurs suffixes ou préfixes.

En ce qui concerne la fréquence de ces moyens de formation des adjectifs, les plus nombreux sont ceux nés par dérivation, qui se classent de ce point de vue comme suit : tout d'abord, les adjectifs suffixés, ensuite ceux formés par l'articulation du participe (*i lindur* < *lindur* pp du verbe *lind*) et par le double procédé de l'articulation et de la suffixation (*i mprehtëz*, avec l'article *i* et le suffixe *-të*). Ces deux catégories sont propres à la langue albanaise. Enfin, l'auteur étudie aussi la fréquence des suffixes et des préfixes.

Par rapport aux adjectifs dérivés, les adjectifs primitifs (*i bardhë*, *i lig*, *i verdhë*) sont beaucoup moins nombreux. Néanmoins, partant du matériel examiné, l'auteur constate que leur nombre est plus grand qu'on le croit d'habitude.

L'étude des adjectifs dérivés par préfixes et suffixes tient compte de la différence entre les affixes qui cessent d'être productifs (sans que l'auteur en donne des exemples) et ceux continuant à l'être. Quand ils deviennent productifs, les suffixes et préfixes d'origine étrangère sont considérés comme appartenant à l'albanais. Un caractère spécifique de la dérivation par préfixes réside dans le fait que dans la plupart des cas ils sont ajoutés à un thème adjectival, et rarement à un thème nominal.

Dans le cadre de la dérivation par préfixes, l'auteur attire l'attention sur un aspect moins discuté : celui du calque partiel ou total dans le cas des suffixes d'origine étrangère. Ils sont susceptibles d'être remplacés par des préfixes correspondants albanais, par exemple le préfixe *kundër-* peut remplacer le préfixe *anti-* dans un adjectif comme *kundërrevolucionar* (dont le thème est d'origine étrangère). L'éventuelle concurrence entre les deux préfixes n'entre pas dans la discussion.

Afin de démontrer la productivité des préfixes *ç-*, *mbi-*, *ndër-*, *pa-*, *para-*, *për* ainsi que celle des suffixes *-ac*, *-acuk*, *-ak -ar*, etc., spécifiques pour les verbes, respectivement pour les noms, pour les adjectifs aussi, l'auteur procède aux délimitations suivantes : dans le cas des préfixes — entre les participes des verbes dérivés (vb. *mobilizoj* > vb. *çmobilizoj* > pp *çmobilizuar* adj. *i çmobilizuar*) et les adjectifs résultés par dérivation des adjectifs correspondants (adj. *i mbiemëruar* < adj. [*i emëruar* < *emëruar*, pp du vb. *emëroj*]) ; dans le cas des suffixes, la différence est faite entre les noms transformés en adjectifs par leur conversion d'une classe grammaticale à l'autre (*dorac* < *dorë* + *-ac*) et les adjectifs suffixés directement, analogiquement aux noms (sans toutefois que l'auteur en donne des exemples à cet égard).

Mais les cas discutés ne sont guère concluants, l'analyse pouvant être menée d'une façon ou d'une autre et même l'auteur aboutit en ce qui concerne les adjectifs dérivés par *-ac* ou *-acak* — par exemple — à la conclusion qu'ils ne représentent tout simplement que le résultat d'un passage de noms à la catégorie des adjectifs. C'est pourquoi, à notre avis, ces adjectifs pouvaient très bien être englobés dans la catégorie de ceux ayant pour origine la conversion des noms et des verbes dérivés.

Très productif dans le cadre de la double dérivation par suffixe et article (v. les exemples précités) s'avère le suffixe *-shëm*. Un autre groupe d'adjectifs a pour trait caractéristique le suffixe *-lë* et l'article proclitique : *i artë* (en or, doré), *i gurlë* (en pierre) (adjectifs indiquant la nature d'un objet) ou *i flaktë* (enflammé) (qualificatif). Digne d'être retenu nous semble l'opinion de A. Dhrimo au sujet des adjectifs numériques ordinaux de type *i dylë* : il estime que ces derniers doivent être analysés en y dégageant le suffixe *-lë*, propre aux adjectifs discutés ci-dessus. Mais son étude ne fournit aucune explication quant à l'identité de structure morphologique constatée entre les adjectifs numériques ordinaux et les adjectifs en *-lë*.

Spécifique pour la catégorie, assez riche, des adjectifs formés par composition nous semble le type obtenu par l'appareillage de deux thèmes : nom + nom (*hundëshkabë, zemërlepur*) ou nom + adjectif (*jetëdhënës, mirëniohës*). Cependant, l'auteur n'insiste pas suffisamment sur le mécanisme de la formation de ce type d'adjectifs.

Cette étude de Ali Dhrimo est très utile pour la connaissance plus poussée de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain. On pourrait, toutefois, lui reprocher d'avoir renoncé à la discussion sémantique des suffixes et préfixes, annoncée pourtant par l'auteur dans son introduction. Des questions importantes sont ainsi négligées, telle l'identité sémantique entre les adjectifs dérivés par les suffixes *-ës* et *-shëm*. Nous retiendrons les conclusions suivantes : vue le nombre restreint des adjectifs primitifs, les dérivés sont ceux qui constituent la majorité, ainsi que les adjectifs composés, également très nombreux. L'une des modalités vivantes de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain est celle de la conversion à la classe des adjectifs du membre de quelque autre classe grammaticale — modalité sur laquelle cette étude attire tout particulièrement l'attention du spécialiste.

C. V.

JEAN GOUILLARD, *Le Synodikon de l'Orthodoxie*. Edition et commentaire dans la collection « Travaux et Mémoires » du Centre de recherches d'histoire et de civilisation byzantines, II, Paris, 1967, 316 pp.

Fruit d'un labeur des plus minutieux, cet ouvrage est fondé aussi bien sur les sources inédites fournies par plus de 50 manuscrits grecs datés des IX^e — XV^e siècles, que sur une vaste information bibliographique. Celle-ci s'appuie sur la littérature historique, dogmatique, juridique et hagiographique de l'époque mise à jour par les diverses études byzantines récemment parues dans différentes langues. Aussi l'ouvrage de l'éminent savant français s'impose-t-il par la précision de l'information et la clarté de l'exposé.

La première partie du volume (p. 1—118) est consacrée au texte proprement dit, son commentaire constituant la deuxième partie (p. 119—286). L'original grec et la version française publiés (p. 43—118) sont heureusement complétés par les trois annexes en langue grecque ajoutées à la fin.

Qu'est-ce que le Synodikon ?

L'auteur du présent volume le définit comme un mémorial « spécifique de la capitale byzantine », composé dans le double but de ressusciter et de commémorer toute une série de décisions synodales des IX^e — XIV^e siècles (p. 37). Il a été rédigé pour fêter le « Dimanche de

l'Orthodoxie » (lc 11 mars 843), célébrant la restauration du culte des icônes. Mais il s'agit en réalité d'un recueil réunissant différents passages empruntés soit aux ouvrages patristiques, soit à des décisions prises par les synodes, œcuméniques ou locaux, antérieurs à la moitié du IX^e siècle, emprunts qui devaient l'enrichir par la suite aussi, jusque vers le moment de la chute de Constantinople. L'œuvre comporte un double caractère : négatif quand elle anathémise les hérétiques de tous les temps, iconoclastes y compris (même ceux ayant vécu à une époque ultérieure aux règnes de Comnène et des Paléologues) ; positif — pour célébrer les exploits des empereurs, patriarches, moines et n'importe quels autres combattants du camp de l'orthodoxie. Une place lui fut réservée dans le cadre du service divin ; on la voit intercalée entre le Kyrie et les Actes ou ajoutée à la fin des matines. De toute façon, la règle observée dans la grande église de Constantinople comme dans les églises provinciales (où à l'ordinaire, et pour la couleur locale, étaient mentionnés aussi bien les noms des dirigeants politiques de l'endroit et des prélats du crû, que ceux des hérétiques les plus en renom) imposait qu'après l'éloge de la stricte observance de l'union hypostatique réalisée par la personne divino-humaine du Rédempteur — avec toutes ses implications pour la vie individuelle et pour le culte public —, après la célébration fastueuse des laudes et les formules consacrées de « longue vie ! » aux vivants et « éternelle mémoire ! » aux disparus (les diptyques), l'officiant clame « que l'anathème frappe » tous ceux qui ont failli envers la foi et le culte orthodoxe, depuis Arius, sans oublier les iconoclastes, les platonisants, les bogomiles et les latinisants. Cette règle s'était maintenue aussi jusqu'en 1700 (date après laquelle on commence à l'omettre) dans le Triode servant dans les églises roumaines. De nos jours, il n'en reste que le canon du patriarche Méthode, qui avait présidé le synode de 843, canon s'inscrivant dans l'ordre strictement ecclésiastique.

Conservé dans plusieurs versions différentes, le Synodikon ne saurait constituer un compte rendu absolument précis. Il ne représente, certes, pas la lettre même des décisions canoniques. Ce serait plutôt un fait de vie : l'explosion d'un afflux de forces caractérisant une certaine période dominée par l'un ou l'autre des partis qui s'affrontaient à Byzance et englobant la forte personnalité de quelque empereur, prélat ou érudit du temps qui parvenait à poser sa propre empreinte sur l'enseignement orthodoxe du moment.

Autre chose aussi. Il convient de ne point voir uniquement dans le Synodikon l'œuvre de l'Église, de ses prélats, ses moines, ses maîtres enseignants, car il reflète aussi le pouvoir politique de l'empire chrétien, avec tout ce que celui-ci comportait de meilleur et de pire. Par exemple, il y a eu sans doute de l'exagération dans le cas de ce philosophe platonisant Jean Italos (p. 239—252), condamné, sous les Comnènes, par deux synodes (1077 et 1082) : les choses ont été peut-être poussées trop loin en permettant l'ingérence dans la libre pensée d'une personne, traitée de « païenne » seulement parce qu'elle aimait la spéculation philosophique sans renoncer pour autant à se maintenir dans le cadre de l'Église (p. 188—201). N'oublions, toutefois, pas que nous nous trouvons en plein Moyen Âge. Ce fut aussi le cas de Nil le Calabrois qui prônait la divinisation de l'homme ; d'Eustratius, métropolitain de Nicée qui s'était permis de discuter un peu trop librement de la condition humaine du Christ ou encore — et surtout — celui de Sotérios Pantengénos, qui discourait sur le sacrifice de Jésus-Christ, afin de savoir s'il était dédié au Père seul ou à la Sainte Trinité au complet. Notons aussi dans ce même ordre d'idées la controverse présidée en 1166 par l'Empereur Manuel I^{er} Comnène et portant sur la formule biblique : « le Père est plus grand que moi » (Jean, 14, 28). Bien que condamnés et enregistrés comme tels par le Synodikon, ce sont là les témoignages éloquentes de la profondeur et la finesse de pensée qui distinguaient les milieux dirigeants byzantins.

Un dernier grand courant de pensée, susceptible de s'inscrire à son tour dans le même développement historique, est celui connu sous le nom de *hésychasme*, que J. Gouillard désigne fréquemment aussi par le terme de « palamisme », courant qui compte également des héros et des vaincus (N. Grégoras, les frères Kydonéc, etc.). Il convient cependant de noter à ce propos que des recherches plus approfondies — dans le genre de celles effectuées par

V. Krivochin et par D. Stăniloae — auraient permis de ne point minimiser et niveller, en le refoulant au rang de ceux déjà mentionnés, un phénomène qui s'est avéré vraiment décisif pour le renouveau de la spiritualité orthodoxe vers le milieu du XIV^e siècle.

A cette exception près, reconnaissons le mérite de Jean Guillard d'avoir réalisé — notamment par rapport aux éditions précédentes de F. Uskenskij (1893) et de V. Mošin (1959—1960) — un ouvrage fournissant une riche moisson de données nouvelles tant relatives à l'époque des Macédoniens qu'à celle des Comnène et des Paléologue (selon la classification des manuscrits dans les trois groupes qu'il a définis et partant desquels il a étudié l'évolution du Synodikon). Un index des noms et des thèmes traités aurait facilité sensiblement la lecture de cet intéressant ouvrage — mais, sans doute, ce complément aurait augmenté de beaucoup son étendue.

T.B.

CHARLES ASTRUC, *Le livre III retrouvé du Commentaire de Théodore Méliénios sur les Évangiles (Parisinus Graecus 180)*, « Travaux et Mémoires », 4, Paris, 1970, p. 411—429, + IV planches.

Le *Parisinus Graecus 180*, manuscrit provenant de la fameuse collection de Jean Hurault seigneur de Boistaillé (mort en 1572), contient le commentaire de 131 péripécopes évangéliques prises dans les Évangiles selon S. Matthieu (71), S. Luc (33) et S. Jean (27). Le commentaire est divisé en 9 *dialéxeis*, marquées par des titres rubriqués, dont il en ressort l'appartenance à un troisième livre d'un ouvrage plus grand. Chaque *dialéxis* finit par un *ethicon*, une conclusion sur l'enseignement moral à tirer du texte évangélique commenté. Mutilé du début et de sa fin, le manuscrit ne donne aucune indication sur l'auteur et sur le titre de l'ouvrage. Le contenu et la structure du commentaire, ainsi que l'écriture du manuscrit prouvent qu'il s'agit du troisième livre d'un ample *diatestaron* de Théodore Méliénios (mort en 1393) dont on connaissait seulement les livres IV et V, conservés dans les codices *Vaticanus Graecus 684* (IV), *Ambrosianus H 17 inf.* et *Lesbiensis Gymnasii Mytilenes 6* (V). En étudiant les *ethica* du *Vaticanus* S. Haidacher est arrivé à la conclusion que, hormis quelques formules d'introduction, de transition ou de conclusion, l'apport personnel de Méliénios y est très réduit; l'écrivain byzantin ne fait qu'harmoniser des citations patristiques, puisées dans les *Eclogae* de son temps (v. « Byzantinische Zeitschrift », 11, 1902, p. 370—387). L'analyse d'une huitaine de pages du *Parisinus* permet à l'auteur du présent article de démontrer que les *dialéxeis*, les commentaires exégétiques de Méliénios sont elles-même faites de la même manière. L'écrivain byzantin n'est donc pas le commentateur dont on a vanté l'originalité, mais un « virtuose de la compilation ». On a pu rapprocher le texte d'une poésie de Méliénios, *Peri sophrosynes*, de quelques passages des variantes Grottaferrata, Andros et Trébizonde du poème de Digénis Akritas. On en a conclu que le *diaskeuastes* du poème épique avait mis à profit ses lectures et l'on a vu dans l'influence méliénios que'il a subie un repère chronologique permettant la datation des variantes mentionnées. En se fondant sur le « cento-artige Charakter » de la poésie, Fr. Dölger avait affirmé que c'est Méliénios qui a subi l'influence de la Digénide. Les conclusions de Charles Astruc renforceront peut-être la thèse du feu byzantiniste allemand. Par la manière dont l'auteur allie la codicologie à l'histoire littéraire, l'article s'impose comme un modèle de virtuosité philologique.

N.Ş.T.

J. K. HASSIOTIS, 'Ισπανικά έγγραφα Τῆς κυπριακῆς ἱστορίας, Πέγαι καὶ μελέται Τῆς κυπριακῆς ἱστορίας, III, Leucosia, 1972, 145 p. + VIII pl.

L'auteur, dont l'activité de fouilleur d'archives se poursuit allégrement, à côté de son enseignement à l'Université de Thessalonique, en est à son troisième livre. Les deux précédents (sur le premier, voir le compte-rendu de N. Ş. Tanaşoca, dans cette revue, VI/1968, pp. 539—540) ont tiré au clair de nombreuses tentatives de révolte en Macédoine, en Grèce continentale et au Péloponnèse, entre la veille de la bataille de Lépante et le début de la Guerre de Trente Ans. Tel est le riche sujet que, depuis une dizaine d'années, J. Hassiotis n'a cessé de cerner de toutes parts, d'« assiéger » — dirait-on. En effet, l'utile instrument de travail mis au point au Centre de recherche néo-hellénique d'Athènes, *Cinq ans de bibliographie historique en Grèce (1965—1969)*, ne compte pas moins de quinze notes et études publiées par l'auteur en ce bref laps de temps. Depuis, d'autres s'y sont ajoutées, notamment le beau volume *Οἱ Ἕλληνας στῆς παραμόνες τῆς ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτου*, Thessalonique, 1970. Tous ces ouvrages s'appuient sur le dépouillement d'un grand nombre de sources inédites des Archives générales de Simancas, des Archives d'Etat de Venise — ce dépôt des Frari merveilleusement inépuisable —, de la Bibliothèque et des Archives secrètes du Vatican, des Archives de la Compagnie de Jésus et du Collège grec de Rome, des bibliothèques de Naples et de Palerme. On se rend aisément compte quel effort patient, réfléchi et, partant, heureux font ces recherches, poussées parfois jusqu'à Berlin ou à Oxford, dans la toujours accueillante Bodlienne. Ceci qualifiait mieux que quiconque J. Hassiotis pour cette édition de documents espagnols pour servir à l'histoire de Chypre.

Les archives du royaume d'Espagne qui, il y a trente ans, ont fourni matière à un volume de documents concernant l'histoire roumaine (Al. Cloranescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele de la Simancas*, Bucarest, 1940) offrent aujourd'hui une moisson appréciable. Ce sont, pour la plupart, soit des ordres de paiement pour la rançon de Chypriotes pris, eux ou leur famille, par les Turcs, à l'époque de la conquête de l'île (1571), soit des rapports assez précis sur la situation économique et militaire de Chypre, en vue du débarquement espagnol qu'on estimait toujours proche et qui ne s'est jamais produit. De pareils rapports parvinrent à Madrid en 1578, 1587, 1609, 1610 et 1613. Les renseignements y abondent sur le peuplement, sur le paysage rural, sur la propriété foncière — par exemple, à propos des paysans asservis, les *παροικοί* qui, selon Giovanni Santa Maura, formaient sous la domination vénitienne le tiers de la population de l'île, « quall parici non potevano uscire dalli casali delli proprii padroni et andare ad habitare a casale di altri padroni, solum quando il padroni venessero in conventione fra loro di camblare alcuno parico o parica... et detti parici manco si potevano accasare senza la volonta del patrone ». Cependant, certaines statistiques restent douteuses. Le nombre des habitants chrétiens en état de porter les armes a dû être parfois grossi à bon escient, pour encourager les projets espagnols : sinon, comment expliquer l'étiollement démographique qui réduit ce chiffre de 65 000 hommes à 28 851 (!) entre 1587 et 1613 ?

Dans cette région se fait sentir, vers la fin du XVI^e siècle, une puissante fermentation révolutionnaire. Elle aboutira en 1606 à un soulèvement antiottoman, vite étouffé pourtant. A la tête des Chypriotes mutinés on trouve Pedro Avendanlo, comme chef militaire, et quelques évêques et protopapas. Parmi les protagonistes de l'agitation qui avait précédé la révolte, il y en a plusieurs dignes d'intérêt.

Tel, Petros Lantzas (« Pero Lançe »), connu par les travaux de M. Lascaris et C. D. Mertzios, qui offrait ses services au vice-roi de Naples en 1578. On n'osa pas les accepter, pour ne pas nuire aux négociations qu'était en train de mener à Constantinople Giovanni Marigliano, avec l'aide de ce Bartolomeo Bruti au sujet duquel nous avons recueilli quelques indications (voir la RESEE, X/1972, pp. 231—240).

Un rôle assez marquant dans les pourparlers entre les Grecs et la cour de Madrid revient à Timothée, dont le titre — « archevêque de toute l'île de Chypre et de la Nouvelle Justiniane »

— étonne parce qu'il évoque celui des patriarches d'Ochride, qui garde jusqu'à cette époque le nom byzantin de Justiniana Prima. Il est inutile de remonter jusqu'au VI^e siècle pour dénicher une Nova Justiniana dans Procope (*De Aedificiis*, IV). On serait tenté de voir dans ce Timothée qui en 1587 suppliait Philippe II d'intervenir au secours des Chypriotes le même personnage qui, en 1572, de Varsovie où il était auprès du nonce apostolique Commendone, signait comme « l'humble métropolitain Timothée » une lettre au pape Pie V. J'ai cru même pouvoir lui assigner une place dans la succession épiscopale d'Ochride. Or, J. Hassiotis a reconstitué la carrière de cet ecclésiastique et il semble qu'il ait eu, avec le titre d'exarque d'Occident, la charge du diocèse orthodoxe de l'Italie méridionale, comprenant la Pouille, les Abruzzes, la Basilicate, la Calabre, la Sicile et Malte, à partir de 1566 et jusqu'en 1578, au plus tôt (ΟΙ "Ελληνες στῆς παραμόνες Τῆς ναυομαχας τοῦ Ναυπάκτου, p. 39, n. 2). Seulement, voici que, le 2 mars 1586, le patriarche Gabriel d'Ochride nomme un autre archevêque d'Agrigente « per essere legato o general luogotente del Patriarcha di Constantinopoli » (J. Krajcar, *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East*, Rome, 1966, p. 90). Rien ne s'oppose à ce que l'année suivante Timothée ait occupé le siège de Chypre, pour être ensuite remplacé par Christodule, à une date antérieure à 1610. Entre ces prélats balkaniques itinérants, que de querelles ne soupçonne-t-on pas !

Un autre agent de la Sainte Ligue, dont parlent les documents publiés par Tomić, Cioranescu, le R. P. M. Lacko et M. Hassiotis lui-même, est Jeronimo Combi, entré au service espagnol à l'époque de Lépante et déployant pendant quarante ans une énergie inlassable pour persuader Madrid et Naples de s'engager, à l'occasion d'une insurrection toujours prête à éclater sur la côte albanaise, dans une guerre sans merci contre les Turcs. Pour l'y décider il ira en 1610 jusqu'à montrer au Roi Très-Catholique la menace de négociations entre les Grecs et les puissances protestantes qui, ainsi, gagneraient les premières la course vers Constantinople. Ses projets de croisade, dont les derniers, publiés dans ce volume même, datent de décembre 1613, comptent sur la prise de Chypre et de Jérusalem, avec la délivrance du Saint Sépulcre, en attendant que l'émir rebelle Fakhr-ed-Din ouvre aux Espagnols les ports de la Syrie, afin que suive, au bout d'un étrange itinéraire, la conquête de la Perse et de la Hongrie — celle-ci étant pourtant convoitée par les Habsbourg autrichiens !

Ce côté chimérique de Combi l'apparente à un autre personnage, présent lui aussi dans ce recueil de documents, le célèbre aventurier élisabethain Anthony Sherley. Tandis que son frère aîné, sir Thomas, qui écrira plus tard un « Discours sur les Turcs », se morfondait dans un cachot de Constantinople, A. Sherley était en 1604 à Venise et tentait de gagner l'assentiment de Philippe III pour un plan d'invasion en Syrie, dont le succès aurait été assuré d'emblée par l'occupation de Chypre. Pourtant, sept ans auparavant, le même avait proposé au comte d'Essex d'employer son crédit auprès de la Porte pour que la flotte turque, en sortant de la Mer Rouge, vint attaquer les colonies portugaises de l'Inde, possédées à l'époque par l'Espagne ! Ceci, avant que prit forme la Compagnie anglaise des Indes Orientales. La lettre, sans date, mais écrite probablement en 1597, se trouve à la Bibliothèque de Lambeth, dans les Bacon Papers (cod. Tenison 661, f. 262).

D'autres identifications sont moins aisées, moins certaines. Qui peut bien être en 1595 le rénégal « Vayvoda Flangino », favori de Mahomed III, dont il était même le beau-frère, par son mariage avec la sœur d'une sultane ? Serait-ce Mihnea III, ancien prince de Valachie, qui avait abjuré en 1591 ? A moins que ce ne soit un autre des obscurs prétendants aux trônes roumains, si nombreux à Constantinople. Parmi les envoyés grecs à Madrid en 1609, qui ne tarderont pas à se rendre auprès du vice-roi à Naples, on signale encore un « Constantinos Postelnicos », de l'entourage du prince moldave Pierre le Boiteux (voir la Revue Roumaine d'Histoire, 1, 1971, p. 190—191).

Les documents édités par J. Hassiotis ne se bornent pas à l'histoire interne de Chypre, mais éclairent aussi, en quelque sorte, son histoire extérieure, à travers les projets de libération

qui ne cessent jamais d'être formés, dès le lendemain de la conquête ottomane. Devant le lecteur défile une foule de Chypriotes, bons orthodoxes ou rênégats (qui, parfois, finissent par se convertir au catholicisme), des marins, des pèlerins, des soldats de fortune, des moines, et à la fin, on s'arrache au livre avec l'impression de leur présence vivante. On doit donc louer la sagacité du choix et la rigoureuse érudition de l'éditeur, à laquelle n'a échappé qu'une seule inadvertance : le document nr. 38 n'est pas de 1609, mais bien de 1607, comme le prouvent ces mots : «el año pasado de mil y seisciento y seis» (p. 62).

A. P.

EMESE NAGY, *Az ozorai ferences kolostor*, „Folia archaeologica”, 20, 1969, 135—153.

1418 stiftete der in Ozora (Komitat Tolna) ansässige Florentiner Pipo d' Ozora (Filippo Scolari) ein Franziskanerkloster, dessen Bau 1423 beendet wurde. Es wurde nach 1543 durch die Türken zerstört und in seinen Resten 1957 freigelegt. Die Ausgrabungen, über deren Einzelergebnisse der Aufsatz mit Abbildungen und Plänen berichtet, bestätigen die literarischen Testimonia, denen zufolge das Kloster von Ozora im 15. Jahrhundert auch nach der Zahl seiner Mönche zu den bedeutendsten transdanubischen Niederlassungen der Franziskaner zählte. Analoge Anlagen befinden sich in Gyula und Szeged.

Irm

Π. Δ. ΜΑΣΤΡΟΔΗΜΗΤΡΗΣ, 'Ο σεισμός τῆς Κρήτης (1508) καὶ ὁ Μάρκος Μουσοῦρος ('Ανέκδοτοι στίχοι τοῦ (Hieronymus Bononius), „Θησαυρίσματα”, 7, 1970, 127—138

Aus den Kodizes 2664 (1870) und 2666 (1872) des Museo Civico Correr in Venedig werden acht lateinische Gedichte des Hieronymus Bononius (Girolomo Bologni) aus Treviso, 1554—1517, bekannt gemacht, die sich auf das kretische Erdbeben von 1508 und den kretischen Gelehrten Markos Musuros (1470—1517) beziehen. Sie bezeugen freundschaftliche Beziehungen zwischen den beiden Literaten. Die Edition erfolgt mit allen erforderlichen philologischen Beigaben und einem nützlichen Sachkommentar.

Irm

ΦΑΝΗ ΜΑΥΡΟΕΙΔΗ, Οἱ πρῶτοι πρόεδροι τῆς 'Ελληνικῆς 'Αδελφότητος Βενετίας (1498—1558), „Θησαυρίσματα”, 7, 1970, 172—181.

Die 1498 gegründete Griechische Bruderschaft in Venedig hatte wie ähnliche Kooperationen (Scuole, Confraternite) einen Vorstand mit der Amtsbezeichnung Guardian (bzw. venezianisch Vardian) und später Guardian grande. Die Liste dieser Vorsteher bis zum Jahre 1558, von welchem die 'Αδελφότης Πρακτικά vorlegte, ist von der Verfasserin auf archivalischer Grundlage erarbeitet worden. Sie erbringt 45 Namen und bedeutet einen erheblichen Fortschritt gegenüber dem, was 'Ι. Βελοῦδος, 'Ελλήνων 'Ορθόδοξων 'Αποικία ἐν Βενετία, 2. Aufl. Venedig 1873, verzeichnete.

Irm

JANUSZ STRASBURGER, *Le philhellénisme en Pologne aux années de l'insurrection grecque 1821—1828*, „Balkan Studies”, 12, 1971, 103—116.

Zeigt an markanten Beispielen die Bedeutung des polnischen Philhellenismus für die demokratische Bewußtseinsbildung.

Irm

ÖDÖN FÜVES, *The Philike Hetairia of Rhigas and the Greeks of Pest*, „Balkan Studies”, 12, 1971, 117—122.

Die Ideen der Aufklärung wurden wegen ihrer Religionskritik von den griechischen Kaufleuten in Pest mit Zurückhaltung aufgenommen, während das Gedankengut der Französischen Revolution sehr viel intensivere Verbreitung fand. Das galt auch für Rhigas' Wirken und nicht zuletzt seine Hetairie, die in Zusammenhang mit dem ungarischen Jakobiner Ignác Martinovics gesehen worden ist. Mit Rhigas' Hinrichtung ging der organisatorische Zusammenhalt verloren, während die Freiheitsidee lebendig blieb.

Irm

EFSTRATIOS MAVROUDIS, *Relations de Liège avec l'insurrection hellénique. La presse — la fourniture d'armes*, „Balkan Studies”, 12, 1971, 123—139.

Lüttich (Liège) war in doppelter Hinsicht an der griechischen Erhebung von 1821 beteiligt. Die 1814 erfolgte Zwangsvereinigung mit dem Königreich der Niederlande, die zur Union von Liberalen und Katholiken und endlich zur Revolution von 1830 führte, förderte das Verständnis für die griechische Situation. Die Presse informierte daher ausführlich und in philhellenischem Geiste über das Geschehen in Griechenland. Gleichzeitig hatte die florierende Rüstungsindustrie Lüttichs ein Interesse an dem griechischen Kriegsschauplatz, das die Insurgenten zu nutzen wußten.

Irm

C. N. VELICHI, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1970, 280 p.
« Bibliotheca Historica Romaniae ». Études, 28.

Depuis longtemps déjà l'histoire des relations roumano-bulgares a trouvé dans les deux pays des chercheurs hautement intéressés par un tel sujet. Parmi les hommes de science roumains, le grand historien et philologue Ioan Bogdan s'impose comme chef de file dans ce domaine : ayant étudié avec une grande compétence les anciennes chroniques bulgares, il est aussi l'auteur de la première esquisse synthétique sur *Les Roumains et les Bulgares* (1895, en roumain). Il a été suivi dans cette voie par le prof. Petre Constantinescu-Iaşi, membre de l'Académie, qui a consacré à l'étude des rapports roumano-bulgares bon nombre de ses études, dont le dernier recueil a été publié en 1956 sous le titre *Studii istorice româno-bulgare*. Des recherches très assidues dans ce domaine ont été développées ces derniers temps par C. N. Velichi, connu par ses études publiées dans « Romanoslavica » et autres revues roumaines ou bulgares,

auteur d'une monographie sur les mouvements révolutionnaires de Brăila au siècle dernier : *Mișcările revoluționare de la Brăila din 1841—1843*, publiée en 1958 et traduite en bulgare dix ans plus tard (Sofia, 1968).

Un autre ouvrage qu'il a publié ces dernières années est celui consacré à l'étude de *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)* (« Bibliotheca Historica Romaniae », Editions de l'Académie, 1970, 280 p.). Ce fruit des recherches poursuivies par l'auteur est une ample synthèse, d'autant plus accessible aux spécialistes étrangers — et notamment bulgares — par sa rédaction dans une langue de diffusion mondiale. Fondé dans une égale mesure sur un riche matériel fourni par les archives et sur une vaste bibliographie (roumaine, bulgare et étrangère), C. N. Velichi nous offre un regard systématique sur quelques questions fondamentales, telles : « L'émigration des Bulgares en Valachie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle » ; « Les Bulgares de Valachie et leurs actions sur le plan politique » pendant la même période ; « L'émigration bulgare de Valachie et sa contribution à la renaissance culturelle de la Bulgarie dans la première moitié du XIX^e siècle ».

Ayant établi avec précision les étapes de cette émigration, à partir de la guerre russo-turque de 1768—1774 clôturée par le traité de Kutchuk-Kaïnardji, ainsi que ses dimensions, la liste des localités choisies par les émigrés bulgares pour s'y installer, l'appui qu'ils trouvèrent auprès des autorités et du peuple roumain en général, l'auteur présente dans le chapitre suivant la participation des Bulgares émigrés aux côtés des Roumains aux conflits russo-turcs de 1806—1812 et de 1828—1829. Il s'occupe aussi de leur contribution aux mouvements révolutionnaires de 1821 et de 1848, sans négliger les entreprises menées à leur propre compte, surtout au cours des années 1841—1844.

D'une valeur toute particulière nous semble aussi le troisième chapitre de ce livre. Il est consacré à l'activité exercée dans le sens de l'éveil national et culturel du peuple bulgare, de la modernisation de son enseignement, du développement de sa langue littéraire et de la littérature moderne. Cette activité était conduite par les chefs de l'émigration bulgare en Valachie, avec le concours des Roumains et l'appui des centres d'émigration bulgare des autres pays (Russie, Serbie, Constantinople). C'est en Valachie que l'évêque de Vraca, Sofronij a développé la majeure partie de son activité et le premier livre en bulgare moderne dont il en est l'auteur a sorti des presses valaques (Rîmniceul Vlcea, 1806) ; de même sa célèbre *Biographie*, il l'a rédigée en Valachie. C'est encore là que Petăr Beron rédige le premier Abécédaire bulgare moderne, en réalité un manuel scolaire complexe — publié à Brașov en 1824 (réédité en 1841, 1847, 1850 à Bucarest et en 1856, 1862 à Constantinople), qui allait devenir un livre de chevet pour toutes les générations d'écoliers jusqu'à la libération de la Bulgarie. Ce sont les Bulgares de Valachie qui supportèrent la majeure partie des dépenses réclamées par la fondation de la célèbre école de Gabrovo, dont le premier maître, Néophyte de Ryla, s'était rendu à Bucarest en 1834, afin d'y étudier les méthodes didactiques modernes. L'auteur souligne le fait que sur environ 200 livres bulgares imprimés dans l'intervalle 1800—1850, à peu près un quart, et des plus importants, sont sortis des presses roumaines de Bucarest (45), Brașov (1) et Rîmniceul Vlcea (1).

Pour finir, C. N. Velichi étudie aussi la naissance de la poésie bulgare moderne, illustrée à ses débuts par des émigrés de Valachie. Notons en ce sens les noms de Démètre Popski avec son *Ode à Sofronij de Vraca*, écrite à Bucarest en 1813 ; Chr. Kostovič avec *L'éloge des Bulgares d'antan et de leur patrie*, publié également à Bucarest, en 1840 ; G. S. Rakovski dont les poésies portent l'empreinte de l'influence des poètes roumains V. Cîrlova, I. Eliade-Rădulescu, Gr. Alexandrescu ; Georges Peșakov, le poète roumano-bulgare.

Dans la série des monographies du même genre, parues ces dernières années en Bulgarie, ainsi qu'en Roumanie, le livre de C. N. Velichi constitue un apport précieux à la connaissance d'une étape importante des relations politiques et culturelles roumano-bulgares.

G. M.

BARBU SLĂTINEANU, *Studii de artă populară*, București, 1972, 412 p.

Les Editions « Minerva » se sont faites un titre de gloire de la réédition des œuvres importantes de la culture roumaine. Dans le cas présent, elles mettent à la portée d'un large public de lecteurs les recherches du meilleur spécialiste roumain de la céramique populaire : Barbu Slătineanu. Ces recherches reflètent la connaissance approfondie de tout ce que l'art et la fantaisie du peuple roumain a pu produire dans ce domaine, partant d'une documentation très poussée dans tous les centres potiers de Roumanie et, en ce qui concerne les époques révolues, poursuivie grâce à l'étude d'une riche collection rassemblée par deux générations d'amateurs avisés, le tout complété par l'examen des matériaux archéologiques, ainsi que de la littérature spécialisée des autres pays et intégré dans une vue d'ensemble considérée avec une compréhension dépassant les limites d'un savant de cabinet. Si l'on y ajoute encore les vertus d'animateur culturel et de professeur de Barbu Slătineanu, il n'y a rien d'étonnant dans l'ample écho suscité par l'édition de ses œuvres complètes.

Le volume se compose des articles suivants : *Contributions à l'étude de la céramique roumaine, Trois plaques céramiques roumaines du XVI^e siècle, A propos des terres cuites de Suceava, Plaques céramiques roumaines du XVII^e siècle, La céramique de Coțnari, Figurines en terre cuite de tradition préhistorique, Artisans du peuple*, ainsi que les synthèses sur *La céramique roumaine* et *La céramique roumaine d'époque féodale*.

Paru en 1938, son premier ouvrage d'ampleur consacré à *La céramique roumaine* traitait des étapes du développement de l'art du potier depuis le néolithique inférieur jusqu'à nos jours. Les coordonnées d'une telle recherche sont constituées par la délimitation des aires de rayonnement pour chaque type spécial de poterie et des diverses couches d'influence, ce qui conduit à la mise en lumière de l'apport original roumain. Trois étapes d'évolution ont été cernées par cette recherche du développement de la céramique en territoire roumain : la période préhistorique, celle daco-romaine et des migrations, la période commençant à partir du moment de la fondation des états roumains.

L'ancienne céramique roumaine, confectionnée au Banat, en Olténie, dans la région de Bihor et autres zones de la Transylvanie, a perpétué notamment les formes romaines, tout en se servant de motifs décoratifs de tradition plus ancienne encore. Par contre, la poterie caractéristique au nord de la Transylvanie garde inaltérées les traditions byzantines. En effet, l'art potier de l'époque de formation des Principautés roumaines porte l'empreinte profonde de l'art byzantin (p. 80). Un rôle prépondérant en ce sens semble avoir eu la céramique byzantine du XIII^e s. — c'est du moins le point de vue de l'auteur, qui a été amendé par des découvertes ultérieures, comme nous le verrons ci-après. Cette céramique byzantine est arrivée dans les territoires roumains par voie fluviale ou maritime (cf. aussi p. 280). S'occupant en détail des différentes techniques céramiques, Barbu Slătineanu montre que la céramique roumaine de luxe s'est développée sous l'influence de celle byzantine, répandue dans beaucoup de pays européens où elle a donné lieu à diverses interprétations locales qui sont à la base des variantes locales du style byzantin dont le nombre est relativement important.

Il est intéressant de constater que certaines phases de l'histoire de la céramique roumaine, connues seulement depuis ces dernières années grâce aux découvertes archéologiques, ont été néanmoins induites par le discernement de celui qui se laissait guider par les termes de comparaison que pouvaient lui fournir des intervalles de temps longs de plusieurs milliers d'années et une production couvrant dans l'espace plusieurs milliers de kilomètres. Toutefois, les récents résultats archéologiques ont amendé l'idée d'une influence byzantine qui ne se serait exercée qu'à partir du XIII^e siècle, à l'époque de la fondation des premiers états roumains. En effet, les travaux du XIV^e Congrès international d'études byzantines ont abouti à un consensus quant à la continuité de la tradition byzantine en territoire roumain, telle qu'elle est

attestée par les matériaux archéologiques. Ces mêmes travaux ont également mis en lumière les innovations des artisans autochtones.

La seconde synthèse de Barbu Slătineanu, celle consacrée à la *Céramique roumaine d'époque féodale*, traite elle aussi de la poterie en tant que témoin de l'histoire du peuple roumain. Les vestiges de la production céramique mis au jour en Roumanie sont classés d'après le siècle auquel ils appartiennent et selon les influences qu'ils attestent. Après une évolution préhistorique qui s'enorgueillit de l'une des plus riches et des plus belles industries potières du monde, dont les diverses expressions devaient « fleurir et disparaître tour à tour jusqu'au seuil de l'époque historique » (p. 3), la poterie roumaine d'usage courant devait continuer les traditions autochtones tout en améliorant sa qualité. Elle témoigne d'une population sédentaire, qui usait de cette catégorie d'objets non seulement pour les besoins du ménage (tels que la conservation ou le transport des aliments), mais aussi en tant qu'objets rituels, revêtus de symboles magiques. La céramique d'origines variées a servi de source d'inspiration aux artisans autochtones, enrichie par la fantaisie de la création populaire. De cette manière elle est arrivée à une grande gamme de produits de qualité supérieure et d'une variété ornementale toute particulière qui la situe de nos jours encore parmi les matériaux ethnographiques d'une grande originalité. Les 250 photos complétant l'exposé de l'auteur sont une parfaite illustration des points de vue exprimés par l'auteur, constituant un panoptique de l'histoire de la poterie roumaine.

Z.M.

LIVRES REÇUS

- BALLETTO, LAURA, *Statuta antiquissima Saone (1345)*, I—II, Gênes, Istituto Internazionale di Studi Liguri, Bordighera, 1971, I (280 p.); II (286 p.).
- BARRACLOUGH, GEOFFREY, *An introduction to contemporary history*, Middlesex-England, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1967, 284 p.
- Bölge Ağızlarında Atasözleri ve Deyimler*, II, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 175 p.
- BOWRA, C. M., *Periclean Athens*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 303 p.
- CERISOLA, MADDALENA, *Gli statuti di Celle Ligure (1414)*, Gênes, Istituto Internazionale di Studi Liguri, Bordighera, 1971, 164 p.
- COTTRAU, GIORGIO, *La tutela della Donna Lavoratrice*, I, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1971 191 p.
- COUELLE, LOUIS, *Le greghesco - réexamen des éléments néo-grecs des textes comiques vénitiens du XVI^e siècle*, Thessalonique, 'Ελληνικά. [Περιοδικὸν Σύγγραμμα Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν Παράρτημα, 1971, 140 p.
- ČUBINAŠVILI, G. N., *Вопросы истории искусства, Исследования и заметки*, Том I, Tbilisi, Издательство «Хеловниеба», 1970, 320 p. + 145 p. illustrs.
- DEVREKER, J., *Une inscription inédite de Caracalla à Pessinonte*, Gand, Studia Historica Gandensia 157, 1971, p. 352—362 + 1 pl.
- DIDIER, MIGUEL CASTILLO, *Antología de la literatura neohelenica*, I, Poesia (Poesia popular de la poesia renacentista cretense a Constantino Kavafis), Santiago de Chile, Coedición del Centro de estudios bizantinos y neohellenicos de la Universidad de Chile y de la Editorial Andres Bello, 1971, 358 p.
- Документи за учеството на Македонскиот народ од егејскиот дел на Македонија во антифашистичката војна 1941—1945 година (Егејска Македонија во ноб 1944—1945)* [Под Редакција, на: Ристо Кирјазовски, Васил Пејов, Тодор Симовски], Т.Ј, Скопје, Архив на Македонија, 1971, 557 p.
- Geometri*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1971, 48 p. [Türk Dil Kurumu Yayınları : 333].
- 1000 Години од Востанието на комитопулитe и создавањето на Самоцловата Држава*, Зборник на материјали од Научната Средба одржана во Преспа од 10 до 15 октомври 1969 година, (avec des résumés en français), Скопје, Институт за Национална Историја 1971 306 p.
- GÖKBİLGIN, M. TAŪYİR, *Venedik Devlet Arşivindeki Türkçe Belgeler Koleksiyonu ve Bizimle İlgili Diğer Belgeler* (Extr. de : Türk Tarih Kurumu — Belgeler — Türk Tarih Belgeleri Dergisi, cilt : V—VIII/1968—1971/Sayı : 9—12), Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1972, 151 p.
- GOTTSCHALK, HANS J., BERTOLD SPULER, HANS KÄHLER, *Die Kultur des Islams*, Frankfurt am Main, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion, 1971, 480 p.

- Gunda Béla (*Bibliographie*), Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtára, 1971, 63 p.
- HAMILTON, F. E., IAN, *Yugoslavia, Patterns of Economic Activity*, Londres, G. Bell and Sons, Ltd, 1968, 384 p.
- Χρονικά τῆς Λαπῆθου—Ἰούλιος—Δεκέμβριος 1970 (Μάρτιος 1971), Τ. I, ii, Lapethos, Ἐφιέρωμα εἰς τὴν ἐθνικὴν Παλιγγενεσίαν, 1970/1971, 273 p.
- Les Illyriens et la genèse des Albanais — Travaux de la Session du 3 — 4 Mars 1969 —*, Tirana, Université de Tirana, Institut d'Histoire et de Linguistique, 1971, 253 p.
- История на Българската Академия на Науките 1869—1969*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 261 p.
- Iz, FAHİR, *İngilizce-Türkçe Sözlük*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1971, 416 p.
- ЈОВАНОВСКИ, ТИМОМІР, *Теорија на монетарната рамнотежа во социјалистичкото стопанство*, Скопје, Економски Институт на Универзитетот во Скопје, 1971, 387 p.
- Yugoslav Workers' Selfmanagement* (Proceedings of a Symposium held in Amsterdam, 7—9 January, 1970) [Edited by M. J. Broekmeyer], Dordrech-Holland, D. Reidel Publishing Company, 1970, 259 p.
- ΚΟΥΜΑΡΙΑΝΟΥ, ΑΙΚΑΤΕΡΙΝΗ, Ὁ τύπος στὸν ἀγῶνα 1821—1827, Τ. I, Χειρόγραφοι ἑφημερίδες 1821—1822 — Σάλπιγγε ἐλληνική 1821 — Ἐφημερίς Ἀθηνῶν 1824—1826 —, Athènes, Ἐκδοτικὴ, Ἐρμῆς Ε.Π.Ε., 1971, 80 p.
- LAET, SIGFRIED J. de, *Nehalennia, déesse germanique ou celtique?*, Gand, Studia Historica Gandensia 160, 1971, p. 154—162.
- Lozan Barış Konferansı — Tutanaklar Belgeler — Takim I*, Cilt 2 [Çeviren Seha L. Meray], Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayinlari No 319, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 217 p.
- MC NALLY, RAYMOND T., *Chaadayeve and his Friends — An Intellectual History of Peter Chaadayeve and his Russian Contemporaries*, Tallahassee, Florida, The Diplomatic Press, 1971, 315 p.
- MARTINET, ANDRÉ, *La notion de fonction en linguistique*, Louvain, Publications Universitaires de Louvain, Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Catholique de Louvain—VIII, 1971, 12 p.
- The Meanings of American History. Interpretations of Events, Ideas, and Institutions* [General Editor: Marvin Meyers], Glenview, Illinois-London, Scott, Foresman & Company, 1971, 460 p.
- MÉREY, T. KLÁRA, *A Somogy Megyei Hunyady-Uradalom Majorsági Gazdálkodása a XIX. Század első Felében* [Különnyomat az Agrártörténeti Szemle 1970. 3—4. Számából, p. 411—470], Budapest, 1971.
- I Międzynarodowy Kongres archeologii Słowiańskiej, Warszawa 14—18 IX 1965*, III—VII, Wrocław-Warszawa-Kraków, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1968—1972, 364 p., 454 p., 518 p. et 492 p.
- МИНАИЛ, PAUL & ЗАМФИРА МИНАИЛ, *Циркулација једне српске књиге из 1781. год. у Румунским Земљама* (Extr. de «Библиотекар», Година XXIII, Број 2, p. 149—151), Belgrade, 1971.
- МИНАИЛ, PAUL & ЗАМФИРА МИНАИЛ, *Псалтир во Венецији 1761* (Extr. de «Библиотекар», Година XXIII, Број 5, p. 547—551), Belgrade, 1971.
- MOŠIN, VLADIMIR, *Kopilarjeva zbirka Slovanskih rokopisov in Zoisov Cirilski fragment iz Narodne in Univerzitetne Knjižnice v Ljubljani*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1971, 112 p. + VIII p. illustrs.
- OBZINA, JAROMÍR, *K Leninskému Pajetl Politiky*, Prague, Horizont, 1971, 166 p.

- ÖKÇÜN, GÜNDÜZ A., *1920—1930 Yılları Arasında Kurulan Türk Anonim Şirkelerinde Yabancı Sermaye*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1971, 197 p.
- Olázký Dějin Střední a Východní Evropy [Usporádal František Hejzl], Brno, Universita J. E. Purkyně, 1971, 377 p.
- OZANKAYA, Özer, *Köyde Toplumsal Yapı ve Siyasal Kültür — İki Grup Köyde Yapılan Karşılaştırmalı Bir Araştırma —*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1971, 336 p.
- PAPADOPOULOS, ST. I., *Τὸ μεσολόγγι καὶ ὁ φιλληλισμὸς*, Ioannina, Πανεπιστήμιον Ἰωαννίνων, 1971, 54 p.
- PAPADRIANOS, JEAN A., *L'historien byzantin Doukas et les Serbes* (Tiré à part de « Cyrillomethodianum I », p. 113—120), Thessalonique, 1971.
- PAPOULIDIS, KONSTANTINOS ' K., *Τὸ κίνημα τῶν Κολλυβάδων*, Athènes, Ἐκκλησιαστικαὶ ἐκδόσεις-ἐθνικῆς ἑκατονπεντηκοντᾶς τηρίδος, 1971, 111 p.
- PATRINELIS, CHRISTOS G., *Mehmel II the Conqueror and his presumed Knowledge of Greek and Latin* (Extr. de « Viator » Medieval and Renaissance Studies, vol. 2/1971, p. 349—354), Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1971.
- PIRENNE, HENRI, *Sozial -und Wirtschaftsgeschichte Europas im Mittelalter — Zweite Auflage —*, Francke Verlag München, 1971, 257 p.
- RAIZIS, MARIOS BYRON, ALEXANDER PAPAS, *American poets and the Greek Revolution 1821—1828 — A Study in Byronic Philhellenism —*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1971, 106 p.
- SABATER, ALBERTO RULL, *La planificación economica y social en Centroamerica*, Sans lieu d'apparition, 1971, Instituto de estudios politicos para America Latina, 107 p.
- SCOTTI, PIETRO, *Antropologia culturale*, Milan, Editore Gastaldi, 1965, 233 p.
- STEGELLI, ARISTEIDI, *Τὰ δημοσίευσματὰ τὰ τῶν ἐλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Πάδοθας τὸν 17 καὶ 18^ο αἰ* Athènes, Διδακτορικὴ Διατριβή, 1970, 264 p.
- STÝSKAL, JIŘI, *Bedřich Václavek a Divadlo — Předpoklady Divadelněkrilické Tvorby (1921—1928)*, Olomouc, 1971, 251 p.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Despre periodizarea și unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV—XIV* (Extr. de „Pagini de veche artă românească de la origini pînă la sfîrșitul secolului al XVI-lea”, p. 9—95), Bucarest, Editura Academiei R. S. Romania, 1970.
- THEODOULOU, CHRISTOS, *Greece and the Entente — August 1, 1914—September 25, 1916*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1971, 379 p. + 2 cartes.
- Travaux et Mémoires*, 4 [Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation Byzantines], Paris, Éd. E. de Boccard, 1970, 526 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHIE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
 - SÉRIE BEAUX-ARTS
 - SÉRIE THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPO-
LU, MIRCEA V. POPA, **Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică
1829—1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule Balkanique,
1829—1858), collection « Biblioteca istorică XXII », 1970, 308 p.
- Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod
1688—1714** (Histoire du règne du voïevode Constantin Basarab Brancovan 1688—1714).
Etude introductive et édition par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.
- VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, **Legislația agrară a Țării Românești**
(La législation agraire de Valachie 1775—1782), « Collection des sources de l'ancien
droit roumain écrit. VIII », 1970, 244 p.
- Nicolae Iorga — istorie al Bizanțului** (Nicolae Iorga — historien de Byzance). Recueil d'études
édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.
- VLAD GEORGESCU, **Ideile politice și iluminismul în Principatele române** (Les idées politiques
et les Lumières dans les Principautés roumaines), collection « Biblioteca istorică XXXII »,
1972, 226 p.
- ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română** (Les livres de sagesse dans
la culture roumaine), collection « Biblioteca istorică XXXIV », 1972, 168 p.
- Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre**, ouvrage collectif édité par D. M. Pippidi, collection « Bibli-
otheca Historica Romaniae », monographies X, 1972, 416 p.
- M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, **Nicolae Iorga — a Romanian historian of
the Ottoman Empire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 40, 1972.
- PAUL CERNOVODEANU, **Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele
XV—XVIII)** (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers—XV^e—XVIII^e
siècles), collection « Istorie și civilizație VI », 1973, 273 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 3, P. 411—606, BUCAREST, 1973



I. P. „Informația” c. 3041

43456

Lei 40. —